



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BP 332.1



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



**BIBLIOTHEQUE
RAISONNEE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,**

Pour les Mois de

JANVIER, FEVRIER & MARS,

1753.

TOME CINQUANTIEME.

Première Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCLIII.

BP 332-1



RECEIVED
DISTRICT
OFFICE

9-12-53
53-28
1-47

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

JE n'étois pas encore parvenu à la moitié du terme où me voici, qu'on me fit remarquer le besoin qu'avoit ce Journal d'une *Table générale des Matières*, tant pour exposer en abrégé l'abondance & la grande variété des Objets répandus dans un si grand nombre de Parties, que pour ranger sous un point de vue tout ce qui a rapport à un même sujet, & rendre ainsi cet Ouvrage d'un usage plus réel, & à tous égards plus commode, tant pour ceux qui le possédoient déjà, que pour ceux qui voudroient se le procurer.

Je me prêtai sans peine à ce qui concilioit si bien les vœux du Public avec mes intérêts, & me fixant au période de la *cinquantième Partie*, je donnai en 1741. un Volume qui contenoit non seulement une *Table*

AVERTISSEMENT

des Matières fort exacte des XXV. premiers Tomes de ce Journal, mais aussi une *Table des Titres*, rangés par Classes, de tous les Ouvrages qui en font le sujet.

Maintenant que me voilà arrivé au *cinquantième Tome*, je ne saurois m'empêcher de suivre la même route. Cela est d'autant plus nécessaire, que, mon dessein étant de terminer la *Bibliothèque Raisonnée* à cette époque, l'Ouvrage seroit imparfait & vaudroit moins, s'il y manquoit un second Volume de *Tables* pour les XXV. derniers Tomes, qui sont encore plus variés, & pour le moins aussi intéressans que les premiers. Ainsi, pour m'acquitter de ce que je dois au Public, & achever mon Ouvrage de manière à ne laisser plus rien à y désirer, je me propose de donner ce Volume de *Tables* accompagné de la *seconde Partie* de ce Tome, laquelle fera la *centième & dernière* du Journal. Mais comme
cet

AVERTISSEMENT.

cet arrangement pourra bien en retarder la publication de trois à quatre semaines au-delà du Trimestre fixé, je suis bien aise d'en avertir d'avance mes Lecteurs, accoutumés à la précision avec laquelle cette *Bibliothèque* a paru sans interruption depuis son établissement il y a vingt-cinq ans. Cette longue durée non interrompue (a) pour un Journal est respectable, c'est le sceau de la Voix publique, & la marque la plus avérée de la réputation qu'il s'est acquise. Que manque-t-il pour l'y maintenir, sinon la surprise de mes Lecteurs, de ce qu'en si beau chemin, & jouissant plus que jamais de l'accueil le plus gracieux du Public, il

ar-

(a) Excepté la seule *Bibliothèque* de Mr. Le Clerc, qui s'est maintenue en faveur de ses renouvellemens, & des différens Titres qu'elle a pris, & à laquelle cette *Bibliothèque Raisonnée* a succédé; on peut dire que de tout ce grand nombre de Journaux qui ont paru en *Hollande*, il n'y en a aucun qui ait passé la moitié de ce terme. La plupart n'ont survécu que fort peu à leur naissance: quelques-uns y ont été comme étouffés.

AVERTISSEMENT

arrête si brusquement sa course ?

Ce n'est pas de ma part une résolution prise à la hâte. On ne renonce pas inconsidérément à des avantages réels, & dont nos peines sont bien récompensées ; mais ayant mené ce Journal au but que je me suis proposé depuis longtems, & considérant l'impossibilité de passer les bornes que je m'étois prescrites, sans m'engager dans une nouvelle carrière qui devoit renfermer un troisième période égal aux précédens ; plutôt que d'exposer cet Ouvrage au risque de quelque fâcheuse catastrophe durant un si long terme, je préfère avec raison de lui conserver en son entier l'applaudissement & la protection dont il jouit, & de le terminer avec une distinction que prouvent les témoignages que je fais ici ouvertement au Public de ma vive reconnoissance.

On m'objectera, peut-être, que je puis suivre ce même plan, & me
ré-

AVERTISSEMENT

réserver néanmoins les avantages dont je viens de me louer ; que le crédit de la *Bibliothèque Raisonnée* ne perdrait rien de la succession d'un nouveau Journal, & que je puis même , au moyen d'un petit changement, conserver le Titre, en ajoutant seulement le mot de *Nouvelle* ; prééminence qui promet déjà beaucoup, &c.

Cette objection que je me fais ici à moi-même, est spécieuse, je l'avoue, & pourroit devenir une amorce capable de me tenter, lorsque j'aurai les mains libres ; mais tant qu'elle ne sera pas soutenue par la persuasion de porter cette nouvelle entreprise au plus haut point de perfection, je ne m'y arrêterai pas. En attendant, ne songeons qu'à bien finir la tâche qui nous reste à faire, & surtout n'oublions pas d'annoncer en faveur de ceux qui ont négligé de prendre régulièrement cet Ouvrage, ou qui en ont perdu des
To-

AVERTISSEMENT.

Tomes; que tous les Tomes ou Parties de cette *Bibliothèque*, (excepté les premiers qui ne se vendent plus séparément) ne se donneront pour l'ancien prix que dans le courant de cette Année 1753. Après l'expiration de ce terme, le prix en sera augmenté de la moitié, ce qui est de 50 pour 100. Ceux par conséquent qui ne tarderont pas à se procurer ce qui leur manque pour rendre leur Exemplaire complet, qui est de 52 Tomes, gagneront le double à profiter de cet Avertissement; car, outre qu'ils se ménagent cette augmentation, ils s'acquièrent un Corps complet, qui vaut déjà beaucoup, & qui ne manquera pas d'augmenter encore de prix, vu le petit nombre qui en reste; au lieu qu'un Ouvrage imparfait, quelque bon, & de quelque nature qu'il soit, est d'une valeur bien arbitraire, & souvent nulle.

BIBLIOTHEQUE

RAISONNEE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE,

Pour les Mois de

Janvier, Février & Mars,

1753.

ARTICLE I.

AN ESSAY *concerning the Nature of the Priest-*
hood.

C'est-à-dire,

ESSAI *touchant la nature de la Sacrificature* (a).
Par Milord JOSEPH STORY, Evêque de Kil-
more. A Londres chez C. Davis & C. Hitch.
1752. 8.

CE Livre, tout petit qu'il est, nous a paru trop digne de l'attention des Lecteurs judicieux, pour le passer sous silence. On voit par un Avis au Public, dont il est précédé, que l'Auteur, plein de modestie, & exempt de cet amour-propre qui aveugle tant d'Ecrivains, & leur fait donner des productions crues & indigestes, a gardé

ce
(a) On peut traduire *Sacerdote*; je me servirai indifféremment des deux termes, aussi-bien que de *Prêtre* & *Sacrificateur*.

Tom. L. Part. I.

A

ce petit *Traité* plus de douze ans par devers lui, & que ce n'a été qu'après avoir eu l'approbation de plusieurs Savans à qui il l'a communiqué, qu'il s'est enfin déterminé à le publier, tant pour le bien de l'Eglise que pour engager les personnes studieuses à approfondir ce sujet important, qu'il croit n'avoir pas encore été bien entendu. L'Ouvrage est divisé en huit chapitres. I. De la *Sacrificature en général*. II. De la *Sacrificature Judaïque*. III. Des *Prêtres* & de leurs fonctions chez les Juifs. IV. Des *Officiers*, & du *Service de la Synagogue*. V. De la *Sacrificature*, & des *Docteurs de Morale* chez les Payens. VI. *Réflexions sur les sujets précédens*. VII. De la *Sacrificature Chrétienne*. VIII. *Observations & Réflexions sur la Sacrificature Chrétienne*. Parcourons brièvement ces articles.

Ce que nous appelons *Religion*, les Juifs l'appelloient en leur langue *le Service*, ou le *Culte de Dieu*. Et comme ce Service a deux parties, les sentimens du cœur, & les marques extérieures, on entendoit généralement par *Sacrificateurs*, chez les Anciens, un ordre de personnes établies pour avoir soin de ces marques extérieures de respect & d'adoration, dues à la Divinité. Partout où il y avoit quelque Religion, il y avoit des Sacrificateurs, qui en faisoient les cérémonies. Cependant il n'y a pas toujours eu des personnes consacrées uniquement à cet office. Dans les premiers siècles du Monde chaque Chef de famille officioit pour toute sa maison; non que cet office appartint de droit au Père, ou à l'aîné de la famille, à l'exclusion du reste; mais chacun officioit pour soi-même; témoin *Cain & Abel*, qui

of-

offrirent des sacrifices chacun pour soi, étant encore dans la maison de leur Père. *Nos sacrificia*, en sortant de l'Arche; *Jacob* en fit de même du vivant d'*Isaac*; & quoique *Jab* ne soit qualifié ni de part de Sacrificateur, il est dit qu'il offroit des sacrifices pour lui & pour ses fils.

Quoiqu'il ne paroisse rien de cette pratique depuis *Abraham* jusqu'à *Moyse*, qui institua l'Ordre de Sacrificature, il n'est pas vraisemblable que les descendans de ce Patriarche aient entièrement négligé le Service de Dieu. Avant *Moyse*, *Melchisédec* est le seul qui soit qualifié du titre de *Sacrificateur*; encore est-ce un cas particulier, puisqu'il n'avoit eu ni prédécesseurs ni successeurs. Mais pendant qu'il n'y avoit point de Sacrificateurs dans tout l'*Orient*, il y en avoit en *Egypte*, qui conservèrent la propriété de leurs terres durant la famine, pendant que le reste du peuple vendoit les siennes au Roi pour du pain. La raison en est, que tant que les cérémonies d'une Religion étoient simples & en petit nombre, chaque Patriarche étoit son propre Sacrificateur; mais lorsqu'après s'être multipliées, elles étoient devenues nationales, il étoit nécessaire qu'il y eût des personnes établies pour les accomplir. C'est à quoi *Diodore de Sicile* attribue l'origine des Prêtres en *Egypte*, & c'est la raison naturelle de leur établissement en d'autres Pays; ainsi le nombre des Prêtres augmenta chez les *Romains*, à mesure que les Cérémonies Religieuses s'y multiplièrent.

La vraie Religion, qui comprend le culte de Dieu & l'amour du Prochain, est aussi ancienne que le Monde: quand Dieu appella *Abraham*, il ne lui prescrivit rien de nouveau que la Circonci-

sion. Une Religion si simple n'avoit pas besoin de Sacrificateurs, mais ils devinrent nécessaires après la publication de la Loi. Lorsqu'il y eut un Culte établi dans un certain lieu, & en certain tems; différentes sortes de Rites & de Sacrifices; des distinctions entre les choses nettes & les choses impures; des utensiles pour le Tabernacle, &c. Dieu jugea à-propos d'établir un certain ordre de personnes, pour diriger toutes les parties de ce Culte compliqué: telle est l'origine de la Sacrificature chez les *Juifs* que Dieu donna à la famille d'*Aaron*; non qu'il ôtât cette dignité aux aînés des autres familles, qui, selon quelques-uns, étoient nés Sacrificateurs, fondés sur un passage des *Nombres* (a); car ils n'ont pas fait attention que cette déclaration touchant les premiers-nés, n'est faite que fort peu de tems avant la publication de la Loi; & que dans le verset suivant, Dieu déclare qu'il se réservoir les premiers-nés *tant des hommes que des bêtes*, à cause que, lorsqu'il frappa tous les premiers-nés d'*Egypte*, il épargna ceux de son Peuple. On ne voit-là nulle mention de Sacrificature, les aînés des familles sont confondus avec les premiers-nés des bêtes, & les uns & les autres continuèrent à être rachetés par argent, après qu'*Aaron* & ses descendans eurent été revêtus de la Sacrificature. L'office des Sacrificateurs étoit de représenter le Peuple devant Dieu, & d'attirer sa bénédiction par des sacrifices, des oblations, des prières & des actions de grâces; leur ministère se bornoit *aux choses saintes* (b). La Sainteté à l'égard des choses est relative, & signifie leur séparation d'un usage ordinaire

(a) III. 2. (b) 1. Cor. IX. 13.

à un usage plus excellent, c'est-à-dire de l'usage des hommes à l'usage de Dieu ; mais à l'égard des personnes, elle est réelle, & signifie leur séparation de toute imperfection morale. La Sanctification est l'action de consacrer une chose, ou une personne à Dieu : ce qui est ainsi consacré s'appelle *saint* : & comme une personne sanctifiée pouvoit contracter de la souillure par divers moyens, il falloit la purifier, pour qu'elle fût propre au Service de Dieu. Or l'office de Sacrificateur se borroit uniquement à ces choses saintes, qui constituoient l'extérieur de la Religion ; delà vient que *St. Paul* les appelle *Ministres des choses saintes* (a). Les Loix de *Moyse* se divisent en Loix cérémonielles, qui étoient sous la direction des Sacrificateurs ; en Loix politiques, qui regardoient le Magistrat ; & en Loix morales, qui appartenoi-ent en partie au Magistrat, & en partie aux Prophètes. On peut donc définir les Sacrificateurs : *un ordre de personnes établies de Dieu, pour avoir soin des choses saintes, pour comparoître devant lui en leur propre nom & au nom de tout le Peuple, pour remplir les devoirs du Culte établi, faire propitiation pour les péchés du Peuple, & le réconcilier avec Dieu par des sacrifices, le nettoyer des souillures extérieures, & prier Dieu de le bénir.* Ainsi toutes leurs fonctions peuvent se rapporter à ces trois chefs : à offrir des sacrifices ; à purifier les souillés ; & à implorer la bénédiction de Dieu sur le Peuple.

Tout Particulier qui vouloit offrir quelque chose.

(a) Nos Traductions Françaises portent : *ceux qui font le Service Sacré* 1. Cor. IX. 13.

chose ; étoit obligé de s'adresser au Sacrificateur , qui l'offroit selon l'ordre preserit par la Loi. Comme les sacrifices étoient chez les *Israélites* la principale partie du Service Divin , ils faisoient aussi la principale partie de l'office du Sacrificateur ; il avoit seul le pouvoir de faire aspergion du sang. Quiconque n'étoit pas de race Sacerdotale , n'osoit faire cette fonction ; c'étoit un crime capital. Quoique la Loi entre dans un grand détail à l'égard des règles qu'il falloit observer en offrant les sacrifices , elle ne dit presque rien de leur nature & de leur but , des raisons de leur établissement , & du bénéfice qui en revenoit à ceux qui les faisoient offrir. Ce silence montre assez que les sacrifices avoient été d'un usage constant long-temps avant la Loi , & qu'ils étoient parfaitement connus de tout le monde.

On peut compter de quatre sortes de Sacrifices ou Oblations. Les Holocaustes , les Sacrifices pour le péché , les Sacrifices pour le délit , & les Sacrifices pacifiques. Les Savans d'entre les *Israélites* disputent sur l'occasion & le but des Holocaustes , ainsi appelés , parce que la victime étoit entièrement consumée par le feu : quelques-uns les réduisent à un simple hommage rendu à Dieu en qualité de Créateur de l'Univers , dans l'alliance duquel on promettoit de continuer , en implorant sa bénédiction : d'autres croient qu'ils exploient les mauvaises pensées , ou qu'ils faisoient propitiation pour l'infraction des préceptes affirmatifs : enfin il y en a qui leur attribuent ce double effet. *Moyse* n'en dit rien ; cependant on voit , par la pratique de cette espèce de Sacrifice , qu'on l'offroit tant pour honorer Dieu & lui rendre hommage , que pour le

remercier des grâces reçues, & lui en demander de nouvelles; & enfin par voye d'expiation & de propitiation pour le péché. Cela se peut inférer du Sacrifice journalier qui s'offroit le matin & le soir dans le Temple; c'étoit des Holocaustes, & le seul Service constant de l'Eglise Judaique, qui par conséquent renfermoit tout; au-lieu que les autres Sacrifices ne s'offroient qu'en certains-tems & en certaines occasions.

Il y a plus de difficulté à découvrir ce qui regarde le Sacrifice pour le péché, & le Sacrifice pour le délit, & en quoi consiste la différence? Il y en a qui croient que le premier étoit pour de grands péchés, & l'autre pour les moindres. Quelques-uns ont dit que le péché signifioit-là les péchés de commission; & le délit, les péchés d'omission. D'autres font consister le péché dans l'acte, & le délit dans la pensée. On a encore avancé que le péché étoit contre la connoissance, & que le délit étoit commis par ignorance. Mais la plupart, entr'autres *Philon Juif*, soutiennent le contraire. Mais sans entrer dans la critique de ces différentes opinions, on peut remarquer que les mots que nous avons rendus par *péché* & *délit* se prennent souvent indifféremment pour toute sorte de péchés; mais que dans le cas dont il s'agit ils ont sans-doute chacun une signification particulière. Le Sacrifice pour le péché s'offroit pour tous les péchés d'ignorance, soit dans le Sacrificateur, le Roi, tout le Peuple, ou un simple Particulier (a). Le Sacrifice pour le péché n'avoit pas lieu pour toute sorte de péchés d'igno-

ran.

(a) Lévit. IV.

rance, mais seulement pour ceux qui regardoient la Loi cérémonielle; puisque l'infraction des autres Loix ne s'exploit point par les sacrifices. L'offrande pour la transgression ou le délit, se faisoit aussi pour des péchés commis avec connoissance de cause, lorsqu'on les avouoit avant que d'en être convaincu; car si le Coupable n'avoit qu'après la conviction, il étoit excommunié, & il n'y avoit point de sacrifice qui pût le rétablir. La plupart de ces péchés étoient des parjures.

Mais ce qui distinguoit le *délit* du *péché*, c'est que tout péché, qui, outre l'infraction des Loix cérémonielles renfermoit une injure faite à ce qui appartenoit à Dieu ou aux hommes, s'appelloit *délit*; mais quand le crime n'attaquoit les biens de personne, c'étoit simplement un *péché*. Le premier, plus grave, requéroit une oblation pour le délit, le second un sacrifice pour le péché.

Les Sacrifices pacifiques ou de prospérité étoient de trois sortes: les Sacrifices d'actions de grâces, les Oblations volontaires, & les Offrandes vouées. Il paroît delà, dit l'Auteur, que les sacrifices n'affranchissoient pas les hommes de la turpitude morale du péché, ni de la coulpe encourue par la violation de la Loi morale, mais seulement de la coulpe produite par la violation des Loix du Culte extérieur établi chez les *Juifs*; & même ils ne délieroient pas de tous les péchés de cette espèce; ce n'étoit que de ceux qui se commettoient par ignorance, ou par infirmité; mais ils délieroient de toutes les impuretés légales, & des pollutions extérieures. Delà vient que l'Auteur de l'*Epître aux Hébreux* attribue l'expiation du pé-

péché moral à une tout autre cause, c'est-à-dire au sang de JESUS-CHRIST.

Tous les péchés, sous la Loi de *Moyse*, peuvent se considérer, ou comme desobéissances à Dieu, ou comme injures faites au prochain. La connoissance de ces derniers étoit réservée au seul Magistrat ; les Sacrificateurs n'y avoient rien à voir, à moins que le crime ne renfermât quelque infraction des Loix du Culte Religieux : alors ce qu'il y avoit de légal dans l'action criminelle, s'exploit par un sacrifice pour le délit ; & l'on satisfaisoit au prochain par la réparation, ou la restitution. Comme tout péché est un acte de desobéissance à Dieu, on peut aussi le considérer relativement à la Loi morale connue par les lumières de la Nature, & relativement à la Loi positive, connue par la Révélation. Les infractions de la Loi morale n'admettoient point d'expiation ; & on ne voit point qu'il y eût de sacrifice prescrit pour cette sorte de péché ; mais la desobéissance à la Loi positive révélée pouvoit s'expier, quand le péché avoit été commis par erreur.

Tout homme qui desobéissoit aux Loix de Dieu, contractoit une coulpe morale, qui résul-
toit de la turpitude de l'action, & qui l'exposoit à la colère de Dieu ; mais il contractoit aussi une pollution légale, qui suspendoit ses relations avec Dieu, & le rendoit incapable de faire aucune offrande, & de se joindre aux Fidèles dans le Service Public, jusqu'à ce que cette impureté fût ôtée ; & c'est ce que faisoient les sacrifices, & les autres expiations religieuses ; mais elles n'ôtoient point la coulpe morale du péché, autrement que

d'une manière symbolique , parce que c'étoit un signe de repentance , & un type de l'expiation qui se feroit un jour par le sang du *Messie*. Jusqu'à ce tems-là la coulpe étoit au pouvoir de Dieu seul ; il pardonnoit au pécheur , ou il le punissoit , selon son bon-plaisir. En un mot , le péché contre le prochain , & l'infraction de la Loi morale , étoient de la compétence du Magistrat. La turpitude morale & la coulpe du péché étoient réservées à Dieu seul ; mais l'impureté , l'incapacité & la souillure légale , causée par l'infraction de quelque Loi positive du Culte établi , regardoit le Sacrificateur qui faisoit propitiation pour le Coupable.

Une autre partie principale du Culte extérieur chez les *Juifs* , consistoit à garantir le Peuple de souillures extérieures , & à purifier ceux qui étoient souillés ; & le grand nombre de règles & de cérémonies que Dieu avoit établies à cet effet , tendoient principalement à tenir ce Peuple séparé des Nations idolâtres^(a). Toutes les bêtes étoient distinguées en *pures* & *souillées* : & comme les hommes se souilloient de diverses manières , il y avoit aussi divers moyens de les purifier. La troisième partie essentielle de la Religion , & qui regardoit les Sacrificateurs , c'étoit d'offrir les prières du Peuple. Il n'y avoit point de Formulaire public ; chacun faisoit sa prière en son particulier dans le Temple ; mais ces prières n'étoient comptées d'aucune efficace si elles n'étoient offertes par le Sacrificateur , ce qu'il faisoit en offrant de l'encens sur l'Autel des Encensemens dans le Sanctuaire , & cela deux fois par jour , aux heures du

(a) Lévit. XX. 25.

du Sacrifice, après quoi le Sacrificateur prononçoit la bénédiction. Il y avoit quelques autres articles moins importants compris dans la Sacrificature, par exemple, le soin du Temple & des Vaisseaux sacrés, des Vêtemens Sacerdotaux, & du Livre de la Loi. Mais on demande si les Sacrificateurs étoient obligés par leur charge d'enseigner la Loi? Plusieurs passages prouvent qu'ils y étoient obligés (a); mais ils ne spécifient pas quelle Loi; cependant, si l'on y fait attention, on voit que ce n'étoit que la Loi cérémonielle, & c'étoit une affaire considérable; car il y avoit tant de conditions requises pour le choix des victimes, tant de cas différens de souillures, qui exigeoient différentes méthodes de se purifier, que l'étude en étoit fort longue & fort difficile. Les Sacrificateurs étoient donc obligés de résoudre toutes les difficultés, & le Peuple devoit s'en rapporter à leur décision; en un mot, la manière de bien diriger le Culte extérieur, & d'en bien observer les rites & les cérémonies, étoit la seule science que les Sacrificateurs étoient obligés de garder. (b). C'est encore ce qu'il faut entendre dans un autre endroit, par les *Statuts* & les *Ordonnances* (c). Il y a à la vérité un passage qui semble établir le Sacrificateur juge avec le Magistrat (d); mais il y est fait allusion à une Cour supérieure établie dans l'enceinte du Temple, laquelle recevoit les appels des Cours inférieures. D'ailleurs les Ecclésiastiques n'étoient point, par leur profession, exclus des Charges de Judicature; on les en

(a) Deut. XXXI. 9. Lévit. X. 9. 10.

(b) Lévit. XIV. 16. 57. Deut. XXIV. 8. Aggée II. II. Mal. II. 7.

(c) Lévit. X. 9. 16. (d) Deut. XVI. 18.

en revêtoit souvent, parce que c'étoient des gens d'étude (a); mais ils n'étoient jamais juges en qualité de Lévites & de Sacrificateurs. C'est encore à cause de leur habileté, qu'on les a vus exercer divers grands Emplois Civils & Militaires (b).

Il y avoit, outre les Sacrificateurs, trois ordres de personnes appellées *saintes*. Les *Lévites*, qui étoient le reste de la Tribu de *Lévi*, & qui servoient les Sacrificateurs dans l'administration du Service Divin. Les *Nazaréens*: ils n'étoient point Ecclésiastiques; c'étoient de simples particuliers, qui se devoient pour un tems à de certains actes de dévotion. Et les *premiers-nés*, qui étoient saints au Seigneur jusqu'à ce qu'ils fussent rachetés selon la Loi. Au reste le Souverain Sacrificateur ne différoit des Sacrificateurs ordinaires, que par le privilège qu'il avoit d'entrer une fois l'an dans le Lieu très-saint, & de faire asperision du sang au-dedans du voile. Quelques-uns ont cru que la Souveraine Sacrificature étoit réservée aux aînés de la famille d'*Aaron*, mais sans fondement; puisqu'on ne voit rien de semblable, ni devant ni après la Captivité.

Après avoir démontré que les devoirs du Culte extérieur uniquement, constituoient la charge de Sacrificateurs à l'exclusion des devoirs du Culte intérieur, & de la Morale, l'Auteur traite de ceux qui étoient chargés de cette importante partie de la Religion, c'est-à-dire des Prophètes.

Les Prophètes étoient un ordre de personnes établies de Dieu, pour déclarer sa volonté aux hommes, les instruire de leurs devoirs, les corriger

(a) 2. Chron. XIX. 5. &c

(b) 1. Chron. XXII. 23, 27, 28. 2. Sam. VIII. 17, 18.

riger de leurs fautes, & réformer leur vie. Dieu en avoit fait la promesse^(a) à l'Eglise Judaique: & quoique St. Pierre & St. Etienne l'appliquent au Messie, & après eux les Rabins, ils l'entendent aussi, avec raison, d'une charge établie dans l'Eglise; le singulier se prenant pour le pluriel, comme dans la suite, où il est question des faux Prophètes^(b). Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il y a eu une succession constante de Prophètes dans cette Eglise, depuis Moïse jusqu'à la Captivité, & même depuis. Quoique Dieu ait quelquefois inspiré d'autres personnes pour quelque cas particulier, il préféroit d'ordinaire ceux qui avoient été élevés dans les Ecoles établies à cet effet, c'est-à-dire au Ministère prophétique. Il n'est fait mention que de cinq de ces Ecoles; mais comme l'Ecriture n'en parle que par occasion, & qu'il falloit un grand nombre de sujets pour instruire tout le Peuple, on peut supposer qu'il y en avoit bien davantage: Naïoth, Jérusalem, Bethel, Jérico, & Guilgal, sont les cinq dont il est parlé. Ces Ecoles étoient sous l'inspection des Prophètes les plus célèbres, qui en étoient comme les Maîtres, ou les Professeurs. Samuël préfida à celle de Naïoth, comme il paroît par un passage^(c) que la Paraphrase Chaldaïque exprime ainsi: & Samuël étoit le Maître qui les instruisoit. Il paroît aussi qu'Elie enseignoit à Guilgal^(d); & qu'après qu'il eut guéri la lèpre de Naaman le Syrien, son Ecole devint si fameuse qu'il en falut agrandir les appartemens^(e). Les Disciples s'appelloient les Fils des Prophètes,

(a) Deut. XVIII. 15. (b) Ib. vs. 20.

(c) 1. Sam. XIX. 20. (d) 2. Rois IV. 38. (e) Ib. VI. 1.

ses, & le Prophète qui les instruisoit s'appelloit leur Père (a). Comme il y avoit cent Écoliers à *Guilgal*, il est probable qu'il y en avoit autant dans chaque Collège, où ils vivoient en commun (b). Les plus fameux Prophètes avoient été formés de cette manière, excepté *Samsuel*, qui avoit été élevé dans le Temple. *Elisée* avoit été disciple d'*Elie*, & son serviteur. En effet, les anciens Prophètes se servoient des jeunes, pour porter des messages Prophétiques, & pour agir sous eux (c). De là vient qu'*Amos* déclare que sa commission est extraordinaire, n'étant ni Prophète, ni fils de Prophète (d).

Le Ministère des Prophètes étoit bien différent de celui des Sacrificateurs. Ceux-ci ne s'occupoient que du Culte extérieur, & des Cérémonies prescrites par la Loi; les autres faisoient leur unique affaire du Culte intérieur & de la pureté des Mœurs. Les Sacrificateurs représentoient le Peuple à Dieu; les Prophètes représentoient Dieu à l'égard du Peuple, leur portoient la parole de sa part, tâchoient de les ramener à leur devoir, & leur déclaroient la volonté de Dieu pour former les hommes à la vraie Piété & à la Vertu, employant à cet effet les motifs pressans des peines & des récompenses: il n'y a qu'à lire les morceaux que nous avons de leurs discours; dans leurs Livres, pour voir qu'ils consistent presque entièrement en exhortations, censures & instructions. Il ne faut donc pas s'imaginer, que leur occupation ordinaire fut de prédire l'avenir,

(a) 1. Sam. X. 12. 2. Rois IV. 38.

(b) Ibid vs. 43. & 2. Rois XVII. 4.

(c) 2. Rois IX. 2. & 1. Rois XX. 15. (d) Amos VII. 14.

& d'annoncer de nouvelles révélations : c'étoit une commission extraordinaire, dont quelques-uns des principaux Prophètes étoient honorés de Dieu en de certaines occasions.

Les Prophètes furent les Prédicateurs de la crainte de Dieu & de la saine Morale jusques à la Captivité, & même quelque temps après le rétablissement, puisqu'il est fait mention de *Zacharie*, *Aggée* & *Malachie*. Mais après-eux, les Donx Prophétiques cessèrent, & les Prophètes ne parurent plus. Les Juifs, pour y suppléer, & perpétuer au milieu d'eux la connoissance & la pratique de la vraie Religion, établirent les Synagogues. Il y en a qui croient qu'ils étoient autorisés à faire cet établissement, par un passage du *Lévitique*, qui ordonne une sainte Convocation (a). Quoi qu'il en soit, il ne paroît pas qu'il y ait eu de Synagogue avant *Esdas*. Il est probable que durant la Captivité les Juifs s'assembloient pour faire leurs dévotions, & que c'est delà que les Synagogues tirent leur origine; car il en est fait mention peu de temps après le retour de la Captivité. Quoi qu'il en soit, JESUS-CHRIST & ses Apôtres approuvèrent cet établissement, non seulement en se joignant au service qu'on y faisoit, mais encore en y prêchant l'Evangile; d'où il paroît que Dieu, qui étoit entré dans un si grand détail à l'égard de la Loi cérémonielle, avoit laissé aux hommes la liberté de régler, selon leur prudence, tout ce qui concernoit les points de Morale.

Bien qu'on ignore le temps où les Synagogues ont commencé, on sait assez leur destination, & ce qu'on y faisoit. Le Peuple s'y assembloit pour prier

(a) Lévit. XXIII. 3.

prier Dieu, & pour entendre lire & expliquer la Loi. On ne pouvoit pas en bâtir dans un endroit, où il n'y avoit pas assez d'habitans, pour fournir au moins dix hommes, trois fois la semaine, pour assister au Service Divin: ainsi dans les Villages, où l'on ne pouvoit pas compter sur ce nombre, on se contentoit de bâtir des Oratoires qui s'appelloient *Proseucha*, où le Peuple pouvoit se retirer ou s'assembler pour prier, mais où il n'y avoit ni lecture ni explication de la Loi. C'étoient de simples cours, fermées de murailles, sans couvert. Il falloit dix assistans pour former une Synagogue, parce que chaque fois qu'on s'assembloit on lisoit une certaine portion de la Loi, divisée en sept parties, chacune desquelles devoit être lue par une personne différente. D'abord on appelloit un Sacrificateur pour commencer la lecture, & ensuite un Lévite: les autres étoient de simples particuliers, comme l'étoient aussi les deux premiers, s'il ne se trouvoit dans l'assemblée ni Sacrificateur ni Lévite. Les trois autres étoient les Chefs de la Synagogue, & étoient installés par l'imposition des mains; le premier lisoit la Liturgie, le second appelloit les Lecteurs, & le troisième étoit chargé des Livres Sacrés & du soin des Pauvres; ils recevoient les prosélytes par le Batême, comme les anciens Prophètes recevoient leurs disciples, & ils prononçoient les sentences d'excommunication. Après les Prières, qui étoient longues & ennuyeuses, & la lecture de la Loi, le Service finissoit par la prédication. Tout particulier pouvoit faire cette dernière fonction, pourvu qu'il en eût la capacité; JESUS-CHRIST prêchoit souvent dans les Syna-

nagogues, ou de lui-même, ou y étant invité, & y traitoit des principes de la Religion & de la Morale. Il est probable que ces fréquentes prédications empêchèrent les *Juifs* de retomber dans l'idolâtrie, après le retour de la *Captivité*. Enfin cette Discipline, approuvée & pratiquée par JÉSUS CHRIST & par ses Apôtres, fut introduite dans l'Eglise Chrétienne autant qu'elle étoit compatible avec l'Evangile; & si l'on connoissoit bien les différens ordres & degrés des Ministres de la Synagogue, on verroit aussi que ceux de l'Eglise Chrétienne leur ressembloient beaucoup.

Les Sacrificateurs des *Payens* étoient les mêmes que chez les *Juifs*; c'étoit un ordre d'Officiers établis pour réconcilier les Dieux avec le Peuple, par la pratique de leurs cérémonies & rites sacrés, & dont l'emploi ne regardoit uniquement que l'extérieur de la Religion, & qui ne se mêloient point de la Morale. Tous les *Payens* s'accordoient à croire que la négligence d'une seule cérémonie irritoit les Dieux; & qu'on ne pouvoit les apaiser que par la pratique de certains rites. Quelquefois les *Romains* offroient des victimes humaines, & quelquefois ils alloient, en grande pompe, ficher un clou dans la porte du *Capitole*. Négliger les auspices, ou ne pas faire attention au cri des poulets, étoit chez eux un crime plus atroce que le meurtre même. *Cicéron* marque deux ordres de Ministres: ceux du premier ordre étoient proprement Prêtres, & se divisoient en *Sacrificateurs*, *Pontifes* & *Flamens*.

Les *Sacrificateurs* faisoient toutes les cérémonies de la Religion; les *Pontifes* jugeoient

des cas qui y étoient relatifs, avoient inspection sur les Sacrificateurs, régloient le Service public, & ordonnoient les Fêtes; & le *Flamen* étoit le principal Prêtre d'une Divinité; ainsi chaque Divinité n'en avoit qu'un; c'étoit une charge très-honorable, & qui avoit de beaux privilèges.

Le second ordre de Ministres étoient *Augures* & *Aruspices*; leurs fonctions consistoient à découvrir, par divers moyens, la volonté des Dieux, & à la déclarer aux Peuples, aussi-bien qu'à prescrire ce qu'il falloit faire pour détourner un sinistre présage. Pour ce qui est des Vertus morales, si les *Payens* les exigeoient, ce n'étoit pas comme faisant partie de la Religion, mais simplement entant qu'elles sont nécessaires au bien de la Société, & convenables à la dignité de l'Homme, & du Citoyen. Ces foibles barrières ne firent pas longtems contre les passions des hommes; ils vendirent leur honneur à prix d'argent, & trahirent leur patrie.

Alors les Philosophes parurent; & pour ranimer la vertu presqu' éteinte, ils l'inculquèrent par des principes tirés de la Nature & de la Raison; & voyant que leur Religion n'avoit aucune influence sur les mœurs, ils tachèrent de dégouter les hommes d'un Culte extérieur & superstitieux, & à leur inspirer des sentimens intérieurs de respect pour la Divinité. Ainsi les Philosophes se propoisoient chez les *Payens* le même but pour lequel les Prophètes avoient été établis chez les *Juifs*. Il y avoit de ces Philosophes, surtout parmi les *Stoïciens*, qui étoient d'excellens Maîtres, & des modèles de vertu, dont les discours pathétiques avoient un grand ascendant sur les

les esprits. Et si l'on ne voit nulle part que les Prêtres ayent jamais tâché de rendre les Peuples vertueux, c'est que ce sujet étoit entièrement étranger à leurs fonctions.

L'Auteur, avant que de passer au Sacerdoce *Chrétien*, fait des réflexions, que je ne ferai qu'indiquer. La première, c'est que tous les Peuples, tant *Juifs* que *Payens*, croyoient une Providence; que Dieu prenoit connoissance des actions des hommes; qu'ils l'irritoient souvent, & que selon la nature des offenses il punissoit, ou les simples particuliers, ou les Nations entières, ce qui étoit la source de l'embarras où ils étoient quant aux moyens de l'appaiser. Mais ils se trompoient à l'égard de la nature des offenses, en les faisant consister dans la négligence de quelque cérémonie. Comme les *Payens* croyoient que l'intention des Dieux se connoissoit par les Augures & les Auspices, la moindre négligence à cet égard étoit, dans leur esprit, un crime capable d'attirer la colère des Dieux. Ils croyoient bien que les immoralités leur déplaisoient aussi, mais ils ne craignoient pas de s'attirer par-là aucun châtiment, n'ayant point de sacrifices prescrits pour cet effet. Ils disoient que les injustices & les autres crimes offensoient les hommes, & que la négligence dans le Culte offensoit la Divinité. A la vérité les Philosophes parloient autrement, mais peu de gens étoient Philosophes; & les *Juifs* même étoient à peu près dans ce préjugé, malgré les remontrances des Prophètes.

Une seconde réflexion, c'est que tous les Peuples croyoient que la Divinité étoit *placable*, que les moyens de l'appaiser n'étoient point arbitraires.

traies, & qu'elle devoit les indiquer elle-même par une révélation: delà vient que tous les Législateurs, qui ont fait des Loix touchant les Sacrifices & les Expiations, ont feint des conférences avec quelque Divinité. Toutes les Nations de l'Univers étoient persuadées de la bonté de Dieu & de son panchant à la miséricorde; mais elles croyoient que lui seul pouvoit indiquer les moyens de l'y déterminer: delà l'opinion générale de la nécessité d'une Révélation. Et d'où peut venir un principe si universellement reçu, si ce n'est du premier homme, qui le tenoit de Dieu?

Mais, en troisième lieu, ce qui est très-extraordinaire, c'est que tous les Peuples, tant *Juifs* que *Payens*, se soient accordés sur ce point, qu'on ne pouvoit pas appaiser la Divinité sans effusion de sang; car ce principe, qui n'a aucun fondement dans la Nature, se trouve répandu dans les deux hémisphères. D'où vient-il? Ce n'est pas de la Raison. Il faut donc que ce soit de la Tradition. Mais en ce cas-là ce principe est la preuve convaincante de plusieurs points importants. 1. Que l'histoire de l'origine du Monde écrite par *Moyse* est véritable, & qu'un seul homme a été le père de tous les autres. 2. Que Dieu lui-même est l'Auteur de cette tradition, sans quoi une chose aussi éloignée de la Raison, se seroit bientôt effacée de l'esprit des hommes. 3. Que le premier homme tomba dans le péché avant que ses enfans se fussent séparés d'avec lui. 4. Que les *Chrétiens* concluent delà avec raison, que pour détourner les hommes du péché, Dieu a établi que l'expiation ne s'en feroit point sans effusion de sang, & qu'il a prescrit des sacrifices expiatoires

res pour préparer les esprits à la grande expiation du Médiateur.

Il faut remarquer, en quatrième lieu, la distinction que les *Payens*, & même les *Juifs*, faisoient entre la Religion & la Morale, ne regardant cette dernière que comme une affaire de Politique, malgré les peines que les Prophètes se donnoient pour rectifier leurs idées. Dieu n'avoit donné d'abord à son Peuple que les Loix du Décalogue; mais après l'idolâtrie du Veau d'or, copiée des *Egyptiens*, il fut obligé de les charger d'un nombre suffisant de cérémonies pour les occuper, & capables de couper toute correspondance entre eux & les Nations idolâtres.

Remarquons, en cinquième lieu, que le caractère des Prêtres chez les *Juifs* & chez les *Payens*, étoit de représenter le Peuple à Dieu, faisant, au nom du Peuple, l'expiation de ses offenses, pour le réconcilier avec Dieu. Les Prophètes, tout au contraire, représentoient Dieu à l'égard du Peuple, prêchoient la repentance aux hommes, & leur déclaroient la volonté de Dieu. Les *Payens* avoient aussi leurs Prophètes, leurs Oracles, leurs Sibyles, leurs Augures & leurs Aruspices, qui prétendoient leur expliquer l'intention des Dieux; mais malgré ces vaines prétentions, ils ne se mêloient point de la Morale; il ne s'agissoit que de simples cérémonies. Les Ministres de la Synagogue succédèrent aux Prophètes; le service qu'ils instituèrent étoit fondé sur la Religion naturelle, & réglé selon la prudence humaine. Ceux qui officioient, parloient au nom de Dieu; & sans prétendre à de nouvelles révélations, ils expliquoient les anciennes, & exhortoi-

ent le Peuple à s'attacher fermement aux Préceptes Divins. Les Philosophes faisoient en quelque sorte la même fonction que les Prophètes & les Docteurs de la Synagogue. Sans se vanter de révélations, ils découvroient la volonté de Dieu par la Raison ; & ils rectifioient les idées du Vulgaire touchant la Divinité & la Religion.

Enfin, puisque tout le service de la Synagogue a été approuvé de Dieu, quoique les hommes en eussent été les auteurs, il s'ensuit qu'il est permis à chaque Peuple de régler chez soi la forme extérieure du Culte public, pourvu qu'il n'y entre rien qui choque les Loix Divines.

Selon l'idée de Prêtre, tant dans la Religion *Judaïque*, que dans la *Payenne*, les *Chrétiens* n'en reconnoissent point d'autre que le seul Médiateur JESUS-CHRIST. Non qu'il fût Prêtre selon l'ordre d'*Aaron*, puisqu'il n'avoit pas droit de sacrifier dans le Temple, mais parce qu'il a offert, une fois pour toutes, son propre corps sur la croix : de là vient que l'Auteur de l'*Epître aux Hébreux* l'appelle *Souverain Sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec* (a) ; par ce sacrifice une fois fait, il a mis fin à tous les sacrifices de la Loi ; par conséquent l'Ordre de Prêtrise est entièrement aboli (b). Sous la Loi, tous les préceptes concernant les rites & les cérémonies ; n'ayant aucune bonté réelle en eux-mêmes, tiroient tout leur mérite de la volonté du Législateur. Et quand tout ce qu'ils renfermoient de typique a été accompli, JESUS-CHRIST a établi une Religion raisonnable, dont les préceptes ont une bonté réelle fondée dans les choses mêmes.

Par

(a) Hébr. V. 6, 9. (b) Ib. IX, 14. X, 12. &c.

Janvier, Février & Mars, 1753. 23

Par Religion on a entendu de tout tems, & chez tous les Peuples, la méthode de plaire à Dieu & d'attirer sa faveur. Cette méthode étoit restreinte, chez les *Juifs* & chez les *Payens*, à un Culté purement extérieur; l'Evangile a changé cette méthode en un sentiment si vif de la Divinité, qu'il rend les hommes pieux, équitables, justes, charitables, bienfaisans, miséricordieux, & vertueux à tous égards. En un mot, la Religion dégagée de symboles & de cérémonies est réduite à un système raisonnable, qu'on peut rapporter à deux chefs. I. Les Loix éternelles de Vertu morale, qui comprend nos devoirs envers Dieu, nos devoirs envers le Prochain, & nos devoirs envers nous-mêmes. II. Les devoirs qui découlent des relations que les *Chrétiens* ont avec JESUS-CHRIST, en qualité de Rédempteur, de Médiateur, & de Législateur; c'est-à-dire la foi, la confiance, l'amour, la reconnoissance & l'obéissance. Et puisque la réconciliation des hommes avec Dieu est faite par le sacrifice de JESUS-CHRIST, il ne s'agit plus que de réconcilier les hommes avec leur devoir, dont ils s'écartent sans cesse par les passions. Et c'est en cela que consiste l'essence de la charge de Sacrificateur ou Prêtre Chrétien.

On ne trouve nulle part que les *Juifs* ou les *Payens* aient jamais accusé les Apôtres d'usurper l'office de Sacrificateur; ils les regardoient simplement comme des Docteurs, qui enseignoient la Morale: les *Juifs* les prenoient pour des Rabbins, & les *Payens* les traitoient de Philosophes. Aussi les premiers Ministres du *Christianisme* aimoient-ils à passer pour Philosophes; ils se véné-

ent comme eux en portant le *pallium* ; mais on ne voit point qu'ils aient rien affecté de ce qui appartenait aux Prêtres. *St. Paul* fait assez sentir la différence qu'il y a entre le Sacerdoce *Légal*, & le Sacerdoce *Chrétien*, par la définition qu'il en donne occasionnellement dans son *Epître aux Corinthiens*, en disant que les Ministres de la Loi *font le service sacré, & servent à l'autel*, au lieu que les Ministres de JESUS-CHRIST *prêchent l'Evangile* (a). En effet, c'est la grande affaire du Sacrificateur Evangélique: cela paroît encore évidemment par la teneur de leur mission prononcée par JESUS-CHRIST, où il n'est fait nulle mention de sacrifices: *Endoctrinez toutes les nations &c.* (b). Enfin de tous les noms donnés aux Ministres de l'Evangile dans l'*Ecriture*, il n'y en a pas un qui signifie un Sacrificateur proprement dit.

D'où vient donc que le mot de *Prêtre* se prend parmi les *Chrétiens*, pour un homme qui fait des sacrifices? C'est parce qu'on transféra, dès les premiers tems, les noms des Ministres de la Synagogue aux Ministres de l'Eglise *Chrétienne*, & qu'on adopta aussi le nom qui renfermoit tous les Ordres, *Sacerdotium* & *Hierateia*. Et quoique ces mots eussent chez les *Chrétiens* un sens fort différent de celui qu'ils avoient chez les *Juifs*, à la suite des tems les Peuples voulurent que leurs Prêtres fussent des Sacrificateurs proprement dits, parce que ç'avoit été chez les Anciens le sens du mot *Sacerdotes*; & comme il n'y

(a) 1 Cor. IX. 13, 14.

(b) Matt. XXVIII, Voy. Act. XX, 28, 29, 30. & 1 Tim. IV. 13.

n'y a point de Sacrificateur sans autel, on en fit un de la Table de la Communion; & le mémorial du sacrifice de JESUS-CHRIST fut changé en un sacrifice réel, quoique l'*Ecriture* n'en dise pas un mot. Comme par les progrès du *Christianisme*, & les changemens arrivés aux Langues, le nom que nos Ancêtres *Payens* donnoient à leurs Sacrificateurs s'est perdu, nous avons traduit le mot Hébreu *Cohen* & le Grec *Hiereus* par *Priest*, qui est le nom du Ministre Evangélique; & comme l'idée de Sacrificateur y étoit attachée, ils ont continué la faute, en rendant le mot *Presbyter*, d'où l'on a fait Prêtre, par celui d'*Ancien*; & cela pour faire une distinction entre ces deux titres, au lieu de rendre au mot *Prêtre* sa première signification; c'est-à-dire, un Ministre enseignant le Peuple de la part de Dieu. L'Auteur finit par d'excellens avis au Clergé, pour ranimer la piété des Peuples.

ARTICLE II.

TRAITE' sur la manière de lire les Auteurs avec utilité. Tom. I. Paris chez Lottin & Butard 1747. pag. 518. Sans le Discours préliminaire qui en a 46. Tom. II. 1751. pag. 452. Tom. III. 1751. pag. 441.

IL n'est point de meilleur moyen de s'instruire que la lecture. Avec elle seule on peut faire de grands progrès. Sans elle toutes les autres voies d'instruction ne sauroient mener fort loin. Mais il faut que la lecture soit bien dirigée. On peut beaucoup lire sans fruit, lors même qu'on

s'attache à de bons Livres. Il est une manière de bien lire que peu de gens savent, & qu'il seroit à souhaiter que personne n'ignorât. Notre Auteur a entrepris de la réduire en art. Nous avons cru qu'un précis des règles qu'il donne, seroit plaisir, & pourroit même être utile.

L'Art de lire consiste selon notre Auteur en quatre opérations, *concevoir, réduire, développer, juger.*

Première Opération.

CONCEVOIR.

Concevoir ce qu'on lit, c'est le comprendre, saisir la pensée de l'Auteur, former en soi la même idée qu'il a eue. On y réussit par trois moyens.

I. *Moyen* toujours nécessaire, & qui souvent suffit seul : *être attentif*, c'est-à-dire, lire avec application, fixer son esprit sur ce qu'on lit, y arrêter ses pensées. On est sûr de l'avoir fait, si en se demandant qu'ai-je lu ? on peut se rendre compte à soi-même de ce qu'on a lu ; si l'on peut sans s'asservir aux expressions se rappeler les idées du Livre dans le même ordre qu'elles sont énoncées. Lisez, par exemple, une Fable de *La Fontaine* sans penser à autre chose qu'à ce que vous lisez. Sentez-vous après l'avoir lue, que vous pouvez la répéter mentalement, que vous pourriez même la conter à un autre ? Êtes-vous en état d'indiquer la maxime ou la remarque qui précède ou qui suit le récit de la Fable ? Voyez-vous que la Fable établit & justifie cette maxime ou cette remarque ? Si cela est, soyez satisfait de vous-même, vous avez conçu cette Fable.

II. *Moyen* toujours utile, & , pour peu que ce qu'on lit soit long ou compliqué, absolument nécessaire.

nécessaire. *Diviser*, c'est-à-dire considérer par parties ce qu'on ne verroit que confusément en gros. Lisez-vous, par exemple, (a) la *Fable de l'Ours & de l'Amateur des Jardins* dans *La Fontaine* ? Arrêtez-vous 1. sur le caractère de l'Ours ; 2. sur celui du Vieillard ; 3. sur leur rencontre & les complimens qu'ils se font ; 4. sur la vie qu'ils mènent ensemble ; 5. sur la manière dont l'Ours tue le Vieillard, en voulant le délivrer d'une mouche qu'il avoit sur le nez ; 6. sur la *maxime* qui termine la Fable. Considérez chacun de ces objets séparément, comme s'il n'y avoit que celui-là. Concevez-les ainsi à part dans l'ordre dans lequel ils sont dans la Fable, & vous aurez conçu la Fable.

III. *Moyen. Resserrer*, c'est-à-dire saisir ce qu'il y a d'essentiel dans chacune des parties dans lesquelles on a divisé, & l'exprimer en aussi peu de paroles qu'il se peut. Ne vous figurez pas des difficultés où il n'y en a point. On ne vous conseille ici que ce que vous pratiquez tout naturellement, lorsque vous voulez rendre en raccourci à d'autres ce que vous avez lu ou entendu dire plus en détail. On ne peut presque faire usage du second moyen, qu'on n'emploie celui-ci. L'esprit en divisant se porte de lui-même à resserrer. Pour donner un exemple, la Fable qu'on a indiquée peut se resserrer ainsi. „ Un Ours, tout sauvage qu'il „ étoit, s'ennoye de la solitude. Même dégoût „ prend

(a) L'exemple que j'allègue ici & sur le III. Moyen n'est point de mon Auteur, qui en a un grand nombre d'autres. J'ai préféré de le prendre dans les Fables de *La Fontaine*, parce qu'il faut avoir le Livre que l'on indique sous les yeux, & qu'il en est peu que l'on puisse plus aisément se procurer sur le champ.

„ prend un Vieillard qui cultivoit à l'écart un
 „ jardin. Comme ils vont chercher compagnie,
 „ ils se rencontrent. Le Vieillard a peur, mais
 „ dissimule. Ils s'invitent à aller l'un chez l'autre.
 „ L'Ours se rend aux offres obligeantes du
 „ Vieillard. Ils vivent fort bien ensemble.
 „ L'Ours fournit du gibier ; une autre de ses occupations
 „ est d'écarter les mouches du visage
 „ du Vieillard pendant qu'il dort. Un jour qu'il
 „ n'en pouvoit chasser une, il lui jetta un pavé
 „ qui tua l'homme. On voit par-là qu'un Ami
 „ ignorant est très-dangereux”.

Ces trois *Moyens* ont également lieu, que ce
 soit des faits ou des raisonnemens que l'on veuille
 concevoir. Mais si ce sont des raisonnemens, il
 faut de plus tâcher de sentir la vérité de chaque
 proposition & la liaison de l'une à l'autre, & n'ad-
 mettre pour vrai que ce que nous voyons claire-
 ment l'être. Avis très-important, que l'Auteur
 ne fait qu'indiquer, parce qu'il y reviendra dans
 la suite.

Seconde Opération.

REDUIRE.

Réduire, c'est faire un abrégé, un précis de
 ce qu'on a lu ; c'est en tirer la substance, l'essen-
 tiel ; en représenter en petit toutes les parties. Cet-
 te opération revient à peu près au second moyen
 de la première, qui consiste à *resserrer*. L'Au-
 teur n'en indique pas la différence. Peut-être en-
 tend-il que cette seconde opération s'exécute
 par écrit, ce qui ne semble pas nécessaire pour le
 moyen dont il s'agit. On resserre pour concevoir,
 & pour cela il suffit de resserre mentalement.
 On réduit pour mieux retenir ce qu'on a conçu,

ce qui ne peut bien se faire que la plume à la main. La réduction d'un Livre est quelquefois elle-même un ouvrage considérable.

Pour réduire il faut en général, de quelque nature que soit l'Ouvrage qu'on réduit, 1. remarquer le but de l'Auteur ; 2. faire attention à l'ordre qu'il a suivi, & aux parties principales dans lesquelles il a divisé son sujet ; 3. saisir chacune de ces parties, en considérer les pensées ; 4. ramener toutes les pensées de chaque partie à deux, ou trois, ou quatre pensées capitales qui renferment toutes les autres.

On ne peut avoir à réduire que des faits ou des raisonnemens. S'il s'agit de la réduction d'un fait, on voit bien qu'en y appliquant les règles générales qu'on vient d'indiquer, il faudra distinguer dans ce fait le commencement, le milieu & la fin, saisir les circonstances principales de chaque membre de la division, omettre les moins nécessaires, & comprendre sous des expressions générales les circonstances de détail. Pour donner de cela un exemple, qu'on lise la *Parabole de l'Enfant prodigue* dans le Chapitre XV. de *Saint Luc* depuis le verset 2. jusqu'au 24. on verra qu'on y peut distinguer, 1. les desordres & la misère du Jeune-homme ; 2. son repentir ; 3. la bonté de son Père ; & qu'on peut réduire tout ce morceau de la manière suivante, ainsi que l'a fait notre Auteur. „ Un homme avoit
„ deux fils ; le cadet demande son bien, il le dis-
„ sipe en débauches dans un Pays éloigné ; une
„ famine survient, il est contraint de garder les
„ pourceaux, il manque de tout. Il rentre en
„ lui-même, il prend la résolution de retourner
„ chez.

„ chez son Père, & de lui demander pardon.
 „ Son Père court à lui dès qu'il l'aperçoit ;
 „ l'embrasse, le fait habiller, & fait préparer un
 „ festin ; son-fils est retrouvé.”

Si ce sont des raisonnemens qu'on veut réduire, il faut remarquer la proposition que l'Auteur entreprend de démontrer, & celles par lesquelles il la démontre. Il faut retrancher toutes les propositions accessoires & de pur ornement, toutes celles qui se peuvent suppléer. Il faut substituer à plusieurs propositions particulières une proposition générale qui les comprenne toutes. Exemple. *Cicéron*. dit dans le 5. *Paradoxe* : (a)

„ Quoi! puis-je prendre pour un homme libre
 „ celui qu'une femme tient en servitude, à qui
 „ elle impose des loix, sur qui elle règne souverainement,
 „ à qui elle ordonne ou défend tout
 „ ce qu'il lui plaît ; qui ne sauroit ne lui pas obéir
 „ quoi que ce soit qu'elle commande, ni lui
 „ rien refuser de ce qu'elle desire ? Demande-t-
 „ elle ? on lui donne. Appelle-t-elle ? on vient.
 „ Renvoie-t-elle ? on se retire. Menace-t-elle ?
 „ on pâme de crainte. Pour moi, je ne vois pas
 „ comment on pourroit s'empêcher de regarder
 „ un tel homme non seulement comme un
 „ esclave, mais comme un des derniers & des
 „ plus bas d'entre les esclaves, quelque illustre
 „ que pût être sa naissance”. Notre Auteur réduit ainsi cet endroit de *Cicéron*. „ Une femme
 „ exige tout d'un homme qu'elle domine, elle
 „ lui commande en tout ; il n'ose rien refuser,

„ il

(a) J'ai transcrit cet exemple, parce qu'il est court ; mais je dois avertir que les autres plus longs qui sont dans l'Auteur, sont mieux choisis, & que la rédaction en est plus heureuse.

„ il n'ose desobéir en rien : n'est-ce pas-là être
„ honteusement esclave ” ?

Quand on réduit, il faut prendre garde de ne point omettre de circonstances principales dans les faits ; ni de propositions capitales dans les raisonnemens. D'un autre côté il ne faut pas trop s'étendre, il faut se souvenir que c'est un abrégé que l'on fait. Si on ne réduit que pour soi, pour l'usage présent, si le précis que l'on fait doit accompagner ce qu'on réduit, on peut être aussi court que l'on voudra. Mais si on travaille pour les autres, si on veut que l'abrégé qu'on compose serve dans un tems éloigné, & peut-être toujours ; si cet abrégé doit tenir lieu de l'Ouvrage même, il est bien visible qu'il faut alors plus d'étendue, plus d'exactitude & de clarté. Il en faut surtout beaucoup lorsqu'il s'agit de faits ou de raisonnemens qui doivent servir de base à un jugement sérieux.

L'Opération dont nous venons d'indiquer les règles, est d'un usage extrêmement étendu. On y a sans cesse recours dans les affaires d'Etat. Et au Barreau peut-on sans elle rapporter un procès, donner ses conclusions en résumant les raisons de part & d'autre ? La récapitulation qui a si souvent lieu dans les Sermons & dans les Plaidoyers, qu'est-elle qu'une rédaction ? Enfin la réduction est le meilleur moyen de profiter de ce qu'on lit. Sans elle les lectures les plus instructives ne font qu'une impression passagère ; ou, s'il en reste quelque chose dans l'esprit, ce n'est qu'une confusion d'idées qui ne vaut guère mieux que l'ignorance. Il résulte de cette méthode bien d'autres avantages encore. On s'accoutume par

la

à une attention réfléchie & soutenue. L'esprit se forme à la justesse, à l'exa&itude, à la précision; il prend le goût de l'ordre. En analysant les pensées des autres, on apprend soi-même à penser & à écrire.

L'Auteur indique, comme des modèles de l'Art de réduire, les Analyses des Sermons du Père *Bourdaloue*, de Mr. *Maffillon*, & du Père *Bretonneau*, lesquelles il veut qu'on confronte avec les Sermons mêmes. Il conseille aussi de lire les Ouvrages périodiques, où l'on fait connoître les Livres par le précis qu'on en donne. Mais quand on a l'Ouvrage dont nous rendons compte, on n'a pas besoin d'autre secours. L'Auteur ne donne aucun précepte qu'il ne l'éclaircisse & ne le justifie aussi-tôt par la pratique. Son Livre n'est presque qu'un tissu d'essais faits sur les règles qu'il prescrit.

Troisième Opération.

DEVELOPPER.

Développer un sujet c'est l'exposer dans toutes ses parties, faire connoître ce qu'il est, ses causes, sa nature, ses effets. On développe un fait, en en racontant les circonstances, le caractère d'une personne, en détaillant ses vertus & ses défauts; une pensée, en l'envisageant sous toutes ses faces.

Il est visible que notre Auteur va ici au-delà de son titre. Ce n'est plus la manière de lire les Auteurs qu'il enseigne, c'est le moyen de devenir Auteur soi-même, c'est l'art de traiter un sujet & de faire un Livre.

Pour développer une chose, il est essentiel de la bien connoître. Il ne faut négliger aucun des
mo-

moyens qui servent à cela. La lecture, l'expérience, la conversation, la méditation, tout doit être employé dans cette vue. Il faut envisager cette chose de tous les côtés. Est-on venu à bout de la connoître, il faut la diviser en ses parties principales, soubdiviser chacune de ces parties en d'autres parties subordonnées; & enfin, comme chacune de ces dernières parties est composée de pensées, il faut distribuer ces pensées, & les arranger de manière qu'elles fassent un corps symétrique, & qu'elles aboutissent à une vérité principale. Ce dernier ordre, qui est celui des pensées, est très-important. On peut s'en convaincre, par l'effet que produit la lecture de *Senèque* & de *Cicéron*. Celui-là n'a presque point d'ordre dans ses pensées, & il lasse. Celui-ci dispose tout avec ordre, & il plaît toujours.

L'ordre le plus naturel à mettre dans les pensées, est de les ranger de façon que la seconde appuie la première, que la troisième soutienne la seconde, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'évidence qu'on cherche. S'il s'agit de dépeindre une chose, ou de narrer une action, il convient que l'ordre des pensées suive le progrès même de la chose ou de l'action.

Cet ordre n'est pas toujours aussi bien déterminé par la nature même de la chose. Il est souvent indifférent de placer une pensée avant ou après. Tout ce qu'il y a alors à observer, c'est de faire en sorte que par l'arrangement que l'on choisit, l'image que l'on veut former soit claire & complète, conformément au but que l'on s'est proposé.

Voilà en raccourci les Règles de notre Auteur
Tom. L. Part. I. C pour

pour *développer*. On les trouve dans bien des Livres connus de tout le monde; & on les y trouve même sans plusieurs menus défauts de justesse avec lesquels elles sont exposées dans l'Auteur. Mais ce que l'on chercheroit vainement ailleurs, c'est une foule d'exemples & d'exercices au moyen desquels il met sous les yeux du Lecteur la pratique de ses Règles, & lui menant pour ainsi dire la main les lui fait pratiquer à lui-même. C'est cette multitude d'exemples sur chaque opération, qui fait le principal mérite de ce Livre. C'est par-là surtout qu'il peut être d'une grande utilité aux Jeunes-gens.

Nous renvoyons à un second Extrait la quatrième Opération, qui consiste à *Juger*. Elle fait le sujet des deux derniers volumes de cet Ouvrage.

ARTICLE III.

DE Veterum Clypeis, BLASII CARIOPHILI
Opusculum, in quo plura quæ ad Græcam Romanamque Miliziam pertinent explicantur
& illustrantur. Lugduni Batavorum typis
Eliæ Lufac junioris. 1751.

C'est-à-dire,

TRAITE des Boucliers des Anciens par BLAISÉ
CARIOPHILE. 40. pag. 131. sans la Préface
qui en a 16.

TOUT le monde connoît le Bouclier, Arme défensive dont toutes les Nations se sont servies jusqu'à l'invention de la Poudre à canon, & qui est actuellement en usage chez les Peuples qui

qui n'ont pas encore celui des Armes à feu. Pour en avoir quelque idée, il suffit qu'on ait quelquefois jetté les yeux sur des Médailles ou sur leurs empreintes, ou en général sur des Estampes d'Antiques. Rien ne s'y présente plus souvent que la figure du Bouclier. La légère connoissance qu'on en acquiert par cette voie, est nécessaire à tous ceux qui lisent des Livres d'Histoire ou de Mythologie; mais aussi elle leur suffit. Il n'y a que les Erudits de profession, qui se sont voués à l'étude des anciens Auteurs, qui ayent besoin d'une connoissance plus détaillée & plus approfondie de cette espèce d'Armes. C'est pour eux uniquement que l'Ouvrage que nous annonçons est fait; c'est aussi en leur faveur que nous allons en donner un précis, auquel pourtant je ne leur conseille pas de se borner. Et c'est sans doute ce qu'ils n'auront garde de faire. Ils savent trop bien ce qu'a dit un ancien Poëte:

Gratius ex ipsa fonte bibantur aquæ.

Le Bouclier est un moyen si naturel de se défendre, qu'il n'a pu manquer de venir dans l'esprit aux premiers qui ont eu à combattre; c'est-à-dire, sans doute, aux hommes du premier âge. Il est donc bien inutile d'en chercher l'inventeur parmi les premiers noms fameux dont l'Histoire s'est chargée. C'est pourtant ce qu'on a fait. Notre Auteur nous apprend qu'on a attribué l'invention de cette Arme à *Acrisius*, à *Proetus*, aux *Egyptiens*, & que *Platon* en a fait honneur à *Minerve*.

On pense bien qu'une Arme d'un usage aussi général a dû varier à bien des égards, selon le goût & les vues de ceux qui s'en sont servis. Et

c'est en effet ce qui est arrivé. Le Bouclier *Grec*, *Argolicus Clypeus*, ainsi appelé, parce qu'on le croyoit inventé à *Argos*, étoit rond & couvroit tout le corps. Il fut en usage chez tous les Peuples d'origine *Grecque*, & chez beaucoup d'autres. Et il le fut long-tems sans qu'on fît attention à ce qu'il avoit d'embarrassant & d'incommode. *Iphicrate*, Général *Athénien*, songea le premier à réformer le Bouclier *Grec*. Il lui en substitua une espèce plus légère & plus aisée à manier, qu'on appella *Pelta*. Elle étoit de forme ovale.

Les *Romains* se servirent du Bouclier *Grec* jusqu'à *Servius Tullius*, qui leur en fit prendre d'une autre forme, dont l'usage s'étendit ensuite avec l'Empire de *Rome*. On l'appelle *Scutum*. Selon *Polybe*, c'étoit un quarré long de quatre pieds de haut & de deux & demi de large. Il étoit recourbé en manière de tuyau, pour mieux s'ajuster au corps. Les *Romains* se servirent aussi du Bouclier des *Samnites*, qui ne différoit du leur qu'en ce que le bas en étoit plus arrondi. Le grand Bouclier *Romain* n'étoit que pour les Soldats pesamment armés. La Cavalerie & les Troupes légères se servoient d'un plus petit appelé *Parmæa*. Il étoit creux, rond, de trois pieds de diamètre.

Le Bouclier des *Amazones* étoit petit, ovale, & échancré en demi-lune. Celui des *Gaulois* étoit aussi haut que le combattant qu'il devoit couvrir, mais pas aussi large. Sa grandeur & sa figure plate comme celle d'une porte, lui en firent donner le nom en *Grec* (a). Il étoit d'un usage

peu

(a) *topès*.

peu commode & peu sûr. Les *Germain*s n'y avoient pas cherché beaucoup plus de finesse. Leurs Boucliers étoient longs & plats, plus larges au milieu que vers les extrémités, ce qui leur donnoit la figure d'un exagone. Tout ce qu'on fait du Bouclier des *Bretons*, c'est qu'il étoit rond & petit. Celui des *Espagnols* s'appelloit *Cetra*, & ne différoit pas beaucoup du *Pelta*. Les *Scythes* avoient des Boucliers quarrés appelés *Gorra*. Les *Thébains* se distinguoient des autres *Grecs* par rapport à leur Bouclier, en ce qu'ils y faisoient des deux côtés vers le milieu une échancrure. Je ne dirai rien des Boucliers des autres Peuples, ils reviennent à quelqu'une des formes indiquées.

On a fait des Boucliers de diverses matières. Ceux des *Grecs* étoient de peau couverte d'airain, ou de quelqu'autre métal. Il y en avoit qui étoient tout d'airain. *Lycurgue* avoit prescrit aux *Lacédémoniens* de n'en porter point d'autres. *Homère* parle de Boucliers faits de sept doubles de cuir de Bœuf. Le Bouclier d'*Achille* étoit composé de deux lames d'airain, deux d'étain & une d'or. On faisoit aussi des Boucliers d'écorce d'arbre d'Osier, de branches de Saule, de sèpes de Vigne. Enfin on y employoit le Tilleul, le Figuier, le Sureau.

Outre ce qui faisoit le corps du Bouclier, il y avoit dans cette Arme plusieurs autres pièces remarquables. Au milieu étoit une pièce de fer, relevée, de figure circulaire, que les *Latins* appellent *Umbo*, & les *Grecs* *ὀμφαλός*. Le bord du Bouclier étoit garni d'une lame de fer, en *Grec* *ίρις*. Elle fortifioit le Bouclier contre les coups d'une arme tranchante, & contre l'effet de l'hu-

midité lorsqu'on l'appuyoit contre terre. Notre Auteur croit que cette lame régnoit tout autour du Bouclier, *clypei ambitum contegit*, dit-il. Mais si l'on examine le passage de *Polybe* qu'il cite, on verra que cet Historien ne parle que des parties supérieure & inférieure du Bouclier, *ἐν ἀνω καὶ κατωτέρῳ μέρει*. Il falloit quelque chose pour tenir & manier le Bouclier. Dans les premiers temps on se servit tout simplement d'une longue courroie, au-lieu de laquelle il y avoit dans le Bouclier d'*Agamemnon* une chaîne d'argent. Les *Cariens*, dont le génie inventif s'étoit tourné du côté de la Guerre, parce qu'ils en faisoient métier, & qu'ils ont été le premier Peuple qui ait mis son sang & sa valeur à prix ; les *Cariens*, dit notre Auteur, imaginèrent de mettre au Bouclier une anse qui se faisoit de cuir, de bois, ou même de fer. On l'appelloit *ἔχων*. Dans la suite on en fit deux ; on passoit le bras dans l'une, & on tenoit l'autre de la main. Le mot de *πῆμα* désigne aussi dans les Auteurs la partie du Bouclier qui sert à le tenir. *Plutarque* distingue le *πῆμα* du *ἔχων*. *Eusebe*, ce célèbre Archevêque de *Thessalonique* qui a si bien commenté *Homère*, les confond. Notre Auteur rapporte les passages de ces deux Ecrivains sans oser décider une si grande controverse. *Quum nobis*, dit-il, *non liceat in tantâ rerum caligine & obscuritate dicere utra pars justiore habeat causam, neque tantas inter se componere lites*. Il semble pourtant qu'on pourroit concilier aisément ces deux célèbres Auteurs. Il n'y auroit qu'à dire une chose très-probable. C'est que ces deux manières d'anse étoient assez différentes l'une de l'autre pour être dif-

tin-

Janvier, Février & Mars, 1753. 39

singulées lorsqu'on les avoit sous les yeux, & qu'on les examinoit de près, comme *Plutarque* pouvoit faire; & qu'en même tems elles revenoient assez l'une à l'autre, pour que vues de plus loin, & lorsque l'usage de l'une s'étoit établi au point de faire oublier l'autre, comme du tems du célèbre Prélat, on ne fut plus en marquer la différence.

Outre l'usage le plus ordinaire du Bouclier qu'il est inutile d'indiquer, on s'en servoit à bien d'autres choses. Pour s'approcher d'un mur sans craindre ce qu'on pouvoit jeter d'enhaut, un certain nombre de soldats élevoient leurs Boucliers sur leurs têtes, de façon que ces Boucliers se touchoient tous, & alloient en s'élevant en devant. Cela faisoit une espèce de toit, qu'on appelloit *tortue*. Le Bouclier en cas de besoin étoit un parepluie. On s'enaidoit pour passer des rivières à la nage. On remportoit du combat sur des Boucliers les blessés & les morts. Quand les soldats prenoient du repos ils se couchoient sur leurs Boucliers, ou du moins les faisoient servir de chevet. L'inauguration des Empereurs & des Généraux s'est souvent faite en les élevant sur un Bouclier. On a quelquefois écrit des Traités d'Alliance sur des Boucliers. Les Dames *Spartaines* s'en servoient en guise de berceau, & même elles avoient la fantaisie d'accoucher sur un Bouclier. On suspendoit des Boucliers dans les Temples pour monument de la gloire des Grands-hommes. On en employoit dans des cérémonies de Religion. Enfin il y en avoit qui étoient des objets de culte. Tel étoit à *Argos* le Bouclier qui a donné lieu à *Callimaque* de faire

un bel hymne. Quelque complete que paroisse cette énumération des usages du Bouclier, on pourroit encore y ajouter: par exemple, on pourroit remarquer que les soldats s'en sont quelquefois servis pour recevoir l'eau de la pluie & pour boire, & l'on allégueroit pour le prouver la Légion *fulminante* & la Colonne *Antonine*. On pourroit de même dire que le Bouclier a souvent été employé comme Arme offensive à pousser & à renverser les Ennemis, & renvoyer là-dessus à *Juste Lipse* dans son *Traité de Militiâ Romana* Livre III. Dialogue II.

On gravoit sur les Boucliers différentes figures d'Hommes, d'Animaux, de Fleurs, de Couronnes. Quelquefois on y représentoit des traits d'histoire. On a trouvé dans le *Rhône* près d'*Avignon* un Bouclier qui est à présent dans le Cabinet du Roi de *France*, où l'on voit *Allucius*, jeune Prince *Cantabre*, qui reçoit son épouse de la main de *Scipion*. L'Auteur a fait graver une Estampe qui représente ce Bouclier. Il a fait la même chose d'un autre Bouclier, que l'on conserve à *Londres*, & qui représente *Brennus* exigeant de l'argent des *Romains* après la prise du Capitole, & *Camille* venant au secours de ceux-ci. Une pareille représentation du Bouclier d'*Achille*, tel qu'il a été expliqué par Mr. *Boivin*, orne le frontispice du Livre.

On gravoit quelquefois des inscriptions sur les Boucliers. C'étoit ou une sentence, ou quelque vœu, ou une devise. Les *Lacédémoniens* y mettoient un *L* pour se reconnoître, & les *Sicyoniens* une *S*.

On avoit grand soin de tenir les Boucliers propres

Janvier, Février & Mars, 1753. 41

pres & polis. Quand on ne s'en servoit pas, on les mettoit dans des étuis.

Il y avoit des loix très-sévères contre ceux qui vendoient ou mettoient en gage leur Bœufcier, & surtout contre ceux qui le jettoient dans le combat.

ARTICLE IV.

FLORA SIBIRICA, *sive* Historia Plantarum Sibiriae. Tomus II. continens Tabulas aeri incisas XCVIII. Petropoli ex Typographiâ Academiæ Scientiarum 1749.

C'est-à-dire,

LA FLORE de SIBÉRIE, ou Histoire des Plantes de Sibérie. Tome II. contenant XCVIII. Planches. A St. Pétersbourg, de l'Imprimerie de l'Académie des Sciences 1749. 4. pp. 240. sans les deux Tables de matières, & la Préface qui en a 24.

MR. Gmelin, Editeur de cette *Histoire des Plantes de Sibérie*, auroit fort souhaité d'épargner au Lecteur la peine de lire une Préface au devant de ce second Tome, surtout après en avoir mis une très-ample à la tête du premier volume, où il parle fort au long de la *Flore de Sibérie* en général: mais les Classes des Plantes qu'il donne dans ce second Tome sont si composées, que si l'on veut examiner avec quelque attention les Genres qu'elles comprennent, on trouvera qu'il y a beaucoup de choses à reprendre, tant par rapport à leurs définitions, que par rapport aux

marques par lesquelles on les distingue: il étoit donc très à propos que Mr. *Gmelin* rendît préalablement compte de son travail.

On ne sauroit rien ajoûter à l'exactitude avec laquelle le célèbre Botaniste *Vaillant* a traité les Plantes qu'on nomme composées & aggrégées; il a suivi la Nature pas à pas, & n'a rien négligé de ce qui méritoit d'être considéré, & qui pouvoit en quelque façon contribuer à rendre les caractères qu'il en donnoit plus faciles, & son système plus intelligible. Mais pourquoi donne-t-on des caractères aux Plantes, si ce n'est pour en faciliter la connoissance à ceux qui s'appliquent à les connoître? Le nombre en est tellement accru, qu'il n'est guères possible de se les imprimer dans la mémoire sans le secours d'un bon ordre & d'une méthode claire. Pour cet effet les Botanistes ont divisé toutes les Plantes en Classes, dont chacune a ses caractères propres, qui n'appartiennent à aucune autre: ces Classes sont ensuite subdivisées en Ordres, & ces Ordres en Genres; de manière que le Genre d'un certain Ordre ne sauroit être rangé sous une autre Classe, que sous celle où ses caractères l'ont une fois placé.

Les Botanistes se sont aperçus que *Vaillant*, quoiqu'observateur scrupuleux, s'étoit quelquefois trompé: il a distribué les Plantes composées de Mr. *van Royen* en trois Classes, & il semble d'abord que ces Classes diffèrent entr'elles: mais pour qu'une division soit juste & philosophique, il est nécessaire que toutes les Plantes d'une Classe singulière, & chaque Plante prise à part, ne puisse être rangée sous une des deux autres Classes. Or la fleur du *Hieracium*, que *Vaillant* nom-

me

me *Piloseloides floribus flosculosis* ; a une grande affinité avec la fleur d'une Plante d'une autre Classe. *Vaillant* croit à la vérité qu'elles s'endistinguent assez par les caractères qu'il indique, mais Mr. *Gmelin* prouve qu'il se contredit lui-même. Il remarque encore qu'en suivant *Vaillant*, on ne sauroit bien distinguer une certaine Classe de l'autre, lorsque la polygamie des Plantes, comme dit Mr. *Linnaeus*, est égale. Notre savant Botaniste passe ensuite en revue diverses Plantes, à l'égard desquelles il trouve que *Vaillant* s'est trompé ; & il se déclare pour le sentiment de Mrs. *van Royen* & *Haller*, qui n'ont fait qu'une Classe de certaines Plantes, dont *Vaillant* en avoit fait trois différentes.

Vaillant n'a pas mieux réussi, suivant Mr. *Gmelin*, dans le partage qu'il a fait des Genres, que dans celui des Classes ; comme il le fait voir par des exemples. Mr. *Gmelin* ne trouve pas les marques distinctives que *Vaillant* a données aux *Hieracium* & aux *Hieracioides*, & avant Mr. *Gmelin* le célèbre *Ludwig* les avoit déjà jointes comme ne faisant qu'un même Genre, & Mr. *Linnaeus* ajoute à la dernière une autre qu'il nomme *Crepis* ; mais notre Auteur est d'avis avec Mr. *Haller*, que cette dernière Plante doit être rangée dans le Genre de la *Scorzonère*. Mr. *Gmelin* ne voit pas pourquoi quelques Botanistes modernes ont joint ensemble le *Dens Leonis* & la *Taraxaconis* de *Vaillant* ; & il prouve que les raisons qu'ils ont alléguées pour défendre leur sentiment, ne suffisent pas, & que la dernière de ces Plantes appartient pareillement au Genre des *Scorzonères*. Ce que Mr. *Gmelin* vient de remarquer

quer par rapport à ces Plantes, il l'a aussi fait à l'égard de bien d'autres, mais nous ne saurions le suivre dans ce détail.

Quand on forme une méthode, il ne suffit pas selon Mr. *Gmelin*, d'affirmer que la Nature a joint telles ou telles Plantes, ou de dire que leur constitution est la même; il veut qu'on découvre par des observations par où la Nature joint de certaines Plantes. Il ne suffit pas non plus de dire que la grande diversité des fleurs fournit assez de caractères, puisque par-là une Plante dont toutes les fleurs sont hermaphrodites & en forme de tuyaux, appartiendroit au Genre du *Chrysocoma*, quoiqu'elle en fût différente. Mr. *Gmelin* croit donc que les définitions que les Botanistes modernes ont données de ce Genre, ne suffisent pas pour qu'un commençant puisse par-là reconnoître une Plante qu'il ne connoît pas encore, à moins qu'on n'y ajoute que toutes les feuilles sont radicales & les tiges écaillées. Il avoue ingénument qu'on ne sauroit faire une bonne définition de ce Genre, en considérant uniquement les fleurs & les fruits, quoiqu'il avoue que ces marques doivent être préférées à beaucoup d'autres, lorsqu'on en peut tirer la différence générique.

A l'égard des Plantes qu'on nomme *Aggrégées*, Mr. *Gmelin* n'en remarque pas grand' chose; il dit que l'ordre en est assez naturel, & il se borne à faire quelques remarques sur un petit nombre de Plantes de cette Classe & de la suivante. Voilà ce que Mr. *Gmelin* remarque en général sur ce second Tome, qu'il auroit pu étendre davantage si son but avoit été d'écrire une Critique Botanique. Il avertit encore que ce To-

ne contient, outre les Plantes de *Sibérie*, plusieurs autres, que Mrs. *Gerber* & *Lerche* ont recueillies, le premier dans son Voyage au *Wolga* & au *Tanaïs*, le second lorsqu'il accompagna comme Médecin l'Ambassadeur de *Russie* en *Perse*; enforte qu'on y trouve des Plantes du Pais d'*Astracan* & de la *Perse*. Mr. *Gmelin* se flatte qu'on lui en saura gré, puisque ces deux habiles hommes ont tous deux découvert des Plantes très-curieuses, & que leurs découvertes peuvent beaucoup servir à faire une Topographie de Botanique: mais il prévient le Lecteur, qu'il a été obligé par-là de faire graver les planches sur des Plantes séchées entre deux papiers, & il prie que pour cette raison on ne s'attache pas trop à rechercher les moindres choses qui regardent les fleurs & les fruits; puisque quelque soin que l'on prenne de tout décrire exactement, les Graveurs se donnent toujours de certaines libertés, qu'on ne sauroit empêcher. Il a cependant pris toutes les peines imaginables pour que chaque Plante fût exactement représentée; & pour éviter toute erreur, il a marqué dans son Ouvrage en quoi chaque planche est imparfaite.

Mr. *Gmelin* avoit averti dans la Préface du premier Tome de cet Ouvrage, qu'il avoit passé sous silence quelques Plantes contenues dans l'*Isis Sibirica* de feu Mr. *Messerschmid*; il en donne le Catalogue dans la Préface de ce second Tome. Ces Plantes sont au nombre de cinq. A l'égard des trois premières Mr. *Gmelin* ne les a pas rencontrées dans toute la *Sibérie* depuis *Jai-co* jusqu'à l'*Océan Oriental*, ni d'autres ne les lui ont point envoyées comme Plantes de cette

Ré-

Région. Pour ce qui est de la seconde & de la troisième, elles croissent en grand nombre en *Russie*. La quatrième est une espèce d'Absinthe, que Mr. *Messerschmid* dit se trouver entre les Lacs de *Dalai* & de *Daschimak*; sur quoi Mr. *Gmelin* remarque qu'il ignore entièrement quelle est la Plante dont parle Mr. *Messerschmid*, & que d'ailleurs ces Lacs sont situés hors des limites de la *Sibérie* appartenante à la *Russie*; & que dans toute la *Sibérie* il n'a vu aucune Espèce de la cinquième Plante que Mr. *Messerschmid* a décrite. Notre savant Botaniste finit sa Préface, en indiquant quelques erreurs du premier Tome, qu'il redresse.

Nous tâcherons encore de faire connoître la méthode que Mr. *Gmelin* a suivie dans la description de chaque Plante. D'abord il nomme la Plante qu'il décrit, & il marque sur quelle planche elle se trouve: il donne ensuite les noms sous lesquels *Tournefort*, *Boërhaave*, *Vailhent*, Mrs. *van Royen*, *Linnaeus*, *Haller* & d'autres l'ont décrite: après quoi il examine avec soin sa racine, & toutes ses autres parties. Enfin il examine si elle croît d'elle-même en *Sibérie*, ou bien si elle y est venue d'ailleurs; si elle abonde ou non; si elle doit être cultivée, & à quel usage elle sert dans la Pharmacie. Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail; car outre que les matières qui font le sujet de cet Ouvrage, perdroient dans un Extrait, ceux qui s'adonnent à l'étude de la Botanique préféreront d'aller à la source pour s'instruire. Les planches jointes à ce Volume répondent parfaitement à la bonté de cet Ouvrage. Mr. *Gmelin* y a joint deux Tables des matières:
dans

dans la première il y donne les Genres des Plantes, tant ceux sous lesquels il les a rangées, que les Genres synonymes : dans la seconde on trouve les autres choses remarquables contenues dans ce Volume.

ARTICLE V.

L'ESPRIT DES NATIONS.

Second Extrait (a).

IL y a peu d'Ouvrages plus variés, & plus chargés de bonnes choses que celui-ci. Il ne contient que deux Volumes assez médiocres : chaque Volume est partagé en un grand nombre de Chapitres, & chaque Chapitre renferme assez de matière pour en former un bon Volume, si l'on vouloit leur donner toute l'étendue dont ils sont susceptibles. C'est ce qui nous a engagés à ne donner dans le premier Extrait qu'une idée très-succincte des sujets renfermés dans chaque Chapitre, & cette même raison nous impose encore la nécessité de suivre la même méthode dans ce second Extrait. J'ai remarqué que les meilleurs Ouvrages sont souvent les moins susceptibles d'Extrait, parce qu'il n'y a rien à en retrancher, & qu'on ne sauroit les faire paroître sous une autre forme, sans leur faire perdre de leur mérite. Celui-ci est de cet ordre-là.

Des défauts de l'Education Française.

L'un de ces défauts, c'est de s'attacher à l'extérieur de l'Homme, &, pour ainsi dire, à la

par

(a) Le premier Extrait de cet Ouvrage se trouve à la page 291. du Tome Précédent.

parure de l'Esprit, plutôt qu'à son véritable ornement. Les *François* entrent dans le monde presque dès l'enfance ; & ces Sociétés, animées par la présence des Dames, impriment à l'Âme ce premier mouvement qui ne la quitte plus. Ils composent leur éducation & leurs mœurs, le modèle devant les yeux. Mais il est assez ordinaire de ne prendre que les défauts de son modèle. La Nature, qui donna aux Femmes avec plénitude les graces & la beauté, plaça le caprice vis-à-vis, pour tempérer leur ascendant. L'Homme se rend donc ridicule, & semble oublier sa dignité, en voulant imiter les Femmes. Il perd même l'empire de son caractère dans cette Société perpétuelle, qui fait le fond des mœurs *Françoises*. Les Femmes, d'autre côté, y perdent cet embarras & cette timidité qui les rend si aimables.

De la véritable étendue du Caractère François, &c.

La flexibilité du Caractère des *François* & de leur extérieur, la transformation de leur goût, la souplesse de leur cœur, ont causé aux *Anglois* en particulier un étonnement qu'ils n'ont pu assez bien exprimer. Malgré le chagrin superbe de l'*Anglois*, il falloit qu'il y eût une Nation où les Hommes possédassent les graces pour les répandre dans toute l'*Europe*. On comprend aisément, que le *François* a dû s'emparer de l'esprit exclusivement ; il laisse le bon-sens à toutes les Nations.

En général, le *François*, jusqu'à l'âge de 35 ou 40 ans, c'est-à-dire jusqu'au milieu de sa carrière, vit dans un mouvement incompatible avec

la sagesse. Les Etrangers prévenus le regardent obstinément comme un Fou jusqu'à cette époque. Parvenu à 40 ans, il n'est plus reconnoissable. Ce fruit, il est vrai, pendant ce tems, se sèche quelquefois sur l'arbre; ou l'arbre lui-même négligé, & dont on n'a point eu le soin d'émonder les branches inutiles, perd sa fécondité. Mais enfin, si le fruit vient à se meurir, il est au nombre des plus excellens.

Je ne ferai sur les défauts que l'Auteur attribue aux *François* dans ces deux Chapitres, que cette seule réflexion. Si l'on tariffait la source de ces défauts, le *François* cesseroit d'être cet homme aimable, tel que l'Auteur le représente ailleurs; les Etrangers ne rendroient plus cette justice à la France, qu'elle a répandue les graces, la douceur des mœurs, & donné l'esprit de Société à toute l'Europe. Je prie l'Auteur de réfléchir un peu sur ce qu'il avance dans les Chapitres XIII. & XIV. du premier Tome. Anéantissez dans le *François* ce fond de légèreté & de vains amusemens qu'on lui reproche (a), il n'aura plus cette souplesse, cette flexibilité de corps & d'esprit, que les autres Nations n'imitent que très-imparfaitement, il ne sera plus propre à se distinguer, comme il fait, dans toutes sortes d'Arts & de Sciences. Toutes ces Modes, toutes ces Parures, viennent, dites-vous, d'un fond de légèreté. Remontez à la vraie source. Elles viennent, ce me semble, de ce même talent qui fait que le *François* réussit dans tout ce qu'il entreprend. Toutes ces belles Manufactures que vous admirez

rez

(a) Pag. 167.

rez en *France*, & dont la plupart servent de modèles à toute l'*Europe*, sont les fruits de ce talent. L'*Anglois* a voulu faire passer pour un défaut, les productions d'un talent qu'il n'avoit pas. *Du Gouvernement des petites Républiques, & de leur génie.*

L'état naturel de l'Homme c'est la Liberté. Les premiers Hommes, encore tout remplis des idées de l'égalité naturelle, ne consentoient qu'avec peine à se rassembler sous le joug de l'autorité. Chaque Tribu, chaque Colonie vouloit avoir ses Chefs. Ces petits Etats manquoient de solidité. La Liberté du Peuple se subjugoit avec facilité, & souvent la révolution étoit l'ouvrage de quelques jours.

Ces petits Edifices avoient, pour le dedans, les avantages qui manquoient au dehors. Les Mœurs ne s'y rencontroient point en opposition avec les Loix. Rien n'est plus facile que de les assortir: il n'y a qu'à jeter les Loix dans le moule des Esprits. *Lycurgue* & *Solon* purent étudier les Citoyens, & sauver par-là cette contradiction entre les Mœurs & les Loix, qui est l'écueil des Gouvernemens. L'étendue bornée des Etats apporte une grande facilité à l'observation des réglemens. Le Magistrat voyoit sans peine les infractions, & les desordres. Les Officiers de Police parcouroient les maisons d'*Athènes*, pour examiner la qualité & la délicatesse des mets. La Loi politique & religieuse avoit réglé l'usage des Festins, & jusqu'à la place des Convies. On voit bien que tout cela ne pouvoit s'exécuter que dans de petites Républiques, avant qu'elles eussent adopté l'esprit de conquêtes.

Janvier, Février & Mars, 1753. 51

*Si les anciennes Polices étoient aussi parfaites,
& aussi savantes, que les modernes; & de
leurs avantages.*

Pour décider cette question, il faut bien distinguer la Loi politique, la Loi civile, & la Loi cérémonielle. Ce fut un plan de Législation, commun à tous les Anciens, de fonder ensemble la Religion, les Mœurs, les Manières de la plus grande partie de la Loi politique. Cette idée de Gouvernement pouvoit convenir, dans le premier âge du Monde, à des Peuples simples; mais lorsque les Hommes se furent corrompus, on fut forcé de chercher dans une Politique proportionnée & plus savante; la solidité des Etablissmens. Les anciennes Polices, quoique grandes dans leur simplicité, n'étoient donc point & ne pouvoient être ni aussi ingénieuses, ni aussi savantes que les modernes.

*Des défauts des Gouvernemens de la première
Antiquité dans la Morale & la Loi Civile.*

Les idées des premiers Législateurs ne peuvent paroître qu'insuffisantes & bornées, dans la situation respective des Nations modernes. L'amour de la Sagesse les emporta. Ils ne pourvurent point par des Loix propres & convenables à la révolution des Mœurs & des Empires, dont ils devoient prévoir la décadence & assurer la durée. Concevant l'Empire politique sous les idées du Gouvernement de Famille, ils se flattèrent de conserver les Mœurs dans l'Empire, comme un Père au milieu de ses Enfans & dans sa maison. Plus sages que philosophes, plus philosophes que politiques, ils ne prirent point les choses par les grands Principes, ou ne purent les appliquer aux

Hommes qu'ils avoient trouvés. Le malheur de tous les Peuples de *l'Orient* & du *Midi* fut toujours l'abondance des Loix cérémonielles dans la Société & la Religion ; & la disette des Loix civiles & politiques.

Des défauts des premiers Gouvernemens dans les Loix politiques, par l'exemple de l'Egypte.

Au premier coup d'œil des Loix de *l'Egypte* & de la *Chine*, l'esprit du Législateur se décèle. Il eut pour objet & pour fin de l'Empire, le repos & la tranquillité. Dans le plus beau siècle de *l'Egypte*, un habile Observateur auroit pu prévoir la destinée des Mœurs de la Nation. Toutes les terres appartenoint au Roi, hors celles des Sacrificateurs. Les marques de respect, qui se rendoient au Prince & aux Officiers étoient si fortes, qu'elles ressembloient plutôt aux expressions du Culte religieux, qu'à l'hommage dû à la Souveraineté. On laissa d'un côté avilir les Vertus guerrières, & de l'autre tomber le Commerce dans la langueur. *L'Egypte* nullement guerrière ne pouvoit guère se soutenir. Ses Peuples subjugués devinrent les plus corrompus de *l'Orient* & du *Midi*. *Alexandrie*, & les Villes de la *Basse-Egypte*, devinrent le rendez-vous de tous les Astrologues, des Charlatans, & des Boufons. L'Auteur n'ignore pas que les causes physiques n'étoient nullement favorables à *l'Egypte* pour le Gouvernement. Mais il fait voir que les Loix politiques n'étoient pas plus propres à donner l'activité & la force à la Prudence.

Du Gouvernement de la Chine ; du génie de ses Peuples, & de l'Orient moderne.

L'Orient & sur-tout la *Chine* sont le País de la Mo-

Morale. Dès les premiers siècles du Monde, une Philosophie spéculative invite à l'indifférence & à la paresse. Ce ne sont que Sentences chez les *Mahométans*, sur le détachement de la vie; que Maximes de conduite chez les *Chinois*. Ces Païs sont peuplés de Contemplateurs, de Solitaires, de Dévots, honorés même & consultés par le Gouvernement. Cependant les *Chinois* sont les plus fourbes de tous les Hommes. La cruauté & la fraude exercent encore un empire bien plus absolu dans le reste de l'*Asie*, où l'on voit partout le spectacle de la ruse aux prises avec la violence. *Mille fois*, dit l'Auteur, *je me suis étonné comment les Orientaux pouvoient penser si bien, & exécuter si mal.*

C'est à peu-près par-tout de même. Les *Chrétiens* pensent du moins aussi bien que les *Chinois*, & ils exécutent fort mal. Leurs actions ne répondent pas à la doctrine qu'ils prêchent ou qu'on leur enseigne. Les Prêtres ne prêchent que la charité, & c'est la Vertu que la plupart d'entre eux cultivent le moins. Voyez quels desordres ils causent en *France*; & cela, disent-ils, pour l'amour & la gloire de Dieu.

Des défauts du Gouvernement Chinois.

C'est le *Bâton qui gouverne la Chine*. On a vu des Princes du Sang dégradés pour avoir pris trop de plaisir aux divertissemens des Coqs. La Correction appelée *paternelle* dans les Tribunaux, est de 40 à 50 coups très-violens. Les Missionnaires n'ont admiré les *Chinois*, que parce qu'ils ont trouvé leur Empire gouverné sur le modèle de leur Institut, l'obéissance aveugle, l'exacte frugalité, & la discipline des Rites, c'est-à-dire,

l'observation religieuse des usages dans la vie publique & privée. Mais tous les éloges outrés du Gouvernement *Chinois* viendront toujours se briser contre cet écueil : *Il n'a pas fait des Hommes.*

De l'esprit général des Loix des Gouvernemens anciens & modernes.

Pour tracer en raccourci le parallèle de l'esprit des Loix anciennes & des nouvelles, on peut dire que la *Chine*, l'*Egypte*, & les Monarchies des premiers âges ont regardé l'Homme tel qu'il devoit être, & que celles-ci l'ont considéré comme il est. Les anciennes Loix sont plus sublimes, & convenables à la force & à la simplicité du Monde naissant ; les nouvelles sont proportionnées à l'âge du Monde. Les *Chinois*, les *Egyptiens*, tous les Anciens, ne vouloient jamais changer : les Législateurs sembloient s'ôter le pouvoir de faire de nouvelles Loix, suivant les circonstances & les besoins. Les *Grecs*, les *Modernes*, les *Romains* mêmes, entrèrent plus sagement dans les vues politiques, qui jamais ne furent invariables.

Aujourd'hui l'*Europe* paroît avoir acquis tous les principes de stabilité qui peuvent assurer sa durée, sans qu'il soit besoin de changer les Loix générales. Les anciennes Monarchies ne pouvoient s'entretenir que par la Paix. Les premières Loix étoient excellentes pour former une Société de Philosophes : celles-ci ont du rapport avec une Société d'Hommes. Les unes sont pures & simples, les autres agréables & humaines. Les anciennes favorisèrent la Royauté, les nouvelles la Liberté. La *Chine*, l'*Egypte*, la *Phénicie*, l'ancienne *Grèce* même furent fondées par des Prêtres, Gens

Gens de lettres ou Gens d'esprit ; & leur caractère s'y reconnoît par-tout : il falloit ajoûter , & sur-tout celui des Prêtres , qui n'a pas encore changé , qui ne changera jamais , qui cherchera toujours à dominer.

Des Japonois.

L'Auteur prouve très-bien dans ce Chapitre, qu'on trouve chez les *Japonois* des Titres d'une Liberté immémoriale , qui détruisent tout l'argument qu'on pourroit tirer des formes despotiques contre le fond du génie de cette Nation. 1. La Noblesse héréditaire est aussi commune au *Japon* qu'en *Europe* : or il n'y a point de Despotisme avec une Noblesse. 2. La Nation est si mutine , si indomptable , si belliqueuse , qu'on ne sauroit la contenir que par des Loix qui vont jusqu'à l'atrocité. 3. Les Guerres civiles occupent des siècles entiers dans leur Histoire. 4. Le Point-d'honneur se retrouve ici , après s'être perdu dans cette foule innombrable de Nations *Asiatiques*. Cette Nation est esclave par l'injure des causes extérieures , mais libre par le fond de son caractère & de son génie.

Des signes du Despotisme dans le Caractère d'une Nation.

Je vai exposer au Lecteur tous ces signes , mais sans entrer dans le moindre détail. 1. Le langage des *Orientaux* & des Peuples du *Midi* , chez lesquels l'esclavage se trouve comme naturalisé , est l'expression propre de la Servitude & de l'Orgueil. Le style de leurs Ecrivains est enflé , altéré par les métaphores , énérvé par les vains agrémens , sans liberté , sans étendue , sans naturel. 2. Il n'y a point de Mœurs dans l'Etat despotique. 3.

Le Point-d'honneur y est inconnu. 4. L'Orgueil y domine par les marques extérieures de respect & du culte civil qu'on rend au Prince & aux principaux Ministres. 5. La propriété des Biens y est rarement établie. 6. La Monarchie despotique est sans Corps de Noblesse. 7. L'Autorité est entre les mains des Eunuques, espèce d'Hommes qui n'en a que le nom. 8. Dans les Etats despotiques, les révolutions n'ont jamais tendu à changer la forme du Gouvernement. 9. On ne s'approche des Souverains qu'avec la crainte, comme les Bêtes; ou avec les présens, comme les Esclaves. 10. Il règne dans toutes les parties de l'Etat une langueur affreuse. A ces signes, qui concourent néanmoins en différens degrés, il est aisé de reconnoître la destinée d'une Nation.

Des signes & de l'amour de la Liberté chez les différens Peuples.

L'Auteur ne cherche ici que le génie de la Nation. Il mesure ce fond de Liberté qui se trouve dans les caractères, & détermine les différens ordres des Nations, dans le genre & le degré d'amour qu'elles ont eu pour la Liberté. Il distingue & examine trois sortes de Libertés; la *Liberté Philosophique*, qui est fondée sur l'humanité; la *Liberté politique*, qui n'est établie qu'en vue de la conservation des Loix & de la République; la *Liberté Naturelle*, qui est fondée sur l'égalité des Hommes entre eux. La plus solide est la Liberté naturelle, qui a son principe dans la partie la plus haute de l'esprit, & ses rapports envers tout le Genre-humain.

Exemples des différentes espèces de Liberté par rapport au traitement des Esclaves.

On

On rend ici sensibles par l'exemple, les trois espèces de Liberté qu'on vient de distinguer dans le Chapitre précédent.

Du fond de Gouvernement général convenable au génie des Européens, & des Peuples Septentrionaux.

Les *Russes*, les *Tartares*, un nombre considérable de Peuples montagnards, les *Polonois*, s'offrent sous les apparences de la Servitude, tandis que les *Arabes*, d'un autre côté, semblent réclamer pour le *Midi*, la Liberté dont on l'a si justement dépouillé. L'Auteur arrache à ceux-ci le masque de la Liberté, & aux premiers celui de la Servitude.

Du fond de Gouvernement propre au génie des François & de l'amour pour le Roi.

Parmi les divisions des *François* on démêle toujours l'amour pour le Souverain, qui leur est naturel, & qui fait bientôt revenir la tranquillité & la paix. C'est ce que l'Auteur prouve, en parcourant les Guerres de Religion, & les Troubles de *Paris*. Les plus violens mouvemens de la Ligne ne durèrent que six ans, malgré l'état déplorable où le Roi étoit réduit, & le secours des *Espagnols*. Mais ce qu'il faut saisir comme un trait caractéristique en ces sortes d'affaires, c'est que la défobéissance avoit pour principe dans l'esprit des Peuples, des Magistrats, & d'un nombre considérable de Seigneurs, le danger de la Religion; motif souverainement puissant, mais passager, & qui n'attaquoit qu'indirectement le Roi, *Parallèle des Guerres civiles d'Angleterre & de France.*

Dans les Guerres civiles, le nom seul du Roi,

D 5

plus

plus solide en *France* qu'en *Angleterre*, a gagné tout avec le tems. L'esprit *François* a adouci la nature mortelle de ces Guerres; l'esprit *Anglois* a envenimé les siennes, qui le plus souvent n'étoient que des Dissensions de Compagnies, le Parlement n'étant point armé. Malgré tout cela, on voit à peine deux Rois de suite dans la *Grande-Bretagne*, qui n'ait fini par quelque catastrophe jusqu'à *Henri IV.* Inutilement même *Henri VII.* réunit les Droits des deux Maisons, ou se prêta aux impostures.

En poursuivant le fil de l'Histoire de *France*, on ne voit pas même que les Guerres civiles aient pris un poison mortel. Les mouvemens des *Huguenots* furent d'une courte durée. Depuis l'avènement au Trône de *Henri IV.* on les a toujours réduits avec facilité. Ce n'étoit dans les Grands Seigneurs, que mutinerie, projets, cabales, inquiétudes, desobéissances, plutôt que révoltes. Sous le Ministère de *Richelieu*, le Manifeste de la *Rochele* se sentoît encore un peu de la Liberté; mais dans tout le reste de la Guerre on ne peut rien ajoûter à la promptitude des armes du Roi. Le zèle prétendu des *Réformés* ne dura guère que 50 ans. Sous les Minorités de *Louis XIII.* & de *Louis XIV.* voici la démarche des Grands Seigneurs. Demandes à la Cour, canonnemens, intrigues, petites levées d'hommes. Ils alloient quelquefois jusqu'à la Guerre civile, ni trop sanglante, ni trop dérespectueuse. Tout se terminoit au passage de quelque Rivière; à la prise de quelques petites Places. Ensuite, variations, pardons enrégistrés au Parlement. Un peu de faveur les calmoit.

Au-

Aucune Guerre civile en *France* n'a eu le but de l'*Angleterre*, de la *Hollande*, & même de l'*Allemagne*. Les Insulaires s'occupent de leurs Privilèges. Jamais l'*Angleterre* n'a usé de politique avec son Roi, c'est ce qui a rendu les Guerres civiles si cruelles. Les *Anglois* ont infiniment plus que les *François* ensanglanté la scène publique. On voit dans leur Histoire les Ducs assez communément décapités, même sous les règnes foibles. L'*Angleterre* s'agita par ses principes intérieurs, soit ceux des Esprits, soit ceux de la Constitution de l'Etat. Les divisions s'y forment par le mépris ou la défense des Loix contre l'Autorité.

Si les François peuvent soutenir la Liberté.

L'Auteur se tourne de bien des côtés pour résoudre ce problème, qu'il ne regarde cependant que comme une hypothèse imaginaire, qui tient à son sujet, où les caractères doivent être placés dans toutes les suppositions. *Peut-être*, dit-il, *le François auroit peine à souffrir toute la rigueur des Tribunaux Républicains*. Mais les *François* réfugiés en *Hollande* ne la souffrent-ils pas aussi bien que les Naturels du Pais? Et ne la souffriroit-on pas même en *France*, si on y étoit accoutumé dès l'enfance? On plie les Hommes comme on veut par l'éducation. Un jeune *François* transplanté en *Angleterre* prend bientôt le génie *Anglois*.

Des différens Gouvernemens par rapport aux Vertus & aux Talens.

L'époque précise de la grande perfection des Arts destinés au Luxe & au Plaisir, doit être fixé au passage que fait une Nation, dans ce moment
que

que la Liberté se perd dans l'Autorité Monarchique, ou se mitige par le règne de quelque Citoyen extraordinaire. C'est ce que l'Auteur fait voir par des exemples.

Des Arts sérieux.

L'Auteur fait sur l'Architecture deux remarques d'autant plus solides, qu'elles sont appuyées sur l'exemple. La première, c'est que, s'il est question des monumens de grandeur & de vanité, la Monarchie despotique surpasse les établissemens Républicains par la magnificence. La seconde remarque, c'est que la République, plus œconome & plus austère, se borne aux Places, aux Marchés publics, aux Arsenaux, aux Magasins, aux Aqueducs, aux Arts utiles, & à un nombre borné d'Edifices consacrés à la Religion. Elle ménage le travail & les deniers des Sujets, dont le Souverain dispose avec facilité.

De la Religion publique, & du penchant des Anciens au merveilleux (a).

Le merveilleux est le caractère des premiers siècles. Plus on remonte vers l'Antiquité, plus les apparitions de la Divinité sont fréquentes. Insensiblement la Divinité cessant de continuer sa présence visible, se retira dans les Tabernacles & les Temples, dont la construction n'appartient qu'à la seconde Antiquité. Elle ne parla plus face à face, ni immédiatement aux Hommes, mais par ses opérations, dans un nuage, ou par des Ministres extraordinaires. Mais le merveilleux ne fit que changer de face. Les Dieux ne parlèrent plus par eux-mêmes, mais par les Miracles, qui continuèrent. A la grande lumière du *Chris-*

ti.

(a) J'ometts quelques Chapitres.

tianisme, on s'aperçut que le merveilleux étoit infiniment diminué. Les Oracles cessèrent avec les prodiges, dont les *Chrétiens* démontrèrent l'illusion, ou qu'ils confondirent par des Oeuvres infiniment supérieures. Enfin, à la renaissance de la Théologie, les vrais principes du caractère des Miracles furent établis avec éclat. Alors, dit l'Auteur, on vit sortir la Critique des combats de la Religion, & le faux merveilleux des 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, siècles, s'évanouir de toutes parts. Il en resta pourtant encore un *tantinet*.

Des Miracles, - autant qu'ils ont rapport au génie des Peuples modernes.

Le Fanatisme, pris pour le goût du merveilleux, est rare en *France*. Les derniers *Protestans* publièrent des Prophéties en leur faveur. L'Enthousiasme se déclara dans les Montagnes & les Déserts des Provinces méridionales de la *France*. Mais ce ne fut qu'une ressource éprouvée après l'inutilité des Armes, & des Ecrits contraires aux principes, au penchant, à la nature de la Religion *Réformée*, & qui enfin ne passa point le Peuple & les Ignorans. Les Prodiges sont les symptômes certains d'une Secte mourante.

Les *Espagnols*, par ce goût fixe du merveilleux, dans la situation la plus tranquille, dans les plus beaux siècles de la Nation par les Armes & les Lettres, ont continué & continuent dans la passion du Pèlerinage, dans la Crainte servile, dans les Légendes, & les Traditions peu conformes à la majesté de l'Histoire de la Religion.

Au milieu de ses plus beaux jours, l'*Italie* n'a pu se garantir entièrement des apparences de la Superstition. La douceur des Fables s'est insinuée dans

dans ces Esprits délicats & paresseux, accoutumés au merveilleux par la splendeur Ecclésiastique, & disposés par la proximité du Climat de l'*Orient*, Sort-on de l'*Europe*, toutes les Sectes, ou Idolâtres ou Mahométanes, ou Schismatiques, ont inondé la Religion de faits prodigieux & de merveilles ridicules. Il paroît certain à notre Auteur, qu'à ne regarder pour un moment l'Ecriture que comme un Livre humain, les Miracles y ont un caractère extérieur tout différent de ceux des *Payens*. Mais il ne nous dit point en quoi consiste cette différence; peut-être la suppose-t-il connue.

De l'Enthousiasme & des Prophéties.

Toutes les Prophéties, tout commerce avec le Diable, se faisoit autrefois en Vers par toutes les Nations du Monde. Les Prophéties étoient plus communes chez les *Orientaux*, à cause de l'Enthousiasme. Les Lamentations sont écrites en Vers; & Dieu inspiroit ses Prophètes d'une façon proportionnée à leur tempéramment. L'Inspiration se recevoit en dormant; & quelques Modernes n'ont admis les Révélations prophétiques en veillant, que faute de connoître les Antiquités. *Michée* fit entonner, avant de prophétiser en présence d'*Achab*, un instrument de Musique. *Samuel* trouva des Prophètes qui jouoient des instrumens. Et par tout, dans ces Climats, l'Enthousiasme ou l'éloquence des Arts, a été le langage de la Religion. Je m'étonne que l'Auteur n'ait pas mis ici, comme il a fait ailleurs, un petit correctif.

De la première partie du Culte extérieur; des Fêtes, des Ablutions, & des Pénitences.

Par-

Parcourez toute l'Antiquité, & vous verrez que le Culte extérieur consistoit en Fêtes, en Danses, Représentations théâtrales, Sacrifices, Hymnes, & Festins. Toutes les Nations, les Philosophes mêmes pensoient que, hors les occasions extraordinaires de la colère céleste, les Dieux n'avoient point d'Autels plus privilégiés, que les Théâtres & les Lieux d'Assemblées; & qu'enfin le Culte journalier se rendoit par des Fêtes & des Jeux, & non par la tristesse & les larmes. Les Fêtes mêmes des *Juifs*, & leurs Solennités, avoient, pour la plupart, un appareil assez gai. Les *Japonois* trouvent que la Musique les divertit, & qu'il y a de l'indécence à se présenter devant Dieu le cœur affligé. Lorsque la Religion Chrétienne parut, elle imposa silence à tout ce bruit de Fêtes, de Pompes, & de Festins; elle rendit l'esprit de Pénitence général, & célébra ses Mystères avec une majestueuse mélancolie.

De la seconde partie du Culte extérieur; des Cérémonies & des expressions du Corps.

Toutes les Religions du *Midi* & de l'*Orient* sont chargées de cérémonies, de pratiques, d'austérités, impraticables aux *Occidentaux*. Les *Romains* maintinrent toujours, contre les pratiques des *Grecs*, la dignité du Culte extérieur. Dans ces derniers siècles, les Auteurs de la Religion Réformée réussirent dans une opération bien dangereuse sur le Peuple, qu'ils privèrent en même tems, & d'un seul coup, des cérémonies, des images, & des pompes de la Religion. „ Mais les „ Inventeurs de ce nouveau Système travail- „ loient, dit l'Auteur, dans une sphère bornée, „ qui renferme des Peuples froids, peu sensibles „ aux

„ aux représentations de toutes les espèces". Ils travaillèrent en France, même dans les Provinces méridionales de ce Royaume, ils y firent de très-grands progrès, & cependant les *François*, les *Gascons* sur-tout, & les *Provençaux*, ne sont pas des *Peuples froids*.

Ce que l'Auteur appelle l'*éloquence* ou les *expressions du Corps*, est une chose naturelle aux *Peuples de l'Orient* & du *Midi*. La diversité des organes leur procure des sensations bien différentes des nôtres. Ils se déchirent le visage, s'arrachent les cheveux, se roulent dans la poussière, prient dans la cendre, pour exprimer leur tristesse & leur pénitence. Voilà du burlesque en fait d'*éloquence*.

La dévotion des *Turcs* dans les *Temples* consiste dans un profond silence, qui n'est interrompue que par de profonds soupirs; ils n'oseroient ni tousser, ni cracher. Cela doit être bien difficile à observer pour ceux qui sont enrumés. En *Asie*, les *Dévots* paroissent dans un transport éternel. La Danse, deshonnête chez les *Orientaux*, & permise aux seules Femmes publiques, est noble dans ces *Quiétistes*. Ils ne peuvent soutenir la contemplation de la Divinité, sans tomber dans ces convulsions sacrées. On les voit, les bras croisés, passer les jours entiers dans la méditation. A quoi pensent-ils, & que peuvent-ils se représenter! Il faut qu'ils aient les fibres bien fortes pour pouvoir les tenir si longtems bandées.

De la Magie.

La Magie est un Art fort ancien, & dont l'invention appartient aux *Orientaux*. Toutes les Nations ont puisé dans la première source com-

mus

imune, qui n'a point souffert d'altération. Les *Italiens* des derniers siècles avoient recherché toutes les profondeurs de cette Science. Les *Lapons*, les habitans des *Vallées de Piémont*, ont des Traditions héréditaires de Magie. Les premiers Inquisiteurs parlent des Collèges des *Magiers*, qu'*Isabelle* fit détruire, dans lesquels on l'enseignoit successivement à toute la Jeunesse de la Nation. Dans les Universités de *Fez*, de *Tunis*, & de *Tripoli*, il y a une Chaire de Magie, suivant les Traditions des *Arabes*. Les Sauvages, tous les Peuples ignorans, esclaves, malheureux, embrassent avidement comme une ressource à leur situation, cette ridicule Science.

Des Mystères & des Allégories.

Notre Auteur dit fort ingénieusement, que le *Mystère & l'Allégorie sont la Magie des termes, comme le commerce des Esprits fait la Magie des choses*. Trois choses donnèrent naissance à cette manière d'enseigner & d'écrire. Un gout général d'esprit pour les Mystères & les Reserver, la politique jalouse des Prêtres & des Savans, enfin le mépris des Gens-de-lettres & des Héros pour la Religion commune.

Dans les premiers tems la fureur du merveilleux régnoit avec l'ignorance. La Morale ne fut jamais sans son Apologue, la Physique particulière sans Divinité, la Théologie sans Miracles, la Médecine sans Enchantemens, l'Histoire enfin sans Traditions orales, accompagnées de contes merveilleux.

La jalousie des Ministres de la Religion *Egyptienne* fut la cause puissante qui retint la Vérité captive pendant plus de 40 siècles. Les Prêtres

de l'Antiquité étoient seuls Dépositaires de l'Histoire, de la Médecine, de la Théologie, des Traditions, des Oracles, & de la Morale; fonds immense d'autorité, qui n'a jamais été communiqué depuis au Sacerdoce. Pendant un tems considérable ils unirent le Sacerdoce & la Royauté. De-là les secrets de toutes ces Sciences furent mis au rang des secrets d'Etat, & le Peuple s'y accoutuma. Ainsi, jaloux par le double caractère & de Prêtres & de Rois, ils fermèrent par cent barrières l'entrée des Oracles & de la Religion. Quelles fourberies!

De la clarté de la Religion Chrétienne, par opposition aux Mystères des Payens.

Le fond de la Religion Chrétienne, ses Mystères, tous ses Devoirs, la nature de l'Ame & sa destination, sont développés dans toute leur étendue aux yeux du Peuple. Les maximes de la Vie intérieure n'ajoutent à la pratique, que l'Enthousiasme & les secrets de l'Amour. Ces voies mêmes sont ouvertes à tous les Chrétiens. C'est ainsi que parle l'Auteur. Il veut être Sage. Mais qu'il me soit permis de lui dire, qu'on n'a jamais développé, & qu'on ne développera même jamais, ni les *Mystères*, ni la *nature de l'Ame*. A l'égard des premiers, cela seroit contradictoire; & à l'égard de l'Ame, on ne connoît pas mieux aujourd'hui sa nature qu'on ne la connoissoit dans les tems de la plus profonde ignorance.

Des Ministres de la Religion.

Dans les premiers âges du Monde, l'Autorité des Ministres de la Religion étoit sans bornes. Chez les Hébreux, & généralement chez les anciens Peuples, les Prêtres étoient indépendans dans

Janvier, Février & Mars, 1753. 62

dans leur administration. *Romulus* trouva seul le véritable tempérament des Vertus militaires & religieuses. Il se fit Grand-Prêtre dans un Etat naissant, que la division du Sacerdoce & de l'Empire auroit trop affoibli. Les *Romains* tirèrent de cette disposition les plus grands avantages. L'Etat fut délivré chez eux de cette discorde perpétuelle entre les deux Puissances pour leurs limites & leurs Droits. Les Magistrats, occupés de leurs fonctions, n'étoient pas gens à former mille questions subtiles & dangereuses sur la Religion, comme le font trop souvent des Hommes destinés par leur état & leur loisir à l'étude des choses théologiques. Dans la suite les *Romains*, en se mêlant avec les *Grecs*, apprirent moins à disputer qu'à douter.

A la *Chine* le Gouvernement permet aux Bonnetes de traîner dans les rues des chaînes de 30 pieds, en se frappant la tête de toute leur force, mais il est inexorable sur l'article de la tranquillité publique, tels que l'Adultère, le Mensonge, & le Bien d'autrui. On les oblige de se conformer dans le langage à la Religion de la Cour, & d'user des termes de *Matière*, *portion de Matière*, *première Ance du Monde*; sur ce Principe *Chinois*, que toutes les Sectes doivent hommage à la Religion du Prince. La Cour entre dans le secret des Métaphysiciens & des Lettrés, qui sont tous de vrais Athées. L'adoration du Ciel est un vrai *Spinozisme*, ou pur *Matérialisme*, dérobé au Peuple par la pompe du Sacrifice.

L'Etat politique du *Japon*, & la division du Sacerdoce & de l'Empire, est encore plus singulière & plus fine. Le peu qu'en dit l'Auteur mérité d'être lu.

Chez les *Turcs*, le *Mufti* a, conservé le titre d'indépendance, qui étoit dans la création. Mais, par-là même, il est encore plus exposé à la violence, que les Pontifes comptables de leur administration. Le *Grand-Seigneur* le destitue par un coup d'autorité ; on le fait égorger.

Dans la Secte des *Perses*, le *Sedre* ou Grand-Pontife est, à la vérité, Juge Suprême des Causes Ecclésiastiques ; mais l'opinion des *Persans* est, que le Pouvoir vient de Dieu ; & par conséquent que l'*Iman* est soumis au Prince dans les choses de Religion. Malgré tout le fatanisme & de la Religion & des Esprits, la Juridiction de l'*Iman* a reculé devant l'autorité du Prince.

Les branches fameuses de la Puissance Ecclésiastique sont coupées dans tous les grands Corps de Religion. Ces branches étoient l'Inspiration, les Oracles, les Victimes, les Sacrifices, enfin la Possession exclusive & le Dépôt des Sciences. Chez les anciens Peuples de l'*Amérique*, aujourd'hui parmi les Sauvages, où ces armes sont restées à la Religion, elle y paroît aussi terrible que dans les premiers siècles du Monde.

Des Ministres de la Religion en Europe.

L'état des Ministres de la Religion a varié en Europe. En *Allemagne*, le Sacerdoce a été confondu avec la Souveraineté. L'*Italie* a soumis le Trône à l'Eglise, par l'autorité du Siège Apostolique ; & l'*Espagne* & le *Portugal* ont soumis les Peuples par le Tribunal de l'Inquisition. L'*Angleterre* a rendu l'Eglise sujette à la Puissance Séculière, par la Suprématie dévolue au Souverain.

„ La France seule a retrouvé les bornes posées dans

„ dans les tems Apostoliques. Chaque Puissance
„ renfermée dans elle-même, concourt à la
„ défense de la Religion & de l'Etat. Les Ré-
„ formateurs des derniers siècles violoient sa li-
„ berté, & les privilèges de sa constitution, en
„ rendant le Ministre comptable d'une Admi-
„ nistration toute spirituelle. La France se con-
„ tente de présenter respectueusement à l'Eglise
„ dans les excès de quelques-uns de ses Minis-
„ tres, le remède très-doux de l'Appel comme
„ d'abus.

L'Auteur écrivoit ceci apparemment avant la grande affaire qui fait aujourd'hui tant de bruit en France. Si la France a retrouvé les bornes posées dans les tems Apostoliques, on peut dire qu'elle vient de les reperdre, & même de manière à ne les pas retrouver sitôt.

*De l'esprit de Tolérance chez les différen-
tes Nations.*

Il n'y eut jamais de Guerre de Religion chez les Anciens. Toutes les Sectes pouvoient, par leurs principes, subsister ensemble. Les Républiques se prêtent beaucoup plus facilement que les Monarchies à l'esprit de la Religion universelle, parce qu'elles trouvent moyen d'employer tous les Sujets, & d'attirer les Artisans & les Citoyens. Les *Hollandois*, les *Anglois*, & généralement les *Pais Protestans*, qui renferment toujours des principes & quelque goût de République, sont la preuve de cette proposition.

Les anciens *Grecs* furent tolérans par la nature vague & flexible de la Religion *Payenne*, qui n'avoit ni intérêt, ni fondement, à rejeter

ter les Dieux étrangers. Ces mêmes Peuples, devenus Iconoclastes, en vinrent à ces excès de fureur & de folie qui caractérisent encore aujourd'hui les Schismatiques de leur Nation.

Les *Turcs* tolèrent toutes les Religions, quoique tout invite chez eux à la persécution. Mais ils tolèrent par un phlegme naturel, & par le goût du repos.

L'Auteur croit qu'en général, la Tolérance ne sauroit être un Principe politique, propre à être admis dans l'Etat, chez les Peuples vifs, subtils, pleins des jalousies d'Esprits, tels que les *Espagnols*, les *Arabes*, les *François*, les *Italiens*, sur-tout les *Florentins*. Il en excepte *Venise* & les *Lombards*. Les Sectes déchireroient ces Etats dans lesquels on tenteroit de les incorporer.

Et moi je crois que tous ces Peuples pourroient être tolérans, si leurs Prêtres pouvoient l'être; & ceux-ci le seroient, si le Souverain vouloit établir la Tolérance comme un Principe d'Etat. L'Auteur reconnoît lui-même, que
 „ les *Hollandois* ayant une fois admis la To-
 „ lérance pour Principe d'Etat ont eu l'art im-
 „ connu à l'*Angleterre* de tempérer si heureuse-
 „ ment l'indocilité des Sectes, qu'elles aug-
 „ mentent le Corps de l'Etat sans le déchirer".
 Cependant il est certain que la *Hollande* s'est vue cruellement déchirée par les disputes de Religion, & que la paix n'a été rétablie que parce que le Magistrat a imposé silence aux Prêtres: lâchez-leur la bride, & vous les verrez devenir bientôt persécuteurs, s'ils se trouvent les plus forts. Il n'y auroit plus depuis longtems, en
 Hol.

Janvier, Février & Mars, 1753. 71

Hollande, ni *Quakers*, ni *Sociniens*, & les *Hernutters* feroient déjà entièrement exterminés, si le Magistrat n'eût reprimé par sa sagesse & sa prudence, le zèle trop ardent des Ministres de la Religion dominante.

De l'esprit de Prosélytisme.

Les Auteurs des premières Religions avoient peu de sujet de s'intéresser à la propagation de leur Culte, parce que toutes les Divinités s'allioient aisément. Les Grecs seuls, par l'esprit d'intrigue & de mouvement, qui les répandit par tout, portèrent leurs Mystères, leurs Fables, leurs Divinités, dans les extrémités du Monde connues. Les Juifs, adorateurs d'un seul Dieu, qui leur avoit ordonné de poursuivre jusqu'à la destruction totale les ennemis de son nom, ne pouvoient manquer de cette ferveur qui cherche les Prosélytes.

Mahomet, ayant copié les Juifs & les Chrétiens, proposa à ses Peuples les mêmes motifs pour étendre sa Religion. Rien n'égale les transports & les expressions de la foi des *Mahométans*, ni même leur ardeur à faire des Prosélytes parmi les Chrétiens établis dans leurs pais; mais comme les Orientaux placent le souverain bien dans le repos, ils voyagent peu, & manquent d'action & de mouvement au-dehors.

Les Européens, au contraire, pleins d'un courage & d'une activité supérieure aux dangers, ont mille fois parcouru l'Univers, pour établir des Colonies Chrétiennes. Les plus grandes forces de la Mission Chrétienne sont tirées des Ordres Religieux. Les Moines ne sont arrêtés que faiblement dans leurs patries, par les liens du sang &

les douceurs de la Société. Le Gouvernement absolu de l'Ordre, & l'obéissance passive des Sujets, les préparent sans murmure au Sacrifice. Enfin, cet enthousiasme, qui fait l'ame de la Mission, est bien plus fréquent chez les Moines, dès l'enfance séparés du monde, & retirés dans la contemplation de la Religion.

Des Arts ; de l'Architecture & de la Sculpture, & de l'esprit général des Nations en ces deux Articles.

Tous les Arts furent inventés dans l'*Orient*, & de-là passèrent dans la *Grèce*, ensuite dans l'*Italie*. S'il est question des monumens d'Architecture & des Ouvrages publics, il est certain que la haute Antiquité même se porta tout d'un coup au grand, sans entrer dans ce labyrinthe de réflexions qui ont fondé l'élégance & la correction des *Grecs* & du goût moderne.

L'*Egypte* donna l'exemple du sublime à toute la Terre. La *Perse* ne le céda point à l'*Egypte*. Le Bâtiment de *Persépolis* est le plus grand dessein qu'Architecte ait jamais conçu. On y voit des pierres de 52 pieds de longueur. Les souterrains, creusés pour les morts, étonnent l'imagination du Voyageur. Cette ville est bâtie sur une montagne de 7 ou 8 milles de long, d'une seule roche, & si dure que le ciseau n'y sauroit mordre. Il y a des ciselures à la hauteur de 25 toises. Les anciens Monarques de l'*Orient* faisoient couper des montagnes, pour en former leurs Statues. En tous les genres, les autres ouvrages de l'*Egypte* portoient ce caractère immortel.

Personne n'ignore que *Rome* égala par ses Bâtimens la majesté de l'Empire. Tout ce qu'on

a osé écrire contre la théorie des Reliefs & les figures de la Colonne *Trajane*, contre la symétrie de la façade du *Panthéon*, contre les attitudes de l'*Hercule Farnèse*, & autres Antiques, n'a laissé aux Critiques que la confusion.

L'Architecture moderne de l'*Orient* mérite de porter le caractère du Gouvernement despotique. Dans les plus magnifiques Palais des Souverains tout consiste en leurs Quarrés, Balustrades, Dômes l'un sur l'autre, quelques Terrasses, quelques Portiques avec des Pavillons ou Tourelles. Les ornemens sont de menuiserie, de sculpture, en bois vernis. Le Palais même de la *Chine* est sans communication bien entendue. Toute la magnificence extérieure qu'on y remarque, n'est composée que de pièces isolées sans être attachée à aucun dessein vaste & lié. Ce même goût d'Architecture règne dans les Pais du *Grand-Seigneur*, en y ajoutant encore la négligence qui entraîne la ruine des Edifices.

L'*Europe* ne nous présente que rarement ces Monumens d'immortalité de l'ancien *Orient*; ces Temples, ces immenses Palais pour les Morts, & pour des Princes despotiques. Mais le génie politique & guerrier de ses Peuples a multiplié d'autre côté les Edifices civils, les Constructions maritimes, & porté l'Architecture militaire au dernier degré de hardiesse & de science.

Quant à l'intérieur, la *France* est la première qui ait enseigné à l'*Europe* un goût différent de décoration. C'est elle qui a aussi inventé la distribution des appartemens inconnue à tous les autres Peuples. Elle a porté dans toute l'*Europe* les douceurs & les commodités de la vie, que l'*Ita-*

lien même, depuis quelques années, transporte chaque jour dans son pays. L'Auteur entre sur tout cela dans des détails instructifs.

De l'Eloquence des Orientaux.

La plus ancienne forme de l'Eloquence des *Orientaux*, est celle que ces Nations cultivent encore aujourd'hui. Elle est de deux sortes. Le premier stile est sententieux, métaphorique, rempli de paraboles, de comparaisons & d'images élevées. L'autre est doux, senti, coupé, rempli d'antithèses, & de contrastes piquans. Cette Eloquence a des rapports marqués avec les organes de ces Peuples. Ils reçoivent des impressions très-vives des objets les moins considérables, & persuadent autant par l'extérieur & l'impression sensible, que par l'évidence des raisons.

Du génie des Orientaux dans la Peinture & la Poésie.

L'Auteur ne donne pas une idée fort avantageuse du talent de ces Peuples dans la Peinture; Leur imagination est trop forte pour les plus belles parties de cet Art. Jamais leurs Peintres ne purent suivre cet ordre & cette proportion admirables, qui règnent dans les Ouvrages des *Grecs* & des *Romains*. Quant à leur Poésie, le fond en est le même qui a rendu celle d'*Homère* les délices de tous les siècles. La scène des Tableaux d'*Homère* ressemble à ces Païssages héroïques en Peinture; c'est la Nature & la Campagne, ornées des figures des Personnages illustres.

De l'Eloquence des Peuples modernes.

Les *François* remportent ici la palme sur tous les autres Peuples de l'*Europe*. L'Auteur leur donne à cet égard les plus grands éloges. „ J'ose

„ avan-

„ avancer, dit-il, que depuis les Grecs du beau
 „ siècle, & les Latins du siècle des deux premiers
 „ Césars jusqu'à celui de Louis XIV. l'Art
 „ d'écrire avoit été perdu... La France renferme
 „ les formes de tous les Esprits. Cette flexibilité
 „ si connue du caractère & de l'extérieur se
 „ transforme en tous les styles, comme en tous
 „ les goûts. Cet Art admirable de dire ce qu'il
 „ faut & de ne dire que ce qu'il faut, a été réservé
 „ vé à la France. La mesure de l'enthousiasme
 „ est juste, sans nudité, sans être trop chargée
 „ d'ornemens. La Prose, cavalière & philosophique,
 „ marche avec légèreté, mais sans précipiter son cours.
 „ L'Orateur François a rendu à la Chaire de Vérité toute sa noblesse, en
 „ l'épurant des élations prophétiques, en réleguant
 „ les comparaisons, les histoires, & la familiarité
 „ de l'Eloquence Italienne. Tout marche à
 „ son but, tout est marqué, dans le détail même
 „ des expressions, au coin du style Apostolique,
 „ & au goût de l'Antiquité Ecclésiastique. Les
 „ bienséances, du consentement de toute l'Europe,
 „ sont l'appanage des Ecrivains François.
 „ Il semble que ce grand goût, si célèbre dans
 „ la Peinture, & qui choisit les belles expressions
 „ de la belle Nature, auroit pu se former indifféremment
 „ sur Racine, ou sur les belles Antiques.
 „ Jamais la douleur, ni la joie ne grimacent
 „ sur nos Théâtres, chez le Poète, ou chez
 „ l'Acteur. Les beaux Ouvrages de la France
 „ ressemblent à ces Statues incomparables de
 „ Rome, qui n'ont dans le travail, ni trop de manière,
 „ ni trop de recherche”.

Je ne transfère qu'une partie du magnifique
 éloq.

éloge que fait l'Auteur du bon goût des *François*, & qu'il finit en disant : *Le Livre parfait n'est donc qu'en France ; il manque toujours quelque chose à la forme & au goût, ailleurs.*

De la Poésie.

L'origine de la Poésie est dans l'Orient ; mais elle n'a jamais, chez ces Peuples, formé les grandes compositions du Poème Epique, ou de la Tragédie. L'Auteur ne traite guère dans ce Chapitre, que de ce qui a rapport au Théâtre, qui est le spectacle des Mœurs ; & dans les deux Chapitres suivans il traite de la Scène comique, de la différente espèce d'Action sur les Théâtres, de l'amour des Spectacles, & de la profession des Acteurs.

Le reste de l'Ouvrage, qui contient encore un grand nombre de Chapitres intéressans, roule particulièrement sur la Philosophie ancienne & moderne, sur les Mœurs, sur les Femmes, sur l'Amour chez les Peuples modernes de l'Europe, sur le génie des *Barbares*, sur les causes de la décadence du Génie & des Arts, sur les compensations dans les Vertus & dans les Arts, particulières aux siècles & aux Nations différentes, &c.

Le dernier morceau est un hors-d'œuvre, où l'Auteur donne le portrait du caractère des Nations, dans les termes & suivant le génie de la Peinture. Cette petite Pièce est ingénieuse, & paroît fort bien exécutée. Mais le Portrait est formé sur un Dessin où les Etrangers trouveront peut-être quelques défauts de justesse, parce qu'ils croiront y voir de la prévention. On est jaloux du mérite d'autrui, & on n'aime pas qu'on l'étaie avec pompe. Mais si l'Auteur n'a dit que ce qui

Janvier, Février & Mars, 1753. 77

qui est, s'il n'a rien exagéré, les coups retomberont sur ceux qui l'attaqueront. *In solidum recidunt spicula missa caput.*

ARTICLE VI.

RECUEIL de Pièces concernant l'OPÉRATION de la TAILLE, qui contient la description de plusieurs LITHOTOMES composés; celle d'une TENETTE à briser la PIERRE; celle des diverses situations du Pierreux dans l'Opération de la Taille; leurs avantages & leurs inconvéniens, discutés par des Critiques réciproques, où se trouve la REPONSE aux derniers Ecrits de l'Anonyme, Auteur de Recueil in 12. des Pièces importantes sur l'Opération de la Taille, faite par le Lithotome caché. Par Mr. CLAUDE-NICOLAS LE CAT. Grand 8. de 450 pages pour le corps de l'Ouvrage, & de 28 pour les Pièces préliminaires. A Rouen chez Laurent Dumesnil, 1751.

UN Anonyme (a), qui n'est ni Médecin, ni Chirurgien, ayant publié un nouveau *Lithotome caché*, ne se contenta pas d'en faire l'éloge, mais il traita en même tems toutes les autres Méthodes de tailler, & la latérale même, avec une hauteur, un mépris, qui devoient naturellement lui susciter des Adversaires. C'étoit débiter assez mal. Mais ce bon Frère n'avoit appris dans son Ordre ni les règles de la bienfaisance, ni celles de la politesse & de la modestie. Mr.
Le

(a) Il est désigné en plusieurs endroits de l'Ouvrage sous le nom de Frère Côme.

Le Cat, en particulier, fut très-sensible à cette violente sortie. C'étoit en quelque sorte l'attaquer personnellement, que de fronder l'Appareil latéral, qu'il exerçoit lui-même, & auquel il a donné de nouveaux degrés de perfection.

„ Notre cause, dit-il, est commune, & en gardant le silence, je fusse devenu un ingrat envers cette Méthode qui m'a si bien servi, je fusse devenu le complice des erreurs & des suites funestes attachées au projet de l'Anonyme.

L'Anonyme a su faire déclarer en sa faveur des personnes de mérite, quelques Savans, des Journalistes, la plupart très-peu en état de bien juger de l'état de la question, & qui séduits par de fausses apparences, ont fait tout le contraire de ce qu'on devoit naturellement attendre d'eux. Mr. *Le Cat* produit de son côté les témoignages de Juges compétens dans cette affaire, d'habiles Médecins, & de Chirurgiens très-expérimentés, qui lui donnent unanimement gain de cause. „ Il „ oppose, disent deux d'entre eux (a), aux erreurs de Frère Côme, des principes & des règles sûres, pour se bien conduire dans cette opération, appuyées de raisonnemens justes & solides. Il prouve incontestablement l'insuffisance du Lithotome caché de cet Anonyme, & le danger des'en servir, quoique mis entre les mains des plus habiles Lithotomistes. Il y démontre solidement que la situation oblique,

„ du

(a) Mrs. de la Croix & le Blane, le premier, Chirurgien en Chef de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, & Pensionnaire Lithotomiste de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans; le second Maître en Chirurgie à Orléans, & Lithotomiste de l'Hôtel-Dieu de la même Ville.

du Pierreux dans l'opération de la Taille est préférable à l'horizontale.

Tout le monde n'est pas en état de juger pertinemment de ce différend. Mais si l'on a égard au poids des témoignages, c'est à Mr. Le Cat qu'on doit donner la victoire. Cependant un Auteur, qui signe de *Momy* dans la Lettre, & qui s'offre en qualité de *Pacificateur*, se trouve fort embarrassé sur le parti qu'il doit prendre dans cette dispute. Après s'être tourné de bien des côtés, & s'être rompu la tête à vouloir comprendre qui des trois Champions (a) a le plus de raison ; après bien des efforts infructueux, voici à quelque chose près, ce qu'il dit avoir recueilli de plus certain.

*Sur la bonté d'un Lithotôme,
Trois fameux Supôts de Saint Côme
Sont aux prises depuis vingt mois :
Le mien vaut mieux ; le mien de même ;
Le mien aussi, dit un troisième ;
D'accord : ils valent mieux tous trois.*

L'embaras du Pacificateur ne doit pas surprendre. Pourquoi vouloir être juge dans une cause où l'on ne comprend rien ? Messieurs les Médecins & les Chirurgiens ne sauroient être jugés que par des Membres de leur Corps. Eux seuls connoissent l'intérieur du Corps humain, tous les autres Savans n'en connoissent guère que les dehors. C'en étoit donc ni aux Journalistes, ni à ce Médiateur à prononcer sur ce différend, il falloit en laisser la décision aux seuls Membres de la Faculté.

(a) Mr. Le Cat, Frère Côme, & Mr. Louis, Lithotomiste, qui désapprouve formellement le Lithotôme de M. Côme.

culté qui avoient le plus de lumière & d'expérience. C'est ce qu'a fait Mr. *Le Cat*. Ils s'en est rapporté au jugement de ces Messieurs, il produit ici leurs témoignages, & si ces témoignages sont recevables, il ne faut plus compter sur les avantages prétendus du Lithotome caché, le voilà sujet aux plus grands inconvéniens, il peut causer dans la Vessie des desordres affreux auxquels on ne sauroit remédier.

Mais voici sur cela une autre réflexion, qui peut encore servir à fixer le jugement du Public. L'Anonyme est un homme sans Lettres, sans nulle érudition; dans tout ce qu'il avance, vous ne voyez qu'erreurs & contradictions; il n'a nulle connoissance ni de la Médecine, ni de la Chirurgie; & l'on ne sait même qui l'emporte chez lui de sa droiture ou de son savoir. Opposez à cet Inconnu un Homme tel que Mr. *Le Cat*, connu dans toute l'*Europe* par des Ouvrages en divers genres qui lui ont honneur, & sur-tout par quantité de découvertes en Anatomie & en Chirurgie, qui toutes sont le fruit de ses travaux & de sa grande sagacité. Après ce parallèle on n'ose presque hésiter de donner la palme à ce dernier.

*Dic mihi Teucrorum proles, animalia muta
Quis generosa putet, nisi fortia? Nempe volu-
crem*

*Sic laudamus equum, facilis cui plurima palma
Fervet, & exultat rancio victoria Circo.*

*Nobilis hic, quocumque venit de gramine, cujus
Clara fuga ante alios, & primus in æquore pul-
vis (a).*

Pour

(a) Juvenal, Sat. VIII. vs. 56. &c.

R

Janvier, Février & Mars, 1753. 81

Pour mettre encore mieux le Lecteur au fait de toute cette dispute, nous allons lui donner une légère idée du *Lithotome caché* de l'Anonyme, des avantages que cet Auteur lui attribue lui-même, & des inconvéniens que Mr. *Le Cat* & d'autres lui ont trouvés, & qu'il paroît avoir effectivement.

Ce Lithotome, ou Bistouri caché, a une configuration qui le rend propre à être introduit dans la Vessie, après une incision extérieure qui découvre un peu la crenelure de la Sonde. On l'introduit dans la Vessie de la même façon qu'un Conducteur mâle. Il a neuf pouces & demi dans la totalité de sa longueur. Le tranchant de sa Lame a quatre pouces trois lignes de longueur. La Guaine fendue qui le cache, est fermée par un bout, & se termine en forme de Languette de trois lignes ou environ, de longueur pareille à celle d'un Conducteur mâle. La Guaine & la Lame ne forment qu'une grosseur d'un tuyau de plume à écrire: la moitié de sa longueur, tendant au bout, est courbée en arrière, & la Languette la termine. La courbure est semblable à celle de la crenelure de la Sonde à tailler, & s'y loge par son dos pour conduire l'instrument dans la Vessie. Depuis l'endroit d'une Visse, qui tient le Bistouri assujetti à la Guaine, il y a un Manche d'environ deux pouces & demi de longueur: ce Manche est de la même pièce que la Guaine, & se termine par une broche de la grosseur d'un petit tuyau de plume, & par son bout il y a un Ecrou, afin d'y retenir une Virole de bois. Cette Virole a six Pans, & sert de Manche à l'instrument. Au milieu de chaque Pan il y a une petite

Hoche ou **Cran** sur une **Virole** de fer. Cette **Hoche** sert à recevoir le bec d'un **Resfort**, attaché sur le fer qui donne naissance à la **Broche** qui passe dans la **Virole** de bois. Ce **Resfort** sert à assujettir la **Virole** de bois, de façon qu'un des six **Pans** regarde toujours la queue du **Bistouri** par sa face, & chacun des six **Pans** s'y tourne quand on veut, en retirant le **Resfort** qui tient la **Virole** assujettie; & aussitôt qu'on cesse de retenir le **Resfort**, il rentre dans le **Cran**.

Ce sont les six **Pans** de la **Virole** de bois qui règlent l'ouverture du **Bistouri** d'avec sa **Guaine**, quand on appuye le doigt sur la queue du **Bistouri**; parce que cette queue, en appuyant dessus, s'approche du **Manche**, jusqu'à ce qu'elle y touche sur le **Pan** qui la regarde. Ces **Pans** sont numérotés des chiffres 5, 7, 9, 11, 13, 15. Si c'est le 5. qui regarde la queue du **Bistouri**, en approchant cette queue sur le **Pan**, le bout de sa **Lame** sort de sa **Guaine** de 5 lignes, & ainsi des autres jusqu'à 15 lignes; en sorte que l'Opérateur proportionne l'ouverture qu'il veut faire depuis la **Vessie** jusqu'à l'extérieur du **Périnée**, par la face qu'il a tournée du côté de la queue du **Bistouri**, & choisit des six degrés ou numeros, celui qui convient à l'âge de la personne qu'il taille, ou à la grosseur de la **Pierre** qu'il croit devoir tirer; & la longueur de cette incision sera *sûrement*, dit l'Auteur, du degré de celui des six qu'il aura choisi.

Cette incision commence toujours dans l'intérieur du cou de la **Vessie**, & finit en dehors; ce qui est le contraire de tous les instrumens qui ont ouvert la **Vessie** jusqu'à présent. L'incision

he dépend ni de l'adresse, ni d'aucune autre manœuvre de celui qui l'a fait, mais seulement de la face qui regarde la queue du Bistouri. Celui qui le fait agir, n'a qu'à s'assurer qu'il fait toucher cette queue au Pan du manche qui la regarde.

Je ne dirai rien de la manière dont se fait l'opération à l'aide de ce Lithotome caché; mais les avantages qui en résultent sont si considérables, à ce que prétend l'Auteur, que je ne puis guère me dispenser de les rapporter, en employant ses propres expressions. „ Il est aisé, dit-il, „ de conclurre, que si l'on voit guérir de fix „ malades cinq, par l'opération du grand appareil, bien faite à l'ordinaire, il en guérira par „ celle-ci de cinquante quarante-neuf; & que „ s'il étoit possible de peser ou de mesurer les degrés de la douleur que souffrent les Malades, „ on trouveroit que si le grand appareil ordinaire, bien fait, fait souffrir une livre de douleur, „ celle-ci n'en fera pas souffrir une once; ce qui „ revient comme un à seize.

L'un des grands avantages de ce Lithotome, c'est que tous les Opérateurs; quoique de différens degrés de génie & d'adresse, feront sûrement une incision parfaite dans tous les cas. Il a le même avantage pour la taille des Femmes, sans avoir besoin de Sonde pour être pointé dans la Vessie. Lui seul épargne l'échafaut ou la table dans l'opération de la taille, puisqu'un Malade peut être taillé sur son propre lit. Il obvie à tous les inconvéniens, & porte dans la composition le remède pour tous les cas. Enfin, employé selon la méthode de Frère Côme, il donne à la taille latérale un degré de perfection qu'elle n'avoit point

point avant cette Découverte.

Pour prouver tous ces grands avantages, ce bon Frère allègue sept ou huit Pierreux guéris, dit-on, consécutivement par le nouvel instrument, un neuvième mort huit ou neuf jours après l'opération, & sept autres taillés par la même méthode, & guéris comme les premiers. Au contraire, les instrumens & la méthode de Mr. *Le Cat*, sont les plus pernicioeux de tout ce qui a été imaginé jusques ici sur cette matière. La preuve en est le peu de succès de ses tailles, ou, pour employer les propres termes de l'Anonyme, *la preuve en est qu'il a tué beaucoup de ceux qu'il a ôté tailler.*

Ces dernières paroles ont dû toucher vivement Mr. *Le Cat*. Aussi ne néglige-t-il rien, soit pour vanger son honneur si cruellement attaqué, soit pour réfuter solidement tout ce que son Adversaire avance en faveur de son instrument. D'abord il réduit sa thèse aux trois propositions suivantes.

1. Le nouveau Lithotome caché, quoique plus parfait que les Bistouris herniaires, qui lui ont servi de modèles, est toujours, comme eux, un instrument dangereux. 2. Les tailles heureuses qu'on cite en sa faveur, ne démontrent ni l'excellence de l'instrument, ni la prééminence de la méthode de Frère *Côme* sur celle de Mr. *Le Cat*. 3. En supposant ces succès constans, ils sont encore inférieurs à ceux que Mr. *Le Cat* est en droit de citer, & la méthode de l'Anonyme ne peut soutenir le parallèle avec la sienne.

Cette batterie dressée, Mr. *Le Cat* fait sur le pauvre Frère une sortie des plus vigoureuses,

tom-

tombe violemment sur lui, & l'accable par le poids des raisons les plus fortes, par des faits bien constatés, des expériences, & des principes fondés sur la connoissance des parties du Corps humain. C'est une guerre déclarée dans les formes, conduite avec force & vigueur, & terminée avec honneur. L'Anonyme est mis en déroute, & forcé jusques dans ses derniers retranchemens. Qu'on en juge par ces traits.

Frère Côme donne à son Instrument le titre de *nouveau Lithotome caché*. Mais on lui fait voir que l'instrument gravé dans *Franco* est un *vrai Lithotome caché*; que le Gorgeret cistique de Mr. *Le Cat*, celui de Mr. *Le Blanc*, l'Instrument de Mr. *Louis*, &c. sont autant de *Lithotomes cachés*. Il est vrai que la forme du Lithotome de ce Frère est différente de celle des Lithotomes de ces Messieurs; mais cette forme même est exactement celle du Bistouri herniaire, corrigé par Mr. *Thibault*. Son mécanisme, il est vrai, est d'une grande simplicité: mais à quoi sert la plus belle mécanique, si elle est employée sur un instrument qui doit être banni de la Chirurgie pour les dangers attachés à son usage? Ces dangers sont grands, souvent inévitables, comme Mr. *Le Cat* le prouve.

Les succès tant vantés par Frère Côme & ses Partisans ne sont point une preuve ni de la bonté de son instrument prétendu nouveau, ni de l'excellence de la méthode qu'il veut introduire. Et quels sont ces succès? Ce Frère cite sept Tailles faites par trois Chirurgiens différens, dont il est un. Ceux qu'il a taillés lui-même, ont été guéris *sans saignées, ni devant ni après l'opération; sans*

qu'il ait fallu appliquer ni fomentations, ni em-
brocations quelconques; en un mot, à la *Frère*
Jaques (a): *Je t'ai taillé, Dieu te guérisse*, di-
soit ce Saint Homme.

L'un de ceux qui ont été taillés par *Frère Co-*
me, a un visage exténué, atrophie, & n'a jamais
voulu faire voir sa cicatrice. Un autre ayant res-
senti, dès le lendemain de l'opération, les mêmes
douleurs que lui causoient la pierre, reprocha à
ce *Frère*, qu'il lui avoit laissé le loup dans la
Bergerie; & il le dit encore. Ce pauvre malheu-
reux, après six mois de cure, est encore resté a-
vec une incontinence d'urine, & des douleurs qui
le font tomber malade dès qu'il veut se mettre au
travail. „ Je suis certain, dit Mr. *Le Cat*, de tous
„ ces faits, & je suis possesseur d'un certificat
„ signé du Malade, de son Père, de son Curé,
„ & de son Chirurgien, qui en attestent les
„ principaux”. Le troisième Taillé est aussi de-
meu-

(a) *Frère Jaques*, qui passa pour un prodige avec son
Poignard & sa Sonde pleine, avoit beaucoup de ressemblance
avec *Frère Come*. Sa manœuvre dangereuse, parce qu'elle
étoit sans règle, ne laissa pas d'avoir des succès, dont la ré-
putation le fit regarder à *Paris* comme un homme Divin. Mr.
Méry, l'un des plus habiles Chirurgiens de ce tems-là, eut
beau découvrir ses écarts, l'inconstance de son incision inté-
rieure, l'incertitude & le danger de sa pratique, il ne put de-
sabuser le Public, qui se prévient aisément en faveur de ceux
qui portent ou Rabat ou Capuchon. *Paris* fut si entêté de ce
Béat, qui faisoit tout au nom du bon Dieu & de la Vierge,
qu'on le soutint dans ses mauvais succès en accusant les Chi-
rurgiens d'avoir eux-mêmes empoisonné ou estropié les Ma-
lades. L'enthousiasme finit pourtant par reconnoître que ce
Frère n'étoit qu'un Aventurier, un Lithotomiste sans mé-
thode, téméraire, & cruel, qui avoit envoyé à l'autre Monde
un grand nombre de Pierreux, qui ne s'étoient mis entre ses
mains, que pour ne pas faire sitôt ce voyage.

meuré avec une incontinence d'urine, & porte contre cet accident *un Ressort à visse*, comme s'exprime son Chirurgien ordinaire dans le Certificat qu'en a Mr. *Le Cat*. Les deux autres Chirurgiens, qui ont taillé selon la méthode de Frère Côme, & avec son Lithotome caché, n'ont pas été plus heureux que lui, quoique plus adroits peut-être; & Mr. *Le Cat* cite à ce sujet divers exemples, qui ne prouvent que trop la vérité de ce qu'il avance.

Comparons maintenant ces faits avec ceux que Mr. *Le Cat* rapporte en faveur de sa méthode. Ouvrez l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris*, année 1734, & vous y verrez que les opérations de la taille latérale qu'il avoit faites en 1732, 1733, & 1734, réussirent toutes au nombre de dix, sans aucun mauvais succès qui eût interrompu la suite. Voilà un bon Certificat; & il a d'autant plus de poids, que Mr. *Morand*, Membre de cette Académie, se trouva présent à deux de ces tailles. Joignez à ces dix premières tailles vingt-neuf autres opérations, aussi toutes heureuses, faites par trois Chirurgiens qui s'étoient servi & de la méthode & des instrumens de Mr. *Le Cat* pour tirer la pierre.

En 1735 Mr. *Le Cat*, au-lieu de se servir de sa Méthode, qui consiste dans le débridement & la dilatation, suivit celle que prescrit Frère Côme d'après quelques Modernes, & qui consiste dans l'incision ample & proportionnée à la pierre. Ce changement de manœuvre lui couta cher. Ses tailles furent malheureuses, & d'autant plus malheureuses, qu'il s'étoit davantage écarté de sa méthode. En 1736, voulant éviter les incisions

dangereuses , il se contenta de rétrécir ses Cistitomes , croyant , comme Frère Côme , qu'il suffisoit d'opérer avec un instrument étroit pour faire une petite plaie. Cette nouvelle manœuvre ne lui fut pas moins fatale que l'autre. Il se trompa , comme s'étoit trompé celui qu'il vouloit imiter. Dans sept Taillés il eut deux incisions grandes , c'est-à-dire , deux tailles mortelles ; & cela , parce que ces deux opérations sortoient encore des règles de sa méthode.

Il arrive rarement que celui qui cherche la vérité , reste longtems dans l'erreur. En 1737. Mr. *Le Cat* reprit la méthode , améliorée & rendue certaine par la courbure de son Cistitome. Il tailla six Sujets en présence de Mr. *Morand* , & ils furent guéris tous six. En 1738 , il tailla huit Hommes & une Femme , & ils furent encore guéris tous neuf. Puisqu'il est évident que les années 1735 & 1736 ne doivent pas être mises sur le compte de sa méthode , voilà donc cinq Printems , 1732 , 1733 , 1734 , 1737 , 1738 , dans lesquels il a taillé vingt-cinq Sujets dont il n'est mort aucun. Ajoutez ces vingt-cinq succès aux vingt-neuf des Lithotomistes qui ont embrassé sa méthode , c'est cinquante-quatre tailles heureuses faites par cette méthode , & avec ses instrumens.

En 1739. il tailla dix-huit personnes , & en 1740 seize , y compris les Femmes. De ces trente-quatre , quatre seulement moururent , & de ces quatre , l'un mourut d'hydropisie , presque cicatrisé. Un autre avoit une pierre des plus grosses. La troisième avoit un abcès aux reins. Le quatrième eut la taille la plus laborieuse , & la

la pierre la plus irrégulière. Si l'on ajoûte à ces trente-quatre Sujets, les vingt-cinq dont nous venons de parler, nous aurons cinquante-neuf Sujets, tous taillés par Mr. *Le Cat*, & par sa méthode. De ces cinquante-neuf Sujets il n'en est mort que quatre. D'un autre côté, Mr. *Vandergracht*, qui se servoit & de la même méthode & des mêmes instrumens, tailla d'abord & guérit neuf Sujets : dans la seconde taille il fit l'opération à onze, dont il n'en mourut qu'un ; c'est un Mort sur vingt & un en deux ans. Ajoûtons ces vingt & un & les vingt des autres Confrères de Mr. *Le Cat*, aux cinquante-neuf que je viens de compter, c'est en tout 100 Sujets taillés par sa méthode, dont il n'est mort que 5, & par conséquent *un vingtième*.

Les tailles doivent-elles être réputées heureuses, demandera peut-être le Lecteur, lorsque de *vingt* Sujets il en meurt *un* ? Voici une remarque qui servira de réponse à cette question. L'Académie de *Montpellier* fait, & avec raison, l'éloge de la taille latérale de Mr. *Goulard*, qui est celle de Mr. *de la Peyronie*, parce que de *trente-quatre* Taillés il ne lui en étoit mort que *sept*. Or les années mêmes, où il en est mort à Mr. *Le Cat*, sont donc encore plus heureuses que celles dont cette Académie fait mention, & qu'elle loue comme telles.

On voit assez ce que prouvent tous ces faits. Dès qu'il est démontré que la méthode de Mr. *Le Cat* est excellente, que celle du Frère *Côme* est pleine de dangers, voilà le procès fini, le premier a gagné sa cause.

Du reste Mr. *Le Cat* trouve fort étrange que

les Supérieurs de Frère Côme donnent à ce Religieux une mission aussi extravagante que celle d'aller, à l'exemple de Frère Jaques, de Village en Village, faire sur les deux Sexes des opérations qui demandent qu'il ait sans cesse sous les yeux leurs Parties génitales. Soit que ce Frère n'eût rien à faire, & qu'il cherchât à s'occuper, soit qu'il voulût uniquement satisfaire sa curiosité, il fonda entr'autres à Bessancourt une Femme, qui se trouva n'avoir point de pierre. Les reproches vifs & sanglans, que lui fait à ce sujet Mr. Le Cat, prouvent évidemment le peu de cas qu'il fait, & avec raison, de ces Coureurs de païs, habillés comme des Baladins, de ces Eunques volontaires,

*De ces gens à face blême,
Qu'on voit en certaines saisons,
Convertis d'un froc bétérolite,
Et bridés comme des Oisons,
Aller faire la chate-mite,
Et se coulant dans les maisons,
Quêter, dit-on, pour la marmite (a).*

(a) Poësies du Père du Corceau : Le Chêne & l'Epine.

ARTICLE VII.

OEUVRES de Mr. SCARRON. *Nouvelle Edition, revue, corrigée, & augmentée de l'Histoire de sa Vie & de ses Ouvrages, d'un Discours sur le Style Burlesque, & de quantité de Pièces amises dans les Editions précédentes. En 7 Tomes in 12. A Amsterdam, chez J. de Wofstein, 1752.*

DB

DE toutes les Editions des Oeuvres de *Scarron*, celle-ci est la plus complete, la plus correcte, la mieux ordonnée; pour ce qui regarde la division des Tomes & l'arrangement des Pièces. La dernière Edition, publiée à *Amsterdam* en 1737, étoit partagée en dix Tomes assez inégaux, & contenoit cependant moins de matières que celle-ci qui n'en a que sept. Cette multiplication de Volumes, faite sans aucune nécessité, n'étoit qu'une espèce de supercherie, à laquelle on n'avoit eu recours que pour en imposer au Public. On vouloit lui faire accroire que l'Ouvrage lui coutoit peu, parce qu'on l'avoit réduit en un grand nombre de Volumes. Mais la reliure de tant de Volumes ne coûte-t-elle donc rien? L'Acheteur perd toujours à ces sortes de marchés, le Libraire seul y gagne. Les sept Tomes de cette nouvelle Edition ne sont point trop gros, ils ne le seroient pas assez, s'ils l'étoient moins; & cette raison suffit pour justifier le Libraire, qui a moins consulté ses propres intérêts que ceux du Public.

On découvre d'un coup d'œil tout le plan de cette nouvelle Edition à l'aide de la liste des Pièces renfermées dans chaque Tome, & que nous allons exposer ici suivant le rang qu'elles occupent, pour la satisfaction de ceux qui ne connoissent guère *Scarron* que par son *Virgile Travesti*.

Le Tome I. qui est l'un des plus curieux, contient l'*Avis au Lecteur*; une *Épître Dédicatoire à Scarron*; une *Lettre de Balzac*; un *Discours sur le Style burlesque*; l'*Histoire de Scarron & de ses Ouvrages*; un *Factum de Scarron*; le *Portrait de Scarron*, fait par lui-même; son *Testament*

ment avec un *Codicile*, & son *Epitaphe* ; son *Portrait* ; deux *Epitres* dédicatoires ; diverses *Lettres* ; la *Mazarinade* & la *Baronade*. Le Tome II, comprend les deux Parties du *Roman Comique*. Dans le Tome III. se trouvent les deux *Suites* du *Roman Comique* ; les *Nouvelles Tragi-comiques*, savoir, la *Précaution inutile*, les *Hypocrites*, l'*Adultère innocent*. Plus d'*effets que de paroles*, le *Châtiment de l'Avarice*, l'*Histoire de D. Juan Urbina*. Le Tome IV, renferme les sept premiers Livres du *Virgile Travesti*. Le Tome V. contient les deux *Suites* du *Virgile Travesti*, avec le *Typhon* ou la *Gigantomachie*. Dans le Tome VI. sont comprises les *Pièces de Théâtre*, savoir, le *Marquis ridicule*, l'*Ecolier de Salamanque*, l'*Héritier ridicule*, *Jodelet Duelliste*, *Jodelet* ou le *Maître Valet*, *Dom Joseph d'Arménie*, la *fausse Apparence*, & le *Prince Corsaire*. Le Tome VII. & dernier contient les *Poésies diverses* ; les *Requêtes* & les *Placets* ; les *Epitres* ; les *Satyres* ; les *Elégies* & *Epithalames* ; les *Odes* & les *Stances* ; les *Ballets* & les *Chansons* ; les *Etrennes*, les *Sonnets*, & les *Rondeaux* ; les *Epigrammes*, les *Madrigaux*, les *Epitaphes*, les *Billets*, les *Caprices*, & quelques autres petits *Poèmes*, avec les *Fragmens* de diverses *Comédies*.

Voilà le plan de l'Ouvrage, avec les Titres des *Pièces* qu'il contient, & dont nous allons donner une légère idée, du moins des principales, pour satisfaire la curiosité de ceux qui bornent presque tout leur savoir à ce qu'ils peuvent apprendre par la lecture des *Journaux* & autres *Ecrits périodiques*.

Epi-

Epitre Dédicatoire à Scarron. Cette Epitre de l'Editeur est d'un tour assez singulier. La suscription est conforme aux titres que Scarron prenoit souvent lui-même : *A très-enjoué & très-divertissant Auteur, Paul Scarron, ci-devant Doyen des Malades de France, & Prince des Poètes Burlesques.* L'Auteur de cette Epitre ne l'a dédiée à Scarron, déjà mort depuis bien des années, que pour imiter d'autres Ecrivains, qui ont dédié leurs Ouvrages à des personnes qui n'étoient plus de ce Monde. Mr. de Fontenelle a dédié ses *nouveaux Dialogues des Morts à Lucien*, qu'il n'avoit jamais ni vu ni connu. Mr. de la Motte a dédié une de ses *Tragédies* à un de ses Patrons déjà enterré ; & notre Scarron lui-même a dédié ses *Novvelles* à Mr. Moreau, qui étoit déjà dans le tombeau. Dans cette Epitre on apprend à Scarron le sort de ses *Oeuvres*, & on lui fait savoir quelques nouvelles qui n'auront pas manqué de lui faire plaisir. „ Peut-être, lui „ dit-on, ne savez-vous pas que le Premier „ Président *Guillaume de Lamoignon* possé- „ doit parfaitement votre *Virgile Travesti*, & „ qu'en badinant familièrement avec les per- „ sonnes de sa confiance, il vous empruntoit „ des vers, qu'il plaçoit proverbialement, afin „ d'égayer la conversation” ? C'étoit-là une bonne nouvelle à mander à Scarron, elle ne pouvoit que flatter son amour-propre.

Lettre de Balzac. Cette Lettre est adressée à Mr. Costar, & roule sur les Oeuvres de Scarron. Elle est courte, mais très-forte de choses Il y fait l'éloge & de la grande constance de Scarron dans ses maux ; & de l'effet admirable qu'avoit pro-

produit sur lui la lecture d'un de ses Livres que *Costar* lui avoit envoyé. „ D'abord, dit-il, il (ce
 „ Livre) m'a servi de remède, & m'a soula-
 „ gé d'une oppression de rate qui m'alloit é-
 „ touffer, sans ce secours venu à propos. J'espè-
 „ re. qu'il fera davantage, si j'en use plus sou-
 „ vent. Il se peut qu'il me guérira de mon cha-
 „ grin sérieux, & de ma triste philosophie : peut-
 „ être que j'y apprendrai à rimer des Requêtes
 „ & des Légendes, & que je deviendrai gai par
 „ contagion”. Il conclut à l'honneur de cet ad-
 „ mirable Malade, ou qu'il y a de l'extase & de la
 „ possession en sa maladie, & que l'Âme fait ses af-
 „ faires à part, sans être mêlée dans la matière ; ou
 „ qu'il y a de la fermeté & de la vigueur extraordi-
 „ naire, & que l'Âme lutte contre le Corps, avec
 „ tout l'avantage que le plus fort a sur le plus foible.
Aut coeleste aliquid ; Costarde, astrisque pro-

pinquum,
Morbus hic est, superoque trahit de lamine lu-
cem ;

Aut servant immota suum bona vera serenum,
Statque super proprias virtus illas aruinâs.

Discours sur le Style Burlesque. Ce Discours de l'Éditeur est instructif, & mérite d'être lu. Il y fait voir l'origine & la signification de ce mot ; les différentes sortes de Burlesque ; en quoi celui de *Scarron* diffère de celui des autres ; & pourquoi ses Ouvrages se soutiennent après la chute de tant d'Auteurs Burlesques ses contemporains ou ses successeurs.

Pelisson, ami de *Scarron*, condamne, & avec raison, l'abus que faisoient de cet agréable Modèle ses impertinens imitateurs ; & les ravages

que

que leur style, qui n'étoit que bouffon, avoit faits dans le goût de la Nation, où tout le monde, jusqu'aux Femmes de chambre & aux Valets, se croyoit capable d'exceller dans ce genre, pourvu qu'on dit des choses contre le bon-sens & la raison. Scarron lui-même ne put s'empêcher de s'élever contre ce débordement, comme on peut en juger par le portrait qu'il fait des Poètes Burlesques de son tems, dans une Epître dont voici le commencement.

*Ils ont pour discours ordinaires,
Des termes bas & populaires,
Des proverbes mal appliqués,
Des quolibets mal expliqués,
Des mots tournés en ridicule,
Que leur sot esprit accumule
Sans jugement & sans raison;
Des mots de gueule hors de saison;
Allusions impertinentes,
Vrai style d'amour de Servantes,
Et le patois des Paysans,
Refuge des mauvais plaisans;
Equivoques à choses sales,
En un mot le jargon des balles,
Des Crocheteurs & Porteurs d'eau,
Nommé langage du Ponceau.*

Histoire de Scarron & de ses Ouvrages. Il paroît d'abord assez étonnant que, dans le grand nombre d'Amis que Scarron a eus, personne n'ait pris la peine d'écrire sa vie. L'Auteur de cette Histoire en allègue ces deux raisons. La première, c'est qu'à la mort de Scarron il n'y avoit point encore de ces Journaux, où se trouvent les Eloges historiques des Gens de Lettres.

à mesure que la mort les enlève. La seconde, c'est que la grande fortune que fit sa Femme, contribua au silence des Ecrivains qui auroient pu traiter cette matière: ils craignoient peut-être qu'on n'imputât l'éloge du Mari à l'envie de faire ressouvenir la Veuve des humbles commencemens qui ne lui promettoient pas une élévation si glorieuse. L'Histoire que donne ici l'Editeur, est toute tirée ou des Ouvrages de *Scarron*, ou de ceux des personnes qui l'ont fréquenté. Je n'en détacherai que quelques traits, uniquement en faveur de ceux qui ne le connoissent guère que par la réputation qu'il s'est faite.

Paul Scarron naquit à *Paris* l'an 1610 ou 1611. Son Père, qui étoit Conseiller au Parlement, & de l'ancienne Famille des *Scarron*, possédoit plus de vingt mille livres de rente. Notre *Scarron* devoit partager avec ses deux Sœurs, *Anne* & *Françoise*, cette riche succession. Mais ces apparences de bonheur ne tardèrent pas à se démentir. Sa Mère mourut, & son Père s'étant bientôt lassé du veuvage, épousa en secondes nocces *Françoise de Plaix*, de laquelle il eut deux autres filles, *Madelaine* & *Claude*, & un fils nommé *Nicolas*.

Cette seconde femme, abusant de la foiblesse de son mari, dénatura une partie du bien, & prit ses mesures pour s'approprier le reste. Le jeune *Scarron*, haï de sa Belle-mère, fut envoyé à *Charleville* chez un parent, d'où il revint au bout de deux ans à *Paris*, où il acheva ses études, & prit le petit-collet. Il logea au *Marais*, quartier toujours peuplé de familles aisées, dont la vie commode se passoit pour la plus grande partie
dans

dans les amusemens d'une ingénieuse oisiveté. Il s'y tenoit journellement des assemblées, il s'y formoit des cotteries, où un Abbé de belle humeur comme lui ne pouvoit manquer de plaître. Un fond de bouffonnerie d'une espèce toute neuve lui faisoit toujours envisager dans un objet le côté le plus plaisant, & lui fournissoit des traits réjouissans qui répandoient la gaieté dans toute une compagnie. Quelques Dames, comme la fameuse *Marion de Lorme* & l'immortelle *Ninon de l'Enclos*, si vantées par *St. Evremont*, avoient toujours chez elles une compagnie nombreuse que leurs charmes y attiroient. Elles avoient un goût fin & exquis pour la volupté, une morale douce & commode, ou plutôt un Epicuréisme déclaré, qui se reconnoît aisément dans les Lettres de *Mlle. de l'Enclos*, dans les Oeuvres de *St. Evremont*, & dans les Poésies de *Chapelle*.

C'est dans un pareil Séminaire que notre jeune Abbé se forma. Ayant fait le voyage d'*Italie*, il se trouva à *Rome* en 1634, & en revint tel qu'il y étoit allé, avec un goût très-vif pour les plaisirs de son âge. Il vécut fort vite. Une limphe âcre se jeta sur ses nerfs, & se joua de tout le savoir des Médecins. La sciatique, le rhumatisme, & plusieurs autres maladies firent de notre pauvre Abbé un triste objet de compassion. Il ne se consola de la perte irréparable de sa santé, qu'en jettant sur le papier les pensées grotesques, souvent naïves, que son esprit supérieur à tous ses maux lui suggéroit; &, en s'occupant ainsi aux heures où il manquoit de compagnie, il parvint à se faire ce style que tant de gens ont recherché.

d'imiter, & que personne n'a pu véritablement saisir après lui.

Une paralysie bien déclarée dans les bras & dans les jambes, en firent un homme sans conséquence, à qui les Dames pouvoient témoigner une extrême amitié sans risquer leur réputation. Il leur écrivoit des billets-doux, il en recevoit d'elles. Tout le monde admiroit une gaieté, qui se soutenoit dans un corps accablé des infirmités les plus capables de déranger le meilleur cerveau. Il en parloit souvent, mais c'étoit toujours avec un badinage si plaisant, qu'on étoit forcé de rire de ses saillies, dans le tems même que son état inspiroit de la compassion. On trouve mille traits de ce badinage dans ses Ecrits. Une Requête qu'il adressa directement au Roi, commençoit ainsi.

Grand Monarque chez qui Mesdames les Vertus

Ont choisi leur demeure,

Je suis un cul-de-jatte, à qui membres tortus

Font grand mal à toute heure.

La mort de son Père auroit dû lui donner un revenu capable de le mettre fort à son aise. Mais la chicane s'en mêla, & il fallut plaider. On ne peut lire de sang-froid les *Factums* qu'il présenta au Parlement au sujet de cette affaire. Le Burlesque y domine à un tel point, qu'on a de la peine à comprendre comment il a pu boufonner si plaisamment sur un procès où il s'agissoit de tout son bien.

Le Marais étoit dans ce tems-là une véritable Ile de *Cythère*. *Scarron* y voyoit les plus belles compagnies; & si sa maladie ne lui permettoit pas de

de les aller trouver, elles venoient chez lui, & on s'en faisoit un plaisir. Sa maison étoit fréquentée par le beau monde de la plus haute volée. L'Abbé de Retz, neveu de l'Archevêque de Paris, dont il étoit Coadjuteur, fut un de ceux qui voyoient notre fameux Malade. Ses Dédicaces, divers autres Ouvrages, & une pension que lui fit la Reine, contribuèrent à fournir à sa dépense, qui étoit considérable. Mr. de Bellière lui paya une Dédicace 100 pistoles, & celle de l'Ecolier de Salamanque lui en valut 50, que Segrais lui porta de la part de Mademoiselle de Montpensier à qui elle étoit adressée.

L'évènement le plus remarquable de la vie de Scarron, c'est son mariage avec *Françoise d'Aubigné*, dont voici en peu de mots la généalogie. Sous *Henri III. Roi de France*, vivoit d'*Aubigné*, plus connu aujourd'hui par la *Confession de Sanci*, & par d'autres Ouvrages, que par la Charge de Grand-Ecuyer qu'il posséda chez *Henri Roi de Navarre*, Successeur de *Henri III.* & par celle de Grand-Amiral de *Guyenne*. Comme il étoit *Calviniste*, il se retira à *Genève*, où il se maria à 72 ans avec une Demoiselle fort jeune. Un fils, qu'il avoit laissé en *France*, s'y établit, & s'allia avec une Maison noble & fort accréditée. Ce mariage fut la source de son malheur. S'étant aperçu d'une intrigue amoureuse qu'un Gentilhomme potissoit trop loin, il en tira vengeance par la mort de celui qu'il se deshonorait. Il fut arrêté & conduit prisonnier à *Bordeaux*. Il alloit être sacrifié à tout le ressentiment de ses ennemis, lorsque la fille du Commandant du Château lui donna les moyens de s'échapper ;

& comme cette action l'alloit exposer à la colère de son Père, elle se sauva avec lui, après avoir pris le Ciel à témoin de leurs engagemens mutuels. Le mariage se fit comme il convenoit entre des personnes qui étoient obligées de se cacher.

C'est de ce mariage que naquit *Françoise d'Ambigé*, qui avoit environ quatorze ans, lorsque sa Mère l'amena d'*Amérique* à *Paris*, & vint loger vis-à-vis de la maison de *Scarron*. Notre petit homme avoit le cœur & l'estomac admirables, & les yeux encore meilleurs. Touché des charmes de cette jeune Nymphé, il se proposa de l'épouser, quoique ses infirmités dussent le détourner du mariage. Sa proposition fut agréée. La seule difficulté qu'on y fit, roula sur la grande jeunesse de la Demoiselle, & il fut résolu que le mariage se célébreroit dans deux ans.

Suivant *Ségrais*, ce mariage se fit l'an 1650 ou 1651, & *Scarron* n'avoit alors d'autres mouvemens libre que celui des yeux, de la langue & de la main. Sa tête toujours panchée sur son estomac, & ses jambes toujours pliées à cause d'un retirement de nerfs, lui donnoient la forme d'un Z. Il écrivoit sur ses genoux, ou sur une planche appuyée sur deux bras de fer attachés à son fauteuil.

Il falloit que la Demoiselle eût une grande force d'esprit pour se résoudre à épouser un homme de cette figure. *Scarron* lui-même ne se croyoit guère en état de la satisfaire, puisqu'il disoit en parlant d'elle, peu de jours avant son mariage, il dit à un de ses amis : *Je ne lui ferai point de sottises, mais je lui en apprendrai beaucoup.* Comme cette Demoiselle étoit très-sage & bien élevée, elle eut

Janvier, Février & Mars, 1753. 101

eut beaucoup à souffrir du style licentieux de son mari. Sa pudeur s'appriivoisant encore moins avec son langage, elle entreprit de l'en corriger, & eut le plaisir de voir qu'au bout de trois mois elle avoit déjà obtenu une partie de ce qu'elle souhaitoit à cet égard.

Le mariage de *Scarron* avec une jeune personne, belle, bien faite, & très-spirituelle, n'épouvanta point les compagnies: elles étoient aussi nombreuses qu'auparavant. Madame *Scarron* ne fut pas inutilement dans une maison, qui étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus poli à la Cour, & de tous les Beaux-esprits de *Paris*. Avec les excellentes dispositions qu'elle avoit, elle profita admirablement d'une telle école, & devint une personne très-accomplie. Les *Lettres* de sa façon qu'on vient de publier, prouvent qu'elle avoit beaucoup de mérite & d'esprit.

La vertu de cette Dame fut un écueil où échouèrent quantité de personnes de la Cour, qui comptant beaucoup sur le dégoût que devoit lui causer la maladie continuelle de *Scarron*, lui firent des offres, & les accompagnèrent de tout ce qu'il y a de plus séduisant pour un jeune cœur. *Sorbière*, l'un des plus médisans Auteurs de son siècle, & qui mourut avant l'élevation de Madame *Scarron*, en parle ainsi. „ L'Histoire du

„ mariage de *Scarron* ne seroit pas le plus som-
„ bre endroit de sa vie. Cette belle personne de
„ l'âge de seize ans, qu'il se choisit, plutôt pour se
„ recréer la vue & pour s'entretenir avec elle
„ lorsqu'il demouroit seul, que pour aucun us-
„ ge auquel il pût l'appliquer, en seroit le prin-
„ cipal ornement. L'indisposition de son mari,

„ mais sur-tout la beauté , la jeunesse , & l'esprit
 „ galant de cette Dame , n'ont fait aucun tort à
 „ sa vertu ; & quoique les personnes qui soupiroi-
 „ ent pour elle , fussent des plus riches du Ro-
 „ yaume & de la plus haute qualité , elle a mé-
 „ rité l'estime générale de tout le monde par la
 „ sagesse de sa conduite ; & on lui doit même cer-
 „ te justice , qu'elle s'est piquée d'une belle amir-
 „ tié conjugale , sans en pratiquer les principales
 „ actions.

Il est glorieux à la mémoire de cette Dame de n'avoir été attaquée que par des gens sans mœurs , qui ne la connoissoient que par les fausses idées que leur haine s'en étoit forgée. Le bon témoignage que lui rendit *Scarron* , lorsqu'il se vit prêt de mourir , est ici d'un grand poids. Un de ses amis étant venu le voir , il lui dit : *Je mourrai bientôt , je me sens bien ; le seul regret que j'aurai en mourant , c'est de ne pas laisser de bien à ma femme , qui a infiniment de mérite , & de qui j'ai tous les sujets imaginables de me louer.*

Cette prédiction se trouva vraie. La maladie de *Scarron* augmenta si fort , que son corps déjà épuisé par de longues souffrances , ne put-y résister. Surpris d'un hoquet violent qui pensa le faire expirer , il dit lorsque le mal fut un peu passé : *Si jamais j'en reviens , je ferai une belle Satyre contre le Hoquet.* La mort ne lui donna pas le tems de faire cette Satyre. Au moment qu'il alloit rendre le dernier soupir , voyant que ses parens & ses domestiques fendoient en larmes : *Mes enfans* , leur dit-il , *vous ne pleurerez jamais tant pour moi , que je vous ai fait rire.* Il mourut au mois de Juin 1660 , âgé d'environ 50 ans. A ces traits

traits on peut connoître le vrai caractère de Scarron.

Factum ou Requête, ou tout ce qu'il vous plaira. Rien de plus comique que cette pièce. En voici le titre. „ Pour Paul Scarron, Doyen des „ Malades de France; Anne Scarron, pauvre „ veuve deux fois pillée durant le blocus; Fran- „ çoise Scarron, mal payée de son locataire; „ enfans du premier lit de feu Maître Paul Scar- „ ron, Conseiller en Parlement; tous trois fort „ incommodés, tant en leurs personnes qu'en „ leurs biens, Défendeurs. Contre Charles Ro- „ bin, Sieur de Sigoigne, mari de Magdelaine „ Scarron; Daniel Boilleau Sieur du Plessis mari „ de Claude Scarron; & Nicolas Scarron, en- „ fans du second lit, tous sains & gaillards, & „ se réjouissans aux dépens d'autrui, Deman- „ deurs.

Le burlesque qui domine dans cette pièce, s'y fait remarquer dès le commencement, où Scar- ron expose ce qui donna lieu à ce procès. „ Tout „ le monde, dit-il, sait que le bon homme Scar- „ ron, Père des Demandeurs & Défendeurs, a „ vécu toute sa vie en Philosophe, & si l'on veut „ en Philosophe Cynique. Il fut le meilleur hom- „ me du monde, & non pas le meilleur Père „ envers ses enfans du premier lit. Il a menacé „ cent fois son fils aîné de le deshériter, parce „ qu'il ôsoit lui soutenir que Malherbe faisoit „ mieux des vers que Ronsard; & lui a prédit „ qu'il ne feroit jamais fortune, parce qu'il ne li- „ soit pas la Bible, & n'étoit jamais éguilleté. Il „ ne faut pas s'étonner si un homme ayant ces „ maximes-là, n'a jamais su s'il a du bien ou non,

„ la seconde femme *Françoise de Plaix*, la plus
 „ plaidoyante Dame du monde lui en ayant telle-
 „ ment ôté la connoissance, qu'en une maladie
 „ qu'elle eut, qui fit peur à son mari d'être veuf,
 „ il la conjura de lui laisser après sa mort une pen-
 „ sion de six cens livres. Il a pourtant laissé assez
 „ de bien à ses enfans, s'il étoit également parta-
 „ gé, & si tout n'étoit d'un côté & rien de l'autre.
 „ Il a laissé dans le monde trois enfans du
 „ premier mariage, & autant du second, qui se
 „ sont portés pour héritiers avec leur Mère, & se
 „ sont emparés du bien, selon la coutume des en-
 „ fans d'un second lit. Les enfans du premier lit
 „ ont demandé le bien de leur Mère, & la part
 „ qui leur appartient en celui de leur Père: il y a
 „ six ans qu'ils plaident, & trois ans que leur pro-
 „ cès est en état, sans pouvoir le faire juger, à
 „ cause des chicaneries inouïes du Sieur de Si-
 „ goigne, mari de l'une des filles du second lit,
 „ qui se dit *l'ame de leur procès* (ce sont ses pro-
 „ pres termes). Je vous laisse à penser si cette a-
 „ me-là est bonne ou mauvaise.

Le Portrait de Scarron fait par lui-même.
 On ne sauroit s'empêcher de rire en lisant ce Por-
 trait, & je vais en donner quelques traits pour éga-
 yer un peu ceux de mes Lecteurs qui pourroient
 être mélancoliques. „ Les uns disent que je suis
 „ cul de jatte, les autres que je n'ai point de cuiss-
 „ ses, & que l'on me met sur une table dans un é-
 „ tui où je cause comme une pie borgne; & les
 „ autres que mon chapeau tient à une corde qui
 „ passe dans une poulie, & que je le hausse & bais-
 „ se pour saluer ceux qui me visitent. Je pense é-
 „ tre obligé en conscience de les empêcher de
 „ men-

„ mentir plus longtems. Je me ferois
„ bien fait peindre, si quelque Peintre avoit ôsé
„ l'entreprendre. Au défaut de la peinture, je
„ m'en vai te dire à peu près comme je suis fait.
„ J'ai trente ans passés, comme tu vois au dos
„ de ma chaise. Si je vai jusqu'à quarante, j'a-
„ joûterai bien des maux à ceux que j'ai déjà
„ soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la tail-
„ le bien faite, quoique petite. Ma maladie l'a
„ racourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu
„ grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein,
„ pour avoir le corps très-décharné; des che-
„ veux assez pour ne porter point perruque;
„ j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du Pro-
„ verbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les
„ yeux gros; je les ai bleus; j'en ai un plus en-
„ foncé que l'autre, du côté que je panche la tête.
„ J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents,
„ autrefois perles carrées, sont de couleur de
„ bois, & seront bientôt de couleur d'ardoise.
„ J'en ai perdu une & demie du côté droit, &
„ deux un peu égrignées. Mes jambes & mes
„ cuisses ont fait premièrement un angle obtus,
„ & puis un angle égal, & enfin un aigu. Mes
„ cuisses & mon corps en font un autre, & ma
„ tête se penchant sur mon estomac, je ne res-
„ semble pas mal à un Z. J'ai les bras racourcis
„ aussi bien que les jambes, & les doigts aussi
„ bien que les bras. Enfin, je suis un racourci
„ de la misère humaine. Voilà à peu près com-
„ me je suis fait.

Testament de Scarron. Je ne tirerai de cette
pièce qu'une partie de l'article qui regarde sa fem-
me, à laquelle il laisse le pouvoir de se remarier,

pour la dédommager du carême qu'il lui avoit fait faire.

*Premièrement je donne & lègue
A ma Femme, qui n'est pas bègue,
Pouvoir de se remarier,
Sans aucun dessein pallier,
De crainte d'un plus grand desordre;
Mais pour moi, je croi que cet ordre
De ma dernière volonté
Sera le mieux exécuté:
Car il est vrai, malgré moi-même,
Je lui ai fait faire un carême
Qui la doit mettre en appétit;
Qu'elle en use donc un petit,
Et que sa sage politique
N'use pas du paralitique,
Mais qu'elle jouisse des biens
Que permettent les sacrés liens.*

Lettres. On apprend dans ces Lettres de *Scarron* un grand nombre d'incidens de sa vie; mais elles ont ce défaut, que souvent la date y manque entièrement, ou bien en partie, & que même entre celles qui paroissent datées, il y a de fausses dates.

La Mazarinade. Rien de plus affreux que cette pièce, tant par l'effronterie des imputations, que par la liberté cynique des termes, qui y sont grossièrement employés sans enveloppe. Aussi *Scarron* en éprouva-t-il bientôt le mauvais effet; il ne put plus rien arracher d'une pension que la Cour lui avoit faite, quelque instance qu'il fit pour cela. Voici quelques traits de cette violente satire, à l'aide desquels on pourra juger du reste.

Fui

Fui les Arrêts du Parlement,
 Trousse bagage, & vite ment;
 Que ton Altesse Mazarine
 Craigne le destin de Concino,
 Va, va-t-en dans Rome étaler
 Les biens qu'on t'a laissé voler:
 Va, va-t-en, Gredin de Calabre,
 Filocabron, qu Filocabre,
 Va, va-t-en, repasse les Monts,
 Va vite, & fai rompre les ponts;
 Car s'il faut que quelqu'un te suive;
 Que l'on te demande, qui vive?
 Que tu répondes, Mazarin,
 C'est fait de toi, cher Tabarin,
 On te coupera, pauvre Jule,
 Et l'un & l'autre testicule:
 Et lors, ô Cardinal pelé,
 Cardinal détesticulé,
 N'étant plus ni femme, ni homme,
 Comment paroîtras-tu dans Rome,
 Mutilé du fatal boudin,
 Qui t'a fait Prince, de Gredin?

Le Roman Comique. Un Bénéfice que *Scarron* avoit au *Mans*, l'obligea de s'y rendre au Printems de 1646, pour en prendre possession. Comme son imagination ne pouvoit demeurer oisive, la vue de certains lieux qu'il parcourut, lui fit naître la pensée d'y mettre la Scène de quelque nouveau Roman. Il y avoit alors au *Mans* des Comédiens, il n'en fallut pas davantage; il commença le *Roman Comique*. Au jugement de *Ménage*, ce Livre est le seul Œuvre de *Scarron* qui passera à la Postérité. Il dit qu'il y a des endroits qui valent infiniment par une

une manière de narrer agréable, & toujours la plus naturelle du monde, en quoi *Scarron* excelloit. Ce qui justifie le jugement de *Ménage*, c'est que le Public a pensé aussi favorablement que lui de cet Ouvrage : quantité d'expressions sont devenues des façons de parler proverbiales, telle qu'est celle-ci, *faire passablement bien de mauvais vers*, & quantité d'autres. Il n'y a guère que *Segrain*, qui n'ait pas parlé si avantageusement du *Roman Comique*, peut-être parce qu'il travailloit lui-même à des Romans. La première Partie de ce Roman est dédiée à l'Abbé de Retz, Coadjuteur de l'Archevêque de Paris, & depuis Cardinal.

Les Nouvelles Tragi-comiques. Ces Nouvelles n'ont pas le mérite du *Roman Comique*, du moins si on les considère du côté de l'enjouement. *Scarron* semble le reconnoître lui-même dans sa Dédicace au Marquis de Marilly.

„ Quelqu'un, dit-il, & peut-être que ce quel-

„ qu'un ne sera qu'un sot. Quelqu'un donc,

„ sot ou non, dira que ces *Nouvelles* ne sont

„ pas si enjouées que les autres : comme s'il ne

„ dépendoit pas de moi d'en faire de sérieuses

„ toutes les fois que j'en aurai envie, ou comme

„ si j'étois tenu de le servir selon son goût.

Le Virgile Travesti. Cet Ouvrage de *Scarron* est très-connu, & l'un des plus importants qu'il ait fait. *Lalli*, Auteur Italien, avoit eu la même idée de mettre l'*Enéide* en Burlesque ; mais c'est tout ce que ces deux Ouvrages ont ensemble de commun. On conjecture que quelqu'un ayant dit chez *Scarron*, qu'il y avoit en Italien un Ouvrage de cette nature ; cela lui fit naître

naître la pensée de masquer ainsi son *Virgile*, & de s'en faire un petit revenu pour l'année 1648. Son but étoit d'en donner un Livre tous les mois, & l'entreprise n'étoit pas trop forte pour un homme qui faisoit seul en trois semaines une Comédie de cinq Actes. Comme il ajoûtoit d'abord une Dédicace à chaque Livre, son *Entéide burlesque* lui auroit valu une grosse somme, s'il eût pu tenir parole.

Le premier Livre fut dédié à la Reine. *Scarron* commence ainsi sa Dédicace. „ Je promets
„ à Votre Majesté, dès le commencement de
„ mon Epiire, qu'elle en verra bientôt la fin,
„ & c'est peut-être ce qu'elle en trouvera de
„ meilleur.

Le second Livre est dédié à Mr. *Segnier*, Chancelier de France, & *Scarron* compte dans sa Dédicace, dix ans de maladie, & cinq de procès. „ Il y a, dit-il, peu de personnes dans le
„ Monde, fût-ce sur les Galères, qui m'ôsa-
„ sent disputer la triste qualité du plus malheu-
„ reux de tous les hommes. Il y a dix ans que
„ je suis malade, cinq ans que j'ai un procès.

Le troisième Livre est adressé au Président de *Mefmes*, & le quatrième à Mr. & à Mme. de *Schomberg*. Il leur dit que c'est le second Livre de la façon qu'il ait dédié en même tems à deux personnes. „ Les uns, ajoûte-t-il, en riront; les
„ autres ne le trouveront pas bon, & moi je me
„ soucierai fort peu de ce qu'on en dira, pour-
„ vu que j'arrive à la fin que je me suis proposée.
„ Il y a assez longtems que je suis malade pour
„ croire que je mourrai bientôt. Quoique ma
„ maladie soit de mon invention, je ne la con-
„ nois

„ nois pas assez , pour savoir combien elle dût-
 „ rera ; & si elle me fera le plus vieux malade de
 „ France , comme elle m'a fait le plus estropié.
 „ C'est ce qui me fait songer à payer mes dettes.
 Le cinquième Livre est dédié à Mr. *Destan-*
des Payen, Conseiller en Parlement de la Grand'
 Chambre, &c. *Scarron* fait assez comprendre
 dans son Epître Dédicatoire, qu'il ne fait pas
 grand cas ni du style burlesque, ni des travestis-
 semens de Livres, ni même de son *Virgile Tra-*
vesti. „ Je suis prêt, dit-il, de signer devant qui
 „ l'on voudra, que tout le papier que j'emplo-
 „ ye à écrire, est autant de papier gâté, & qu'on
 „ auroit droit de me demander, aussi-bien qu'à
 „ l'*Arioste*, où je prens tant de coyonneries.
 „ Tous ces travestissemens de Livres, & de mon
 „ *Virgile* tout le premier, ne sont autre chose
 „ que des coyonneries ; & c'est un mauvais au-
 „ gure pour ces Compilateurs de mots de gueu-
 „ le, tant ceux qui se sont jettés sur le *Virgile* &
 „ sur moi, comme sur un pauvre chien qui ron-
 „ ge un os, que les autres qui s'adonnent à ce
 „ genre d'écrire, comme au plus aisé ; c'est,
 „ dis-je, un très-mauvais augure pour ces très-
 „ brulables Burlesques, que cette année, qui en
 „ a été fertile, & peut-être autant incommodée
 „ que de Hanetons, ne l'a pas été en Bled.

La Dédicace du sixième Livre est singulière.
 La Comtesse de *Fiesque* ayant promis à *Scarron*
 un petit Chien, il lui adressa une jolie Epître en
 Vers burlesques pour le lui demander. *Scarron*,
 de son côté, avoit promis à cette Comtesse la
 Dédicace d'un Livre de *Virgile* ; & cette Dédi-
 cace est celle-là même qui se trouve à la tête du

fixième Livre, & qui ne consiste qu'en ce peu de mots : *Vous m'aviez promis un petit Chien, vous ne me l'avez pas donné. Je vous avois promis de vous dédier un Livre de Virgile, je vous en dédie un ; voilà tout ce que j'ai à vous dire.*

Le septième Livre est dédié au Duc de Roquelaure, qui venoit d'être fait Duc ; &, comme son Brevet est du mois de Juin 1652, on voit par là que *Scarron* n'avoit pas tenu la promesse qu'il avoit faite à la Reine, d'achever l'*Enéide* en un an, puisque cinq ans après il n'en étoit qu'au septième Livre. Ses distractions en furent la cause. Il commença le huitième Livre, & interrompit ce travail pour s'occuper à des Pièces de Théâtre, qui lui coutoient peu, & dont il tiroit de bonnes sommes. Un autre motif lui fit abandonner *Virgile*. La dernière partie de l'*Enéide* étoit pour lui, comme pour la plupart des Lecteurs, un pain neuf, & lui coutoit plus à déchiffrer que celle avec laquelle il s'étoit familiarisé dès l'enfance. Voilà vraisemblablement ce qui le dégoûta de ce travail, qui est demeuré imparfait. Il aima mieux quitter le Lecteur sur la bonne bouche, que de se donner la peine qu'il eût fallu prendre pour lui plaître également jusqu'au bout.

Le Typhon ou la Gigantomachie. C'est un Poëme burlesque qui parut en 1644. *Scarron*, qui cherchoit alors à s'insinuer dans les bonnes grâces du Cardinal *Mazarin*, le lui dédia, & lui en présenta un exemplaire magnifiquement relié, avec les chiffres de son Eminence. La Dédicace étoit un Sonnet ajouté, où il donnoit d'extrêmes louanges au *Mécénas*. La froide réception qu'il en eut, le porta à le supprimer : aussi ne se trouve-t-il point

point à la tête du *Typhon*, où l'on s'est contenté de mettre qu'il étoit dédié au Cardinal *Maxarin*.

Pièces de Théâtre. Il suffira de faire ici quelques réflexions sur le Théâtre du tems de *Scarron*. Une Comédie n'étoit alors autre chose qu'une intrigue assez obscure d'abord, qui, par des méprises, souvent par l'étourderie d'un Valet, par l'intrigue de quelque Soubrette, ou par un coup du hazard, s'embrouilloit de plus en plus, & s'éclaircissoit enfin par quelque autre hazard aussi peu prévu que le premier. Un Acte représentoit une entrevue dans un jardin, un autre se passoit dans un Hôtel, souvent le troisième représentoit un quartier de la Ville à un quart de lieue de la Scène du premier Acte.

Scarron n'étoit pas un homme à étudier ni les règles, ni les modèles du Poème Dramatique. Il n'en avoit ni la patience, ni le loisir. D'ailleurs la mode de ce tems-là étant de piller les Poètes *Espagnols*, il lui étoit plus facile de moissonner dans un champ où il trouvoit déjà tout préparé, que de se rompre la tête à inventer un sujet, & ensuite à le mettre dans la règle des trois Unités. Des Ouvrages où rien ne gênoit l'Auteur, se faisoient facilement, une imagination échauffée suffisoit pour les produire. Les *Espagnols* étoient riches de cette sorte de compositions. *Scarron*, qui possédoit cette langue, prenoit d'eux l'intrigue d'une Comédie, & n'avoit qu'à y répandre le badinage qui lui étoit si naturel : ainsi une Pièce de Théâtre lui coutoit peu, & toutes les siennes sont des sujets *Espagnols*. Son *Jodelet* ayant été très-bien reçu, fut pour lui une merveilleuse amorce. *Sarrasin* en parle avec éloge dans son
Epi-

Epître au Comte de Fiesque. Après avoir dit que les Italiens ne lui font rien au prix de Jodelet, il ajoute:

Or, entends-moi, c'est que le petit homme:
Que tu connois, & dont on peut prêcher,
L'Esprit est prompt, mais infirme est la chair,
A translaté de la Langue Espagnole,
N'a pas longtems, Comédie tant sale,
Où Jodelet est si plaisant garçon,
Qu' Italiens il jette hors d'arçon.
Tu l'avouerois, si la Pièce, avois lue,
Et plus encor si jouer l'avois vue.
Don Francesco de Royas est l'Auteur,
Et Paul Scarron, comme ai dit, Translateur.

POESIES DIVERSES. La première de ces Pièces est celle que Scarron adresse à ses Vers (a); & qui commence ainsi.

Ha! vraiment, petits vermissaux,
Sans doute vous vous trouvez beaux,
D'oser faire voir vos guenilles.
Hélas! vous n'êtes que chenilles;
Petits enfans écervelés,
Savez-vous bien où vous allez?
Vot're entreprise est bien hautaine.
D'aller courir la prétentaine.

La seconde de ces Poésies est la première Légende de Bourbon, faite en 1641. Scarron la composa à son retour des Bains de Bourbon, & l'adressa à Mademoiselle de Hautefort, l'une des Filles de la Reine. Il fait dans cette Pièce une plaisante description de toutes les personnes qu'il avoit vues.

(a) Horace a adressé une de ses Epîtres à son Livre; c'est-la XX. du Livre I; & à son exemple, Despreaux adresse sa X. Epître à ses Vers.

vues. Dans ce tems-là les Filles de la Reine, Mère de *Louis XIV.* étoient ordinairement l'objet des Vers des Beaux-esprits. *Scarron* s'attacha beaucoup à Mademoiselle de *Hautesfort*, & il fit plus de Vers pour elle que pour personne. La connoissance étoit déjà faite avant le premier voyage de *Bourbon*, aussi lui porte-t-il la parole dans sa *Légende*, en ces termes.

*Madame Sainte Hautesfort,
Dame que j'honore plus fort
Que je ne fais Dame Fortune,
Dame de vertu non commune,
Je vous écris de mon grabat,
Où sans manchette ni rabat
Je fais assez laide grimace.*

La seconde *Légende de Bourbon* est de l'an 1642. Cette Pièce, qui est la troisième des Poésies diverses, produisit le même effet que la première *Légende*; elle augmenta la réputation de son Auteur. Les Courtisans se firent un plaisir de le connoître. Je ne tirerai de cette *Légende*, que la description qu'il y fait de son pauvre Individu, dont il déplore les maux & les infirmités.

*Mon corps n'est plus un corps humain;
Sa peau n'est qu'un sec parchemin,
Dont mes os veulent faire un crible,
Ce qui me sera bien sensible.
O vous, mes membres décharnés,
Pour servir vous m'avez donnés;
Mais hélas! tortus que vous êtes,
Rien que me nuire vous ne faites.
Ha! si j'étois sans sentiment,
Aussi-bien que sans mouvement,
Je serois exempt de mesaise,*

Que

*Que je trouve dans une chaise:
Car comment y trouver repos,
N'étant assis que sur des os?
Mais ici je me glorifie,
L'homme sans cul ne s'assit mie,
Et moi pauvre je n'en ai point,
Faute de chair & d'embonpoint.*

Dans l'*Adieu au Marais*, *Scarron* parle de toutes les personnes de sa connoissance, qui logeoient alors à la Place Royale ou aux environs. La charmante *Ninon de l'Enclos*, la belle de *Lorme*, la Princesse *Guimentée*, la Duchesse de *Roban*, la Comtesse de *Suze*, *Sarrazin*, la *Ménardière*, la Marquise de *Grimault*, & quantité d'autres noms illustres, s'y trouvent placés avec un petit mot obligeant pour chacun. *Scarron* ayant inutilement essayé les ordonnances de tous les Médecins du *Marais*, quelqu'un lui dit qu'à la *Charité* au Fauxbourg *Saint-Germain* il trouveroit un habile homme, qui le guériroit infailliblement par le moyen de certains Bains préparés. Il écouta cet avis avidement, & ne voulut point quitter ses Amis sans prendre congé d'eux. Voici comme il exprime lui-même le motif de sa retraite, qui devoit être de six semaines.

*Adieu, beau Quartier des Marais:
C'est avecque mille regrets
Qu'une très-pressante besogne
Pour quelque tems de vous m'éloigne.
Je vais au Fauxbourg Saint-Germain
Tremper mon très-sec parchemin
Dans un Bain qu'on tient salutaire
A la douleur qui me fait braire,
Et jour & nuit depuis deux ans*

Autant que font les maux de dents.

La dernière Pièce des *Poésies diverses* est une relation de tout ce qui s'étoit passé en l'autre Monde au Combat des Parques & des Poètes, sur la mort de *Voiture*. *Scarron* l'adresse par une Epître dédicatoire à ses chers Amis *Ménage* & *Sarrazin*, ou *Sarrazin* & *Ménage*. On pourra juger de ce qui se passa à ce combat par quelques traits que je vais exposer. *Apollon* ayant exhorté *Catulle*, *Horace*, *Tibulle* & *Marot* à bien fesser les Parques sur leurs cottes troussées, & dessus le ventre & par-tout :

*Les braves Auteurs s'avancèrent,
Mais les Parques les repoussèrent;
Lachesis d'un coup de fuzeau,
Marqua Marot sur le museau;
Atropos d'un coup de sa malle
Donna grand soufflet à Catulle;
Cloton d'un rouet à filer
Fit bien Tibulle détalier.
Horace, qui craignoit la touche,
Ne les attaqua que de bouche,
Et leur dit tout ce qu'il y a
Dans l'Ode de Canidia.
Les Parques de ciseaux armées,
De ce bon succès animées,
Se ruèrent sur Apollon,
Et Cloton de son violon
Lui fit comme une Bourguignotte.
Le bon Dieu lui traussa la cotte,
Et dessus ses fesses plaqua
Un grand coup qui bien fort claqua.
Les Auteurs s'en mirent à rire,
Et Clément Marot osa dire,*

Vieil-

Janvier, Février. & Mars, 1753. 117

*Vieille Houbon, vieille Haba,
Votre chien de fessier en a:
Et la Parque, dont la furie
Augmenta par la raillerie,
Enfonça je ne sçai comment
Sa quenouille en son fondement:
Il gagna l'huis faisant des effes,
Une quenouille entre les fesses,
Tel qu'un Hanneçon quand au en
Lui pendille un brin de fétu.*

REQUÊTES & PLACETS. La première de ces Requêtes, qui est un des chef-d'œuvres de *Scarron*, est adressée au Cardinal Duc de *Richelieu*, pour lui demander le rétablissement de son Père disgracié. Le Cardinal se la fit lire, & ne put s'empêcher d'avouer qu'il la trouvoit fort à son gré, & qu'elle étoit *plaisamment datée*. Cette datte, qui flattoit *Richelieu* par deux endroits bien agréables pour lui, est effectivement fort plaisante; la voici:

*Fait à Paris ce dernier jour d'Octobre,
Par moi Scarron qui malgré moi suis sobre,
L'an que l'on prit le fameux Perpignan,
Et sans canon la Ville de Sedan (a).*

La Requête de *Scarron* au Président de *Bellièvre* est une Pièce bien tournée, & qu'on lit avec plaisir. Il implore la protection contre ses Sœurs, avec qui il étoit en procès depuis six ans.

*Grand Bellièvre, Juge équitable,
Il n'est rien de plus véritable
Que je compte six ans entiers,
Depuis que mes cohéritiers,*

(a) En 1642.

*Par leur cbicane très-inique ;
 A la Justice font la nique.
 Les Drolles sont sur leurs paillers,
 Tandis qu'après les Conseillers
 Mes Sœurs amassent force crotte ;
 Elles ont beau trousser leurs cottes,
 On ne peut nullement trotter,
 Dans le Palais sans se crotter.
 Ce considéré, qu'il vous plaise,
 De leur Procédure mauvaise
 Arrêter promptement le cours.
 Voyez le péril que je cours, &c.*

EPITRES. Parmi ces Epitres il s'en trouve une qui est adressée à Mademoiselle Descars, au sujet d'un pâté de six perdrix & de deux chapons, que cette Demoiselle & sa Sœur lui avoient envoyés. Rien de plus divertissant & de plus enjoué que ce que dit Scarron dans cette Pièce, dont voici le commencement.

*Je ne songeais à rien moins qu'à pâté,
 Lorsque le vôtre à moi fut apporté.
 A son aspect, Pucelle vertueuse,
 Belle Descars, mon ame fut joyeuse ;
 Quoique pour lors mon misérable corps
 Souffrit cent maux en tous ses membres tords,
 Et qu'il eût lors souffert une saignée
 Par Médecin bien ou mal ordonnée.*

Cette Demoiselle envoya à Scarron une Réponse en Vers de même mesure, Scarron repliqua par un Rondeau redoublé ; &, comme il la soupçonnoit de s'être servie d'une main empruntée pour sa Réponse, il adressa son Rondeau à Mademoiselle Descars & à son Secrétaire, ce qui attira un autre Rondeau en réplique. La première

Janvier, Février & Mars, 1753. 119

re Réponse de Mademoiselle Desfars commen-
ce ainsi.

*Pour dignement répondre à ton Epître,
J'aurois besoin d'assembler le Chapitre
Du Mont Parnasse, & des neuf belles Sœurs,
Dont les chansons sont pleines de douceurs;
Ou pour le moins d'emprunter la barette
De quelque Auteur ou de quelque Poète.*

Une autre Lettre des plus badines, c'est celle que
Scarron écrivit à la même Demoiselle sur le vo-
yage de la Reine à la Barre. Quelques carosses s'y
rompirent; & cette aventure donna lieu à Scarron
d'en décrire les circonstances d'une manière fort
enjouée. En voici quelques traits.

Qui n'eût pensé que l'autre jour,

Quand à la Barre alla la Cour,

Une si belle promenade

Ne se dût faire sans cascade?

Cependant cascade s'y fit,

Plus d'un carosse s'y rompit,

Têtes y furent bossuées,

Et Dames & Dames ébrouées.

Des Ducs y furent démontés.

Et tous bonnêtement crottés.

Saint Michel y perdit sa cotte,

Mais elle y gagna quelque crotte.

Segur y meurtrit ses gigots.

Pous de conserve d'abricots

Empoissa toute sa pochette.

Saint Louis perdit sa manchette,

Vous un mouchoir, Beaumont ses gants,

Et s'ensanglanta quelques dents.

La Dame Depuis dévoyée

Crioit à gorge déployée

*Que l'on l'avoit bleffée au cou,
Et prise par je ne ſçai où.
Là penſant prendre une main blanche,
On prenoit euiſſe, bras ou banche.*

SATYRES. Ces Satyres ſont au nombre de huit. La première eſt une Epitre chagrine à Mademoiſelle de *Scadery*; la ſeconde eſt adreſſée au Maréchal d'*Albret*; la troiſième à Mr. *Delbène*; la quatrième eſt contre ceux qui ſont paſſer leurs *Libelles* diffamatoires ſous le nom d'autrui; la cinquième eſt une Epitre chagrine à Mr. *Roſteau*; la ſixième eſt une Requête du pédant *Montmort*, fameux paraſite, à un Préſident; la ſeptième ſont des imprécations contre celui qui avoit pris à *Scarron* ſon *Juvenal*; la huitième eſt une invective contre une vieille Dame campagnarde, qui s'étoit ſcandalifée des Vers de *Scarron*. Cette dernière Pièce eſt ſingulière en invectives.

ELEGIES & EPITHALAMES. L'une de ces *Elégies* eſt en faveur de Mademoiſelle de *Montpenſier*, fille de *Gaſton*, Duc d'*Orléans*, que *Scarron* avoit vue entrer par hazard chez Mademoiſelle de *Hauteſort* dans le tems qu'il y étoit. Il prit ce prétexte pour lui adreſſer un éloge de ſa façon, qu'il nomma *Elégie*, & qu'il eût pu nommer tout autrement, ſi ſa fantaiſie lui en fût venue. Il nous apprend cette particularité dans l'*Elégie* même, lorsqu'il dit:

*L'autre jour chez Dame Hauteſort,
La Dame que j'aime ſi fort,
Vous entrâtes la fin première
Avec tel excès de lumière,
Que j'en penſai perdre les yeux,
Tant lors vous brillâtes ſur eux:
Je vous vis pourtant, quoiqu'indigne,* De

Janvier, Février & Mars, 1753: 121

*De profil, non en droite ligne,
Et je vous guignai seulement,
Car vous lûisez trop puissamment.*

ODES, STANCES. Scarron ne se bernoit pas aux objets qui l'environnoient. Il fit quelque chose pour *Guillaume de Nassau*, Prince d'*Orange*, qui lui envoya un présent. La reconnoissance du Poëte se signala aussitôt par une *Ode*, qu'il envoya à ce Prince, & qui commence ainsi :

*Ha ! vraiment ce n'est pas pour rien
Que tu t'es coiffée à la mode,
O ma petite tête brode !
O mon petit museau de chien !
O ma Muse que tu sens bien
Pour qui je te demande une Ode !*

Cette *Ode* porte sa date avec elle ; elle est écrite huit ans après la mort du Cardinal de *Richelieu*, c'est-à-dire en 1650. Le Prince d'*Orange* mourut la même année de la petite-vérole, & la mort fut célébrée par une autre *Ode*, dont voici les deux premières Stances.

*Vaillans Peuples des Pais-Bas,
Qui sous vos invincibles Princes,
Pour le repos de vos Provinces,
Avez donné tant de combats :
Le Chef de la Maison fameuse
Qui rendoit le nom de la Meuse
Redoutable au Tage doré,
Cet objet inspirant la joye,
Cet Astre chez vous adoré,
D'un mal incurable est la proye :
Si vaillant, si sage, & si beau,
Si digne du nom de NASSAU,
A tel âge, & par telle voye,
Devoit-il aller au tombeau ?*

H 5

On

On l'a vu , des ses jeunes ans ,
 Sous son Père , ainsi qu'Alexandre ,
 Enseigner , aussitôt qu'apprendre
 Le dur métier des Conquérans :
 Leur destin n'est que trop semblable
 L'un & l'autre fut adorable ,
 L'un & l'autre quand il vécut
 Fut d'une valeur sans seconde ;
 L'un & l'autre en son lit mourut ;
 La Terre en remèdes féconde
 Envain tâcha de les guérir ;
 Et celui qui vient de mourir ,
 S'il n'a pas conquis tout le Monde ,
 Etoit homme à le conquérir .

J'ai dit ci-dessus que Scarron n'ayant pu être
 guéri par les Médecins du Marais , se rendit au
 Fauxbourg St. Germain pour s'y faire traiter.
 Lorsqu'on le transportoit dans une chaise à por-
 teur , il ne put résister à la tentation de faire des
 Vers. Le plaisir de se voir dans les rues l'emporta
 sur les douleurs que lui causoit l'agitation , & il fit
 l'Ode intitulée *Le Chemin du Marais au Faux-
 bourg St. Germain* , laquelle commence ainsi .

Parbleu bon , je vai par les rues ,
 Mais je n'y vai pas de mon chef ,
 Ni de mes pieds , qui par méchef
 Sont parties très-malotrues :
 Je marche sur pieds empruntés ;
 Ceux dont mes membres sont portés ,
 Sont à deux puissans portes-chaises
 Que je loue presque un écu :
 Hà que les marouffes sont aises ,
 Au prix de moi qui suis toujours dessus le cu !
 SCARRON voulant tirer parti de sa qualité de
 Malade

Malade de la Reine, de laquelle il prétendoit être Officier, s'imagina que cette Charge de nouvelle création devoit lui procurer un logement à la Cour. Cette faveur fut demandée, la Reine ne la refusa pas ; mais ce fut plutôt une espérance donnée, qu'un consentement formel. Notre Malade crut avoir obtenu sa demande, & fit un remerciement qui fut imprimé. Il se flattoit qu'en le publiant, il faisoit à la Reine une espèce d'engagement qui l'obligeoit à réaliser cette grâce. Mais comme le logement ne se donnoit point, il en composa une Ode en forme de Requête, dont voici les deux premières Stances.

*Scarron, par la grace de Dieu,
Malade indigne de la Reine,
Homme n'ayant ni feu ni lieu,
Mais bien du mal & de la peine :
Hôpital allant & venant,
Sur jambes d'autrui cheminant,
Des siennes n'ayant plus l'usage,
Souffrant beaucoup, dormant bien peu,
Et pourtant faisant par courage
Bonne mine & fort mauvais jeu :*

*Prie humblement sa Majesté
De se remettre en la mémoire,
Qu'au commencement ds l'Eté
Alors que la Cour devint noire,
Il fut son Malade avoué,
Dont le Tout-puissant soit loué ;
Qu'on lui donna quelque espérance
D'avoir un petit logement ;
Et tout aussitôt par avance
Qu'il en fit un remerciement.*

Rut-

BALLETS & CHANSONS. Ces Ballets & Chansons sont en assez grand nombre, & roulent sur des sujets fort divers. Il y a un Ballet; *du moyen de parvenir*, adressé au Roi; un Triolet contre les *Frondeurs*; plusieurs sortes de Chansons à boire & à manger. Voici le premier Couplet d'une Chanson à manger.

*Quand j'ai bien faim, & que je mange,
Et que j'ai bien de quoi choisir,
Je ressens autant de plaisir,
Qu'en gratant ce qui me demange.
Cher Ami, tu m'y fais songer,
Chacun fait des Chansons à boire,
Et moi qui n'ai plus rien de bon que la mâchoire,
Je n'en veux faire qu'à manger.*

ETRENNES, SONNETS & RONDEAUX. Il y a parmi ces Pièces un Sonnet, ou Epitaphe assez plaisante, dont la fin est fort connue. Comme elle n'est pas longue, je la donnerai toute entière.

*C'y git qui fut de bonne taille,
Qui sçavoit danser & chanter,
Faisoit des Vers vaille que vaille,
Et les sçavoit bien réciter.*

*Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Héros compter;
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.*

*Il parloit fort bien de la Guêrre;
Des Cieux, du Globe de la Terre,
Du Droit Civil & Droit Canon;*

*Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets & par leurs causes.*

Etoit-il bonnête-homme? hà non.

**EPIGRAMMES, MADRIGAUX, EPITAPHES, BIL-
LETS,**

Janvier, Février & Mars, 1753. 125

LETS, CAPRICES, &c. Parmi les Epigrammes il y en a une contre une Chicaneuse, qui juroit de manger jusqu'à sa chemise en plaidant contre Scarron. Elle semble n'avoir été faite que pour y placer un bon mot qui se trouve à la fin.

*Grand nez digne d'un camouflet,
Belle au poil de couleur d'orange,
Mâchoire à recevoir soufflet,
Portrait de quelque mauvais Ange,
Face large d'un pied de Roi,
Gros yeux à la prunelle grise,
Tu veux donc plaider contre moi,
Jusqu'à manger ta chemise?
Hé! si tu gardes ton serment,
Soit que je gagne ou que je perde,
Que j'aurai de contentement
De te voir manger tant de merde!*

L'AVIS de DIX MILLIONS & plus au Cardinal
Mazarin mérite d'être rapporté.

*Plasse au Seigneur Mazarin Cardinal,
En ma faveur de créer un Office,
Pour rechercher ceux qui disent du mal
De ses conseils par rancune ou malice;
Et d'ordonner que Records & Sergens
Exigeront un denier de chaque homme
Qui le décrie, au grand mépris de Rome,
Je lui promets cent fois cent mille francs;
Et si j'aurai pour moi plus grosse somme.*

Le Duc d'Uzes ayant cassé un bras au Duc de Ventadour en tombant sur lui, dans un Carosse qui versa, Scarron fit pour le Duc de Ventadour le Deuxain suivant

*Dieu vous préserve de la tombe,
Et du Duc d'Uzes quand il tombe.*

Le *Cartel de Défi* sur les Sonnets de *Job* & d'*Uranie*, fut fait à l'occasion suivante. *Bensserade* avoit fait en Vers une paraphrase sur les neuf Leçons de *Job* qui se lisent dans l'Office des Morts. Entre les présens qu'il en fit, il l'envoya à une Dame, & l'accompagna d'un Sonnet, où il insinuoit qu'il aimoit cette Dame d'un amour qu'il n'osoit déclarer. Comme *Bensserade* étoit alors fort à la mode, on mit son Sonnet au-dessus de tout ce qui avoit été fait en ce genre. La Duchesse de Longueville, Sœur des Princes de Condé & de Conti, soutint que le Sonnet de *Voiture* pour *Uranie* valoit mieux que celui de *Bensserade* sur *Job*. La Cour & la Ville se partagèrent en faveur de l'un & de l'autre de ces deux Sonnets. On appella *Uranins* ceux qui préféroient le Sonnet pour *Uranie*, & *Jobelins* ceux qui donnoient leur suffrage à *Bensserade*. *Scarron*, qui regardoit *Job* comme son Patron, se déclara pour *Bensserade*, & adressa aux *Uranins*, en qualité de *Jobelin*, le *Cartel de Défi* que voici.

En qualité de Jobelin,

Et de Serviteur très-fidèle.

De feu Job dont je suis très-indigne modèle,

Je soutiens que l'Esprit malin

En matière de Job qui ne fit rien qui vaille,

(A bien considérer que c'est un Saint qu'on raille).

N'est pas tant à blâmer, la diablerie à part,

Que quiconque sur Job exerce son brocard.

Je soutiens qu'on devroit laisser en patience

Ce Job, qui de souffrir nous aprit la science,

Et bien considérer que Job

Etoit proche parents d'Isac & de Jacob:

Passé, sur un Voiture & sur un Bensserade,

D'exer-

D'exercer la turlupinade;
 Mais de mettre avec eux Job en capilotade,
 C'est envers Job trop manquer de respect,
 Et grandement faillir aux sonneurs de rebec,
 Tant en leur plume qu'en leur bec:
 C'est mal prendre une chose dite
 Par cette Princesse d'élite,
 En qui le sang égale le mérite.
 N'allez donc plus mêler ce grand Prince Hussite
 Dans le conflit de vos Sonnets,
 Messieurs les Sansonnets!
 Si de ceci quelqu'un s'offense,
 En prose, en vers, ou bien de vive voix,
 Je lui donne le choix,
 Et m'offre à le combattre à toute outrance,
 Sur le sujet de Job mon bon Patron.
 Je m'appelle Scarron.
 Je loge en la seconde chambre,
 Tout vis-à-vis l'Hôpital Saint Gervais.
 Quoique perclus de plus d'un membre,
 Si quelqu'un en fait le mauvais,
 Qu'il se montre ou se nomme,
 Il a trouvé son homme.

ARTICLE VIII.

NOVUS THESAURUS Juris Civilis & Canonici, &c.

C'est-à-dire,

NOUVEAU TRESOR de Droit Civil & de Droit Canon, &c. Tome IV. pag. 768 sans la Préface qui en a 9. (*) Les

(*) Voyez Tom. 47. Part. 1. p. 134. Tome 48. Part. 1. pag. 127. & Part. 2. pag. 355. de cette Bibliothèque.

LES Ouvrages de *Jean Davezan* occupent plus de la moitié de ce volume. Cet Auteur, né vers la fin du *XVI.* Siècle d'une famille noble de *Gascogne*, fit ses études de Droit à *Toulouse* sous *Guillaume Maran* & *Jean de la Coste*, célèbres Jurisconsultes, qui marchaient dignement sur les traces du grand *Cujas*, dont ils avoient été disciples. Il obtint une Chaire de Droit à *Orléans*, qu'il remplit avec réputation pendant plus de trente ans. Il fut ensuite appelé à *Paris* pour y exercer la même fonction. On lui donna une pension de douze cens livres, considérable dans ce tems-là; & par une distinction aussi honorable que lucrative, on lui conserva tous les appointemens & les droits dont il avoit joui à *Orléans*. Il mourut à *Paris* en 1669. Tous ses Ouvrages qu'on a rassemblés ici, avoient été imprimés dans l'une ou l'autre de ces deux villes, mais ils étoient devenus extrêmement rares. *Davezan* vivoit dans un tems où l'étude du *Droit Romain*, qui avoit fleuri en *France* pendant plus d'un siècle, commençoit à décheoir. Il s'en plaignit, mais ni ses Ouvrages ni ses plaintes ne purent ranimer un goût qui s'affoiblissoit, & qui depuis est toujours allé en diminuant. Il y a même moins d'apparence que jamais que le *Droit Romain* reprenne en *France* son premier éclat, surtout si l'on exécute le Projet formé sous ce Règne, de donner un nouveau Corps de Loix uniforme pour tout le Royaume: Projet dont il y a déjà trois beaux morceaux de publiés, & actuellement en vigueur (a). Voici la notice des Ouvrages de *Davezan*. I.

(a) Voyez les *Ordonnances de Louis XV.* de Février 1731. Août 1735 & Août 1747. Elles ont pour objet les Donations, les Testamens & les Substitutions.

I. *Contractuum Liber prior*. L'Auteur y traite des Contrats en général, uniquement d'après les Jurisconsultes *Romains*, dont il expose & concilie les principes. Le peu d'exactitude de ces anciens Ecrivains à définir avec précision les termes abstraits dont ils se servoient, a jeté leurs Interprètes dans bien des controverses, qui ne sont dans le fond que des disputes de mots. Notre Auteur discute quelques-unes de ces questions très-subtiles, & pour le moins aussi inutiles. Par exemple, il examine au long si la substance & la nature d'un Contrat ne sont que la même chose sous deux noms différens, comme *Cujas* l'a soutenu: ou si ce sont deux choses diverses comme le prétendent *Bartole*, *Alciat*, *Diaren*, & d'autres illustres, au sentiment de qui notre Auteur se range, par des raisons dont il n'est pas aisé de sentir la force. Ces subtilités au-reste n'empêchent pas qu'en gros cet Ouvrage ne soit solide & instructif.

II. *Liber Contractuum alter*. Il contient quatre Traités. 1. *De Emptione & Venditione*. 2. *De Locatione & Conductione*. 3. *De Societate*. 4. *De Mandato & Negotiorum Gestionem*. Ce n'est là qu'une partie de ce que l'Auteur avoit annoncé à la fin de l'Ouvrage précédent, où il avoit promis un Traité particulier sur chaque espèce de Contrat.

III. *Servitutum Liber*. Il est divisé en neuf parties, qui roulent sur l'origine des Servitudes, leur nature, leur division en personnelles & réelles, la manière dont elles s'acquièrent, les personnes qui ont droit d'en imposer, les choses sur lesquelles on peut en établir, les actions qui naissent des Servitudes, la manière dont les Servitu-

des s'éteignent , & enfin la question si les Servitudes peuvent s'acquérir par prescription. Cette dernière partie est précédée d'un *Traité de Usucapione & Prescriptione* , qui en est l'introduction. Le dernier Chapitre de tout l'Ouvrage finit par deux morceaux qui ne sont nullement amenés par le sujet, & qui n'y tiennent que par une transition très-peu naturelle. Il semble que ce sont deux fragmens de Harangue Académique, que l'Auteur n'a pas voulu perdre , & qu'il n'a su où placer ailleurs. Dans le premier l'Auteur condamne les Abrégés de Droit; il veut qu'on les proscrive des Ecoles ; il accuse ceux qui les composent , ou qui en recommandent l'usage , de tromper la Jeunesse sous prétexte de la mener par le plus court chemin , & de corrompre & d'obscurcir la Science même dont ils se vantent de faciliter l'entrée. Il est visible que cette censure est outrée. Les bons Abrégés en toute sorte de Science sont d'une grande utilité , & les hommes les plus célèbres n'ont pas dédaigné d'en composer. Le second de ces morceaux , beaucoup plus long que le premier , est une *Philippique* contre un abus qui régnoit dans ce tems-là , & qui étoit bien étrange. Des Professeurs en Droit vendoient des *Lettres de Licence* (a) sans s'informer de la capacité des Acheteurs. Il y en avoit qui des Universités de Province alloient à *Paris* chercher à y détenir cette marchandise. Ils employoient des gens qui leur

(a) Il faut savoir qu'en France la plupart de ceux qui prennent leurs Degrés en Droit , se bornent à celui de *Licence*. Le *Doctorat* n'est pas nécessaire pour remplir , soit les fonctions d'Avocat, soit les charges de Judicature. Aussi peu de gens le recherchent.

Janvier, Février & Mars, 1753. 131

leur faisoient ce honteux trafic. Ces Lettres étoient signées par d'autres Professeurs qui avoient part au profit. L'Auteur dévoile cet indigne manège, & s'élève avec indignation contre ceux qui s'en rendoient coupables. Je transcris au bas de la page quelque chose de ce qu'il dit (a). Au reste *Davezan*, quoique riche de son fonds, n'a pas laissé dans ce Traité de piller son Maître *Jeau de la Coste*. Il est vrai qu'il le dit, mais l'avent qu'il en fait est trop général pour le disculper entièrement de plagiat; d'autant plus que l'Ouvrage où il puisoit, & dont il prenoit des pages entières, étoit manuscrit, & pouvoit bien n'être jamais imprimé; il ne l'a même été que dans le premier Tome de ce Trésor. Mr. *Meerman* s'est donné la peine de comparer ces deux Traités, & de marquer au bas des pages dans celui de *Davezan* tous

les

(a) *Juris professio illorum maxime execranda cupiditate comparanda pecunia sordescit, qui despecta reverentia dignitatis quam sustinent, se Antecessorum publico muneri obeundo propositum esse putant ut mercatores & venalitiarios pergula & negotiationi; vel saupones taberna. ad quaestuosam mercaturam aut sauponam exercentiam. . . . Et certe lucri dulcedine invidati & illecti crebris itionibus petierunt Lutetiam, ut ibi quod pudibundum est dicere velut in emporio nobilissimo Codicillos Licentiarum venales & promercales exponerent, plus adjicientibus quasi licitatione facta adducendos promiscue sine ulla discretionemortui; peritia vel imperitia, & fere semper Legum & Civilis Juris prorsus ignatis. . . . Nescio quid responsuri sint percontantibus an hoc sit honestum vivere; saepe Parisios ite deserta destinas quod schola cum magno Studioforum dispendio; nulla alia suppente causa tam frequentis professionis tamque diutina commorationis quam quaestuosissima sed turpissima illius nundinationis. . . . Repertum est fatinus quod nec minus fingere, nec scurras ludere quod Atellanus passeffari. Proh nefas! Inventa sunt Antecessores adhibere fidei tamque lubrica fidei ut quos non viderant se vidisse, & quorum ingenii & eruditionis vires nusquam tentarent, se vidisse quod aptos & idoneos probasse sentantur subscripserunt. . . .*

les endroits qui y ont été transcrits de l'autre.

IV. *Liber de Censuris Ecclesiasticis*. Cet Ouvrage contient quatre Traités. Le 1. de la Puissance Sacerdotale & de la Puissance Royale. Le 2. de l'Excommunication. Le 3. de la Déposition, la Degradation, & la Suspension. Et le 4. de l'Interdit. Comme dans ces trois derniers Traités il n'est question que de rapprocher les différens Canons faits sur ces matières, de comparer ces Canons, de les concilier, & de les éclaircir par l'Histoire Ecclésiastique, notre Auteur y réussit aussi bien que dans ses Ouvrages sur le *Droit Romain*. Mais il n'en est pas de même du premier de ces Traités, dont le sujet, pour être bien manié, demande d'autres ressources que celles de l'érudition. L'Auteur paroît n'avoir assez médité ni sur la nature de la *Religion Chrétienne*, ni sur celle de la *Société Civile*, pour se faire sur les deux Puissances des principes surs & lumineux. Aussi rien n'est plus sec & plus foible que cette Dissertation. Entre les Peines Ecclésiastiques dont l'Auteur traite, l'Interdit ne peut que révolter toute personne qui a de la piété, ou seulement de la raison. Il fait cesser le Service Divin dans tout un Pays, c'est-à-dire, qu'il défend au *Peuple Chrétien* de s'acquitter d'un devoir essentiel; il se lance d'ordinaire pour une faute particulière de quelque Prince, & enveloppe ainsi dans la punition d'un prétendu coupable, des milliers d'innocens. On ne conçoit pas que des Prêtres aient pu imaginer & infliger une semblable peine. On dimina de sa rigueur dans la suite. On permit de batizer les petits enfans, & d'administrer les Sacremens même pendant l'Interdit. Mais ce

Janvier, Février & Mars, 1753. 133

n'étoient-là que des palliatifs ; la lumière des deux derniers siècles y a apporté un correctif tout autrement efficace. Au-reste les uns attribuent l'invention de l'Interdit à *Gregoire VII.* D'autres prétendent qu'il a déjà été en usage sous les derniers Rois de la *Race Carlovigienne.*

V. Liber de Renuntiationibus sive Resignationibus & Pensionibus Beneficiorum Ecclesiasticorum, deque Portione Congrua &c. Ce sont deux Traités ; le premier épuise la matière de la Résignation des Bénéfices ; & le sujet du second est double. 1. Il y est d'abord question des Pensions établies sur un Bénéfice. L'Auteur explique ce que c'est, par un exemple pris des *Décretales de Gregoire IX. Lib. 3. Tit. 5. Cap. 21.* Deux Chanoines postuloient un Prieuré. Ils avoient l'un & l'autre des amis dans le Chapitre. Ils furent tous deux élus chacun par son parti. Après de longs débats pour savoir laquelle des deux élections l'emporteroit, il fut réglé que l'un des concurrents auroit le Prieuré, & qu'il donneroit à l'autre une pension annuelle sur les revenus de ce Bénéfice. L'affaire fut portée devant le Pape *Alexandre III.* qui confirma cet accommodement. Seulement il ordonna que la personne du Prieur, & non sa dignité, fût chargée de cette pension. Et il crut qu'au moyen de cette subtilité on ne pouvoit pas dire que le Bénéfice eût été partagé, ce qui auroit été contre les Canons. L'établissement de cette sorte de pensions donne lieu à diverses questions, que notre Auteur discute. Il approuve fort les pensions sur des biens d'Eglise données à des Militaires pauvres qui ont bien servi l'Etat. Il voudroit que l'usage en devînt commun. C'est

en effet un expédient très-bien imaginé. On récompense un vieux Officier sans qu'il en contrecarrie à l'Etat, & le jeune Ecclésiastique se trouve encore trop heureux d'obtenir à cette condition un bon Bénéfice. 2. Un Monastère ou un Chapitre qui possède une Eglise, est obligé de la faire desservir par un Vicaire, & de laisser à ce Vicaire une portion des revenus attachés à cette Eglise, suffisante pour le faire subsister. C'est ce que l'on appelle *Portion congrue*, & le second sujet sur lequel l'Auteur disserte dans le dernier des deux Traités que nous venons d'indiquer.

VI. *Dissertatio de Sponsalibus Et Matrimonio*. L'Auteur traite son sujet d'après les décisions du *Droit Romain* & d'après celles du *Droit Canon*. Il fait perpétuellement sentir la différence de ces deux sortes de Loix. Par exemple, les *Loix Romaines* défendent à un homme libre, né de parens libres, d'épouser une prostituée ou une Comédienne; & jusqu'à *Justinien* il ne suffisoit pas à une telle femme de changer de conduite pour oser prétendre à un tel mariage, elle devoit de plus être réhabilitée par un Rescript du Prince. *Justinien* dans ses *Novelles* n'exige que le changement de vie. Mais dans le *Droit Canon* on loue un honnête-homme d'épouser une femme publique, & on lui promet à ce titre la remission de ses péchés. Cette belle Loi est de *Clément III*. On peut la lire au bas de la page. (a)

VII. *Dissertatio de Jure Patronatus Juris Pontificii*

(a) *Statuimus ut omnibus qui publicas mulieres de lapinari extraxerint Et duxerint in uxores, quod agunt, in remissionem proscribatur peccatorum.* Voyez les *Décretales Lib. 4. Tit. 19 Cap. 20.*

Pontificii. L'Auteur déclare que dans la composition de ce Traité, il a fait grand usage des Leçons & des Ecrits de *Guillaume Maran* & de *Jean de la Coste* ses Maîtres. Il rend à leur zèle pour leurs disciples le témoignage le plus honorable. *Nullo genere officii, dit-il, impensius capiebantur quam si curâ & industriâ juvare possent juvenum impetus ad studia quibus bonos & gloria comparatur.*

Les Ouvrages de *Davezan* que nous venons d'indiquer, sont suivis dans ce Recueil par ceux de *Jaques de la Lande* son gendre & son collègue. *De la Lande* naquit à *Orléans*, en 1622. A 29 ans il obtint dans cette ville une Chaire de Droit, qu'il remplit dignement pendant plus d'un demi-siècle. Il fut aussi Conseiller au Présidial; mais, comme cette Charge le détournoit de ses autres fonctions & de ses études, il la résigna bientôt. Le Roi lui en rendit dans la suite tout ce qu'elle avoit d'honorable. Il s'étoit marié en 1651 avec la fille de *Davezan*, dont la mauvaise humeur le fit beaucoup souffrir. Il jugea des autres femmes par la sienne, & dans son *Commentaire sur la Coutume d'Orléans* il s'exprima au sujet du Beau-sexe d'une manière très-peu galante pour un Professeur de qualité tel qu'il étoit. *De la Lande* mourut en 1703. Il avoit exercé plusieurs Emplois municipaux dans sa Patrie, & avoit été Maire de la ville. Ses Ouvrages qu'on a réimprimés dans ce volume, étoient devenus si rares, que *Mr. Meerman* a eu bien de la peine à se les procurer. Je vais indiquer les sujets sur lesquels ils roulent.

VIII. & IX. Les deux premiers sont des Com-

mentaires suivis sur deux Titres des *Décretales*, dont l'un a pour titre *de etate, qualitate & ordine Praeficiendorum*, & l'autre *de Decimis, Primitiis & Oblationibus*. L'Auteur y paroît très-versé dans le *Droit Canon* & dans l'Histoire Ecclésiastique. A la suite du premier de ces Ouvrages, on trouve un *Traité du Mariage des Clercs*, & un Commentaire du Titre du Code *de Liberis prateritis & exheredatis*. La crainte de donner dans une longueur interdite dans un Journal, ne me permet pas d'entrer dans le détail de ces matières. Je ne ferai qu'indiquer deux ou trois cas décidés par les *Décretales*. Il arrivoit souvent en Hongrie qu'une multitude de gens passoit d'un Diocèse dans un autre. Les deux Evêques prétendoient en exiger la Dixme. Le Pape *Lucius III.* ordonne que ces gens-là payent la dixme de leurs fruits à l'Evêque dans le Diocèse de qui leurs fonds se trouvent, & la dixme personnelle, savoir celle qui se prend sur les profits faits dans le Commerce, ou par quelque Métier, à celui qui leur fait administrer les Sacremens. *Décret. Lib. 3. Tit. 30. Cap. 20.* Un Chanoine de Cologne qui avoit fait la Médecine fort malheureusement, & qui de son aveu avoit tué bien du monde, souhaitoit d'entrer dans les Ordres Sacrés, *Clément III.* le lui déconseille au cas que sa conscience lui fasse des reproches sur les malades qu'il avoit expédiés. *Lib. 1. Tit. 14. Cap. 7.* Dans le dernier Chapitre de ce Titre les Fonctions Episcopales sont interdites à un Prélat pour cause d'ignorance. Il y est dit qu'il n'avoit point appris la Grammaire, & n'avoit point lu *Donat*.

X. *Juris Dissertatio de Ingressu in Secretaria*

ria Judicum & de Honorariis Dignitatibus. Ce petit Traité fut écrit à l'occasion du titre & des droits de Conseiller honoraire au Présidial d'*Orléans* accordés à notre Auteur.

XI. Traité du Ban & Arrièreban. Cet Ouvrage est en *François*; il fut imprimé à *Orléans* en 1675. Ce qui fit venir à l'Auteur la pensée de le composer, ce fut la convocation du Ban & Arrièreban, qui se fit la même année. C'est la seule fois qu'elle a eu lieu sous *Louis XIV.* On n'y a pas eu recours sous le règne présent. Et il y a toute apparence qu'on ne reviendra jamais à se servir de ce moyen. Les troupes soudoyées & toujours sur pied, sont d'un service plus prompt & plus sûr. L'Auteur remonte jusqu'aux Empereurs *Romains* pour trouver l'origine du Ban & Arrièreban. Ces Princes, entre autres moyens de défendre l'Empire contre les incursions des *Barbares*, s'avisèrent de celui-ci. Ils donnèrent à de braves Soldats, & à des Chefs qui avoient bien servi, des Terres sur les frontières, à condition d'en écarter l'Ennemi. Ces présens s'appellèrent *honores & beneficia.* Les premiers Rois de *France* eurent recours au même expédient. Notre Auteur rapporte des exemples de pareilles donations faites par *Clovis* & par *Charlemagne.* Elles n'étoient point héréditaires. Ces Bénéficiers étoient obligés de suivre le Prince dans ses expéditions. Ils faisoient la principale force des Armées. Lorsqu'ils ne suffisoient pas, on armoit les autres Sujets. Ils servoient les uns & les autres à leurs fraix. C'est la raison pourquoi on livroit si fréquemment des batailles. On tâchoit de terminer promptement la guerre, parce qu'on ne pouvoit

retenir longtems de telles troupes en campagne. Vers le milieu de la seconde Race les Bénéfices furent changés en Fiefs, & devinrent héréditaires dans les familles. Ce changement influa dans le Ban & Arrièreban, dont la nature fut réglée sur celle des Fiefs. Les Feudataires n'étoient pas les seuls qui y fussent sujets, il s'étendoit à tous les Gentilshommes. On ne convoquoit les Bourgeois des villes que dans des cas de nécessité. Le Ban & Arrièreban reçut de nouvelles modifications sous *Charles VII.* qui fit une réforme générale dans la Milice, & rendit pour l'entretenir la Taille perpétuelle. Le Peuple fut dès lors déchargé du Service Militaire, & le Ban & Arrièreban ne fut plus convoqué que rarement. Notre Auteur entre dans de grands détails sur les personnes sujettes au Ban & Arrièreban, & sur celles qui en étoient exemptes. Il dit par qui se faisoit cette convocation, & qui avoit la conduite de cette espèce de Troupes; en quel équipage & combien de tems elles devoient servir; & enfin à quelle peine étoient condamnés ceux qui manquoient au Ban. Au reste les mots de *Ban & Arrièreban* sont toujours joints ensemble, & reviennent à la même chose. *Ban*, en *Latin* du moyen âge *Bannus*, signifie *Proclamation*. Encore aujourd'hui on appelle *Bans* les Annonces de mariage. *Arrièreban* est selon *Cujas*, *Pithou* & d'autres, une corruption du mot *Heribannus*, qui signifie *Proclamation* pour assembler l'Armée; car *Here* en plusieurs Langues signifie *Armée*. Notre Auteur dérive *Arrièreban* de *Retrobannus*. Mais comme ce mot ne se trouve que dans des Auteurs peu anciens, il y a apparence qu'il n'est qu'une traduction.

duction littérale d'*Arrièrehan*, dont on ne savoit plus l'étymologie.

XII. *Juris Dissertatio de transitu Militum eorumque annona & de metatis*. C'est un Commentaire fort curieux sur la *Novelle 130. de Justinien*, où il s'agit du passage & du logement des Gens de guerre, & des étapes. Dans cet Ouvrage Mr. de la Lande fait une comparaison perpétuelle des Ordonnances des Empereurs & de celles des Rois de France sur ces matières. C'est le dernier des Ouvrages de cet Auteur que l'on trouve ici.

XIII. CAROLI ANNIBALIS FABROTTI *Prælectio in Titulum Decretalium de vitâ & honestate Clericorum*. Fabrot, né à Aix en Provence en 1580, devint Professeur en Droit dans sa Patrie en 1609. En 1637 il fut appelé à Paris, à la requisiion du Chancelier Seguier, pour travailler à la traduction & à la publication des *Basiliques*. Il eut pour cela une pension de deux mille livres. Il mourut dans cette ville en 1659, après avoir donné des Ouvrages qui lui ont acquis une gloire immortelle. Le Titre des *Décree*ales dont il s'agit ici, regarde bien moins les devoirs du *Christianisme* indispensables pour le Clergé comme pour tous les *Chrétiens*, que certaines règles de bienséance particulières à cet état. Il y a beaucoup d'arbitraire dans cette sorte de règles, & presque toujours elles ont été outrées; ce qui est un grand mal. On gêne les Ecclésiastiques sans nécessité, & pour peu qu'ils s'émancipent à cet égard, le peuple s'en scandalise autant & même plus que s'ils violoient un précepte formel de l'*Evangile*. Selon les Ca-

non

nous rapportés par *Fabrot* ; il est défendu aux Clercs de porter des armes , de donner leur suffrage dans une sentence qui emporte effusion de sang , de prêter à intérêt , de s'appliquer au Commerce ou à quelque Art mécanique , de jouer à des Jeux de hazard , de se trouver au Théâtre , d'entrer dans des Couvens de Filles. Ils ne doivent avoir ni la tête tout-à-fait rase , ni les cheveux longs , mais ils doivent se couper les cheveux de façon qu'il leur en reste assez pour que la peau de la tête soit couverte. Autrefois ils devoient se laisser croître la barbe , mais dans la suite il fut de règle en Occident de se la raser , ce qui ne fut pas un petit sujet de scandale pour les Evêques & les Prêtres Grecs , qui retenoient l'ancienne mode. Il est ordonné aux Archidiaques de faire couper à un Clerc malgré lui les cheveux & la barbe , s'il s'obstine à les porter longs (a). Les Canons entrent sur l'habillement des Ecclesiastiques dans des détails minucieux. Ils leur défendent de s'habiller de rouge & de verd , de porter des bagues , des gants dont les doigts soient distincts , des boucles , des éperons dorés , & diverses autres pièces de vêtement dont il est aujourd'hui aussi difficile qu'inutile de se faire des idées bien précises.

XIV. *Juris Canonici Selecta*. C'est un abrégé de *Droit Canon* à l'usage des Français. On a joint aux Decrets des Papes & des Conciles les dispositions des Arrêts des Parlemens & des Ordonnances des Rois qui restreignent , modifient

&

(a) Clerici qui comam nutriunt & barbam , etiam invito à fide Archidiaconis tondentur. Decret. Lib. 3. Tit. 1. Cap. 7. Si quis ex Clericis comam relaxaverit , anathema sit. Ibid. C. 4.

& expliquent ces Décrets. L'Ouvrage est bigarré pour le stile. Ce qu'il y a de *Droit Canonique Romain* est en *Latin*, & ce qui appartient aux Loix de l'Etat & aux Immunités de l'*Eglise Gallicane* est en *François*. Dans le titre ce Livre est attribué à *J. P. de Maurize*, Avocat de *Paris*; mais le Libraire assure dans un Avertissement qu'il n'y a presque rien de lui, & que Mr. *Fabrot* en est le véritable Auteur. Quoique cet Ouvrage soit en général court & précis comme il devoit être, il ne laisse pas d'y avoir des sujets traités avec une étendue & une abondance d'érudition qui paroît contraire au but qu'on s'est proposé en le composant. Il y a même des traits peu dignes d'y être rapportés; celui-ci, par exemple. Les *Novelles de Justinien* & les *Canons* exigent l'âge de trente ans pour être élevé à la Prétrise. Cependant, dit *Fabrot*, un homme vieux en esprit, en mœurs & en piété, est plus agréable à Dieu, qu'un autre réellement plus avancé en âge. Ce qu'il prouve par ce conte. Un Jeune-homme avoit été élu Evêque. Il se présenta au Pape pour faire confirmer son élection. Le Pape, à cause de sa jeunesse, lui refusa sa demande. Qu'arriva-t-il? Un miracle fit dans une nuit de cet adolescent un vieillard à cheveux blancs. Le lendemain il se présenta de-nouveau au Pape, qui ne le reconnut point. Mais lorsqu'on eut fait entendre au Pontife que c'étoit bien le même homme, il ne fit plus aucune difficulté de le confirmer dans l'Episcopat.

XV. VINCENTII CABOTII *Variarum Juris publici & privati Disputationum Libri duo*. *Chabot* étoit de *Toulouse*. Il fut Professeur en Droit à
Or-

Orléans pendant 14 ans, & à *Toulouse* pendant 22. Il mourut en 1621. Les Jurisconsultes *Romains* ont distingué le Droit en public & privé. Dans ce nombre prodigieux de volumes dont *Tribonien* a fait un extrait, qui est lui-même un Ouvrage immense, il n'étoit guère question que du Droit privé. A peine se trouve-t-il dans les *Pandectes* un ou deux titres que l'on puisse rapporter au Droit public. La raison en est visible. Le Droit public est du ressort du Gouvernement. Les Jurisconsultes n'étoient point consultés sur les questions qui appartoient à ce Droit. Elles n'étoient point portées devant les Tribunaux de Justice. Notre Auteur entreprend de suppléer au défaut des anciens Jurisconsultes, & en adoptant leur définition du Droit public, qu'il auroit dû rectifier dans l'application qu'il en fait, il mêle ensemble sans beaucoup de liaison des questions de l'un & de l'autre Droit. Il traite d'abord en cinq Chapitres de l'élection des Evêques, & de la part que le Métropolitain, les autres Evêques de la même Province, le Clergé, le Peuple, le Prince & le Pape ont à cette élection. Dans les quinze Chapitres suivans il s'agit des Rois, des Royaumes électifs & héréditaires, & de leurs diverses espèces; des Royaumes dépendans d'un Roi ou d'un Peuple étranger; de la nature de la succession au Royaume de *France*; de la Loi *Salique*; & en général de la succession des Femmes aux Royaumes, aux Fiefs & aux Biens allodiaux. Les neuf Chapitres suivans contiennent diverses questions de Droit privé. Le même mélange des matières des deux Droits règne dans le second Livre. Il y est surtout traité fort au long des Conventions publiques.

XVI. CLAUDII DAVID *Velitatio Legalis*. C'est un Commentaire sur la Préface & les deux premiers Titres de l'*Institut de Justinien*. L'Auteur, qui étoit jeune lorsqu'il le composa, se distingua dans la suite dans la profession d'Avocat au Parlement de *Dijon*. Cet Ouvrage fut imprimé à *Paris* en 1584.

XVII. PETRI BELOII *Variorum Juris Civilis Libri quatuor. Item Disputationes aliquot*. Cet Auteur, qui n'est point du tout à mépriser, étoit en 1570 Professeur en Droit à *Cabors*. Il le fut ensuite à *Toulouse*, & enfin Conseiller du Roi dans la même ville.

XVIII. *Analogia Juris ad rem qua Juris Naturalis, Gentium & Civilis Species illustrantur*, Auctore FRANCISCO BROBO. Cet Auteur né à *Clermont*, fut Professeur en Droit à *Bourges* depuis 1617 jusqu'en 1636. Il détaille dans cette Pièce avec beaucoup d'érudition & très-peu de jugement les rapports qu'il a cru voir entre le Droit & l'Habillement. Voici quelques-uns de ces prétendus rapports. On ne peut pas proprement appeller Habit les feuilles dont nos premiers Parens se couvrirent, ni Droit les principes qui établirent entr'eux un commencement de Société. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette Société n'eut pour but que l'union des deux sexes & la propagation de l'espèce, comme cette première apparence de vêtement se borna à cacher les parties du corps qui servent à ce but. Les Loix datent leur origine du tems où l'art de travailler la laine & d'en faire des habits fut inventé, & ces deux choses se sont perfectionnées en même tems & par les mêmes progrès. Les Grecs ont attribué
l'une

l'une & l'autre de ces inventions à *Minerve*, & les *Egyptiens* à *Osiris*. Les Peuples se distinguèrent dans la suite les uns des autres, autant par leur manière de se vêtir que par leurs Loix ; & dans le même Peuple l'une de ces choses n'a pu varier, que l'autre n'ait subi les mêmes changemens. Les *Romains* empruntèrent l'idée de leur *toge* des mêmes Pays où ils allèrent chercher leurs Loix. Et la façon de cette manière de vêtement a toujours souffert quelque altération, à mesure que la Jurisprudence a pris de nouvelles formes. Les Loix des *Barbares* ne prirent la place des Loix *Romaines*, que lorsqu'on eut quitté la *toge* pour adopter la manière de s'habiller de ces Peuples. Le *Droit Romain*, oublié depuis des siècles, reprit faveur en *Italie*, & passa bientôt en *France*. Il s'y établit dans le Barreau & dans les Ecoles, où la mode de la *toge* s'introduisit en même tems. Cette dernière remarque de l'Auteur est une vraie découverte, qui doit être bien précieuse à ceux qui s'appliquent à l'étude des Antiquités. Ils n'ont plus besoin de faire des efforts d'imagination ; ni de comparer des passages d'anciens Auteurs ; pour se faire une idée précise de la forme de la *Toge*, s'il est vrai que cette espèce de Robe est la même que les Avocats & les Professeurs portent aujourd'hui. Voilà un échantillon des savantes observations par lesquelles l'Auteur a cru éclaircir le *Droit Naturel*, le *Droit des Gens*, & le *Droit Civil*.

XIX. *Ejusdem Parallela Legis & Nummi*. Cette Pièce a été faite sur le modèle de la première. On y retrouve le même ordre, la même profusion d'érudition, le même goût, & la même

logique. Peut-on à ce point abuser de son tems, de son savoir, & de la patience de ses auditeurs ? car il paroît que ce sont ici deux Discours d'apparat, qui quelque peu intéressans & réjouissans qu'ils soient, ont été faits pour quelque Fête Académique à *Bourges*. Au-reste on ne doit pas trouver mauvais qu'on les ait retirés de l'obscurité dans laquelle ils alloient périr, pour les remettre au grand jour. D'un côté ils ne remplissent que peu de pages ; & de l'autre il est utile de conserver quelques Pièces d'un si mauvais goût, pour en sauver ceux que leur tour d'esprit y porteroit. Certain Recueil de Harangues a peut-être plus guéri d'Ecrivains de la maladie des louanges outrées & fades, que n'auroit pu faire le meilleur Ecrit Philosophique contre cet abus.

XX. *Nuptia Jurisconsulti & Philologia*, Auctore JOANNE BROEO. Cet Auteur, fils du précédent, naquit à *Bourges*, où il fut fait Professeur en 1652. Malgré la singularité du titre, cette Pièce est d'un goût différent des deux dernières, dont nous venons de rendre compte. On s'y propose de faire voir que l'étude des Belles-Lettres & la Critique sont nécessaires à un Jurisconsulte. Cette thèse n'est pas difficile à établir, & l'Auteur en dit assez pour la prouver. En passant il lance quelques traits contre les *Jansénistes*, dont la secte ne faisoit que de paroître, lorsque cette Harangue (car c'en est une) fut prononcée à *Bourges* en 1650. Il remarque que rien n'a fait naître plus d'hérésies que l'innovation de *Pierre Lombard*, qui réduisit la Théologie en art, & introduisit l'usage de la traiter systématiquement & suivant les règles subtiles de la Dia-

lectique. A cette Pièce est joint un Discours fait devant le Parlement de *Bourges*. C'est un Plaidoyer contre le Decret de l'Université d'*Angers*, qui avoit ajugé une Chaire de Droit à un des compétiteurs de l'Auteur, par préférence à celui-ci.

Ces détails suffisent pour faire voir que ce volume ne le cède point aux précédens par la solidité des Ouvrages qu'il renferme, & qu'il l'emporte de beaucoup par la variété des matières, entre lesquelles il y en a de très-curieuses.

ARTICLE IX.

NOVI COMMENTARII *Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae*, Tom. II. ad Annum 1749. Petropoli, Typis Academiae Scientiarum 1751.

C'est-à-dire,

NOUVEAUX COMMENTAIRES de l'Académie Impériale des Sciences de *St. Pétersbourg*, Tome II. pour l'Année 1749, à *St. Pétersbourg*, de l'Imprimerie de l'Académie des Sciences 1751. 410. pp. 471 & 18 planches.

L'Illustre Académie des Sciences de *St. Pétersbourg* continue à enrichir les Sciences de ses excellentes productions. Après avoir donné il n'y a pas longtems les Tomes XI. & XII. & tout nouvellement le XIII. & le XIV. des anciens Mémoires, elle vient encore d'offrir au Public le second Tome des nouveaux Mémoires, dont nous tâcherons de faire connoître le mérite dans ce Journal.

Les

Les Pièces contenues dans ce Tome sont rangées suivant les différentes Classes qui composent l'Académie. La première Classe renferme les Pièces de Mathématiques: elle contient cinq Dissertations, dont la première est de Mr. *Euler* sur la réduction des lignes courbes aux arcs circulaires. La seconde, qui a pour Auteur Mr. *Krafft*, est destinée à rechercher les foyers de toutes les courbes possibles. Dans la troisième Mr. *Euler* résout le difficile problème proposé par Mr. *Fermat*. Dans la quatrième Dissertation Mr. *Winsheim* traite des nombres parfaits; & la dernière, qui est de Mr. *Krafft*, roule sur les nombres amicaux, & sur d'autres qui y ont rapport.

Dans la Classe de Physique & des Mathématiques on trouve dix Pièces, entre lesquelles la première de Mr. *Richmann* donne la construction d'un Atmomètre, ou Machine Hydrostatique propre à mesurer l'évaporation de l'eau de quelque température que ce soit, ce qui servira à établir les loix de l'évaporation. Dans la seconde Mr. *Lomaxoff* décrit un Anémomètre, qui indique les vitesses de chaque vent, & en même tems les variations de leurs directions. Les trois, quatre, cinq, six & septième sont de Mr. *Richmann*; la troisième recherche la raison pourquoi l'eau qui a plus de profondeur, s'évapore plus dans des vases d'une matière homogène, que celle qui a moins de profondeur. La quatrième renferme les observations sur l'évaporation de l'eau dans l'air froid, & les conséquences qu'on en peut tirer. Dans la cinquième il décrit ses expériences sur la compression de l'air, surtout par l'eau gelée dans des bombes; & dans la sixième Dissen-

tation il montre l'usage de la loi de la diminution de la chaleur pour définir une température moyenne de l'air dans un certain intervalle de tems, & il donne un nouvel Instrument Météorologique pour servir à trouver cette température moyenne. La septième traite d'un Baromètre dont l'échelle de variation peut être augmentée de beaucoup : il y a joint ses pensées sur une Balance Barométrique & sur un BaromètreHydraulique. Les trois dernières Pièces sont de Mr. *Kratzenstein*, qui dans la huitième donne la description d'une Balance pour servir à l'usage de la Géographie & de la Marine, par le moyen de laquelle il croit qu'on peut trouver l'élevation du Pole sans Observations Astronomiques. Dans la neuvième il décrit une Rame de nouvelle invention, propre aux grands vaisseaux. La dixième & dernière contient la description d'une Horloge & des Montres de poche, qui continuent leurs mouvemens lorsque le poids est élevé, ou le ressort plus tendu.

Dans la première Dissertation de la Classe de Physique, Mr. *Krafft* donne ses expériences sur la végétation des Plantes, & les conséquences qu'on en peut tirer. Dans la seconde Mr. *Kaau-Boerhaave* y communique une Observation Anatomique sur un Muscle extraordinaire de la poitrine, qu'il a trouvé dans divers cadavres. Dans la troisième Mr. *Kraschenninnikow* traite d'un Erable à feuilles longues, cordées & de forme de scie inégales. La dernière Dissertation, qui est de Mr. *Steller*, traite des Animaux marins.

La Classe d'Astronomie ne contient que deux Dissertations : la première renferme l'Observation

nion que Mr. *Heinsius* a faite à *Leipzig* d'une Eclipsé partielle de la Lune arrivée le 8 Août 1748. nouveau style. Mr. *Popow* trace dans la seconde la méthode d'observer les Eclipses des Corps éclairés.

Examinons présentement quelques Dissertations de plus près. Le célèbre *Hales* rapporte, dans sa *Statique des Végétaux*, une expérience par laquelle il avoit tâché de trouver la densité de l'air: il avoit pris pour cet effet, un tuyau de verre, qu'il renferma dans une bombe: il remplit ensuite cette bombe d'eau, & l'exposa en hiver à l'air; l'eau s'étant gelée, la bombe creva, & Mr. *Hales*, après avoir examiné l'épaisseur & la dureté de cette bombe, calcula la force avec laquelle l'air contenu dans le tuyau avoit été comprimé. Mr. *Richmann* a cru que cette manière d'argumenter pourroit sembler douteuse, c'est pourquoi il résolut de faire lui-même cette expérience, surtout sachant que Mr. *Kratzenstein* l'aideroit; & il l'a faite de façon que l'espace de l'air comprimé pouvoit être facilement comparé avec l'espace de l'air qui avoit été dès le commencement dans le tuyau de verre. Voici ce que cette expérience lui a appris: 1. que l'air qui nous environne, ne peut se réduire par la plus forte pression qu'à occuper un espace 120 fois moindre que l'espace qu'il avoit occupé auparavant: 2. que ce même air comprimé par l'eau gelée, occupe un espace 300 fois moindre qu'il n'occupoit avant: 3. il a encore remarqué que quelques morceaux de la bombe crevée par la force du froid de l'eau gelée, avoient été jettés à quelques pas du lieu qu'elle occupoit. Il seroit à souhaiter que le tems & les

autres circonstances eussent permis à l'Auteur de rechercher, si par une pression encore plus forte l'air pouvoit être réduit dans un plus petit espace, ou non ; car si cette première proposition est vraie, il paroît qu'on n'a pas encore découvert jusqu'où l'air peut être comprimé, au-lieu que si la dernière est bien avérée, on doit croire qu'on l'a découvert.

Dans la Dissertation sur la *Végétation des Plantes* Mr. *Krafft* donne les expériences qu'il a faites sur la végétation des Fèves, des Pois, &c. Ces expériences sont faites avec toute la précaution & la circonspection possibles. Nous ne saurions y suivre l'Auteur, c'est pourquoi nous nous bornerons à rapporter simplement les conséquences qu'il a su en tirer. D'abord Mr. *Krafft* soutient contre Mr. de *Fontenelle*, qu'il y a une différence entre les grains de semence & les crûs, & à cette occasion il redresse plusieurs endroits du *Spécimen de la Nature* sur la végétation des Plantes. Il prouve aussi contre Mr. *Maschenbroek*, que les Insectes attaquent les fèves de *Turquie*, ainsi que les autres légumes. *Antoine Le Grand*, dans son *Histoire de la Nature*, assure que le célèbre *Baron de Verulam* croyoit que les concombres & les fèves devenoient plus déliés & plus tendres, si, avant que de les semer, on en fait trempier la graine dans du miel ou dans du lait. Mr. *Krafft* réfute cette idée, & prouve encore contre ce Naturaliste, que la limaille de fer ne contribue en rien à la végétation : mais il est cependant de l'avis de *Le Grand*, cité par *Gasfendi* & *Keyser*, que la chair, ou les cornes, ou quelque autre partie que ce soit d'un animal, peut

vent exciter la végétation des Plantes, quoique notre savant Académicien avoue n'en avoir jamais fait lui-même l'expérience. Le phénomène le plus merveilleux qui se rencontre dans toutes les Plantes, & qui a le plus exercé les Physiciens, est de savoir, pourquoi les racines sont toujours poussées en bas tandis que les germes s'élèvent en haut. Mr. *Krafft* rapporte les raisons que plusieurs Savans ont données de ce phénomène, mais il avoue qu'elles ne le satisfont pas, & essaye de l'expliquer par des forces qu'il nomme *animales*, & par d'autres forces de gravité, d'élasticité & d'attraction, qu'il croit pouvoir se trouver dans la Nature: il veut cependant qu'on ne regarde cette explication que comme une simple conjecture, jusqu'à ce que le tems, ce grand maître, répande plus de clarté sur la Science des Choses Naturelles.

Ce qu'il dit des Grains, des Germes, & des propriétés des Racines est plus certain, quoique selon lui on ne puisse pousser encore fort loin l'application mécanique de leurs propriétés. On ne peut lire qu'avec beaucoup de plaisir les raisons que l'Auteur donne de tout ceci dans sa Dissertation, où il étale beaucoup de savoir. Il prouve encore que l'eau pure, qui n'est que peu ou point du tout salée, est la meilleure nourriture des Plantes, & que l'esprit de vin ne sert nullement à augmenter cette nourriture, comme le P. *Regnaud* nous l'a voulu persuader dans ses *Entretiens Physiques*: mais il suspend son jugement sur ce que *Cardan* & *Bacon* ont avancé, que l'huile & le vin de Malvoisie accélèrent la végétation. Il traite aussi de la végétation des Ongles

& des Cheveux, & finit sa Dissertation en adoptant le partage des Plantes qu'a fait *Honor. Fabry*, en les divisant en celles qui croissent dans la Terre, sur d'autres Plantes, & dans des Animaux.

Notre savant Académicien a joint à cette Dissertation un Supplément, dans lequel il rend compte de l'expérience qu'il a faite sur un oignon suspendu en l'air, & qui germe de soi-même, de la même manière que l'avoit déjà proposée le Chancelier *Bacon Art. 9. Cent. 1. Silva Silvar. S. Histor. Natural.* Il a trouvé que le poids de l'oignon avoit diminué tous les jours depuis le 26 Janvier jusqu'au 16 Mai, qu'il a fini l'expérience, à cause que les pointes de tous les germes s'étoient non seulement corrompues, mais aussi sechées. Du reste Mr. *Krafft* a eu soin que pendant tout le cours de l'expérience, rien d'humide n'ait touché l'oignon.

Si nous avons pu rapporter dans cet Extrait tout ce qui se trouve d'utile, de curieux, & d'amusant dans ce Volume, nous nous serions arrêtés à chaque Dissertation qu'il renferme, mais il a falu faire choix pour ne pas passer les bornes prescrites à nos Extraits. Nous tâcherons encore de faire connoître la Dissertation de Mr. *Steller* sur les Animaux marins, qui est écrite avec tant de goût & tant d'art, qu'on ne sauroit rien ajouter au travail de cet Académicien. Il y donne la description de la Vache & de la Loutre marines, de l'Ours & du Lion marins, & les décrit avec toute l'exactitude possible; il expose chacun de leurs membres en particulier, assigne la situation, la grandeur & la proportion de ces membres, & tâche

che surtout de donner une idée claire & distincte de la forme extérieure de ces animaux. L'Auteur examine encore autant que les circonstances le lui ont pu permettre, la structure de leurs parties internes; fait voir le rapport qu'elles ont entr'elles, & en quoi elles diffèrent; & essaye de découvrir par-là le mécanisme & la nature de l'Animal: il recherche l'usage de ses parties pour la Table & la Pharmacie; & traite enfin des mouvemens de la nature & des inclinations de ces Amphibies. Avant que d'entrer en matière Mr. *Steller* remarque que des animaux transportés d'un climat dans l'autre, changent presque toujours leur espèce; ce qu'il prouve par l'exemple des Chevaux, des Brebis, & des Ecrevisses: il divise les Vaches marines en trois espèces suivant leur grandeur, & indique les lieux où se trouve chacune de ces espèces; il rend compte pourquoi ce seul Amphibie ne se rencontre pas uniquement dans l'Océan, mais aussi dans différens Lacs.

Notre Académicien nous apprend que ces quatre espèces d'Animaux marins qui font le sujet de la Dissertation, ne sont connus que depuis un peu plus d'un demi-siècle. Le premier qui ait fait mention de la Loutre marine est *Margrave*, mais il n'en a parlé que peu & obscurément. *Dampier* de-même est le premier qui ait fait connoître le Lion & l'Ours marins: il a aussi donné une description de la Vache marine, quoique d'autres l'ayent donnée avant lui; mais Mr. *Steller* fait tant de cas de la description que ce Voyageur en a faite, qu'il ne balance pas à le préférer à tous les autres qui ont parlé de cet animal.

Dans la description de la Vache marine Mr.

Steller relève & corrige les erreurs que différens Auteurs ont commises à son sujet. Il dit d'abord que ce n'est point le Bœuf de Mer dont parle *Aristote*, puisque la Vache marine ne va pas paître sur la Terre ; qu'elle n'est pas couverte de poil comme on veut nous le persuader ; qu'elle n'a pas d'ongles semblables à ceux de l'Homme ; qu'elle ne remonte pas les Rivières, & ne se tient pas sur les rochers ; qu'elle n'est nullement rusée, mais plutôt stupide & fort goulue. Il soutient que les Pierres qu'on nomme *Manati*, sont les machoires : il se fonde sur la description que *van Dale* en a donnée dans sa *Pharmacologie*. Notre Auteur y a joint la description d'un Insecte qui tourmente beaucoup cet Animal.

Dampier a été le premier qui a vu & décrit l'Ours marin. Notre Académicien donne de bonnes raisons de ce que cet Animal change de demeure en certains tems de l'année, comme les Oyes & les Cygnes le font entre les Oiseaux, & les Truites entre les Poissons. Après avoir décrit sa forme externe & sa structure interne, son genre de vie, & rapporté comment on le prend, *Mr. Steller* passe à l'Île de *Ferdinand*, où *Dampier* a vu les côtes couvertes de troupeaux innombrables de Vaches marines, de Lions & d'Ours marins ; d'où il conclut deux choses, savoir que les Animaux marins de la partie Australe du Monde, sont les mêmes que ceux qui se trouvent dans l'hémisphère Boréal sous un même degré de Longitude, ou qui ne diffère pas beaucoup : que les Ours marins des Terres de *Kamschat* passent leur hiver dans la partie Boréale sous le même degré. Le Lion marin ressemble fort à l'Ours marin, tant

sant pour la forme externe, que pour la structure & la constitution des viscères; mais Mr. *Steller* remarque que la différence qu'on découvre du premier coup d'œil, consiste dans la taille, car le Lion est deux fois plus grand que l'Ours; dans la couleur du poil, qui est différente; & dans ce que le mâle a une crinière. La différence est plus sensible encore à l'égard des inclinations de ces animaux; & quoique tous les deux soient toujours prêts à se lancer sur leurs ennemis, l'Ours cependant est plus hardi, & fait plutôt par adresse, ce que le Lion ne fait que par la force & le poids de son corps. L'Ours aime fort sa femelle & ses petits, mais il en agit tyranniquement à leur égard; au-lieu que le Lion honore beaucoup sa compagne, mais néglige les tendres fruits de son union. On trouve encore plusieurs autres choses curieuses dans la Dissertation même, à laquelle nous renvoyons le Lecteur.

À l'égard de la Loutre marine Mr. *Steller* remarque que c'est le même animal dont *Marco grave* a parlé sous le nom de *Loutre du Brésil*, & il se fonde sur les marques caractéristiques que ce Voyageur nous a données de cet animal, qui sont entièrement les mêmes que celles qui se trouvent dans celui dont parle notre Académicien; comme sa grandeur, semblable à celle d'un Chien médiocre; sa tête un peu ronde, comme celle d'un Chat; son nez aigu, ses yeux ronds & noirs, ses oreilles un peu rondes, sa barbe; ses pieds fendus en cinq doigts, armés d'ongles aigus & noirs; son poil doux & noir; son cri pareil à celui d'un jeune Chien; & qu'il vit d'hommar. Après avoir répondu aux objections qu'on pour-

roit

roit former contre l'opinion de l'Auteur, il s'attache à prouver que la Loutre marine n'est pas le Castor ; voici les raisons qu'il en allègue. C'est premièrement que cet Animal n'est pas pourvu d'un réservoir pour contenir le *Castoreum* ; en second lieu qu'il a une queue couverte de poil comme les Loutres ; & enfin que ni la forme , ni l'ordre de ses dents , ni la constitution des viscères, ne conviennent nullement avec celle du Castor.

Après avoir fini la description des parties externes & internes, Mr. *Steller* nous donne quelques observations sur la nature de ces animaux , qui prouvent que ce que certains Anatomistes ont avancé touchant la membrane commune des muscles , qu'ils disent tirer son origine du pannicule charnu , est faux. De-là notre savant Académicien passe à l'histoire des inclinations de la Loutre marine : il décrit la beauté de sa forme , rend compte des raisons pour lesquelles son prix diminue quelquefois , & que d'autres fois il augmente : il rapporte comment & dans quel tems on la prend ; il parle de sa ruse , de sa manière de nager , de son accouplement & de son amour pour ses petits : enfin il nous apprend quel usage on fait de ses os & de sa peau , & comment on la prépare. Si on joint à la description de Mr. *Steller* les Planches qui représentent ces animaux , on ne sauroit manquer d'en acquérir une idée très-claire & très-distincte, tant l'habileté du Graveur répond bien aux vues de l'Auteur.

Voyons encore quels soins Mr. *Kratzenstein* s'est donnés pour se rendre utile à la Navigation, par l'invention d'une Machine par le moyen de la-

laquelle il veut faire avancer un Vaisseau dans un tems de calme. Le calme est souvent aussi fatal à ceux qui naviguent sur mer que le tempête, surtout lorsque les Vaisseaux en sont surpris sous la Zone torride. Ils restent quelquefois deux ou trois jours immobiles ; & comme pendant le jour ils ont le Soleil dans le Zénith, les planches du Vaisseau se dessèchent, les ponts se fendent, la poix se fond & découle, l'eau que l'Equipage doit boire se gâte, l'air qui n'est pas rafraîchi se corrompt par les exhalaisons, & rend l'Equipage malade. Lorsque le vent fait ensuite pancher le Vaisseau en cet état, il fait bientôt eau & fatigue par là beaucoup l'Equipage, jusqu'à ce que les fenêtres soient bouchées. Il arrive aussi qu'un Vaisseau à la vue du Port n'y sauroit entrer faute de vent, en sorte qu'il est arrêté quelquefois pendant plusieurs semaines. Tous ces inconvéniens ont engagé divers Savans à rechercher des moyens propres à y obvier. Il n'y a pas longtems que l'Abbé *Masson* présenta au feu Comte de *Saxe* le modèle d'une Rame, dont on pourroit se servir sur les Vaisseaux de guerre, & par le moyen de laquelle on se procureroit une force quatre fois plus grande que celle qu'on se procure avec des rames ordinaires : & comme cette invention, quoique très-utile, n'a pas été rendue publique, Mr. *Kratzenstein* a inventé une Machine qui donne une force cinq fois supérieure à celle des rames ordinaires ; en sorte que huit hommes peuvent faire avancer un Vaisseau d'une grandeur médiocre, presque une mile d'*Allemagne* dans l'espace de deux heures, comme il le prouve par le calcul qu'il y a joint.

A R.

ARTICLE X.

DUÆ EPISTOLÆ S. *Clementis Romani*, Discipuli *Petri Apostoli*, quas ex Codice Mance scripto Novi Testamenti Syriaci nunc primū erutas, cum Versione Latinā adpositā, edidit *Jo. Jacobus Wetstenius*.

C'est-à-dire :

DEUX EPIÎRES de *St. Clément le Romain*, Disciple de l'Apôtre *St. Pierre*, tirées d'un Ms. Syriaque du Nouveau Testament, & publiées pour la première fois avec la Version Latine par *Mr. Jean Jacques Wetstein*, 1752. fol. pp. 27. sans les Prologomènes qui en ont 10.

NOUS avons dans le précédent Tome de ce Journal averti le Lecteur, que *Mr. le Professeur Wetstein* avoit enrichi son Edition du Nouveau Testament Grec de deux Epîtres de *St. Clément*, qui n'avoient pas encore été publiées dans aucune Langue, & nous nous sommes en même tems engagés à faire connoître le contenu de ces Epîtres : nous allons maintenant dégager notre parole.

Ces Epîtres sont imprimées en deux colonnes, dont l'une contient le Texte Syriaque, & l'autre la Version Latine de *Mr. Wetstein*, qui nous apprend dans les Prologomènes qu'il a placés à la tête de ces Epîtres, que de retour à Amsterdam d'un voyage de Londres, fait il y a six ans, pour collationner le Texte Grec du N. T. sur

sur un Ms. *Syriaque* de la seconde Version, il lui vint dans l'esprit que s'il pouvoit avoir en propre un Ms. de cette Version pour la consulter lorsque bon lui sembleroit, il seroit par-là même en état d'en tirer meilleur parti, & d'y remarquer bien des choses qui peut-être lui étoient échappées faute de tems dans cette collation. Il fit part de cette pensée à Son Excellence Mr. *Porter*, actuellement Ambassadeur de la *Grande-Bretagne* à la *Porte Ottomane*, qui s'est donné tant de soins, que par le moyen du Consul de la Nation *Angloise* à *Alep*, il a enfin recouvré un pareil Ms. & l'a envoyé à Mr. *Wetstein*.

Le premier volume de ce Ms. contient les quatre *Evangelies* en Langues *Syriaque* & *Arabe*, mais en caractères *Syriaques*, & la Version *Arabe* est placée par-tout à côté de la *Syriaque*. Mr. *Wetstein* observe que les leçons de l'Eglise sont marquées en lettres rouges au commencement du Livre & dans le texte même, & il donne le partage qui s'en trouve dans le Ms. des *Evangelies*. Il a aussi trouvé à la fin de l'*Evangelie* de *St. Jean*, en caractères *Arabes*, que ce premier volume du Ms. avoit été copié en entier de la main d'*Ebed Elatim*; & au commencement du volume il y a en *Arabe* écrit en caractères *Syriaques*, que l'an de J. C. 1656 *Alep* fut pris par le *Bacha*.... après un siège de quinze jours. Le nom du *Bacha* y avoit été marqué trois fois, mais autant de fois effacé. On voit encore à la fin du Livre le nom d'*Elatim* avec l'an 1908 des *Grecs*, qui répond à l'année 1596 de l'Ere *Chrétienne*, & on trouve écrit d'une autre main au revers de la page l'an 1970 des *Grecs*.

Le

Le second volume contient les Actes des Apôtres, trois Epîtres Catholiques, & quatorze Epîtres de *St. Paul*, avec les leçons de l'Eglise, de-même que dans le premier volume. On trouve après cela une note, qui apprend par qui ce second volume du Ms. a été écrit, & le tems & le lieu où il l'a été. C'est à *Merdin* qu'un Moine nommé *Cupar* l'écrivit l'an 1469; sur quoi Mr. *Weistein* remarque qu'il paroît par cette note que ce Ms. a été écrit dans la même ville d'où est sorti *Moïse Mardenus*, qui le premier a donné à *Vienne* en 1555 une Edition *Syriaque* du N. T. Ce *Mardenus* est le même dont nous avons quelques Lettres écrites en *Syriaque* à *André Masius*, imprimées & publiées à *Berlin* en 1673 par les soins de *A. Muller*. Notre savant Professeur possède deux Lettres de *Mardenus*, qui n'ont jamais été imprimées. Viennent ensuite dans le même Ms. quatre Epîtres Catholiques & deux de *St. Clément*, mais sans que les leçons de l'Eglise y soient marquées. Quelques notes sur les Actes & les Epîtres Catholiques, & les préfaces des quatorze Epîtres de *St. Paul* terminent ce volume.

Le Ms. qui à l'exception de l'Apocalypse contient tous les Livres du N. T. est écrit sur du papier : il ne contient pas la seconde Version *Syriaque*, mais la première, qui a souvent été imprimée, & qui y est nommée, au commencement des Evangiles, *Versio simplex* : ce n'est pas celle-là que Mr. *Weistein* cherchoit, il se félicite néanmoins de l'avoir trouvée, à cause qu'il s'est vu en état de corriger par son moyen plusieurs fautes d'impression. Mais ce qui lui a surtout fait plai-

Janvier, Février & Mars, 1753. 181

plaisir, c'est d'avoir trouvé dans ce Ms. les deux Epîtres de *St. Clément*, qui n'avoient jamais été publiées, & qu'il donne pour la première fois. Il espère d'ailleurs que les Savans pourront se contenter des *Variantes* qu'il a données, tirées de la seconde Version *Syriaque*, en attendant que Mr. *Assmann* publie cette Version entière sur les beaux & anciens Mss. de *Rome* & de *Florence*, comme nous l'a fait espérer le célèbre *Blanchini*.

Après la description générale du Ms. Mr. *Wetstein* passe aux Epîtres de *St. Clément* même, qui en font la partie la plus curieuse; & il s'attache d'abord à prouver par les témoignages de *St. Jérôme* & de *St. Epiphane*, qu'elles sont authentiques. Ces témoignages devenus clairs, par la publication de ces deux Epîtres, étoient autrefois autant d'énigmes pour le Père *Petau* & pour d'autres, qui croyoient qu'il falloit les entendre des deux Epîtres de *St. Clément* écrites aux *Corinthiens*, quoique le nom de *Samson*; ni le long Sermon sur la Virginité ne s'y trouvassent point. *Beveridge* & *Cave* ont commis la même erreur, & ce dernier avoue qu'il ne sait ce que *St. Jérôme* a voulu dire en parlant des Epîtres de *St. Clément*. *Geoffroy Wendelin* s'est avancé jusqu'à dire que le Sermon de *St. Clément* dont parle *St. Jérôme*, devoit se chercher dans ce qui nous manque de cette partie de la seconde Epître aux *Corinthiens*, & dont il ne doutoit pas que *Clément d'Alexandrie* ne nous eût beaucoup conservé. *Colomiés* approuve & confirme cette conjecture par le témoignage d'*Epiphane*. Voilà tout ce que Mr. *Wetstein* a pu trouver dans d'autres Ecrivains en faveur de l'authenticité de ces

Tom. I. Part. I.

L

Epi-

Epîtres: voyons présentement les argumens qu'il tire des Epîtres mêmes de *St. Clément*.

Mr. *Weststein* convient d'abord, qu'après avoir lu plusieurs fois ces Epîtres avec attention, il n'y a rien trouvé qui ne fût digne de leur Auteur, qui au commencement & à la fin de chacune d'elles est qualifié de *Disciple de l'Apôtre St. Pierre*, & c'est aussi sous la même qualité qu'*Origène* le désigne quelque part. Il paroît que ces Epîtres ont été originairement écrites en Grec, par ces paroles qui s'y trouvent: *εγραψα, εγραψα, ειδωκε, ταυτα, γραψα, διαβηκ, αγραψα*, & par les allusions faites à d'autres, comme *φιλαδελφια, φιλοτινια, φιλαργυρια, φιλαπρωτια, παριστιδα*, &c. L'Auteur se sert même de la Version des *LXX.* dans les passages où elle diffère de l'*Hébreu*; il cite aussi l'Histoire de *Susanne*, que nous n'avons aujourd'hui que de la Version de *Theodotion*, fort postérieur à *St. Clément* (*). D'ailleurs, le style de *St. Clément*, la doxologie dans le milieu d'une Epître, l'abondance des paroles, la façon de raisonner, & de citer des exemples, répondent tout à fait selon Mr. *Weststein* aux Epîtres aux *Corinthiens* du même Saint, excepté que dans les Epîtres, dont nous parlons, *St. Clément* semble presser davantage son sujet. Les mœurs vraiment Apostoliques, qui brillent par-tout, comme la simplicité, la modestie, l'esprit de frugalité, la gravité, la douceur, fournissent une

(*) Mr. *Weststein* nous apprend qu'en ayant surseoir la version de cette histoire par les *LXX.* comme l'assurent *Origène* & *St. Jérôme*, & il le prouve par un Ms. des *Prophètes* qu'il a collationné au Collège de *Louis le Grand* à Paris, & qui avoit appartenu autrefois au Cardinal de *Rocheaucault*.

nouvelle preuve de leur ancienneté. On n'y fait aucune mention de Hiérarchie ou d'Autorité Ecclésiastique, de Moines, ni de Convents; on n'y trouve aucun terme, ni aucune façon de parler inventée & autorisée par les Conciles, rien d'hétérodoxe: au contraire, quoique ces Epîtres soient uniquement destinées à traiter des mœurs du Clergé, on y voit cependant par ce qui est dit vers la fin de la première, (paroles auxquelles Mr. Wetstein prie les Lecteurs de faire attention) des Ouvriers, qui imitent le PÈRE, le FILS & le ST. ESPRIT; que *Clément* n'étoit pas imbu des opinions de *Sabellius*, ni de *Sabin*. St. *Basile* rapporte un passage de notre Auteur, où se trouvent ces mêmes paroles, par lesquelles le célèbre *Bull* prétend que St. *Clément* a réfuté les *Arriens*, & soutenu le *monisme*. St. *Clément* ordonne dans un autre endroit, que les vieilles femmes aient à laver les pieds aux hommes, sur quoi Mr. *Wetstein* remarque qu'on ne trouve guères de traces de cet usage après les tems des Apôtres. Enfin la distinction que l'Auteur de ces Epîtres fait dans la première des Pasteurs ou Anciens en deux classes, & au commencement de la seconde Epître entre ceux qui sont en état de porter la parole, d'insinuer & d'exhorter une famille, & ceux qui ne le sont pas, ne sauroit être rapportée à aucun autre tems, qu'à celui où ceux qui se trouvoient à la tête des Eglises étoient des *Grecs*, ou des *Juifs*; qui n'avoient pas une assez grande connoissance de la Langue *Latine* pour se faire entendre des *Romains*. Quoique le sçavant Editeur se soit bien acquitté de la tâche qu'il s'étoit imposée, & qu'il ait toutes parts fait voir, il est évident

anoblins que d'autres trouveront dans ces mêmes Epîtres de nouvelles preuves pour en confirmer l'authenticité.

On trouvera peut-être que l'Auteur de ces Epîtres fait paroître un peu trop de partialité sur l'article du Mariage, en élevant trop haut le Célibat, lorsque dans sa première Epître il dit que les Vierges saintes occuperont une place plus distinguée dans le Ciel, que les personnes mariées qui se seront attachées à la Sainteté; & qu'il interdit avec trop de sévérité tout commerce avec les femmes. Cette opinion ne court pas risque d'être fort goûtée aujourd'hui; & quoique Mr. *Wetstein* convienne que *Luther* pensoit autrement que *St. Clément*, il croit cependant qu'il n'est nullement prouvé que ce dernier ait mal pensé: car lorsqu'on se refuse les plaisirs permis, dans la vue de se mettre mieux en état de vaquer aux devoirs que l'Evangile nous prescrit, & aux affaires de l'Eglise, pourquoi celui qui s'en abstient dans de telles vues, ne s'attendroit-il pas à une plus grande récompense dans l'autre Vie, que ceux qui ont déjà reçu une partie de leur salaire dans celle-ci? Du reste *Clément* n'ordonne pas de passer sa vie dans le célibat, en défendant le mariage, comme il paroît évidemment par plusieurs passages de ces Epîtres, & par un autre que *Denis Barsalibi* lui attribue, & qui est rapporté dans la *Bibliothèque Orientale* de Mr. *Assermann* T. II. p. 155. Si l'on dit que le conseil de *St. Paul* n'étoit bon que pour les tems de persécution, que cet Apôtre avoit en vue, Mr. *Wetstein* répond que rien n'empêche que l'on ne dise que *St. Clément* a eu en vue les mœurs déréglées des fem-

femmes *Romaines*. Que l'on considère le luxe & l'impudicité des femmes de ce tems-là , la facilité avec laquelle elles se séparoient de leurs maris , & l'impunité de l'adultère , & l'on trouvera assez de raisons pourquoi ce saint homme vouloit que des hommes sages & prudents s'abstinsent d'un commerce trop familier avec les femmes. *St. Clément* lui même est mort, sans avoir été marié, selon le témoignage de *St. Ignace* : & non seulement ceux à qui il adresse son Epitre ont passé leur vie dans le célibat , mais aussi la plus grande partie des Sénateurs *Romains* l'ont préféré au mariage , auquel on n'a pu même les faire résoudre ni par des loix, ni par des peines ; & tout ce qu'ils alléguoient pour s'excuser, c'étoit la mauvaise vie des Dames de *Rome* , comme le disent expressément *Dion Cassius* aux Livres LIV. & LVI. de son *Histoire* , & *Juvénal* en plusieurs endroits de ses *Satyres*.

Mr. *Wetstein* n'est pas surpris que la Discipline de *St. Clément* ne plaise point , il croit que son austérité est cause que ces Epîtres sont restées dans l'oubli depuis tant de siècles. Ceux qui dominoient dans l'Eglise , dit-il , n'ont pas toujours conformé , quoi qu'ils en dissent , leurs mœurs & leurs opinions à la doctrine anciennement reçue , mais ils ont plutôt tâché d'accommoder cette doctrine à leurs opinions & à leurs mœurs : & lorsqu'ils ont trouvé une différence trop marquée dans les écrits des Anciens , ils ont employé la violence en brulant ces écrits , comme il arriva à ceux de *Théodore de Mopsueste* quelques siècles après sa mort : ou sous prétexte d'éviter le scandale qu'ils auroient pu causer aux bonnes

nées, ils les ont soigneusement cachés, & même supprimés tout-à-fait.

Il convenoit cependant fort peu, surtout à ceux qui se disoient partisans des Traditions antiques, d'en agir de cette manière à l'égard des Epîtres de *St. Clément*; puisque selon le témoignage de *St. Irénée* ce Père avoit vécu du tems des Apôtres; conversé avec eux, & recueilli de leur bouche la doctrine qu'ils professent; & que par conséquent il avoit été témoin oculaire de la tradition (*παράδοσις*); mais le Clergé ne souffroit qu'avec une extrême impatience, qu'on lui interdît un commerce trop familier avec les femmes; qui prissent occasion du pouvoir qu'elles avoient acquis sur l'esprit des hommes de s'ingérer dans les affaires de l'Eglise: car suivant *Porphyre* & *St. Jérôme*, avant *Constantin le Grand*, les femmes dominoient dans l'Eglise, & les Evêques en conférant l'Ordre de la Prêtrise avoient moins d'égard à ceux qui étoient dignes de cet honneur par leur savoir & par leurs mœurs régulières, qu'à la recommandation du sexe. Il n'est pas étonnant non plus, dit *Mr. Westein*, que les Prêtres méprisassent & rejettassent ces Epîtres; qui enseignent à vivre dans la frugalité & dans la mortification; & qui ne font aucune mention d'Autorité Ecclésiastique; puisque même de nos jours le moindre Curé croit que les meilleurs morceaux appartiennent à sa table, & que pour le spirituel il représente un Apôtre ou un Prophète.

Il n'est nullement à craindre, dit le savant Editeur, que ces Epîtres, maintenant rendues publiques, retombent jamais dans l'obscurité d'où elles sont tirées; mais il l'est bien plutôt, que leur au-

autorité ne soit guères respectée de ceux qui, à cause de l'incompatibilité des préceptes qu'elles renferment avec la conduite de leur vie, sont intéressés à les croire fausses. Mr. *Weststein* n'entreprendra cependant pas de rompre une lance avec ceux qui prétendront que le hazard ou la négligence, & non un dessein formé de les ensevelir dans l'oubli, ont été les seules causes de ce que ces respectables monumens de l'Antiquité n'ont pas été publiés plutôt.

On pourroit dire encore que si *St. Clément* est l'Auteur de ces Epîtres, ce saint homme s'est arrêté à des choses indifférentes ou à des minuties ; comme quand il dit dans la seconde, qu'il convient de tenir la main dans son habit quand on parle en public. Mais Mr. *Weststein* remarque qu'on auroit tort de le reprendre de cela, puisqu'on ne blâme pas ce que *St. Paul* a dit de la chevelure des hommes & du voile des femmes, & qu'on auroit d'autant plus tort, que selon le témoignage de *Quintilien*, comme *Saumaïse* l'a aussi remarqué, les anciens Orateurs Grecs & Latins tenoient les mains dans leurs habits en récitant leurs harangues, & employoient d'autres gestes que ceux des mains. On ne sauroit non plus, je pense, blâmer *St. Clément* de ce qu'il a voulu bannir de la conversation familière, (car c'est d'elle qu'il parle) tout fard, toute affectation & ostentation.

Mr. *Weststein* continue à lever toutes les difficultés qu'on pourroit rencontrer dans ces Epîtres, & qui seroient capables d'en rendre l'authenticité suspecte. Dans la première *St. Clément* nomme l'Eucharistie *divine*, & dans la seconde

il qualifie *St. Paul* de *divin*, le *divin St. Paul* ; sur quoi *Mr. Wetstein* remarque que ces expressions ne doivent choquer personne, puisque *Denis l'Aréopagite* fait aussi mention de la divine Eucharistie, & que cette façon de parler étoit reçue dans l'Eglise. Nous souhaiterions cependant que notre Professeur eût allégué un autre exemple que celui qu'il tire de *St. Denis*, puisqu'à juger sans prévention on ne sauroit douter que dès le neuvième siècle, & même auparavant, les écrits qui nous restent de ce Père n'aient passé pour supposés. A l'égard du titre donné à *St. Paul* *Mr. Wetstein* remarque après *Plutarque*, que les *Romains* appelloient *divins* non seulement des discours, des coutumes & d'autres choses, mais aussi des hommes : sur quoi il est tenté de corriger un passage de l'Epître de *St. Clément aux Corinthiens* l. 5. où il voudroit qu'on lût τὰς θείας ἀποστόλους, au-lieu de τὰς ἀγαθὰς ἀποστόλους : *Junius* corrigeoit τὰς ἀγίας ἀποστόλους, mais ne vaudroit-il pas mieux lire τὰς ἀγαθὰς θείας τε ἀποστόλους ? *Mr. Wetstein* tire de ces paroles cette conséquence : c'est que puisque *St. Clément* parle honorablement de *St. Paul*, les X. Livres des *Recognitions* qu'on attribue à ce Père, ne sont pas de lui, vu que *St. Paul* y est non seulement repris, mais qu'on y parle aussi de lui avec mépris, enforte qu'on ne peut guères disconvenir qu'ils n'aient eu quelque hérétique pour Auteur.

Il reste à *Mr. Wetstein* à rechercher l'utilité qu'on peut retirer de ces Epîtres, & c'est à quoi il employe le reste de ses Prolégomènes. D'abord elles nous fournissent une preuve de l'ancienneté de plusieurs Livres du N. T. puisque *St. Clément*

ment

ment en cite par-ci par-là des passages, ou qu'il se sert de paroles manifestement tirées des *Evangelies*, & des *Epîtres* de *St. Paul* & de *St. Jacques*. Mr. *Wetstein* soupçonne aussi que le nom de *Frères vierges*, qui a été fort usité ensuite par les *Ecrivains Ecclésiastiques*, est tiré du 4. vers. du Chap. XIV. de l'*Apocalypse*; & il croit que ces passages de *St. Clément* valent seuls, ou du moins égalent tout ce que le célèbre *Lardner* a ramassé pour démontrer la crédibilité de l'*Evangelie*. Il paroît aussi de ce que l'*Evangelie* de *St. Jean* est cité, que cet Apôtre n'avoit pas cent ans lorsqu'il l'écrivit, puisqu'il faudroit sur ce pied-là qu'il l'eût composé après la mort de *St. Clément*, au-lieu que ce fut longtems auparavant: & les inscriptions des *Mss. Grecs* qui portent que cet *Evangelie* a été écrit trente-deux ans après l'Ascension de J. C. (ce qui est à peu près le tems où *St. Paul* a fait mention de *St. Clément* dans son *Epître* aux *Philippiens*) approchent le plus près de la vérité. Mr. *Wetstein* ajoute qu'il n'y a d'ailleurs aucune raison qui eût pu obliger *St. Jean* à différer la publication de son *Evangelie*.

On voit en second lieu dans ces *Epîtres*, outre l'ancienneté des *Livres* du N. T. de quelle autorité ils étoient chez les anciens *Chrétiens*, & Mr. *Wetstein* fait voir que cette autorité est égale à celle qu'ils attribuoient aux *Livres sacrés* du V. T. quoiqu'il avoue qu'il ne se souvient pas d'avoir lu que les Apôtres mêmes leur aient attribué une autorité semblable. Il veut qu'on remarque en troisième lieu ce qui est dit dans la première *Epître* touchant l'exorcisme des Démon, où il semble que ces façons de parler,

chasser les démons & guérir les malades, sont presque synonymes, & que *St. Clément* a voulu expliquer par la dernière ce que signifie la première; mais il est incertain si ce Saint attribue aux prières, qu'il veut qu'on fasse à ce sujet, une vertu ordinaire ou extraordinaire, & miraculeuse, telle que le fut celle qui se trouva dans les prières de J. C. & des Apôtres. D'ailleurs ce qu'il dit sur cela, se trouve aussi dans les *Reconnitions* qu'on lui attribue, & dans *St. Irénée*, *St. Cyprien*, *Origène*, *Minutius Felix*, & autres Pères postérieurs de l'Eglise. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la manière dont *St. Clément* veut qu'on agisse, est à couvert de tout soupçon d'intérêt & de fraude, puisqu'il dit expressément, qu'on ne doit pas se faire payer les services rendus aux malades, parce que les dons qu'on a reçus de Dieu gratuitement, doivent être donnés gratuitement.

Il est remarquable que les quatre véritables Epîtres de *St. Clément* nous soient venues de deux Ambassadeurs de la Grande-Bretagne à la Porte Ottomane. Le célèbre Patriarche de Constantinople, *Cyrille Lucaris*, donna généreusement, il y a cent vingt-cinq ans, les deux Epîtres aux *Corinthiens* au Chevalier *Thomas Roe*, qui en fit présent au retour de son Ambassade à la Bibliothèque Royale, de même que d'un Ms. Grec des *Evangelies*, & d'un autre des Epîtres de *St. Paul* à la Bibliothèque Bodleyenne. Le Chevalier *Roe* fut envoyé ensuite (l'an 1628) comme Ambassadeur extraordinaire auprès de *Gustave Adolphe* Roi de Suède, & des *Confédérés Evangeliques*, & recommanda au Roi de Dan-

Janvier, Février & Mars, 1753. 171.

sempare' & à l'Archevêque de *Canterbury* la négociation sur la réunion des *Protestans* que *Jean Duran* avoit entamée. Le Ms. des deux Epîtres de *St. Clément* aux *Corinthiens*, dont on est redevable au Chevalier *Thomas Rue*, a un avantage sur celui du même Auteur, que l'on doit à *Mr. Porter*; c'est qu'il est écrit en *Grec*: mais ce dernier l'emporte infiniment sur le premier; en ce qu'il n'est pas défectueux ni rongé des vers comme l'autre.

Ces deux Lettres de *St. Clément*, qu'on vient de publier, sont adressées principalement aux personnes Ecclésiastiques qui avoient résolu de vivre dans le Célibat. Quelques imposteurs s'étant glissés parmi eux; qui sous prétexte d'instruction & de consolation entretenoient un commerce trop familier avec les jeunes femmes, veuves & filles, se faisant laver les pieds & oindre la tête par elles; & couchant dans la même chambre où elles couchaient; ce qui causoit de justes soupçons, au préjudice de l'Eglise & de la Religion. Ces mêmes personnages alloient visiter les malades & récitoient de longues prières pour leur guérison, avec grande ostentation d'éloquence; & qui pis étoit, ils se faisoient payer pour cela. Ils se trouvoient même aux repas des *Payens*, où ils chantoient des *Pseaumes* & lisoient l'Ecriture Sainte, pour divertir les conviés, & pour en retirer un morceau de pain & un peu de vin.

St. Clément désapprouve hautement une conduite si indécente, il démontre qu'en vain on faisoit profession du *Christianisme* & du Célibat, à moins qu'on ne mène une vie irréprochable, & conforme aux préceptes de l'Evangile, & à l'é-

tat

tat dans lequel on se trouve. Il exhorte les gens
 non mariés à imiter l'exemple de JESUS-CHRIST,
 de la *Sainte Vierge*, de *St. Jean Baptiste*, de
St. Jean l'Evangeliste, de *St. Paul*, de *Barnabas*
 & de *Timothée*, des Prophètes *Elie* &
Elisée. Il pose dans la seconde Epître plusieurs
 cas d'un Ministre *Chrétien*, qui étant sur-
 pris par la nuit se trouve obligé de coucher dans un
 village & loin de sa maison : il peut bien assem-
 bler hommes & femmes dans la même maison
 pour les exhorter, mais il ne doit souper qu'a-
 vec les hommes seuls ; là où il ne trouve que des
 femmes & des filles il peut les exhorter, mais il
 doit se retirer dans une chambre à part, où il peut
 être servi par une femme âgée. Où il n'y a qu'u-
 ne seule femme à la maison, il ne s'y doit pas ar-
 rêter du tout, ni pour faire la prière, ni pour lire
 l'Ecriture Sainte, afin de ne pas donner occasion à
 la médifance. Où il ne trouve point de *Chrétiens*
 il doit être prudent comme les serpens, & simple
 comme les colombes. Ensuite, pour prouver
 combien le commerce familier des hommes &
 des femmes étoit dangereux, *St. Clément* leur met
 devant les yeux des exemples tirés de l'Ecriture
 Sainte, de *Joséph* & de la femme de *Potiphar*, de
Simson & de *Délila*, de *David* & de *Bathséba*,
 d'*Amnon* & de *Thamar*, de *Salomon*, & de *Su-
 sanne* ; & de l'autre côté, les exemples des saints
 hommes qui ont évité ce commerce trop fré-
 quent, de *Moyse* & d'*Aaron*, de *Josué*, des *Israé-
 lites* dans leur marche au Désert, d'*Elisée*, de
Michée, de Notre Seigneur, & de ses Apôtres.

Si ces Règlemens de *St. Clément* paroissent
 bien sévères aujourd'hui, il faudra pourtant con-

venir, que c'étoit alors sinon le remède unique, au moins le plus simple & le plus efficace pour ôter le scandale & pour refréner la licence.

ARTICLE XI.

OBSERVATIONS sur l'Histoire Naturelle, sur la Physique & sur la Peinture avec des Planches imprimées en couleur. In 12 Paris chez Delaguette 1752. p. 189. Sans l'Avertissement préliminaire qui en a 10.

L'Article le plus curieux & le plus intéressant de ce Livre, regarde l'Art de renouveler un Tableau qui déperit par vétusté, en le transportant sur un fonds nouveau. Un habile Artiste (Mr. Picant) a fait de cet Art des essais à Versailles qui lui ont parfaitement réussi. Mais il garde son secret pour lui, & le Public l'a jusqu'ici entièrement ignoré. Notre Auteur a vu faire la même opération à un autre. C'est la méthode qu'il a vu employer qu'il décrit, sans assurer qu'elle ait rien de commun avec celle de Mr. Picant. Mais il suffit qu'elle conduise au même but. Écoutons notre Auteur.

„ Le Tableau d'un excellent Maître se fend,
 „ s'écroule; l'épiderme est prêt à se détacher par
 „ la vétusté ou par le peu de soin qu'on en a eu;
 „ la toile ou le bois qui porte cette peinture tom-
 „ be en poussière & en lambeaux, comment re-
 „ médier à cet inconvénient? L'Amateur souf-
 „ fre de ne pouvoir y apporter remède. Je vais y
 „ pourvoir... Je tiens ce secret d'un Italien qui
 „ fai-

„ faisoit profession de raccommo-der les *Tableaux*
 „ *adversés*. Ce *Virtuose* fit l'opération devant
 „ moi à *Murville*. Il transporta un Tableau du
 „ *Dominiquain* de dix pieds de large sur huit de
 „ hauteur, représentant *Judith* qui montre la
 „ tête d'*Holoferne* au Peuple *Juis*. Les figures
 „ de ce morceau sont aussi grandes que nature.
 „ Comme ce Tableau avoit été très-maltraité,
 „ plié en quatre, & séquesté dans un grenier
 „ comme chose de peu de valeur, un Ami du
 „ propriétaire lui en ayant fait connoître le prix,
 „ je fus appelé pour voir le parti qu'on pourroit
 „ tirer de ce Tableau. Je produisis l'*Italien* dont
 „ je viens de parler pour le transporter sur toile,
 „ & me réservai de peindre deux têtes qui étoient
 „ entialement emportées, & séparer celles qui
 „ avoient été endommagées, ainsi que quel-
 „ ques morceaux de draperie. Ces *Italiens* ont l'ar-
 „ dresse de poser son Tableau renversé, quoique
 „ fort grand, sur une table unie; après l'avoir
 „ bien nettoyé & ensuite imbibé la toile avec de
 „ l'eau bouillante: & lorsque cette toile fut suffi-
 „ samment ramollie, il retourna son Tableau
 „ & le remit sur cette grande table, en sorte qu'il
 „ étoit alors maître de l'étendre à force de bras
 „ & de le clouer tout autour. Le Tableau étant
 „ ainsi cloué & bien tendu, il mit dessus la pein-
 „ ture même une couche de colle forte bien
 „ chaude, sur laquelle il posa une toile à demi
 „ usée de la même grandeur du Tableau, qu'il
 „ colla sur la peinture & cloua tout autour, &
 „ fit ensuite exposer la tableau Soleil, afin que
 „ le tout se séchât le plus promptement qu'il se-
 „ roit possible. L'*Italien* détacha ensuite le Ta-
 „ bleau

bleau enfermé alors entre deux toiles, & le cloua de - nouveau renversé, la vieille toile par dessus; & après avoir fait un bord de cire tout à l'entour du Tableau, & avoir posé la table dans un niveau parfait, il répandit sur cette vieille toile de l'eau seconde, c'est-à-dire de l'eau-forte mêlée avec de l'eau commun ne au point convenable pour ne pas bruler la peinture, ce qu'il est facile de connoître quand en posant le doigt dans l'eau seconde elle ne jaunit pas sur le champ. Il laissa travailler l'eau seconde jusqu'à ce que la toile fût toute-à-fait pourrie, ce qui paroît quand elle se détache facilement; alors il retira l'eau dans des vases de terre, & avec une spatule il enleva la filasse qui avoit formé cette toile, & la croute de peinture resta seule collée à la renverse sur la toile demi usée dont j'ai parlé. Il n'est pas difficile après cette opération, de deviner ce que faisoit le *Virtuoso*: il nettoyoit avec de l'eau claire la croute, & l'essuyoit avec une éponge fine & souple, la laissant sécher parfaitement. Ensuite le lendemain il y passoit une couche de colle dans laquelle il mettoit un peu d'eau de vie pour la rendre plus forte; & recolloit par cette façon avec une facilité admirable son Tableau sur une toile toute neuve, observant d'y passer les mains partout, après l'avoir appliquée, afin qu'il n'y eût aucun endroit où la toile ne fût parfaitement prise à la peinture. Il eut après la précaution avec des plaques de plomb, de marbre ou autre, de charger le tout en essuyant avec un linge de tems en tems le dehors de cette toi-

le,

„ le, afin qu'elle ne se collât pas avec les pla-
 „ qués. Après avoir laissé sécher le tout, il dé-
 „ cloua la première toile pour la détacher du
 „ Tableau ; ce qu'il fit en le renversant de nou-
 „ veau, & en humectant d'eau seconde la toile
 „ demi usée qui le cachoit : ce qu'il fut facile de
 „ faire. Il ôta ensuite la colle qui restoit sur la
 „ surface du Tableau avec de l'eau tiède, & lors-
 „ qu'il fut sec je peignis les têtes & les draperies
 „ qui manquoient. L'*Italien* me dit que quand
 „ ces Tableaux sont sur bois, on fait à peu près la
 „ même opération, & que le Tableau renversé
 „ on enlève facilement le bois pourri, & qu'on
 „ enlève celui qui n'est point pourri avec un
 „ rabot, le réduisant à une épaisseur facile à être
 „ corrompu par l'eau seconde ; mais qu'à l'é-
 „ gard des Peintures à fresque, il croyoit qu'il
 „ étoit du tout impossible de les enlever. Ceux
 „ qui sont au fait, sentiront assez la vérité de ce
 „ que j'avance . . . La fresque ne peut absolu-
 „ ment être emportée, à cause que la couleur
 „ est incorporée avec l'enduit sur lequel on po-
 „ se les couleurs ; & en enlevant les couleurs, il
 „ faut enlever aussi la croute de composition qui
 „ tient tout-à-fait au mur, & qui est à peu près
 „ de même nature ; & quand même on enlève-
 „ roit cet enduit, la peinture ne pourroit jamais
 „ être collée sur toile ; c'est comme si on vou-
 „ loit coller un morceau d'ardoise ou de plâtre
 „ sur une toile”. L'Auteur ajoute que quel-
 „ quefois, quand on ne fait pas peindre à fresque ;
 „ on peint sur plâtre à l'huile, & il croit possible
 „ de transporter cette dernière manière de peintu-
 „ re ; mais il faut pour cela que la couleur soit

épais-

épaisse & bien empâtée, & que le Peintre ait eu soin de préparer le mur avec quantité de couches de colle forte. En ce cas on pourroit écrouter le Tableau par lambeaux, & coller ces croustes sur une toile.

Le reste du volume ne contient rien de fort important. On y trouve dès l'entrée deux descriptions d'Hermaphrodites, qui n'ont rien de bien particulier. Il y a cent pareilles descriptions dans les Livres d'Histoire Naturelle. Il seroit aisé d'en augmenter le nombre. Mais à quoi cela serviroit-il? Suit la dissection Anatomique d'une Taupe mâle en 17 pages. L'Académie des Sciences de *Paris* (a) en auroit pu donner une pareille, faite avec une extrême exactitude par Mr. *Mery*; mais elle ne jugea pas qu'une semblable pièce pût assez intéresser le Public. Voici quelques traits de celle de notre Auteur. La Taupe a des yeux de la grosseur d'un grain de moutarde; ils sont sous la peau, enveloppés d'une tunique, & défendus au dehors par des poils qui s'écartent à sa volonté. Ses poulmons sont partagés en cinq lobes séparés & distincts, qui tiennent chacun en particulier d'une part à l'artère & aux veines pulmonaires, & de l'autre à la branche de la trachée-artère. Le cœur de cet animal est un cône parfait, dont la pointe appuie sur le diaphragme. Les muscles qui font mouvoir les pattes antérieures sont raccourcis, épais, charnus, & aux extrémités tendineux & presque osseux. La Taupe a les parties de la génération

(a) Histoire de l'Acad. Roy. 1702. p. 73. Edition d'Amsterdam.

ration plus composées que celles des autres Animaux.

Le *Mercur* de France (Juin 1751) a annoncé une découverte de Mr. d'Aubenton. Elle consiste à avoir trouvé le moyen de comparer les couleurs des Pierres fines par le secours du Prisme & de l'image lumineuse qu'il produit, pour dénommer avec précision leurs teintes & en marquer les idées par écrit. Un Indien, par exemple, pourroit, dit-on, écrire en Europe qu'il a trouvé une Pierre précieuse de telle teinte ou de telle couleur, répondant à tel degré de l'image. Notre Auteur (Mr. Gantier) soutient que cette méthode est imparfaite. Il fait une énumération curieuse de Pierres fines, dont les couleurs ne se trouvent pas dans l'image du Prisme. Elles pourroient s'y trouver si le Prisme étoit coloré. Mais alors resteroit toujours le grand inconvénient, qui est que les couleurs prismatiques ne sont point fixes. Le plus ou moins de distance du Prisme, la saison, l'air, &c. y jettent de la variété.

Mr. Gantier attaque Mrs. de l'Isle & le Monnier sur la théorie du mouvement de la Lune. Il prétend que pour former par des observations des Tables Astronomiques du cours de cet Astre, il faut connoître la vraie cause du mouvement des Corps Célestes, c'est-à-dire, comme il le fait assez entendre, celle qu'il a imaginée, & qu'il n'a pas craint de publier dans la *Chronologie*. Car pour le Système de Newton Mr. Gantier ne le croit propre qu'à retarder les progrès de l'Astronomie. Le ton de confiance avec lequel il parle de sa prétendue découverte, est curieux. „ Pour-
„ quoi, dit-il, ne pas admettre cette cause si sim-
„ ple

Janvier, Février & Mars, 1753. 179

„ ple & si naturelle ? En-vérité c'est fermer les
„ yeux à la lumière. Moins de prévention pour
„ des Systèmes ridicules (a), où il faut compli-
„ cation de causes, où il faut animer la Nature,
„ & lui donner des qualités inconnues. Plus de
„ sincérité.”

Mr. *Gautier* fait ensuite ses réflexions sur la
Musique des Couleurs du Père *Castel*. Il trouve
que l'idée en est ingénieuse, mais il soutient que
l'exécution en est plus difficile que l'invention
de la Pierre Philosophale, & qu'elle ne sauroit être
d'aucune utilité ni aux Musiciens ni aux Pein-
tres. Il lance en passant quelques traits contre
Newton. Cet illustre Philosophe revient encore
sur la scène dans la Dissertation suivante, qui
traite sur la manière de peindre l'Arc-en-ciel.
Mr. *Gautier* prétend l'y convaincre de contra-
diction.

On expose tous les ans dans un Salon du *Lon-
dre* les Tableaux que les Peintres de *Paris* ont
faits dans le cours de l'année. C'est pendant quel-
ques semaines un spectacle qui amuse le Public.
Les habiles Artistes se font connoître par-là.
C'est un aiguillon pour l'émulation. Mr. *Gau-
tier* passe en revue les Tableaux qui ont été ex-
posés en 1751, & en dit son avis. Il trouve qu'en
général les Peintres sont en défaut sur l'Anato-
mie. Il les exhorte à l'étudier, à disséquer eux-
mêmes des cadavres. Il croit qu'il ne leur suffit
pas de dessiner d'après un modèle vivant, mais
qu'il faut encore qu'ils acquièrent une parfaite
connoissance des muscles & de la charpente du
corps humain. Mr.

(a) Le système de *Newton*.

Mr. *Gautier* emploie le reste du volume que nous avons en main, à répondre aux objections que l'on a faites dans le *Journal des Savans* & dans le *Journal Oeconomique*, contre son nouveau Système du Monde. Il ne fait guère que répéter ce qu'il avoit dit dans sa *Chroagénéfie*; & ses réponses ne sont pas plus intelligibles que l'Ouvrage même, qu'elles sont destinées à étayer. Il est à souhaiter que dans la suite de celui dont nous rendons compte, il ne revienne point à ce sujet, & qu'il se borne à ce que son titre promet, à des *Observations* sur la Physique & les Arts. Par-là il travaillera bien plus utilement pour le Public, qu'en s'obstinant à lui faire goûter des conjectures & des hypothèses que ce même Public s'obstine à mépriser.

Au reste le Livre dont nous venons de donner une idée, n'est que la première partie du premier tome d'un Ouvrage qui doit en avoir quatre-vingt, & auquel l'Auteur destine vingt années de travail. Il promet d'y faire entrer des Manuscrits curieux, qu'il possède actuellement en grand nombre sur les Arts, & qui concernent les Couleurs, les Teintures, les Vernis, les Métaux, les Aimants artificiels, les Phosphores, les Ouvrages en émail, les Peintures à fresque, à la mosaïque, sur verre & sur métal. Par le secours d'un Correspondant que Mr. *Gautier* a à *Londres*, & qui est aussi dévoué que lui au Bien-public, il communiquera à sa Patrie tout ce qui a été découvert en *Angleterre* depuis quelques tems, & tout ce qui pourra s'y découvrir dans la suite. Il offre de plus à ceux qui voudront publier leurs découvertes sur les Arts, l'Histoire Naturelle

Janvier, Février & Mars, 1753. 181

relle & la Physique, d'insérer dans cet Ouvrage avec toute la fidélité & l'exactitude possible les Pièces de leur façon qu'ils voudront lui faire parvenir. Il s'engage même à y joindre à ses dépens les gravures nécessaires. „ Avantage un-
„ que, ajoute l'Auteur avec raison, qu'il est im-
„ possible de trouver ailleurs que chez moi.”

Outre deux Planches jointes à cette I. Partie, qui n'en peuvent être détachées sans que le Livre soit défectueux, Mr. *Gautier* en a fait deux autres relatives à cet Ouvrage, mais qu'il débite séparément. Elles représentent les deux Hermaphrodites dont il a donné la description. Elles sont imprimées en couleur. De pareilles Planches colorées paroîtront en même tems que les différentes parties de l'Ouvrage. Leur Recueil formera plusieurs grands *in-folio*, où l'on trouvera presque tous les Oïseaux, les petits Animaux, tous les Insectes, tous les Coquillages, & un grand nombre de Plantes de grandeur naturelle. Ces Planches auront toutes dix ou douze pouces de haut sur sept ou huit de large.

ARTICLE XII.

SUPPLÉMENT au JOURNAL HISTORIQUE de
VOYAGE à l'EQUATEUR, & au Livre de la
Mesure des trois premiers Degrés du Méridien,
servant de réponse à quelques objections. Par Mr. DE LA CONDAMINE. Un Vo-
lume in-4. de 52 pages sans l'Avertissement.
Paris chez Durand & Pissot, 1752.

..... *Neque enim bene facta, maligne-
Detrectare meum est; modo ne communia solus
Occipet.* Ovid. Met. Lib. XIII.

L eût été à souhaiter que Mr. de la Condami-
ne nous eût donné une histoire bien suivie de
ce qui fait le sujet de sa dispute avec Mr. Bou-
guer. L'*Avertissement* qu'il a mis à la tête de
cet Ouvrage, ne suffit pas pour donner au Lec-
teur une idée nette & précise de ce qui s'est passé
entre lui & son Adversaire. Le corps de la pièce
n'est composé que des objections faites par Mr.
Bouguer, & des réponses que lui oppose notre
Illustre Académicien.

Ces objections, ces réponses, contiennent,
il est vrai, tous les faits principaux relatifs à cette
controverse; mais faute de liaison, & pour être
trop séparés les uns des autres, l'esprit ne sau-
roit les mettre dans l'ordre qu'il faut pour pou-
voir se les rappeler. Il faut toujours un fil qui
guide le Lecteur, lors sur-tout qu'on le conduit
dans des routes difficiles & peu connues. L'auteur
que fait lui-même Mr. de la Condamine, devoit
l'engager à nous exposer toute cette affaire sous
un point de vue facile à saisir. „ Je ne dissimule
„ point, dit-il, que ce que j'écris ici, n'aura
„ peut-être pas en *Europe* une douzaine de Lec-
„ teurs attentifs. Encore, si j'osois y compter,
„ je ne croirois pas mes peines perdues; le poids
„ du suffrage de mes Juges me dédommageroit
„ de leur petit nombre. Parmi ceux à qui ces
„ objets sont familiers, je desespère d'en trouver
„ qui aient assez de loisir ou de curiosité pour
„ vouloir approfondir tous les points de cette
„ con-

„ controverse ; mais je n'en connois entr'eux
 „ aucun, ni *François*, ni étranger, que je recu-
 „ sasse pour Arbitre.

Si *Mr. de la Condamine* ne peut compter en *Europe* que sur une douzaine de Lecteurs attenti-
 ffs, pourquoi n'avoir pas levé d'avance quan-
 tité de difficultés ? On diroit qu'il n'a voulu plai-
 der sa cause que devant des Juges déjà instruits
 de ce qui s'étoit passé entre lui & *Mr. Bouguer*,
 devant les Membres de l'Académie de *Paris*.
 Il perd ici beaucoup plus qu'il ne pense. Sa cause
 paroît bonne : on est porté, en la lisant, à ju-
 ger en sa faveur, du moins dans ce qui est bien
 éclairci.

Ce défaut est le seul qui soit sensible dans tout
 l'Ouvrage. Tout le reste a un mérite peu com-
 mun, & même plus d'une sorte de mérite. Vous
 trouvez par-tout un amour sincère pour la véri-
 té, beaucoup de modestie, de candeur, d'équité,
 de droiture, & de générosité, même à l'égard
 d'un Rival qui semble avoir voulu lui enlever
 un honneur légitimement dû, la seule récom-
 pense digne des travaux d'un Philosophe. Les
 preuves qu'il donne de ce qu'il avance, sont tou-
 tes démonstratives. Elles sont fondées sur des
 faits bien avérés, sur des témoignages authenti-
 ques, dont on ne sauroit lui contester la vérité.
 Point de déguisement dans ses récits ; ils sont
 simples, sans fard, & marqués au coin de la plus
 grande sincérité.

Ce n'est ni l'envie, ni l'amour d'une vaine
 gloire, qui lui fait publier cet Ecrit ; il ne met la
 main à la plume, que pour se défendre contre les
 attaques d'un Rival qui cherche à étendre une

réputation d'ailleurs bien établie sur les ruines de la sienne. C'est ce que le Lecteur apprendra par l'exposé succinct que je vais lui donner de l'histoire de cette controverse. Mais comme elle est toute de l'Auteur même, l'équité demande que nous ne jugions en sa faveur que par provision, c'est-à-dire, en attendant que Mr. *Bougner* ait produit ce qu'il aura à alléguer pour sa justification. *Il ne faut donner*, dit un Homme sage, *que la moitié de son esprit à la croyance de certaines choses, & en réserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis, s'il en est besoin.*

Lorsque Mr. *de la Condamine* arriva en France, il s'étoit flatté qu'à l'exemple des Académiciens qui avoient fait le voyage au Cercle Polaire, le détail des opérations sous l'Equateur seroit publié de concert entre Mr. *Godin*, Mr. *Bougner*, & lui, dans un seul & même Ouvrage. Il ne fut desabusé de cette idée, que lorsque vers la fin de 1748, Mr. *Bougner* demanda qu'il lui fût permis de donner le titre de *Suite des Mémoires de l'Académie* à un Ouvrage de sa composition sur la figure de la Terre, qu'il se proposoit de faire imprimer. Cette demande lui fut accordée.

L'un & l'autre de ces Messieurs étoient précisément dans le même cas, puisque l'un & l'autre avoient eu la même commission. L'Ouvrage de Mr. *Bougner* fut communiqué avant l'impression aux Commissaires qu'il avoit desirés, & lu dans des Assemblées particulières de l'Académie avant l'arrivée de Mr. *de la Condamine* à Paris. Celui-ci n'ayant pu obtenir la même faveur, quoiqu'il fût plus intéressé que tout autre à savoir comment on mettroit en œuvre ses propres

Janvier, Février & Mars, 1753. 183

prés observations, insista sur un autre moyen qui lui parut encore plus simple. Il représenta que Mr. *Bouguer* ayant obtenu que son Livre portât le titre de *Suite des Mémoires de l'Académie*, il étoit en droit d'en exiger la communication, comme d'un Ouvrage qui faisoit partie des Mémoires d'un Corps dont il étoit Membre.

La chose fut mise en délibération dans l'Assemblée du 29 Novembre 1748; & il fut décidé, que „ Mr. *Bouguer* ne feroit point imprimer son „ Ouvrage sous le titre de *Suite des Mémoires „ de l'Académie*, mais seulement comme *Vo- „ yage entrepris par ordre de l'Académie*, & „ qu'il le communiqueroit imprimé à Mr. de „ *la Condamine*, quinze jours avant la publica- „ tion.”

Cette décision étoit favorable, & conforme aux vues de Mr. *Bouguer*. L'impossibilité de faire, dans un Livre déjà tout imprimé, des changemens fréquens, lui laissoit un moyen presque sûr de s'opposer à ceux que Mr. de *la Condamine* eût prétendus. De plus, quinze jours étoient un tems assez court pour lire & pour examiner un Volume in-4. rempli de faits & de discussions délicates.

Dans l'Assemblée du 7 Décembre suivant, Mr. de *la Condamine* fit une autre demande, qui pouvoit donner matière à une nouvelle décision; mais Mr. *Bouguer*, alors Directeur, soutint que l'Académie avoit déjà prononcé.

Les choses changèrent de face dans l'Assemblée suivante du 11 Décembre. On enrégistra en l'absence de Mr. de *la Condamine*, & malgré l'opposition de son Adversaire qui présidoit seul,

„ la protestation contre tout ce qui s'étoit pas-
 „ sé, & sur toutes les conséquences, prévues
 „ & non prévues, des suites de leur dispute, dont
 „ on ne pourroit se rendre responsable, après
 „ tous les efforts qu'il avoit faits pour les prévê-
 „ nir." Dans la suite de ces contestations, qui
 durèrent encore plus de deux ans, toutes les dé-
 libérations de l'Académie furent en faveur de
 Mr. de la Condamine.

Une chose qui a dû choquer Mr. de la Conda-
 mine, & qui l'a engagé à entrer dans le détail de
 ce qui s'étoit passé au sujet de cette dispute dans
 les Assemblées de l'Académie; c'est l'affecta-
 tion avec laquelle Mr. Bouguer avoit fait pro-
 clamer son Livre; c'est la bonne opinion qu'il
 vouloit qu'on en eût, comme ayant été publié
 par ordre de l'Académie; c'est enfin le décri où
 si s'efforçoit de mettre celui de Mr. de la Conda-
 mine, sous prétexte que l'Académie n'en avoit
 pris aucune connoissance.

On douteroit presque que Mr. Bouguer eût eu
 cette foiblesse, si lui-même n'eût pris soin d'in-
 struire le Public de ses sentimens à cet égard,
 dans un Ecrit de sa façon, intitulé *Justifica-
 tion*, &c. Voici en quels termes il s'exprime.
 „ J'avois eu dessein de mettre à la tête du Livre
 „ de la *Figure de Terre*, que j'ai publié par or-
 „ dre de l'Académie, les preuves, &c. Et aji-
 „ leurs: Le Livre de la *Figure de la Terre*,
 „ que l'Académie m'a non seulement fait l'hon-
 „ neur d'approuver, mais qu'elle a voulu adop-
 „ ter d'une manière particulière, doit avoir aux
 „ yeux du Public, & vis-à-vis de Mr. de la
 „ Condamine même, le même degré d'autorité,
 „ que

„ que si tous les points en avoient été discutés
„ contradictoirement : il ne tenoit qu'à cet A-
„ cadémicien de contester ; & on peut assurer,
„ puisqu'il ne le fit pas, qu'il avoit bien reconnu
„ qu'il n'avoit aucune objection à faire. On ne
„ peut pas dire la même chose du Livre de Mr.
„ de la Condamine, dont l'Académie n'a pris
„ aucune connoissance.

„ Mais quel avantage Mr. *Bougner* prétend-il
„ tirer de cet ordre de l'Académie ? Cet ordre ne
„ regarde ni la composition, ni la publication de
„ l'Ouvrage de Mr. *Bougner* ; il ne s'entend pro-
„ prement que de l'entreprise du voyage fait sous
„ l'Equateur. C'est ce que prétend Mr. de la Con-
„ damine, & il le prouve en effet. „ Comment,
„ dit-il, l'Académie auroit-elle ordonné en
„ 1748. à Mr. *Bougner* de faire un Ouvrage
„ qu'il avoit lu dans nos Assemblées quatre ans
„ auparavant ? C'est notre voyage qui a été en-
„ trepris par ordre de l'Académie, ou plutôt par
„ ordre du Roi, à la sollicitation de l'Acadé-
„ mie. Quant à l'Ouvrage de Mr. *Bougner*, il
„ a été imprimé de l'aveu de la Compagnie, &
„ sous son privilège ordinaire. C'est à quoi se
„ réduit cet ordre si vanté, dont Mr. *Bougner*
„ a fait retentir tous les Journaux, & que la
„ Presse & le Burin se sont disputé l'honneur de
„ publier.

„ L'Ouvrage de Mr. de la Condamine n'est point
„ paré, à la vérité, d'aucun de ces titres pompeux
„ dont Mr. *Bougner* a décoré le sien. Mais en a-t-
„ il pour cela moins de mérite, & les faits qu'il
„ contient en sont-ils moins authentiques ? Il lui
„ étoit permis de donner à son Ouvrage le titre
„ de

de Suite des Mémoires de l'Académie ; & jamais l'Académie ne lui en a ôté le droit. Il renonça à ce droit, & même sans regret, par des motifs qui lui font honneur, & ne voulut donner à son Livre d'autre recommandation que celle qu'il pourroit tirer de sa propre valeur ; il a été imprimé & par ordre du Roi, & à l'Imprimerie Royale.

On ne voit pas sur quoi est fondée cette prétention de Mr. Bouguer, que son Livre étant approuvé de l'Académie, doit avoir aux yeux du Public, & vis-à-vis de Mr. de la Condamine, le même degré d'autorité, que si tous les points en avoient été discutés contradictoirement. Je me rappelle à ce sujet ce que dit Mr. de Fontenelle, dans cette belle Préface qu'il a mise à la tête du premier Volume de l'Histoire de l'Académie (a). „ Le Recueil que l'Académie „ présente au public, dit ce Philosophe, n'est „ composé que de morceaux détachés, & indépendans les uns des autres, dont chaque Particulier, qui en est l'Auteur, garantit les faits „ & les expériences, & dont l'Académie n'approuve les raisonnemens qu'avec toutes les „ restrictions d'un sage Pyrrhonisme.

Si c'est à chaque Particulier à garantir les faits, comment l'Académie peut-elle les discuter contradictoirement ? N'ayant point été témoin de ce qui s'est passé sous l'Equateur entre Mr. Bouguer & Mr. de la Condamine, il faut nécessairement qu'elle s'en rapporte au témoignage de ces deux Messieurs, & de ceux qui ont fait avec eux le même voyage. Elle se gardera donc bien de

ju.

Janvier, Février & Mars, 1753. 189

juger peremptoirement sur le seul exposé de Mr. *Bougner*. Que son Ouvrage ait été publié par ordre de l'Académie, ou de son aveu, & sous son privilège, il ne résulte pas de-là qu'elle en garantisse les faits avec toutes leurs circonstances, ni qu'elle leur donne un degré d'autorité supérieur à celui que Mr. de la *Condamine* a droit de prétendre pour ceux qu'il allègue dans son propre Ouvrage. Je consens, dit l'Académie à Mr. *Bougner*, que vous fassiez imprimer votre Livre, je veux bien qu'il paroisse sous mes auspices, appuyé même, si vous le jugez à propos pour votre satisfaction, sur un Violon, & couronné de Laurier (a); mais c'est à vous à en garantir les faits, je n'approuve vos raisonnemens qu'avec toutes les restrictions d'un sage Pyrrhonisme, je n'ôte point à Mr. de la *Condamine* le droit qu'il a de publier le sien avec des titres aussi pompeux; il est comme vous Membre de notre Corps, il a en la même mission que vous, il a reçu du Ministère les mêmes ordres que vous, les mêmes prérogatives que je vous accorde, je ne saurois en bonne justice les lui refuser.

Mr. de la *Condamine* nous apprend que l'Extrait de son Livre a été lu devant son Adversaire, contredit par lui, & imprimé malgré lui. Mr. *Bougner* veut-il donc que l'Académie garantisse des opinions & des faits contradictoires? „ On „ sait, dit Mr. de la *Condamine*, que l'Académie imprime quelquefois dans ses Mémoires „ le

(a) On voit au frontispice de cet Ouvrage, un Livre ouvert, appuyé sur un Violon, & couronné de Laurier. Une des pages est remplie de figures de Géométrie, & de caractères Algébriques, & sur l'autre on lit ces mots: Par l'ordre de l'Académie Royale des Sciences.

qui sont défectueuses, & qui ne méritent aucune foi. Je me flatte que le Lecteur sera satisfait de cette réponse; il m'importe peu que vous le soyiez.

Objection II. N'est-il pas absurde, Monsieur, de se servir des Observations de 1737, & de les fondre avec les autres pour avoir un résultat commun?

Réponse. Je me félicite, Monsieur, de vous entendre tenir ce langage; vous voilà pris dans le piège que vous me tendez, & vous ne m'échapperez pas. Je conviens que les premières distances au Zénith, que nous observâmes à *Quito* en 1736 & 1737. pour vérifier notre Secteur après l'observation des Solstices, n'étoient pas destinées à déterminer la grandeur du degré du Méridien; mais elles pouvoient y être employées, & vous-même, Monsieur, vous les comprenez dans votre Livre au nombre de celles qui peuvent servir à cet usage. Comment pouvez-vous donc traiter d'*absurde*, un procédé exactement conforme à celui que vous prescrivez vous-même dans l'Objection que je réfute. Après avoir rapporté dans une même Table toutes les Observations faites à *Quito*, ne dites-vous pas nettement, *que vous les avez comparées à celles qui ont été faites depuis avec plus de connoissance de cause?*

C'est une chose inconcevable, que vous ayez pu vous fermer les yeux au point de ne pas voir que je fais précisément le même choix que vous, entre toutes nos observations Astronomiques, relatives à la mesure de la Terre; que je rejette, ainsi que vous, celles qui sont antérieures aux
der-

dernières de l'année 1741, quoiqu'inégalement défectueuses ; que je dis formellement, que celles que vous fîtes à *Tarqui*, au Sud de notre Méridienne, sont les premières sur lesquelles nous pouvons faire fonds, &c. Tout cela est vrai ; & je vous défie, Monsieur, de vous tirer avec honneur de ce mauvais pas.

Objection III. Vous avez publié plusieurs de mes Résultats sans ma participation. N'auriez-vous pas dû vous conformer à l'usage reçu dans toutes les Académies, qui laissent à chacun à rendre compte de ses propres tentatives. Vous savez que je n'ai pas rapporté les vôtres.

Réponse. Pure chicane que cela. De très fortes raisons m'ont obligé de publier toutes nos observations, même les défectueuses ; & j'en ai fait le Lecteur juge dans la Préface de mon Livre.

Objection IV. Vous faites mention dans plusieurs de vos Lettres, d'une observation que vous terminâtes au mois de Juillet 1742 ; & vous auriez bien voulu que je l'adoptasse.

Réponse. Autre minutie. Je rapporte cette observation dans la Table de celles qui ont été faites à *Quito* en différens tems. Est-elle bien ou mal réduite dans cette Table ? En ai-je tiré quelques fausses conséquences ? L'ai-je donnée pour meilleure qu'elle n'est ? Je ne desirois pas que vous l'adoptassiez par préférence : je la mettois au même rang que d'autres, que vous aviez aussi faites à *Quito* en 1740 & 1741, avec lesquelles elle paroissoit s'accorder, & s'accorde encore depuis le calcul corrigé.

Objection V. Vous n'êtes point d'accord avec vous-même. Vous faites vous-même ce que

vous m'aviez conseillé de ne pas faire. Par votre Lettre écrite de *Paris* le 28 Novembre 1748, vous m'exhortâtes de la manière la plus forte de ne pas faire usage du Procès-verbal que je dressai à l'extrémité Sud de notre Méridienne; & cependant vous vous êtes déterminé à faire paroître vous-même cette Pièce, de même que l'autre Procès-verbal des observations faites au Nord de la Méridienne à *Cotchesqui*. Je vous l'avoue, Monsieur, ce procédé me surprend. Comment le justifierez-vous?

Réponse. La publication de ces Pièces vous tient fort au cœur, sur-tout celle du Procès-verbal de *Tarqui*. Je n'en suis pas surpris. Vous n'ignorez pas qu'après un travail que vous vous piquez d'avoir dirigé, vous fûtes forcé d'y reconnaître depuis une erreur de près d'une demi-minute. Vous l'auriez bien voulu cacher cette erreur. Vous souvient-il de la Lettre où vous me marquiez, qu'il étoit à propos de retirer d'entre les mains de *Mr. Verguin*, tous nos Procès-verbaux, même le second, parce qu'il fait mention du premier; & que ce n'étoit que par le léger sacrifice qu'il en seroit, qu'il pourroit mériter de participer à de plus grands mystères?

Si je vous ai exhorté à ne pas produire au grand jour ces Procès-verbaux, c'est que je jugeois d'une part, que le détail où il faudroit entrer, pourroit faire naître des doutes sur l'exactitude de nos opérations dans l'esprit des Lecteurs peu instruits de ces matières; & que, de l'autre, je prévoyois que ces Pièces publiées seroient entre nous une source de discorde, comme cela n'est que trop arrivé. Je savois que leur production

Janvier, Février & Mars, 1753. 193

n'étoit pas de votre goût, & je voulois ménager votre délicatesse. Quant à moi, il m'importoit fort peu qu'elles parussent. Si je m'étois trompé moi-même, ce n'étoit que pour avoir trop désigné à votre avis, & je ne craignois pas d'en faire un avertissement public. Si j'ai publié depuis ces Pièces, ne vous en prenez qu'à vous-même, c'est vous, Monsieur, qui m'avez réduit à cette nécessité.

Objection VI. Ma copie du Procès-verbal des observations de *Targui*, est en bonne forme & légalisée; elle est, outre cela, munie de votre Certificat & de celui de Mr. *Verguin*. Mais la vôtre, Monsieur, est fort suspecte.

Réponse. Et moi je vous dis, Monsieur, qu'elle est très-authentique. Au lieu d'une expédition en de ce Procès-verbal, telle que vous l'avez, j'en ai les deux Originaux; tous deux de votre main, tous deux signés par vous, certifiés, légalisés, & dont j'ai retiré l'un des mains de Mr. *Verguin*. C'est sur l'un des deux qu'a été faite la Copie qui se trouve dans mon Livre de la Mesure des trois premiers degrés du Méridien. Tous ce que j'ai omis dans l'imprimé, c'est le nom du Notaire de *Curnea*, celui du *Corregidor*, & ceux des Officiers du Corps de Ville. Il importoit peu au Lecteur de savoir qu'ils se nommoient *Vicente Artizaga*, *Don Mathias Davila*, &c. Le dépôt que j'ai fait d'un de mes deux Originaux dans les Archives de l'Académie, suffit pour constater, même à vos yeux, la fidélité de la Copie imprimée dans mon Livre: je garde l'autre Original précieusement.

Objection VII(a). Une faute énorme que j'ai

(a) Cette objection est la même, dans mon autre.

à vous reprocher, & dont Mr. *Godin* n'est pas moins coupable que vous, c'est la préférence aveugle que vous avez longtems accordée l'un & l'autre à la mesure de l'Equateur sur celle du Méridien. Tout le fruit de nos travaux étoit perdu sans les ordres que nous reçûmes du Roi, de nous en tenir à la mesure du Méridien, & de renoncer à celle de l'Equateur. C'est à moi, c'est à moi seul qu'on est redevable de ces ordres. Ce fut alors que je vous conduisis, comme malgré vous, dans le chemin de la Méridienne. Si vous avez triomphé jusques ici, je vous montre maintenant la borne de tous vos triomphes. Rendez-vous donc, Monsieur, je vous le conseille, rendez-vous, vous n'avez plus d'autre ressource (a).

La VII^{me}. a pour titre: *Que le Livre de Mr. Bouguer est publié par ordre de l'Académie, & que l'Académie ne connaît point l'Ouvrage de Mr. de la Condamine.* Mais on trouve ci-dessus, pag. 186, & suiv. la Réponse à cette objection: (a) Ce fait est le plus intéressant de toute cette controverse. Il y a donné lieu, & a fait naître ensuite la division entre deux fameux Académiciens, qui d'accord sur tous les autres faits & sur tous les résultats essentiels à l'objet de leur mission, ne différaient que sur la propriété & l'usage de quelques moyens particuliers. Ce qui a choqué Mr. de la Condamine, c'est l'article qui se lit dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* de 1744. pag. 283 & 284 de l'Edit. de Paris, & pag. 391 & suiv. de l'Edit. d'Amsterdam. Cet Article fait partie de la Relation abrégée du Voyage fait au Pérou de Mr. *Bouguer*. Mr. de la Condamine le regarde comme un trait injurieux & pour Mr. *Godin* & pour lui: il prétend même qu'il a été inséré par son Adversaire dans les *Mémoires*, à l'insçu de la Compagnie. Il n'en transcrit que quelques lignes; mais comme cela ne suffit pas pour instruire le Lecteur, j'ai cru qu'on me sauroit gré de le donner ici en entier; il pourra d'ailleurs servir à mieux comprendre la Réponse qu'y fait Mr. de la Condamine.

Mr. *Godin*, dit Mr. *Bouguer*, avoit aussi projeté un

Janvier, Février & Mars, 1753. 197

Réponse. Que vous êtes loin, mon cher Monsieur, de votre compte ! Pourquoi me rendrois-je ? Je n'ai rien perdu de mes avantages, & je ne

man-

„ voyage vers la Mer, mais qu'il n'exécuta pas ; c'eût
„ été pour examiner le moyen de mesurer quelques de-
„ grés de l'Equateur dans l'intervalle compris entre la
„ Cordelière & la Côte. Jusques-là tout s'étoit autant
„ préparé pour la détermination de ces derniers degrés,
„ que pour celle des degrés du Méridien, quoiqu'il ne
„ soit pas douteux qu'on ne dût regarder la mesure de
„ ceux-ci, sinon comme l'unique objet de notre mission,
„ au moins comme le principal.

„ Cette seule mesure assuroit le succès de notre voya-
„ ge, puisqu'en comparant son résultat avec les opéra-
„ tions faites en Europe, on décidoit la question de la
„ Figure de la Terre, ou du rapport entre les axes ; au-
„ lieu que la mesure des degrés de l'Equateur laissoit le
„ problème dans toute son indétermination. J'ai mon-
„ tré en effet dans les Mémoires de 1736 (a), qu'il est
„ une infinité de figures sphéroïdales, dans lesquelles
„ les degrés de l'Equateur & ceux du Méridien par une
„ certaine latitude seroient d'une grandeur donnée,
„ quoique ces sphéroïdes fussent oblongs ou aplatis. La
„ longueur de ces degrés seroit exactement la même,
„ & la figure de la Terre tout-à-fait différente.

„ Ainsi, à quoi ne nous serions-nous pas exposés, en
„ employant un tems précieux, ou, pour mieux dire,
„ en le perdant à déterminer l'étendue des degrés de
„ longitude ? Après un travail opiniâtre de plusieurs an-
„ nées, & sous le poids duquel plusieurs d'entre nous
„ eussent succombé, car la plus grande partie de l'opé-
„ ration se fût faite en-bas, en-dehors de la Cordelière,
„ dans ces Forêts où nous eussions manqué de tout, &
„ où nous eussions eu une infinité d'accidens à craindre,
„ nous eussions reconnu que les degrés de l'Equateur
„ étoient à-peu-près égaux à ceux du Méridien qu'on a
„ mesurés en France, ce que nous devions savoir avant
„ que de sortir de Paris. La circonstance étoit critique,
„ il étoit de la plus grande importance pour nous de bien
„ choisir, puisqu'il s'agissoit de tout le succès de notre
„ voyage.

„ Hen-

(a) Pag. 602 & suiv. Edit. d'Amsterdam.

manque ni de courage, ni de ressource. Cependant, plus modeste que vous, je laisse aux Spectateurs à décider qui de nous deux remportera la victoire.

Vous n'avez pas oublié que depuis notre retour en *Europe*, dans plusieurs conversations que j'eus avec vous, vous entreprîtes de me prouver, que lorsque Mr. Godin fit à l'Académie en 1734, la proposition de notre voyage, il n'avoit pensé qu'à la mesure de l'Equateur. Je vous fis ressouvenir alors du projet d'Inscription pour notre baze, dont on étoit convenu avant notre départ, & dans lequel on lit ces mots, *ad mensurandos in æquinoxiali plagâ, sive Equatoris sive Meridiani gradus*. Ce n'est donc pas à vous, du moins ce n'est pas à vous seul qu'on est redevable du projet de mesurer les degrés du Méridien.

Mais voici quelque chose de plus précis encore. Dans l'Ecrit lu en 1734 à l'Académie par Mr. Godin, lorsqu'il fit sa première proposition, & qui a pour titre, *Observations & recherches qu'on se propose de faire sous l'Equateur*, la mesure des degrés du Méridien y est aussi clairement énoncée, qu'elle l'est dans les Passeports de

Heureusement les ordres du Roi, quoique dans une matière de pure Géométrie, ne nous laissent pas la liberté de nous tromper; ces ordres ne pouvoient pas arriver plus à propos, que lorsque nous étions sur le point de venir à l'exécution, & lorsque l'avis qui eût prévalu (celui de Mr. de la Condamine & de Mr. Godin) alloit vraisemblablement nous engager dans une entreprise tout-à-fait imprudente. Ainsi on voit que si notre mission a eu quelque fruit, le Public en est redevable par plus d'un endroit à la sagesse du Ministère attentif & éclairé, qui régloit toutes nos démarches.

Janvier, Février & Mars, 1753. 129

de la Cour d'Espagne expédiés la même année sur l'exposé de Mr. Godin.

La preuve est directe, & sans réplique. Mais, au lieu de rendre hommage à la vérité, vous cherchez à couvrir votre honte & votre défaite par un subterfuge. *Ce n'est qu'à moi, dites-vous, qu'on est redevable des ordres du Roi, de nous en tenir à la mesure du Méridien, & de renoncer à celle de l'Equateur.* Votre témoignage est suspect, & il n'est point recevable, parce qu'il n'est appuyé d'aucune preuve. Moi, Monsieur, je ne veux rien avancer sans preuve. J'ai examiné ce fait, & j'ai enfin reconnu que ces ordres avoient été expédiés au mois de Juillet 1736, deux ans avant que votre Mémoire sur cette matière fût arrivé en France (a).

Cette batterie démontée, je vous croyois hors d'état de revenir à l'attaque. Mais il vous restoit une ressource que je n'avois pas prévue, parce que rien ne pouvoit y donner lieu. Vous nous accusez, Mr. Godin & moi, d'avoir été sur le point d'embrasser, malgré votre opposition, le dangereux projet de mesurer l'Equateur avant le Méridien, lorsque l'ordre d'y renoncer nous parvint en 1737.

L'accusation ne sauroit être plus grave, & je ne m'attendois pas à une pareille offense de votre part. Il y a dans ce procédé de l'injustice, de l'irrégularité, un but formé de me nuire. Vous m'insultez ici publiquement & avec éclat : enfin j'ai voulu prévenir le scandale que cette affaire

(a) Ce Mémoire n'a été lu à l'Académie qu'en Mars 1738.

faire alloit causer, vous n'avez pas voulu vous prêter à mes vues pacifiques; il ne me reste donc plus qu'à me défendre, & à prendre le Public pour juge de notre différend. Voici de quoi me justifier.

De quel droit avez-vous inséré dans nos Mémoires de 1744, & à l'insçu de la Compagnie, l'article si injurieux & pour Mr. Godin & pour moi? Et de quel droit appelez-vous *Justification des Mémoires de l'Académie*, la défense d'un article dont elle n'a jamais pris connoissance? Ce point est essentiel, il décide le fond de notre contestation, & cependant vous n'y répondez rien. Votre silence seul vous condamne.

J'ai cité dans mon *Journal Historique du Voyage à l'Equateur*, deux de vos Lettres originales, qui disent l'une & l'autre très clairement tout le contraire de ce que vous avancez dans les Mémoires de 1744. L'une de ces Lettres est adressée à feu Mr. Dufay. Que répondez-vous à cela? *Que vous ne savez pas comment cette Lettre m'est tombée entre les mains.* C'est la réponse d'un homme qui tombe des nues.

Dans ce même *Journal Historique* j'ai encore cité une Lettre de Mr. Clairaut, qu'il m'écrivit de Paris à Quito le 3 Mars 1738, & où on lit ce qui suit. *Je viens de recevoir votre Lettre de Quito, du mois de Janvier 1737. Je suis charmé que vous soyez résolu, à présent, (Janvier 1737) de mesurer d'abord le Méridien, & de ne pas trop vous attacher à la mesure de l'Equateur.* Puisque notre parti étoit pris en Janvier 1737, de commencer par la mesure du Méridien, ce n'est donc pas, comme vous le prétendez, en

conséquence des ordres du Roi, que nous embrassâmes le dangereux projet de mesurer l'Equateur avant le Méridien, puisque les premiers ordres du Roi ne parvinrent à Mr. Godin que le 9 Mars, & que nous n'en reçûmes le *duplicata* que le 22 Septembre. Cette preuve est terrassante, c'est une démonstration. Il n'est donc pas vrai que vous m'avez conduit, comme malgré moi, dans le chemin de la Méridienne. J'y étois déjà lorsque vous supposez m'y avoir conduit. Ce point gagné, je ne saurois plus perdre.

Ce qui vous retient dans l'erreur, c'est que vous confondez, ou affectez de confondre deux choses très différentes, sur la distinction desquelles je ne puis trop insister. L'une est le projet de mesurer l'Equateur; projet qui a subsisté en effet jusqu'au contre-ordre reçu le 9 Mars 1737: l'autre est le projet de mesurer l'Equateur avant le Méridien; projet qui étoit abandonné avant que le contre-ordre pour l'Equateur arrivât. Cette distinction est un fil propre à guider le Lecteur dans le labyrinthe tortueux d'autres témoignages que vous opposez à ceux que je viens de rapporter, & qui vous ont paru aussi décisifs. S'il est quelque recoin où ce fil ne puisse atteindre, je me charge d'y suppléer: *nourri dans le Serrail, j'en connois les détours.*

Comme la citation des Lettres que vous raportez dans votre *Justification* (a) deviendrait plus longue que mes réponses, je me borne à observer: 1. que dans aucune des Lettres que vous citez, il n'est question de moi, hors dans la mienne, & par conséquent qu'aucune ne prouve con-

N 5

trq

(a) Depuis la page 7 jusqu'à la page 19.

ten moi : 2. que dans ma Lettre, où je déclare que jefais un effort de complaisance pour me rapprocher de vous, je parle des mois de Septembre & d'Octobre 1736 : 3. que celle de *Don-George-Guan*, qui ne concerne que Mr. *Godin*, est relative au 5 Décembre de la même année, & que par conséquent ni l'une ni l'autre ne contredit l'époque que j'ai fixée au mois de Janvier 1737 : 4. que les Lettres de Mr. *Verguin*, les vôtres même, que je regarde comme aussi authentiques que si le Notaire *Arrifaga* les eût paraphées : enfin celle de Mr. *Godin*, prouvent, à la vérité, qu'au mois de Janvier & de Février 1737 cet Académicien se préparoit pour aller examiner le Pays traversé par l'Equateur, ce que je n'ai jamais nié ; mais rien du contenu de sa Lettre, pas même la mention de la mort de Mr. *Couplet* (a), ne prouve que Mr. *Godin* fût résolu d'entreprendre la mesure de l'Equateur avant celle du Méridien. Mais ceci a besoin d'une courte explication.

Je vous ai prouvé ci-dessus que la mesure de l'Equateur faisoit partie de notre mission : il étoit donc important de savoir à quoi s'en tenir sur la possibilité ou l'impossibilité de cette mesure. C'est de quoi Mr. *Godin* voulut s'assurer par lui-même en allant à l'Ouest de *Quito*, reconnoître par ses yeux un Pays que toutes les informations nous peignoient comme impraticable. Cette opération ne pouvoit être utile qu'en plaçant des signaux, & en formant des projets de Triangles ; & ces deux circonstances ne devoient pas être

omi-

(a) Mr. *Bougainville* appuya sur ce que Mr. *Godin*, dans une Lettre, où il mandoit au Ministre la mort de Mr. *Couplet*, ne dit pas un mot du Méridien. Mais on ne voit pas qu'il y ait aucune liaison entre ces deux idées.

omis dans la Lettre au Ministre, qui, sans ce détail, auroit pu regarder l'entreprise de Mr. Godin comme une promenade de quelques jours. Mais la même Lettre contenoit une restriction, & si cela me réussit, &c. preuve que la mesure de l'Equateur étoit encore incertaine, & par conséquent que Mr. Godin n'étoit pas déterminé à commencer par cette mesure. Que si le contre-ordre arrivé le 9 Mars fit cesser tous ces préparatifs pour la mesure de l'Equateur, rien ne prouve que Mr. Godin ne fût déjà d'avis de commencer par le Méridien. Sur quoi je n'ai cependant rien assuré positivement, faute de preuves suffisantes.

Enfin, & cette dernière raison coupe court à tout subterfuge, quand il seroit vrai & même prouvé que Mr. Godin en particulier ne se résolut à commencer que le 9 Mars, en conséquence des ordres du Roi qu'il reçut alors, cela n'empêcheroit pas, comme vous êtes forcé d'en convenir, que je n'aye pu mander au mois de Janvier 1737 que notre parti étoit pris, & notre choix fait en faveur du Méridien.

Voilà, Monsieur, toutes vos ruses découvertes, toutes vos batteries ruinées, vos retranchemens forcés, votre corps de bataille rompu & mis en desordre : il ne me reste plus qu'à combattre, dans une autre rencontre (a), votre Reserve, qui n'est composée que de Troupes légères faciles à dissiper. Si le Dieu des victoires continue à me favoriser, je lui promets un sacrifice.

*Juppiter omnipotens, audacibus annue coeptis.
Ipse tibi ad tua templa feram solemnia dona :*

Es

(a) Mr. de la Condamine promet une seconde partie de sa Réponse ; à savoir si ce sera la dernière.

*Et statnam ante aras auratâ fronte juvencum
Candentem, pariterque caput cum matre ferentem,*

Jam cornu petat, & pedibus qui spargat arenam (a).

ARTICLE XIII.

REFLEXIONS sur les LETTRES de Mr. DE MAUPERTUIS.

ON a fait déjà des extraits de ces (b) Lettres devenues malheureusement célèbres, & de la dispute de cet Auteur avec Mr. Koenig, dans laquelle des violences inouïes ont étonné toute l'Europe Littéraire. Nous nous contenterons ici de quelques réflexions que nous croïons utiles, & dans lesquelles nous n'avons d'autre but que la vérité & l'instruction des Lecteurs.

(Page 3.) *La principale propriété de notre esprit est de s'appercevoir lui-même.* Il est étrange qu'une telle proposition ait pu échapper à l'Auteur : il n'y a personne qui ne sache que l'ame ne se voit point, & on l'a toujours comparée à l'œil qui apperçoit les objets, & ne s'apperçoit pas. L'Auteur a voulu dire apparemment, que notre esprit se rend le témoignage de sa pensée, & de son existence. En ce cas il s'est mal exprimé.

Notre esprit a deux facultés, le souvenir & la prévision. L'Auteur pèche contre la langue en prenant ici le souvenir pour la mémoire. Le souvenir

(a) Virgil. *Enéid.* Liv. IX. v. 625. & suiv.

(b) On en a donné le précis dans la Partie précédente de ce Journal, page 431.

Janvier, Février & Mars, 1753. 205

venir n'est point une faculté; c'est l'exercice de la faculté qu'on nomme mémoire. On ne dit point que l'homme est doué du souvenir.

La *prévision* est un terme Théologique, dont on ne se sert que pour les decrets de Dieu: il fallait dire *prévoïance*.

L'Auteur s'exprime encore peu exactement, en disant que cette prévision est une anticipation sur l'avenir; car les probabilités qu'une chose arrivera, ou n'arrivera pas, n'anticipent en aucune manière sur les événemens.

(Pag. 5.) *La mémoire nous fait plus perdre que gagner.* Cette proposition est évidemment fausse; premièrement, parce que la mémoire ne fait rien perdre; en second lieu, parce qu'elle est le fondement de l'entendement humain. L'Auteur a-t-il voulu répéter ce qu'on a tant dit, qu'il y a des souvenirs cruels? Plus une vérité est commune, plus elle doit être embellie par le tour. Par exemple, *Thémistocle* malheureux demande à un Grammairien ce qu'il enseigne: L'art de fortifier la mémoire, répond le Professeur. Enseignez-moi plutôt l'art d'oublier, repartit *Thémistocle*.

L'homme ne voyant jamais dans les deux miroirs de la *prévision* & du souvenir les objets tels qu'ils sont, ne saurait proportionner les moyens pour les obtenir ou pour les éviter. Il y a là presque autant de fautes que de mots. La mémoire peut très-bien représenter un objet tel qu'il est, & sans cela tout serait confusion dans la Société; & il est clair qu'il n'y a point de moïen d'obtenir ni d'éviter ce qui est passé.

Si du présent on pouvait retrancher le poison,
dont

dent le souvenir & la prévision l'infectent, ce serait un état assez heureux. Cette pensée est fautive; parce que si le présent est agréable, on ne peut pas dire qu'il est infecté; & si ce présent est désagréable, on ne peut pas dire qu'il serait heureux sans l'avenir & le passé.

(Pag. 7.) *Il y a pour chaque homme une certaine mesure de contentement & de chagrin que l'imagination remplit toujours; & l'ame revient bientôt à un certain état de contentement ou de détresse, qui est son état permanent. Rien n'est moins vrai que cette idée. Il sembleroit que Dieu eût créé des ames heureuses ou malheureuses par elles-mêmes, & que les événements de la vie les tirassent seulement de cet état pour les y replonger. Il faut avouer que c'est là une étrange imagination. On revient toujours à sa passion dominante, non à un état naturel de douleur ou de contentement.*

(Pag. 13.) *Si je réfléchis attentivement sur ce que c'est que la dureté & l'étendue, je n'y trouve rien qui me fasse croire, qu'elles soient d'un autre genre que l'odeur, le son, & le goût. Voici en quoi se trompe l'Auteur. La solidité & l'étendue appartiennent essentiellement à la matière. L'odeur, le son, & le goût sont des sensations de notre ame. S'il n'y avait ni hommes ni animaux, il n'y aurait ni odeur, ni son, ni goût; mais il y aurait toujours de l'étendue & de la solidité. Tout ce que l'Auteur répète sur ce sujet, a déjà été avancé par quelques Ecrivains, & généralement condamné. On a regardé comme un abus ridicule de la Métaphysique, cette chimérique idée, de tout réduire à l'existence de nos sensations; car certainement que nous avons des*

des sensations ou non, le Monde existe, Dieu existe,

(Pag. 53.) *Locke passa sa vie à chercher quelques vérités, & tout son travail aboutit à trouver l'excuse de nos erreurs.* On n'a jamais si mal défini l'excellent *Essai de l'Entendement Humain*. Est-ce n'avoir trouvé que l'excuse de nos erreurs, que d'avoir démontré que toutes les idées viennent par les sens, que d'avoir le premier distingué clairement toutes les opérations de l'ame, que d'avoir réduit à une idée précise les notions vagues de la liberté, & d'avoir fait voir qu'elle n'est & ne peut être que la puissance d'agir? Ce que dit l'Auteur mal à propos de Mr. *Locke*, ne seroit applicable qu'aux deux premiers Livres du Père *Mallebranche* sur les erreurs des Sens & de l'Imagination.

Nous n'entrerons point ici dans la dispute sur les Forces vives & sur le Choc des corps parfaitement durs. C'est une question frivole sur laquelle on pourroit disputer pendant l'éternité sans en tirer le moindre avantage: s'il y a des atomes parfaitement durs, ils sont absolument impalpables, & les Loix sur le Choc de ces corps ne sont de nul usage. Ces disputes au fond sont le charlatanisme de la Philosophie.

(Pag. 76.) *La maturité de l'homme n'est point l'âge de la force, l'âge viril; c'est la mort. Le dernier accroissement ferme le passage aux fluxus des.* *Cicéron* a bien eu raison de dire qu'il n'y a aucune absurdité qui n'ait été avancée par quelques Philosophes. Celle-ci est assurément une des plus fortes. Prendre le dépérissement pour l'accroissement, & la destruction pour la maturité,

et, est une idée qui était réservée à ce siècle, dans lequel on ne cherche qu'à dire des choses extraordinaires, après que toutes les choses utiles ont été dites dans le siècle passé.

(Pag. 80). *Si on trouvait l'art de ralentir la végétation de nos corps, peut-être parviendrait-on à augmenter de beaucoup la durée de notre vie.* L'Auteur emploie quelques pages à retourner cette chimère. On peut dire qu'elle n'a d'autre fondement que dans le sommeil d'*Epiménide*, ou dans l'histoire des sept Dormans. Elle ne mérite pas de réfutation.

(Pag. 119). *Un Hottentot serait aussi capable de raccommo-der une montre de Graham, que le Médecin le plus habile de guérir par sa Théorie un malade.* Ces plaisanteries ne sont plus même de mode aujourd'hui à la Comédie, à plus forte raison dans la bouche d'un Philosophe. Il est bien certain qu'un Médecin qui n'aurait pas de Théorie, pourrait se méprendre sur presque tous les cas; & lorsque toutes les Nations s'accordent à exiger d'un Médecin de profondes études, il est bien indécent à un homme qui est à la tête d'une Académie, de vouloir proscrire l'art le plus utile aux hommes. Nous ne parlerons point ici du mépris que l'Auteur affecte pour l'Anatomie; ni du conseil qu'il donne aux malades de ne point paier le Médecin, quand ils ne sont point guéris. Ces disparates si indignes d'un Philosophe, ont déjà été si plaisamment relevées, que nous nous ferions scrupule de nous y arrêter.

(Pag. 151.) *J'avoue que la plupart des objections de ceux qui ont attaqué l'Astrologie Judiciaire,*

naire, ne me paroissent guères plus fortes que les raisons de ceux qui la soutiennent. On ne revient point de sa surprise, d'entendre un Philosophe parler ainsi. Les raisons contre l'Astrologie Judiciaire sont. 1. Que de mille personnes nées sous le même aspect, aucune n'éprouve les mêmes aventures. 2. Qu'aucun homme, aucun événement, aucun être ne ressemblant à un autre, il est impossible que les différens accidens arrivés à deux hommes nés dans le même instant, soient marqués par la même Constellation. 3. Que toute Science qui n'a aucun fondement est une erreur visible; & qu'il n'y a aucun fondement dans l'Astrologie Judiciaire. La Raison, par exemple, ne découvre aucune liaison entre le Soleil étant dans un tel Sighe, & un homme qui acquiert des richesses, ou qui a des plaisirs. De plus le Soleil n'est pas aujourd'hui dans les Signes où il étoit autrefois, lorsque les Astrologues commencèrent à tromper les hommes. Voilà une petite partie des argumens contre l'Astrologie Judiciaire; & il n'y a ni raisonnement ni expérience en sa faveur.

Il semble que les perceptions du passé, du présent, & de l'avenir, ne diffèrent que par le degré d'activité où se trouve l'ame. Appesantie par la suite de ses perceptions, elle voit le passé; son état ordinaire lui montre le présent; un état plus exalté lui ferait peut-être découvrir l'avenir. & de là ne serait peut-être pas si merveilleux &c.

Cette imagination extraordinaire a été si plaisamment relevée dans l'équitable & innocente raillerie du Docteur *Akasia*, que nous ne combattons pas ici; ce qui ne mérite pas d'être com-

battu sérieusement. Nous nous contenterons de remarquer combien il est peu philosophique de dire, que l'ame voit le passé appesantie par la suite de ses perceptions. C'est précisément quand l'ame est le moins appesantie que la mémoire est la plus prompte; & voilà pourquoi dans toutes les maladies où le cerveau est comprimé, la mémoire s'affaiblit ou se perd entièrement.

Dans la Lettre dix-neuvième sur le progrès des Sciences depuis la page 184 jusqu'à la fin, presque toutes les propositions sont d'une bizarrerie qui fait craindre que la décadence la plus honteuse n'arrive bientôt, au-lieu du progrès. Peut-on proposer sérieusement de creuser jusqu'au noieau de la Terre? de fonder une Ville Latine, de chercher les liens du corps & de l'ame dans le cerveau d'une homme vivant, de couvrir un malade de poix-raffinée, de le faire pirouetter, de le percer avec de longues aiguilles, d'accoupler des quadrupèdes avec des oiseaux, de multiplier les monstres, de procurer des songes pour modifier l'ame, de disséquer des cerveaux de Géans & de Satires, & de croire que par une telle opération on peut parvenir à une connaissance plus profonde de l'entendement humain?

La plupart de ces étranges idées ont été acquiescées, comme elles devoient l'être: *ridiculum acri fortius ac melius magnas plerumque secat res*. Nous ferons seulement une observation qui n'a point encore été faite. L'Auteur revient sans cesse dans ce Livre, ainsi que dans presque tous ses Discours Académiques, au voyage qu'il fit en *Finlande*. Il dit qu'il y fut envoyé pour découvrir la figure de la Terre, & il ne cesse de

de répéter par-tout que cette opération doit sauver la vie à beaucoup de Navigateurs. Nous sommes certainement très-éloignés de vouloir soupçonner d'inutilité ces voyages que le Gouvernement de France a fait entreprendre avec tant de magnificence; rien ne lui a fait tant d'honneur. C'est même une supériorité qu'il a acquise en ce genre sur tous les autres Gouvernemens. Mais il nous semble qu'il faut rendre justice à tout le monde, & ne point donner à entendre qu'on a été envoyé au bout de l'Univers pour découvrir comment il est fait. Il faut mettre aux choses leur véritable prix. C'est *Huyghens*, c'est surtout le grand *Newton*, qui par une Théorie incontestable ont démontré que notre Globe est un sphéroïde élevé à l'Equateur & aplatti vers les Pôles. Cette découverte tient à un des plus grandes Loix de la Nature, de laquelle on est redevable à *Newton*. C'est-là ce qu'il y a de grand & d'admirable; c'est le plus bel effort de l'esprit humain, d'avoir démontré que la même Loi qui fait tomber les corps graves sur la Terre, retient les corps célestes dans leurs orbites, aplattit un peu les pôles de notre Globe, & règle les marées de l'Océan.

Mais de savoir si dans les Régions polaires un degré du Méridien est allongé d'un demi-quart de lieue, c'est de quoi *Newton* ne s'est point embarrassé. La différence du sphéroïde aplati à la sphère, irait environ à six lieues d'un pôle à l'autre. Cette différence est absolument insensible aux Navigateurs, & c'est vouloir en imposer ridiculement au monde, que de prétendre qu'il y va de la vie, d'ignorer à quel point le pôle dit

Monde est plat ou circulaire. D'ailleurs nous ne dissimulerons point qu'il est presque impossible d'avoir une mesure précise de tous les degrés d'un Méridien, tant de millions de lieues dans le Ciel répondant à l'épaisseur d'un cheveu sur la Terre; la moindre altération dans un instrument, le plus léger changement dans sa position, peuvent opérer des différences si considérables, qu'on peut assurer que si le même arc d'un Méridien était mesuré trente fois par trente Observateurs différens, & que chacun donnât séparément son résultat cacheté, on les trouverait tous différens à l'ouverture.

C'est une opération très-simple & très-commune de mesurer la distance d'une étoile à une autre avec un quart de cercle; il n'y a personne qui au bout de deux jours n'en soit capable. L'extrême précision est impossible, & même inutile. Nous ne prétendons point par ces réflexions inspirer la négligence aux Observateurs.

La vérité est si respectable, qu'il faut la chercher avec les plus grands efforts dans les choses même qui ne sont pas d'un usage sensible, afin de ne la pas négliger dans ce qui est plus nécessaire. Nous ne cesserons jamais d'ailleurs de donner des louanges à ceux qui ont cherché à vérifier par des mesures actuelles les admirables découvertes de *Newton*, mais nous croyons que ce serait une injustice bien absurde de les mettre à côté de ce grand-homme. Il faut rendre à chacun selon ses œuvres.

Terminons par une remarque sur une traduction singulière & défectueuse d'un passage de *Wolff*,

Wolff, qu'on trouve aux pages 26 & 27 des Lettres de Mr. de *Maupertuis*.

Mr. *Wolff*, après avoir développé les trois différentes hypothèses suivant lesquelles les Philosophes ont tâché d'expliquer le commerce du Corps avec l'Âme, fait voir évidemment que celle de l'Harmonie préétablie (dont *Leibnitz* est l'Auteur) est la plus probable, n'étant point sujette aux grandes difficultés qui se rencontrent dans les autres. Les ennemis de *Wolff* l'ayant accusé d'impiété, & de vouloir porter atteinte à la liberté de l'homme pour avoir adopté ce Système, il a démontré de manière à ne laisser aucun doute à tout vrai Philosophe, que ces imputations sont aussi odieuses que mal fondées; qu'elles ne peuvent avoir leur source que dans l'ignorance ou dans la malice; puisqu'il est certain que cette hypothèse bien entendue donne des idées magnifiques de l'Intelligence & de la Sagesse suprême; & que même à cet égard elle l'emporte de beaucoup sur les autres hypothèses, c'est-à-dire sur celles de l'Influence physique & des Causes occasionelles, (V. *Psychol. Raisonnée* § 639.) il ajoute immédiatement après cette Thèse remarquable, celle à laquelle Mr. de *Maupertuis* a donné une sinistre interprétation, comme on va le voir clairement par la traduction fidèle de cette Thèse, que l'on pourra mettre en parallèle avec celle de Mr. le Président, que l'on ajoutera après.

„ (a) S'il y a quelqu'un, dit *Wolff*, qui imbu
de

(a) Si quis hebetior fuerit quam ut philosophicam scientiam

de préjugés n'ait pas la force d'esprit nécessaire pour bien comprendre la science de la Philosophie, ou craigne d'ailleurs faute d'idées justes de porter atteinte à la piété, en adoptant l'Harmonie préétablie, peut la rejeter, pourvu qu'il n'impute pas malicieusement à ceux qui soutiennent ce système des vices odieuses & horribles d'Athéisme & d'Impiété."

Mr. de Mompertuis de son côté dit à l'occasion de ce passage (qu'il cite), que la persuasion des Philosophes d'Allemagne de la bonté de ce système, va si loin qu'un des plus célèbres disciples de Leibnitz s'est cru obligé d'avertir que par un esprit de condescendance il voulait bien permettre aux esprits foibles de suivre un autre système, *peurus*, dit-il, *que se soit sans malice* (a).

On a d'autant plus lieu de croire que Mr. de Mompertuis n'explique ainsi le passage qu'il rapporte que pour donner du ridicule aux Philosophes d'Allemagne, qu'il n'a fait aucune attention à la note que Wolff a jointe à cette Thèse, dans laquelle il avertit qu'il a suivi en la proposant le grand Kepler, qui après avoir réfuté avec soin dité toutes les objections faites contre le système de Copernic, finit par cette belle réflexion. Celui (dit-il) qui n'est pas en état des'élever à la Science de l'Astronomie, ou qui se ferait de la peine par rapport à la piété (à laquelle il s'imaginerait de porter atteinte) d'adopter le système de Copernic, peut sans crainte laisser-

la
capere non possit, vel infirmior quam ut inoffensa pietate sistamur harmonie præstabilitæ assensu, & systema harmonia præstabilita, si velis, damus, modo sibi semper a malitia Psychol. Ration. § 640.

(a) Page 27.

là tout ce qui appartient à l'Astronomie, &
rejeter s'il le veut tous les sentimens des Phi-
losophes sur ces matières, dans la ferme per-
suaſion que l'hommage qu'il rendra à l'Etre
ſuprême en élevant ſes yeux vers ce Ciel vi-
ſible qui eſt à la portée de tous les hommes, &
en employant toutes les forces de ſon ame &
de ſon cœur pour rendre grâces au Créateur,
en ſe répandant en louanges & en bénédicti-
ons à la ſimple contemplation des Cieux & de
la Terre, que cet hommage, dis-je, ne fera
pas moins agréable à Dieu que celui de l'A-
ſtronomie, à qui il a donné la faculté de voir
bien d'autres objets par les yeux de l'entende-
ment, qui l'engagent à célébrer ce grand Ma-
ître de l'Univers avec d'autant plus de zèle."

ARTICLE XIV.

SUITE de l'HISTOIRE des PAPES de Mr. BOWER.
Neuvième Extrait.

DAmasé réussit beaucoup mieux à ſupprimer
le ſchiſme d'*Urſinus*, qui reparoiſſoit alors
à Rome. *Valentinien* avoit, par un Reſcrit, pen-
mis à *Urſinus* & aux Chefs de ſon parti qui avoi-
ent été relegués en *Gaulle*, de demeurer où ils
voudroient, pourvu que ce ne fût ni à Rome, ni
dans les Provinces de ſon diſtrict (a). Cette in-
dulgence de l'Empereur encouragea les Secta-
teurs d'*Urſinus* à ſe déclarer ouvertement pour
lui, & même à ſ'afſembler ſéparément, pour ne

(a) Cod. Theod. 9. 1. 29. l. 1. p. 222

pas communier avec ceux qui tenoient pour *Damase*. Les partisans de celui-ci s'y opposèrent avec leur violence ordinaire, & la ville fut sur le point de devenir le théâtre d'une nouvelle guerre civile. *Simplicius*, alors Vicaire de *Rome*, à la requisiion de *Damase*, en informa l'Empereur, qui lui adressa un Rescrit portant : que tous ceux, qui au mépris de la Religion, tiendraient ou fréquenteroient des assemblées illégitimes, seroient bannis à cent miles de *Rome*, afin que leur obstination ne fît tort qu'à eux-mêmes (a). Et par-là les desordres cessèrent.

Marcellin & Faustin soutiennent, que cette Loi ne regardoit que les *Ursiniens* ; mais *Damase* l'étendit aux *Macédoniens*, qui refusoient de communier avec les Evêques qui avoient signé la Confession de *Rimini*, & même avec tous ceux qui faisoient corps avec ces Evêques ; faisoient des assemblées particulières, & avoient un Evêque particulier, nommé *Aurélien*. Mais, disent-ils, *Damase* se prévalant de la susdite Loi, les traita avec la même cruauté que les *Ursiniens* ; de sorte qu'ils ne s'assembloient plus que la nuit, sous la conduite d'un Prêtre nommé *Macaire*, de la sainteté & des austérités duquel on raconte des choses merveilleuses. Mais la nuit ne put les mettre à couvert de l'esprit persécuteur de *Damase*, dont les Clercs fondirent sur eux pendant qu'ils faisoient le service dans une maison particulière, dispersèrent l'assemblée, se saisirent de *Macaire*, le traînèrent avec eux sur des cailloux tranchans, dont il fut cruellement déchiré, & le tirèrent enfermé le reste de la nuit. Dès qu'il fut jour,

(a) Cod. Theod. ap. pag. 37.

jour, on le mena devant le Juge, qui le trouvant obstiné à rejeter la communion de *Damase*, l'exila; mais à peine fut-il arrivé à *Ostie*, qu'il y mourut de ses blessures (a). Les mêmes Auteurs ajoûtent, que *Damase* exila en même tems plusieurs Prêtres Catholiques, & quelques particuliers, mais que malgré ses efforts *Aurélien* finit ses jours à *Rome* (b).

Vers ce tems-là, c'est-à-dire en 377, il se tint un grand Concile à *Rome*, où fut condamné le fameux *Apollinaire* Evêque de *Laodicée* en *Syrie*, avec ses deux disciples favoris, *Vitalis* & *Timothee*. *Apollinaire* avoit des talens au-dessus du commun, une grande pénétration, & un savoir universel; il avoit d'abord soutenu l'Orthodoxie avec tant de zèle, qu'il en étoit compté, surtout par *Epiphane* & *Athanase*, un des principaux défenseurs (c); & que *Philostorge* le mettoit au rang de *Basile* & de *Gregoire de Nazianze* (d). Il lia une étroite amitié avec *Athanase*, lorsque ce Prélat, passant par *Laodicée*, s'en retournoit en *Egypte*, & il entretenoit toujours dans la suite correspondance avec lui, ce qui lui attira l'excommunication de la part de *Gregoire* Evêque *Arien* de cette ville (e). Lorsque l'*Arianisme* commença à prendre le dessus, *Apollinaire* fut cruellement persécuté, & enfin exilé par les Chefs du parti (f). *Basile* lui écrivoit souvent, & il lui adressoit des lettres pour d'autres, où il témoignoit pour lui la plus haute estime (g). Il

(a) Mar. & Faust. p. 65-69. (b) Id. ibid.

(c) Basil. ep. 293. Epiph. 77. c. 24. Hier. vir. ill. c. 104.

(d) Suidas, pag. 373. (e) Soz. l. 6. c. 25.

(f) Nil. l. 1. ep. 257. (g) Basil. ep. 82.

excelloit dans la connoissance des Ecritures, qu'il expliquoit publiquement à *Antioche*, où il eut *Jérôme* parmi le grand nombre de disciples qui s'y rendoient de toutes parts pour l'entendre (a). Mais il n'étoit pas moins versé dans les Sciences profanes, surtout en Poésie; ce qui fut d'une grande utilité du tems de l'Empereur *Julien*. Car ce Prince ayant fait défense aux *Chrétiens* d'étudier les Auteurs *Payens*, *Apollinaire*, pour y suppléer, composa plusieurs Pièces à leur imitation, entr'autres un Poème contenant l'*Histoire des Juifs* jusqu'au tems de *Sath*, & divisé en XXIV. Livres, qu'il distingua, comme *Homère*, par les 24. Lettres de l'Alphabet (b). Il écrivit aussi des Comédies, des Tragédies, des Vers Lyriques, &c. (c). *Sozomène* dit que cet Auteur égaloit les Anciens, & même qu'il les surpassoit, puisqu'ils n'avoient excellé chacun que dans une chose, & qu'il les égaloit tous (d). Quelques-uns lui attribuent la Tragédie de *Christ souffrant*, qui se trouve parmi les Oeuvres de *Gregoire de Nazianze*; mais il s'en faut bien qu'elle ne réponde à l'idée que *Sozomène* donne de lui. Sa Paraphrase des *Pseaumes* en vers hexamètres, est le seul Ouvrage entier qu'on ait de lui; c'est une traduction exacte & sublime fort admirée des Connoisseurs (e). Sa Poésie lui fut d'un grand secours pour accréditer son hérésie; car beaucoup de gens la reçurent, séduits par la douceur de ses vers; en effet il composoit de beaux Cantiques sur toutes sortes de sujets pieux, &

(a) Hier. ep. 75. (b) Soz. l. 3 c. 18. (c) Id. ib.

(d) Id. ib. (e) Voss. Poët. Græc. c. 9. p. 76. Bail. t. 6. p. 453-5.

mis sur des aîrs convenables (a). *Gregoire de Nazianze* y fait sans-doute allusion, quand il parle des Pseaumes des *Apollinaristes* à qui ceux de *David* avoient donné lieu, & de ces vers si admirés, qu'ils regardoient comme un troisième Testament (b). Ce fut pour arrêter les progrès qu'*Apollinaire* faisoit par ce moyen, que *Gregoire de Nazianze* s'adonna au même genre d'étude. Vers l'an 362 *Apollinaire* fut, à cause de sa piété & de son grand savoir, nommé à l'Evêché de *Laodicée* en *Syrie*, d'où l'on croit qu'il étoit, & où il avoit passé presque toute sa vie (c).

Apollinaire & ses sectateurs soutenoient que *JESUS-CHRIST* n'avoit d'humain que le corps, & que la Divinité lui tenoit lieu d'ame. Mais convaincus dans la suite que cette doctrine étoit combattue par plusieurs passages formels de l'Ecriture, ils abandonnèrent ce point, & distinguèrent, avec quelques Philosophes, l'ame qui nous fait vivre, de l'intelligence par laquelle nous raisonnons; & refusant celle-ci à *JESUS-CHRIST* ils lui accordèrent la première (d). Ainsi, dit *St. Augustin*, ils lui accordoient l'ame des Bêtes & lui refusoient celle de l'Homme (e). Par-là ils évitoient l'absurdité qu'ils reprochoient à tort aux *Catholiques*, d'admettre deux natures opposées & distinctes, sans union ou subordination entr'elles (f). Les *Catholiques* admettoient à-la-fois deux natures en *JESUS-CHRIST*, mais ils sou-

(a) Soz. l. 6. c. 25. (b) Naz. or. 52. p. 745.

(c) Soz. ib.

(d) Epiph. 77. c. 22. Theod. Hér. 4. c. 8. Ath. de Incarn. p. 515. Nem. l. 1. p. 770. Naz. orat. 46. p. 723.

(e) August. in Joan hom. 47.

(f) Naz. or. 52. p. 742.

soutenoient qu'elles étoient unies de la même union, que les *Apollinaristes* reconnoissoient entre la Chair & la Divinité. Ceux-ci accusoient les *Catholiques* d'adorer l'homme, & les appelloient *Anthropolâtres*; les *Catholiques* à leur tour les appelloient *Sarcolâtres*, Adorateurs de chair (a). Les erreurs des *Apollinaristes* ne se bornoient pas à l'ame de JESUS-CHRIST; car ils soutenoient que son corps, semblable aux autres en apparence seulement, étoit coëternel à la Divinité, & de la même substance que la Sagesse éternelle (b). Il s'ensuivoit de-là, que ce corps étoit impassible & immortel, qu'il n'étoit ni pris ni né de la *Vierge-Marie*; & que la naissance de JESUS-CHRIST, sa passion, sa mort & sa résurrection, étoient de pures illusions, ou bien que la Divinité étoit passible. Ces deux absurdités furent ensuite adoptées par les différentes Sectes en quoi les *Apollinaristes* se partagèrent (c).

Cette hérésie avoit paru dès l'an 362, & avoit été condamnée, la même année, au Concile d'*Alexandrie*. Elle commença en 373 à faire grand bruit dans l'Eglise, mais on n'en connoissoit pas encore l'Auteur; car *Apollinaire* étoit si éloigné de se déclarer, que dans plusieurs lettres qu'on a de lui, il appuye la réfutation de ses erreurs, & approuve la doctrine opposée (d). Ainsi, en condamnant publiquement ce qu'il favorisoit sous main, il trompa la vigilance d'*A-*
iba-

(a) Nil. in Apol. l. 2. p. 47. Naz. car. 146.

(b) Athan. ad Epiph. 582. Aug. persév. c. 24 & Her. 1. 5. Theod. l. 5. c. 3. Naz. or. 51.

(c) Ath. ib. p. 583. Naz. or. 46. Nil. l. 1. ep. 257. Theod. l. 5. c. 3.

(d) Leont. p. 1031-32-35.

thanasé même, qui en réfutant ses erreurs, ne le nomme point, & ne paroît pas même l'avoir soupçonné ; car il recommanda *Timothée* ; l'un de ses disciples favoris, à *Damase*, comme un homme dont l'orthodoxie n'étoit pas douteuse (a).

Damase assembla un grand Concile à *Rome*, où l'on condamna les erreurs d'*Apollinaire*, mais sans faire mention de lui, ni d'aucun autre, comme en étant l'auteur. L'année même que *Damase* avoit condamné la Doctrine d'*Apollinaire*, il s'en laissa imposer par un de ses disciples nommé *Vitalis*. C'étoit un Prêtre de l'Eglise d'*Antioche*, & de la Communion de *Meletius*, qui lui avoit conféré les Ordres ; mais renonçant ensuite à sa Communion, il se joignit à *Apollinaire*, & étant en grande estime parmi le Peuple, il en entraîna un grand nombre dans ce parti ; on les appella *Vitaliens*, desquels *Apollinaire* le fit Evêque quelques années après, ajoutant ainsi un quatrième parti aux trois qui divisoient déjà l'Eglise d'*Antioche*, savoir, les *Ariens*, les *Pauliniens*, & les *Mélésiens* (b). Avant que de lever le masque, il voulut être admis, avec les siens, à la Communion de *Paulin* d'*Antioche* & de *Damase*. Pour cet effet il entreprit le voyage de *Rome* en 375. Comme il avoit été soupçonné, & même accusé d'*Apollinarisme*, *Damase*, avant que de l'admettre à la Communion, exigea de lui une Confession de foi, qu'il lui donna signée de sa main, mais conçue en termes équivoques. *Damase* s'en conten-

(a) Ib. p. 1042.

(b) Ep. 77. c. 20. Theod. I. 5. c. 4. Soz. I. 6. c. 275. Chron. Alex. p. 619.

ta, & le renvoya avec des lettres à *Paulin*, pour qu'il le reçût à la Communion de l'Eglise d'*Antioche* (a). Mais découvrant bientôt après la supercherie, ou de lui-même, ou par d'autres, il écrivit une autre lettre à *Paulin*, par le Prêtre *Petrone*, & puis une troisième (b), avec une Confession de foi dressée par un Concile assemblé exprès, le priant de n'admettre à sa Communion, que ceux qui signeroient cette Confession & celle de *Nicée* (c). Le Concile de *Chalcédoine* fut sans doute attentif à cette Pièce, quand il loua *Damas*, d'avoir marqué dans ses lettres à *Paulin*, les règles que tous les Catholiques devoient suivre, en raisonnant sur le mystère de l'Incarnation (d). *Baronius* oubliant ici l'infailibilité, dit qu'il n'est pas surprenant que *Vitalis* en imposât à *Damas*, puisqu'il en avoit imposé, par la même Confession de foi, à *Gregoire de Nazianze* même, qui regardoit les *Apollinaristes* comme frères (e). Cependant *Vitalis*, refusant de souscrire à la Confession de foi envoyée par *Damas*, ne fut point admis à la Communion de *Paulin*; sur quoi il leva le masque, renonça publiquement à la Communion de *Damas* & de *Paulin*, & accepta, au mépris des Canons, le titre & la dignité d'Evêque d'*Antioche*, que lui offrit *Apollinaire*. Il déclara en même tems exclus de sa Communion quiconque croiroit que JESUS-CHRIST avoit une ame humaine & un entendement humain; ce qui étoit se séparer lui-même.

III

(a) Epiph. l. 77. c. 20. Theod. l. 5. c. 4. Naz. or. 52.

(b) Vet. Rom. Eccles. mon. collect. p. 181.

(c) Ib. p. 180. & Theod. l. 5. c. 10.

(d) Concil. l. 4. p. 226. (e) Naz. or. 51.

me de la Communion de l'Eglise universelle (a). Il se passa bien du tems avant qu'on crût dans l'Eglise qu'*Apollinaire* étoit l'auteur de ces principes ; on ne s'en fioit pas même à ses disciples ; on aimoit mieux supposer qu'ils ne comprenoitent pas les pensées sublimes de ce grand-homme (b). Mais quand il n'y eut plus lieu d'en douter, tout le Parti *Catholique* en prit l'alarme (c). Quand *Epiphane* écrivit contre les *Apollinaristes*, il savoit bien qu'*Apollinaire* étoit l'auteur de cette Secte, puisqu'il lui reproche le schisme qu'elle faisoit dans l'Eglise ; cependant il parle de lui avec respect, & paroît croire qu'on avoit mis sur son compte beaucoup de choses dont il étoit innocent (d).

Le Schisme que l'Etablissement d'un nouvel Evêque causa dans l'Eglise d'*Antioche*, s'étendit à la plupart des autres Eglises, sur lesquelles *Apollinaire* établit des Evêques de sa Secte, qui faisoient des Assemblées séparées, pratiquoient des Rites différens, & avoient des Cantiques de sa composition, contenant sa doctrine en substance, qu'ils avoient introduits en la place des Hymnes Sacrés qu'on avoit coutume de chanter au Service Divin (e). Les questions embarrassantes que ses Emissaires faisoient continuellement touchant l'Incarnation, jettoient tant de confusion dans les esprits, que la plupart commencèrent à douter de la vérité de ce mystère (f). Leurs objections sembloient n'avoir pour but, que d'exciter des idées impropres, & de fouil-

(a) Theod. l. 3. c. 4. Facund. l. 4. c. 2.

(b) Nil. ep. 257. (c) Basil. ep. 293. Epiph. 77. c. 34.

(d) Id. 46. c. 20. 77. c. 2.

(e) Basil. ep. 293. Soz. l. 6, c. 23. (f) Basil. id.

soniller l'imagination des personnes chastes ; car ils disoient que le corps de JESUS-CHRIST coëternel à la Divinité , avoit simplement été introduit dans le Monde par la voye de la *Vierge Marie* (*a*). Leur Doctrine trouvoit beaucoup d'approbateurs , & la plupart de ceux qui lisoient leurs Livres , se dégoûtoient de l'ancienne & simple doctrine de l'Eglise (*b*). C'est-pourquoi *Basile* & quelques autres Evêques orthodoxes d'*Orient* , non contents de déclamer contre ce mal de vive voix & par écrit , députèrent deux Prêtres à *Damase* , & aux autres Evêques d'*Occident* , pour les prier de condamner sans délai les *Apollinaristes* , & *Apollinaire* même , puisqu'il s'étoit enfin déclaré l'auteur de la nouvelle Secte (*c*). On assembla donc , l'année suivante , un grand Concile à *Rome* , où *Apollinaire* fut condamné & déposé , avec ses deux principaux disciples , *Vitalis* Evêque des *Apollinaristes* d'*Antioche* , & *Timothee* , Evêque de *Béryte* en *Phénicie* (*d*). Le même Concile décida que JESUS-CHRIST étoit vrai Dieu & vrai Homme ; & que quiconque diroit qu'il manquoit quelque chose , soit à son humanité ou à sa divinité , étoit déclaré ennemi de l'Eglise (*e*). *Damase* fit aussi condamner au Concile la Confession de foi ambiguë par laquelle *Vitalis* l'avoit trompé. Surquoi *Gregoire de Nazianze* observe que *Damase* ne les traita avec tant de sévérité , que parce qu'ils avoient abusé de sa sincérité & de sa candeur ; pour le tromper

(*a*) Naz. or. 46 , & s. Nil. l. 1. ep. 257.

(*b*) Basil. ep. 74. (*c*) Id. ibid.

(*d*) Ruff. l. 2. c. 20. Soz. l. 6. c. 25.

(*e*) Ruff. ib. Theod. p. 712, Concil. t. 5. p. 741. Leon. Sulp. p. 1042. Phot. p. 251.

per (*) ; par où il reconnoît qu'on en pouvoit imposer au Pape en matière de Foi ; preuve que l'infailibilité qu'il reclame aujourd'hui , étoit alors inconnue dans l'Eglise.

Baronius s'est trompé d'après *Ruffin*, en disant que l'hérésie d'*Apollinaire* fut condamnée, la première fois, à ce Concile (b), puisqu'elle l'avoit été longtems auparavant par *Aibanase*, *Basile*, & *Epiphane* ; & par le Concile d'*Alexandrie*, en 362. à moins qu'il n'ait simplement voulu dire, que ces erreurs furent d'abord condamnées par le Concile de *Rome*, sous le nom & avec la personne d'*Apollinaire*. *Baronius* se trompe encore, quand il dit que *Damase* condamna toutes les erreurs d'*Apollinaire*, & par conséquent l'opinion des *Millénaires*, qui étoit que *CHRIST* reviendrait sur la Terre, où il régneroit mille ans sur les Fidèles, avant la fin du Monde. Cette opinion fut d'abord mise au jour en 118 par *Papias* Evêque d'*Hierapolis*, tenu pour saint par l'Eglise Romaine (c). Il déclare en quelques fragmens de ses Oeuvres, conservés par *Eusèbe* (d), que vivant près des tems Apostoliques, il s'étoit soigneusement attaché à recueillir des disciples des Apôtres ce qu'ils avoient dit ou fait, dont les Ecrits sacrés ne parloient point. C'est par ce moyen qu'il avoit appris la doctrine en question, qui sur l'autorité de cette tradition (e), appuyée par quelques passages de l'*Apocalypse* (f), & par un texte de *St. Paul*, étoit

(a) Greg Naz. or. 52.

(b) Ruff. ibid.

(c) Martyrol. Rom. 22. febr.

(d) Eusèbe. l. 2. c. 13.

(e) Ibid. (f) Apoc. XX.

étoit suivie par les plus pieux & les plus sçavans personnages de ces tems-là, entr'autres par *Irenée* & *Justin Martyr*. Et cependant cette doctrine est réputée hérétique par l'*Eglise Romaine*, pendant que d'ailleurs elle met de niveau avec l'*Ecriture*, des Traditions bien moins respectables. C'est à ses Défenseurs à justifier cette conduite.

Pour revenir à *Apollinaire*, il est certain qu'il étoit *millénaire*, mais il ne l'est pas moins que cette Doctrine ne fut point condamnée par le Concile de *Rome* (a), puisque, depuis ce tems-là, plusieurs personnages célèbres dans l'Eglise l'ont professée, entr'autres *Sulpice Sévère*, sans être pour cela taxés d'hérésie. Au reste la sentence du Concile de *Rome* prononcée contre *Apollinaire* & ses disciples, fut confirmée par un autre Concile tenu la même année à *Alexandrie* (b), par un Concile œcuménique assemblé à *Constantinople* en 381, & par le Concile d'*Antioche* en 379. (c). Cependant les *Apollinaristes*, quoique condamnés & déposés par tous les Conciles (d), tinrent bon jusqu'à ce que l'Autorité Civile s'en mêlât. Car *Théodose* ayant, à la requête de *Nectarius* Evêque de *Constantinople*, publié une Loi, en date du 10 Mars 388, par laquelle il étoit défendu aux *Apollinaristes* de tenir des Assemblées, d'avoir des Ecclésiastiques ou des Evêques, & de demeurer dans les Villes (e); & cette Loi ayant été exécutée à la rigueur, surtout contre les Chefs du parti, qui fu-

rent

(a) Bar. ad ann. 118. n. 2. & 373. n. 14.

(b) Ruff. l. 2. c. 20.

(c) Cod. Theod. p. 99. Prædestin. de hæz. c. 55.

(d) Naz. ep. 77. (e) Cod. Theod. 16. t. 5. l. 14. p. 130.

sent exilés & relegués dans les Déserts, ils furent bientôt réduits à un très-petit nombre; sur quoi *Théodote*, Evêque d'*Antioche* depuis 416 jusqu'à 428, se rendant à leurs prières, les reçut à la Communion de l'Eglise (a). Mais comme ils avoient moins cédé à la force des raisons qu'à la violence de la persécution, ils continuèrent dans les mêmes sentimens, & ils les répandoient secrètement (b). C'est de ces *Apollinaristes* déguisés que vint ensuite l'hérésie des *Eutichiens* & des *Monothélites*, dont on parlera ci-après (c). De-là vient que par un Edit de 455. l'Empereur *Marcien* déclara que les *Eutichiens* étoient *Apollinaristes*, & par conséquent sujets aux mêmes peines (d). *Apollinaire* mourut en 392, & persévéra jusqu'à la fin dans ses sentimens, & dans tous les dehors d'une vie sainte & exemplaire (e).

Pendant que *Damase* & les autres Evêques d'*Occident* ne songeoient qu'à éteindre l'*Apollinarisme*, & à rétablir la paix dans l'Eglise d'*Orient*, *Ursinus* profita de cette occasion pour soutenir ses droits; & s'étant rendu secrètement à *Milan*, il s'y joignit aux *Ariens*, qui lui promirent de le soutenir de toutes leurs forces (f). Mais *Ambroise* Evêque de cette Ville, & qui veilloit soigneusement sur son Troupeau, s'étant aperçu de leurs pernicious dessein, en don-

13

(a) Soz. l. 6. c. 26. Theod. l. 5. c. 3.

(b) Theod. l. 5. c. 3.

(c) Leo, ep. 134. c. 2. Pet. dog. t. 4. p. 24.

(d) Conc. t. 4. p. 886-7.

(e) Hier. vir. ill. c. 104. Nil. l. 1. ep. 257. Greg. Nil. in Ephr. tom. 3. p. 609.

(f) Ambr. ep. 4.

na aussi-tôt avis à *Grattien*, qui relegua *Ursinus* à *Cologne* (a). Mais tout exilé qu'il étoit, ses Partisans n'étoient pas oisifs. Voyant que *Grattien*, qui avoit succédé à son Père *Valentinien I.* en 373. protégeoit fortement *Damase*, & que dans cette circonstance il seroit inutile de solliciter le retour d'*Ursinus*, ils tâchèrent de trouver moyen de faire perdre à *Damase* la faveur de l'Empereur. Ils subornèrent donc un Juif, qui après s'être fait Chrétien étoit retourné au Judaïsme, & qui accusa *Damase* d'un crime si abominable, que les Anciens ne l'ont pas nommé. Mais l'Empereur étant entré lui-même dans l'examen de la cause, découvrit bientôt l'innocence de l'accusé, & la malice de l'accusateur; ainsi il justifia le premier, & relegua l'autre dans un coin de l'*Espagne* (b).

Ce ne fut pas là la seule inquiétude qu'eut alors *Damase*. On a vu que *Valentinien* avoit transféré du Magistrat Civil à l'Evêque de Rome, le pouvoir de juger les Evêques, du moins ceux qui étoient enveloppés dans le schisme d'*Ursinus*. Mais plusieurs Evêques, qu'il avoit déposés, se maintenoient dans leurs Evêchés, au mépris de sa sentence, & de l'autorité de l'Empereur; entr'autres l'Evêque de *Parme*, & *Montanus* Evêque de *Ponzol* (c). Les *Donatistes* même; malgré les Loix sévères faites contre eux par plusieurs Empereurs, avoient pris pied en *Italie*, & s'étoient établis jusques dans Rome même, où on les appelloit *Montanistes*, & *Rapenses*, à cause d'une Eglise qu'ils avoient dans les

(a) Cod. Theod. ap. 82. 92.

(b) Cod. Theod. ap. p. 84-92. (c) ibid. p. 82-93.

les montagnes, parmi des rochers (a). Ils avoient leur Evêque, soit qu'on leur en envoyât d'*Afrique*, soit qu'il en vînt des Evêques pour les ordonner. *Clandien* qui les gouvernoit alors, étoit leur cinquième Evêque de *Rome* (b). L'Empereur ordonna qu'on le renvoyât en *Afrique*, d'où il étoit venu. Mais quoiqu'on l'eût souvent maltraité pour l'obliger à s'en retourner, il ne put jamais se résoudre à abandonner son Troupeau; il resta donc à *Rome*, où il en pervertissoit autant qu'il pouvoit, & rebatissoit tous ceux qu'il avoit pervertis (c). Pour arrêter un si grand mal, les Evêques d'*Italie* eurent recours à *Gratien*, & le prièrent d'ordonner que la Loi, qui mettoit les autres Evêques sous la juridiction de celui de *Rome*, & qu'il avoit faite lui-même avec son Père, fût mise en exécution. Il est probable qu'en publiant cette Loi, l'Empereur n'avoit eu d'autre dessein, que de confirmer à l'égard de l'Evêque de *Rome*, les Canons de l'Eglise, qui établissoient le Métropolitain & son Conseil, Juge des Evêques de sa Province en Matières Spirituelles. Mais les Evêques assemblés à *Rome*, essayèrent d'étendre l'autorité du Pape fort au-delà des bornes que l'Empereur & l'Eglise lui avoient prescrites. Car dans leur lettre à *Gratien*, ils lui proposent ces réglemens comme nécessaires à la tranquillité de l'Eglise. I. Que si un Evêque, après avoir été condamné par l'Evêque de *Rome*, ou

(a) Opt. l. 2. p. 49. Aug. de Unit. 2. 3. 4. 7. & cap. 187. Hier. Chron. (b) Opt. l. 2. p. 49.

(c) Cod. Theod. ap. p. 83, 84.

par d'autres Evêques *Catholiques*, présuinoit de garder son Eglise, il seroit banni du territoire de la Ville où il auroit siégé. II. Que ceux, qui après avoir été duement cités à comparoître devant les Evêques, refuseroient de le faire, seroient contraints par le Préfet d'*Italie* de se rendre à *Rome*, pour y être jugés. III. Que si l'accusé résidoit dans une Province éloignée, il seroit obligé, par les Juges du lieu, à comparoître devant son Métropolitain, & si le Métropolitain étoit suspect de partialité, il auroit la liberté d'en appeler à *Rome*, ou à une Assemblée de quinze Evêques du voisinage; mais si l'accusé étoit lui-même Métropolitain, il se rendroit à *Rome*, où il comparoîtroit devant tels Juges que l'Evêque de *Rome* trouveroit à propos de nommer; & lorsqu'il seroit condamné selon ces formalités, il acquiesceroit à la sentence (a). Ils demandoient pour l'Evêque de *Rome* en particulier, qu'étant au-dessus des autres, à cause des prérogatives du Siège Apostolique, quoique leur égal quant au Ministère, il ne fût pas obligé à comparoître devant le Magistrat Civil, puisque les autres en étoient exempts, mais devant un Concile; ou que l'Empereur voulût se réserver la connoissance des choses dont il s'agiroit, laissant aux Juges ordinaires d'examiner les faits & les témoins, mais non pas l'autorité de prononcer la sentence (b). On ne fait point ce que l'Empereur répondit au Concile, mais dans un Rescrit adressé à *Aquilinus*, après avoir récapitulé les chefs de la lettre, & avoir reprimandé ses Officiers, pour avoir négligé de faire exécuter les Loix

(a) Ibid. p. 85-87.

(b) Ibid. p. 87-89.

Loix de l'Empereur, il confirme le Rescrit adressé à *Simplicius*, dont nous avons parlé; ordonne que l'Evêque de *Parme*, *Florentius* de *Ponzol*, & *Claudian* le *Donatiste*, avec tous ceux qui seroient condamnés par les Conciles, comme perturbateurs de la paix de l'Eglise, seroient chassés de leurs Diocèses, & bannis à cent miles de *Rome*: il accorde toutes les demandes du Concile à l'égard des Evêques; mais il ordonne que les Evêques de *Rome* n'agissent point sans l'avis de cinq Evêques; enfin, il défend de recevoir, contre les Evêques, les accusations de gens d'un mauvais caractère (a); mais il ne dit rien de ce que le Concile demandoit pour l'Evêque de *Rome* en particulier.

De ces Pièces, qui subsistent aujourd'hui, il paroît incontestablement, que l'Evêque de *Rome* n'avoit point d'autre prérogative que le rang, en qualité de Métropolitain de tout l'Empire: c'est uniquement à cet égard que les Evêques de ce Concile le reconnoissent au-dessus d'eux; & il paroît, qu'en se disant ses égaux quant au Ministère, ils ont voulu l'empêcher de prétendre à toute autre supériorité. Quelle n'eût pas été leur surprise, si *Damase*, en entendant cet endroit de leur Requête à l'Empereur, eût protesté contre, & leur eût déclaré: *Que toute puissance lui étoit donnée au Ciel & sur la Terre; que bien loin d'être ses égaux, ils n'étoient; non plus que tous les autres Evêques, que ses Députés & ses Commis; & que tout ce qu'ils avoient de puissance, d'autorité, & de juridiction, dériroit de sa plénitude!*

(a) Ibid. p. 90, 91.

de ! Ils l'auroient regardé comme un cerveau dérangé ; & cependant c'est ainsi que pensent les successeurs, ce sont-là leurs propres expressions (a) ; desorte que c'est être hérétique aujourd'hui, de ne pas croire ce que ç'auroit été au IV. Siècle une pure folie d'affirmer. Il auroit peut-être paru encore plus étrange à ce Concile, tout prévenu qu'il étoit en faveur de *Damase*, si au lieu de les remercier d'avoir demandé pour lui, qu'il ne fût pas jugé par le Magistrat Civil, mais par un Concile, ou par l'Empereur lui-même, il les eût censurés sévèrement de ce qu'ils auroient ignoré son droit inhérent, en vertu duquel tous les hommes devoient être jugés par lui, pendant qu'il n'étoit lui-même soumis à la juridiction d'aucun (b) ; les plus grands Monarques étoient ses Vassaux & ses Esclaves, & lui étoit le Roi des Rois, le Monarque du Monde, le seul Seigneur & Gouverneur, tant pour le spirituel que pour le temporel (c) ; il étoit établi Prince sur toutes les Nations & sur tous les Royaumes (d) ; sa puissance au-dessus de toute puissance (e), personne ne pouvant être sauvé sans lui être assujéti (f). Ce sont pourtant-là les idées de ses Successeurs, & les propres termes dont ils se sont servis pour les exprimer. Dans le Siècle dont il s'agit, on les auroit regardées comme les extravagances

(a) Bellarm. de Summ. Pont. l. 4. c. 24. Aug. Triumph. de potest. Eccl. in pref. ad Johan. XIII. Concil. Lateran. sub Leo. X.

(b) Grat. dist. 40. c. 6.

(c) Bonif. VIII. in ap. ad Mart. Polon. & Concil. Vien. p. 209.

(d) Pius V. in Bull. apud Cam. ad ann. 1570.

(e) Sext. V. in Bull. contr. Henr. Navar.

(f) Bonif. VIII. extrav. com. l. 2. tit. 8. c. 1.

sances d'un cerveau dérangé ; mais aujourd'hui l'Eglise Romaine les tient pour des oracles, & les aînérées dans ses Canons. *Bellarmin* avoué que dans le IV. Siècle, le Pape dépendoit encore des Empereurs & du Magistrat Civil, sans qu'il y eût la moindre distinction entre lui & les autres Sujets ; mais selon lui, cette sujettion étoit extorquée par les Empereurs, parce qu'ils ne connoissoient pas encore la puissance du Pape (a). Mais elle étoit également inconnue à tout le monde, puisque pas un des Ecrivains de ces tems-là n'en a parlé, même en décrivant, comme quelques-uns ont fait, l'état de l'Eglise de leur tems, & en rapportant les Coutumes, les Loix, & les Usages d'alors. Mais d'ailleurs, comment les Empereurs pouvoient-ils ignorer la puissance des Papes, si c'étoit un des principaux dogmes de la Religion Chrétienne, dont ils faisoient profession ? Etoit-ce par timidité, que *Damase* & ses prédécesseurs n'osoient déclarer au monde la puissance dont ils étoient revêtus ? Et puisque l'Empereur ordonne à l'Evêque de Rome de ne point juger une cause sans l'avis de cinq de ses Collègues, il est clair qu'il n'ignoroit pas moins l'infailibilité que la puissance du Pape.

Le Concile de Rome ne se fut pas plutôt séparé, que les partisans d'*Ursinus* commencèrent à exciter de nouveaux troubles dans la Ville, en animant les Payens contre *Damase*, l'accusant en même tems de choses, dit le Concile d'*Aquilée*, qu'un Evêque ne peut pas prononcer, & qu'un Empereur, tel que *Gratien*, ne pouvoit pas entendre (b). *Anastase* rapporte qu'il fut ac-

P 5

cuse

(a) Bell. ap. p. 202.

(b) Amb. ep. 77

234 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

cusé d'adultère par les deux Diacres *Concorde & Caliste (a)*; & c'est assez ce que le Concile donne à entendre. *Gratien* fut informé de l'accusation (b), mais on ignore ce qu'il fit dans cette circonstance. Les Poutificaux, & la plupart des Auteurs modernes disent, que l'Empereur renvoya la cause au Concile alors assemblé à *Aquilée*, & que *Damase* y fut déclaré innocent. Mais il est plus probable que l'Empereur laissa tomber l'accusation, à la sollicitation des Evêques de ce Concile, qui lui représentèrent que s'il prêtoit l'oreille aux calomnies d'*Ursinus*, il donneroit lieu à des brouilleries sans fin; qu'outre cela c'étoit un homme avec qui ils ne pouvoient pas avoir de communication, qui avoit tenu une conduite scandaleuse, s'étoit joint aux *Ariens*, & avoit entrepris de troubler la paix de l'Eglise de *Milan (c)*.

ARTICLE XV.

NOUVELLES LITTÉRAIRES

DE LA GRANDE-BRETAGNE & D'IRLANDE.

ON continue à répondre aux Lettres de Milord *Bolingbroke*, pour empêcher les pernicioeux effets que pourroit produire un Ouvrage aussi insinuant, sur l'esprit de beaucoup de gens prévenus d'ailleurs en faveur de cet habile & illustre Ecrivain. C'est à quoi tendent les deux Livres suivans. Le premier est intitulé: *Reflexions on the late Lord Bolingbroke's Letters &c.* C'est-à-dire: *Reflexions sur les Lettres de son Milord Bolingbroke, sur l'étude & l'usage de l'Histoire; principalement en ce que ces Lettres ont de relatif au Christianisme.*

(a) Anast. c. 38.

(c) Ambr. ep. 4.

(b) Cod. Theod. ch. p. 104.

1753,

1753, Concile de
de l'accu-
sation de l'ac-
cusement des An-
gels, de
Mais il est
l'ac-
cusement de l'oreille
à des
un
de
l'ac-
cusement
1753

aux Saintes Ecritures. Avec des remarques sur
les passages touchant les conséquences de la dernière
révolution, & l'état des choses sous le Gouvernement
actuel. Par Jean Leland, Docteur en Théologie. 8.
Dod. L'Auteur, qui ne le cède point en savoir
à habileté à son Antagoniste, tâche d'abord de dé-
venir les Lecteurs de Milord Bolingbroke, en faisant
marquer qu'il régné, d'un bout à l'autre de ses Let-
tres, un grand fond de vanité & beaucoup de suffisance;
un air d'autorité, un ton décisif, & une grande af-
fectation de nouveauté, qui doit naturellement le ren-
dre suspect. Il passe ensuite à ses remarques, qu'il ran-
ge sous trois chefs. Il examine en premier lieu, les ré-
flexions sévères que Milord a faites sur les plus fa-
meux Antiquaires, Chronologistes, Critiques, Gram-
mairiens, Philosophes &c. pour qui il marque un sou-
verain mépris, sans s'appercevoir que c'est vouloir ra-
mener les Siècles barbares des Gots, des Vandales &
des Sarasins, & approuver leurs ravages littéraires.
Mr. Leland examine, en second lieu, ce qui regarde
les monumens sacrés de la Religion. Et après avoir
exposé le dessein général de Milord, il entre dans le dé-
tail des raisons qu'il a avancées pour affoiblir l'autorité
de l'histoire du V. Testament, & fait voir qu'elles se
réduisent toutes à de purs sophismes; n'y ayant rien
qui puisse persuader que les Juifs soient les inventeurs
de cette histoire. Mais ce que l'Auteur répond à ce
que Milord a avancé contre la vérité du N. T. mérite
surtout d'être lu. Enfin il fait voir, dans le troisième
article, qu'il y a bien moins de vérité dans ce que
Milord a dit contre le Gouvernement présent, que de
dépit & de malignité.

L'autre Livre, qui tend au même but, est intitulé:
*A Vindication of the Evidences and Authenticity of
the Gospels &c.* C'est-à-dire: Défense des preuves
de l'authenticité des Evangiles, contre les objections de
son

son Milord Bolingbroke, dans ses Lettres sur l'étude & l'usage de l'Histoire. Par P. Whalley Vicaire du St. Sépulchre dans Northampton, & ci-devant Membre du Collège de S. Jean Baptiste à Oxford. 8. chez Rivington. Après avoir fait sentir, que c'est réduire l'inspiration à rien, que de la réduire à de certains tems, & à quelques circonstances particulières, Mr. Whalley se borne à réfuter les principales objections de Milord contre le N. Testament, entr'autres, celle qui est prise de ce que les passages cités par les Pères du premier Siècle, ne se trouvent point littéralement dans les exemplaires d'aujourd'hui. Sur quoi l'Auteur remarque, que les Anciens avoient coutume de ne citer que le sens, sans s'attacher à la lettre des passages; & il le prouve par un grand nombre d'exemples. Il est vrai qu'il y a eu de faux Evangiles, mais ils n'ont paru que dans le deuxième Siècle, & ils ne sauroient invalider l'autenticité des véritables, qui étoient dès le commencement en possession de la confiance des Eglises Chrétiennes. Or comme c'est sur la bonne foi des Historiens que nous croyons que les faux Evangiles ont existé, c'est aussi sur leur témoignage que nous croyons aux véritables. Voilà un échantillon des argumens de l'Auteur, à l'égard des preuves extérieures des 4. Evangiles. Delà il passe aux preuves intérieures, qui résultent du stile, de la composition, & de la narration.

S'il manquoit quelque chose à ces deux réponses, on pourroit y suppléer abondamment par le moyen du Livre suivant, dont nous annonçons avec plaisir la continuation (a) : *The Credibility of the Gospel-history. Part. II. Or the principal facts &c.* C'est-à-dire; *La crédibilité de l'Histoire Evangélique. II. Partie. Ou les principaux faits du Nouveau Testament confirmés par des passages d'anciens Auteurs, qui ont été contemporains*

(a) Voy. Bibl. Rais. Tom. XLVI. Part. I. p. 230.

Janvier, Février & Mars, 1753. 237

raîns de Jésus-Christ, ou de ses Apôtres, ou qui ont vécu à peu près dans le même tems. Tom. IX. Par Nathan Lardner, Docteur en Théologie. A Londres, chez Noon, Naugh, & Buckland. 8. Ce Tome contient l'histoire d'Apollinaire, Basile, Gregoire de Nazianze, Ephraïm le Syrien, Didime d'Alexandrie, Ambroise Evêque de Milan, des Priscillianistes, &c de plusieurs autres, avec leurs témoignages à l'égard des livres du N. T. L'Auteur finit par une critique de ce que Mr. Bower a avancé dans son II. Tome de l'Histoire des Papes, touchant les Manichéens; en donnant crédit aux imputations odieuses du Pape Léon, sans faire attention à ce que Mr. de Beausobre a dit dans son excellente Histoire du Manichéisme, ni à ce qu'en a écrit Mr. Lardner lui-même dans son VI. Tome. Celui-ci fait voir, par les Auteurs les plus dignes de foi, que toutes les infamies attribuées à cette secte ne sont que des calomnies, inventées pour rendre odieux des gens capables de séduire beaucoup de monde, par leur extérieur composé, &c l'austérité de leur vie.

Voici encore un Livre extrêmement goûté par ceux qui s'intéressent à la défense du Christianisme: *Remarks on Ecclesiastical History.* &c. C'est-à-dire: *Remarques sur l'Histoire Ecclésiastique,* Par Jean Jortin, Maître-ès-Arts. Chez C. Davis dans Holborn &c. 8. Tom. II. En annonçant le premier volume de cet excellent Ouvrage nous nous étendîmes suffisamment sur le plan de l'Auteur. Ce second Tome roule principalement sur les miracles. Après avoir exposé, en peu de mots, les argumens dont on se sert pour établir la vérité des miracles de J.C., il dit qu'ils étoient tout à la fois prophétiques, emblématiques & figuratifs. C'est ce que l'Auteur explique fort ingénieusement, en passant en revue tous les miracles du Sauveur. Outre qu'ils étoient tous des bienfaits signalés, tous convenables à son caractère

siècle & à sa mission, ils prophétisoient les grands événemens du *Christianisme*; c'étoient des emblèmes qui exprimoient les desseins de JESUS-CHRIST, des figures qui représentoient les grands bénéfices qu'il étoit venu conférer aux hommes. Cela supposé, Mr *Forster* remarque fort judicieusement, que si JESUS-CHRIST n'a jamais fait de miracles, il faut que ses Disciples aient été bien habiles, quoique sans étude, d'en inventer qui convenoient si bien au caractère que leur Maître avoit pris, & en même tems très-heureux d'en avoir supposé, qui sembloient figurer des événemens qui se sont accomplis dans la suite. Enfin l'Auteur recapitule les preuves de la Religion, & en fait 12. Articles. 1. CHRIST a été prédit par les Prophètes. 2. Il connoissoit le cœur de l'homme. 3. Il étoit Prophète lui-même. 4. Il a fait divers miracles. 5. Il n'est jamais tombé dans l'erreur. 6. Il a conféré à ses Disciples le don des miracles. 7. Sa doctrine est simple & pure, & tend à rendre les hommes plus sages & meilleurs. 8. Le *Christianisme* ne pouvoit d'abord s'étendre sans le secours des miracles. 9. JESUS-CHRIST a donné dans sa vie, & dans sa mort, l'exemple de toutes les vertus. 10 Il n'a point eu de Rival jusques à présent, qui ait opposé prophétie à prophétie & miracles à miracles.

Pour ce qui est des miracles, qu'on prétend avoir été faits depuis les Apôtres, il croit qu'il est probable qu'il s'en est fait jusqu'à l'an de J. C. 107. Peut-être s'en est-il fait depuis, mais il en doute; & il ajoute que tout miracle cesse de l'être pour nous, dès que nous n'avons pas de preuves suffisantes pour le croire.

Ceux qui se sentiront disposés à croire les miracles en question, sans être trop scrupuleux sur les preuves, pourront trouver leur compte dans l'Ouvrage suivant: *A View of the expediency and credibility of miraculous powers among the primitive Christians &c.*

C'est-

C'est-à-dire : *Exposition de la convenance & de la crédibilité des dons miraculeux parmi les premiers Chrétiens, depuis la mort des Apôtres. Dans une exhortation adressée au Clergé de l'Archidiaconie de Sudbury, &c. Par J. Chapman, Docteur en Théologie.* 4. chez Birr. L'Auteur tâche de prouver, dans sa première partie, que le simple dessein de la Religion Chrétienne, & l'état du Paganisme dans l'Empire Romain, fournissent, *a priori*, une forte présomption, qui approche beaucoup d'une certitude morale, pour la continuation de quelques dons miraculeux dans l'Eglise, jusqu'en 324. Et ensuite il établit la vérité générale des témoignages de ces tems-là, à l'égard du pouvoir de faire des miracles. On trouve, dans ce Livre des notes beaucoup plus amples que le texte, où l'Auteur étale une profonde érudition, mais assez déplacée.

A M S T E R D A M.

Les Libraires intéressés dans le *nouveau Dictionnaire Historique & Critique, pour servir de Supplément à celui de Mr. P. Bayle*, par déférence aux desirs du Public, se sont résolus de donner dans peu de semaines le Tome III. de cet Ouvrage. Ils se flattent de plus, secondés comme ils le sont par l'assiduité de l'illustre Auteur, de pouvoir faire une pareille annonce d'ici dans une année à l'égard du quatrième & dernier Tome.

J. de Wesslein, Editeur de ce Journal, débite actuellement *Biblia Hebraica manualia, ad Hooghtianam, & optimas quasque Editiones recensita, atque cum brevi Lexiconum Masoreticarum, Ketibian & Krijan, resolutione ac explicatione, ut & cum Dictionario omnium Vocum Veteris Testamenti Hebraicarum & Chaldaicarum, in usum Studiosa Juventutis edita a Johanne Simonis, Hist. & Antiq. Prof. in 8.* Cette Edition, faite sur du papier bien différent du papier ordinaire, dont on a fait usage pour l'Allemagne, se trouve encore enrichie de très-belles figures, représentant les Antiquités & les Cérémonies du Culte Judaïque.

Parmi d'autres Ouvrages Nouveaux, que le peu d'espace qui nous reste, ne permet pas d'annoncer, on trouve chez ce même Libraire : *FRID. HOFMANNI Operum Supplementum secundum, in tres Partes distributum, fol. fig. Geneva 1753.*

TABLE

DES

ARTICLES.

I. <i>Essai touchant la Nature de la Sacrificature.</i>	<i>Pag. 1</i>
II. <i>Traité' sur la manière de lire les Auteurs.</i>	25
III. <i>Traité' des Boucliers des Anciens.</i>	34
IV. <i>Histoire des Plantes de Sibirie.</i>	41
V. <i>Espirit des Nations, Second Extrait.</i>	47
VI. <i>Recueil de Pièces concernant l'Opération de la Taille.</i>	77
VII. <i>Oeuvres de SCARRON avec sa Vie, &c.</i>	90
VIII. <i>Nouveau Tresor de Droit, le Tom. IV.</i>	127
IX. <i>Nouveaux COMMENTAIRES de l'Académie de Pétersbourg, le Tome II.</i>	146
X. <i>Deux EPIQUES de St. CLEMENT.</i>	158
XI. <i>OBSERVATIONS sur l'Histoire Naturelle,</i>	173
XII. <i>SUPPLEMENT au Journal du Voyage à l'Equateur.</i>	181
XIII. <i>REFLEXIONS sur les Lettres de Mr. de MAUPERTUIS.</i>	204
XIV. <i>HISTOIRE des PAPES, la Suite.</i>	215
XV. <i>NOUVELLES LITTERAIRES.</i>	234

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

D'AVRIL, MAI & JUIN,

1753.

TOME CINQUANTE.

Seconde Partie,



A AMSTERDAM,

Chez J. WETSTEIN,

MDCCLIII.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

155 WEST 42ND STREET, NEW YORK 36, N. Y.

BOOKS ARE AVAILABLE FOR LOAN

TO MEMBERS OF THE LIBRARY

ON THE FOLLOWING BASIS:

1. MEMBERSHIP IS FREE

2. NO FEE IS CHARGED FOR THE LOAN

3. NO FINE IS CHARGED FOR THE LOAN

4. NO FINE IS CHARGED FOR THE LOAN

5. NO FINE IS CHARGED FOR THE LOAN

6. NO FINE IS CHARGED FOR THE LOAN

7. NO FINE IS CHARGED FOR THE LOAN

8. NO FINE IS CHARGED FOR THE LOAN

9. NO FINE IS CHARGED FOR THE LOAN

10. NO FINE IS CHARGED FOR THE LOAN

11. NO FINE IS CHARGED FOR THE LOAN

12. NO FINE IS CHARGED FOR THE LOAN

13. NO FINE IS CHARGED FOR THE LOAN

14. NO FINE IS CHARGED FOR THE LOAN

15. NO FINE IS CHARGED FOR THE LOAN



TABLE

DES

ARTICLES.

- I. **H**ISTOIRE des PAPES par BOWEN; la
suite, dixième *Extrait* Pag. 241
- II. DEFENSE du CHRISTIANISME, &c. *se-*
cond Extrait. 262
- III. CODE FREDERIC, ou Code de Droit,
pour les Etats de Sa Majesté le Roi de
Prusse. 287
- IV. VOYAGE Historique de l'Amérique Mé-
ridionale. 298
- V. LETTRES de Madame de MAINTENON,
Tom. III. contenant sa vie. 314
- VI. Nouveau TRESOR de Droit, Tom. V. 326
- VII. ABREGE' de la Chronologie des PRO-
PHETES, &c. 340
- VIII. DISSERTATION sur les deux Epitres de
CLEMENT de Rome, nouvellement pu-
bliées. 363
- IX. Du RAPPORT qu'a la Table du Dr. HAL-
LEY avec les Idées de Mr. DE BUF-
FON. 378
- X.

TABLE des ARTICLES.

X. DEFENSE de Milord BOLLINBROKE.	392
XI. REFLEXIONS sur les Exagérations des Prédicateurs.	402
XII. EXAMEN de cette question : Pourquoi le Peuple aime la Morale sévère.	416
XIII. DISCOURS sur cette question : Si le Rétablissement des Sciences &c. a contribué à épurer les Mœurs ; qui a remporté le Prix.	423
XIV. EXPLICATION des endroits difficiles de la Genèse.	430
XV. Les CARACTERES , par Madame DE PUISIEUX.	437
XVI. ELEMENS de Logique par A. GENOVESI.	445
XVII. TRAITE' sur la manière de lire les Auteurs. Second Extrait.	452
XVIII. NOUVELLES LITTERAIRES.	460

BIBLIOTHEQUE

RAISONNE'E

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE,

Pour les Mois

d'Avril, Mai & Juin,

1753.

ARTICLE I.

SUITE de l'HISTOIRE des PAPES de Mr. BOWER.
Dixième Extrait.

VERS la fin du Pontificat de *Damase*, il se tint deux grands Conciles, l'un à *Constantinople* en 381, & l'autre à *Rome* en 382. Le premier fut convoqué par l'Empereur *Théodose*, qui après avoir mis les *Orthodoxes* en possession des Eglises que les *Ariens* avoient tenues jusqu'alors dans son Empire, somma tous les Evêques de sa dépendance, de s'assembler pour délibérer sur les moyens de rétablir la paix dans l'Eglise, déchirée, non seulement par diverses sectes d'Hérétiques, mais encore par les divisions qui régnoient entre les *Orthodoxes* même, surtout à *Antioche*, à l'occasion de *Meletius* & *Paulin*. Ce Concile traita plusieurs matières importantes, & fit plusieurs Canons, dont quelques-uns, surtout le second & le troisième, méritent attention.

Tom. L. Part. II.. Q. tion:

tion. Par le second, le Concile renouvelle & confirme l'ancienne foi de l'Eglise autorisée par les quatrième, cinquième, & sixième Canons du Concile de *Nicée*, enjoignant que les Evêques de chaque Province seroient ordonnés par ceux de la même Province, & tels autres des Provinces voisines qu'ils jugeroient à propos d'appeler; & que tous les cas Ecclésiastiques, & tous les différends seroient ajustés en dernier ressort, par un Concile composé des Evêques de la Province, ou du - moins du Diocèse, c'est - à - dire de toutes les Provinces du même Vicariat; avec défense expresse aux Evêques d'un Diocèse, de prendre connoissance de ce qui se passeroit dans l'autre (a). Ce Canon révoque le privilège accordé ci-devant au Siège de *Rome* par le Concile de *Sardique*, & défend les appels d'un Concile composé des Evêques d'un Diocèse. Par le troisième Canon le Siège de *Constantinople* est déclaré le premier en rang & dignité après celui de *Rome* (b). Quelques Auteurs *Grecs* ont prétendu que ce Canon établissoit l'égalité entre les deux Sièges, mais *Zonars* reconnoît le contraire (c). Il faut remarquer que le Concile cède le pas & l'honneur au Siège de *Rome*, mais qu'il ne lui cède point de juridiction. C'étoit du Concile de *Chalcedoine* que les Evêques de *Constantinople* tenoient leur autorité & leur juridiction, puisque ce Concile leur avoit conféré le droit d'ordonner les Métropolitains des Diocèses du *Pont*, de l'*Asie*, & de *Thrace* (d). Ba-

70-

(a) Theod. l. 5. c. 9. Soc. l. 5. c. 2. Zoz. l. 5. c. 9. Concil. t. 2. p. 947.

(b) Concil. ib. (c) Zon. in Can. p. 70-72.

(d) Concil. t. 4. p. 795-798.

venius n'allègue que des frivoles raisons pour détruire l'autenticité de ce Canon (a), puisque les Evêques de cette Ville maintinrent toujours après, le rang qu'il leur donnoit. Et même, peu de tems après, l'Evêque de *Constantinople* prenant avantage de ce Canon, & de la déférence qu'on a d'ordinaire pour la Ville Impériale, étendit sa juridiction sur les Provinces voisines; & même sur tout l'Empire d'*Orient*; comme nous le verrons dans la suite.

Les Canons de ce Concile furent sans doute envoyés aux Evêques d'*Occident*, pour qu'ils les approuvassent, & probablement avec une lettre que le Concile leur écrivit touchant l'hérésie d'*Apollinaire* (b). Cependant *Léon le Grand* dit que le troisième Canon n'avoit jamais été notifié à l'Eglise de *Rome* (c); & *Gregoire le Grand*, que le premier Canon qui condamnoit les *Endoxiens*, n'y avoit jamais été reçu (d); ne voulant peut-être dire autre chose, sinon qu'il n'y avoit point force de loi. Mais il n'est pas aisé de découvrir la pensée de *Léon*; car il n'ignoroit pas que l'Evêque de *Constantinople* tenoit le second rang dans l'Eglise, & le premier dans l'*Orient*; puisque les Légats, dont il approuva la conduite, reconnurent qu'il avoit un droit incontestable à ce rang: qui plus est, *Eusèbe de Dorilée* en *Phrygie* soutient que le Siège de *Constantinople* jouissoit de cet honneur, du consentement & avec l'approbation de *Léon*.

Ce Concile a toujours été d'une grande autorité

(a) Bar. ed. ann. 181 n. 37, 38.

(b) Concil. t. 4. p. 226. (c) Léo ep. 53 c. 3.

(d) Greg. I. 3. ep. 22.

rité parmi les *Grecs*, qui lui donnent le titre d'*Oecuménique* ; & comme tel on y eut souvent recours à celui de *Chalcedoine* (a). Les Evêques de l'*Hellespont* en parlent avec beaucoup de vénération & de respect, dans une lettre adressée à l'Empereur *Léon* (b). Pour ce qui est des *Latins*, les Papes même ne s'accordent point entr'eux sur l'autorité de ce Concile, & le plus grand d'entr'eux se contredit lui-même à ce sujet. Les Légats du Pape *Léon* en rejetèrent les Canons, parce qu'ils n'avoient jamais été insérés dans le Livre des Canons (c). De-même le Pape *Simplicius*, & *Felix III.* parlant des Conciles qu'ils recevoient, ne citent que ceux de *Nicée*, d'*Ephèse*, & de *Chalcedoine* (d). *Gregoire le Grand* dit que l'Eglise de *Rome* n'avoit ni les Actes ni les Canons du Concile de *Constantinople* ; que de tout ce que ce Concile avoit fait, elle n'admettoit que la condamnation des *Macédoniens* ; & qu'à l'égard des autres hérésies qui y avoient été condamnées, ils les rejettoient, parce qu'elles avoient été condamnées par d'autres Conciles (e). Mais il déclare ailleurs, & il le répète souvent, qu'il recevoit les quatre Conciles oecuméniques, comme les quatre Evangiles (f), mettant le Concile de *Constantinople* au second rang. *Gélase* & plusieurs Papes avant lui, recevoient, dans les mêmes termes, les quatre Conciles oecuméniques, de-même que *Martin I.* & plusieurs Papes après lui : desorte que, selon quelques Pa-

(a) Theod. l. 5. c. 9. (b) Conc. t. 4. p. 945.

(c) Conc. t. 4. p. 809. Marca de concor. sacerdot. & imp. l. 3. c. 3.

(d) Lup. ep. 55. c. 5. (e) Greg. l. 6. ep. 82.

(f) Id. l. 1. ep. 24.

pes, le Concile de *Constantinople* a la même autorité que l'Evangile, & selon d'autres il n'en a aucune : qui plus est, le même Pape en fait quelquefois grand cas, & quelquefois le méprise. Ces contradictions cadrent mal avec l'infailibilité.

Il est constant que *Théodose* assembla ce Concile (a) ; cependant *Baronius* avance qu'il fut convoqué par *Damase*, sans autre autorité, que les Actes fabuleux de ce Pape, quelques Manuscrits inconnus, & un Passage des Actes du sixième Concile œcuménique, qui porte simplement que *Théodose* & *Damase* s'étoient fortement opposés à l'hérésie des *Macédoniens* (b). *Chrétien Loup* reconnoît que ce Concile s'assembla par ordre de l'Empereur, & qu'il fut approuvé par *Damase* ; ce qui est vrai tant qu'il en reçut les Decrets, mais ce fut l'approbation de l'Empereur qui y donna force de loi (c). Aussi les Pères de ce Concile n'écrivirent point à *Damase*, mais à l'Empereur, par l'ordre duquel ils s'étoient assemblés, pour lui communiquer leurs décisions, & le prier de les approuver & de les sceller de son sceau (d). Ce Concile étoit composé de 150 Evêques, dont il y en avoit 36 de *Macédoniens*, que *Théodose* avoit mandés expressément, pour tâcher de les ramener (e). On ne voit point que *Damase*, n'aucun autre Evêque d'*Occident* ait écrit des lettres, ou envoyé des députés à ce Concile.

(a) Theodor. l. 5. c. 6. Naz. or. 14. Socr. l. 5. c. 8. Soz. l. 5. c. 7. Ep. Syn. conc. t. 1. p. 872.

(b) Bar. ad ann. 381. n. 20, & n. 19.

(c) Lup. notz in can. 1, 2. p. 74.

(d) Bar. ad ann. 381. n. 37.

(e) Socr. l. 5. c. 8. Soz. l. 7. c. 7.

Concile; & *Théodore* dit en deux différens endroits, que *Théodose* n'assembla que les Evêques d'*Orient* (a). *Meletius* d'*Antioche* y présida (b); & comme il mourut durant la tenue du Concile, il fut remplacé par *Gregoire de Nazianze*, nommé en même tems par l'Empereur, & par le Concile, Evêque de *Constantinople* (c).; mais il résigna peu de tems après cette nouvelle dignité; sur quoi *Nectarius* son successeur fut nommé pour présider en sa place (d).

Un des principaux motifs de *Théodose*, en convoquant un si nombreux Concile, étoit de consulter les Evêques sur les moyens d'arrêter le schisme de l'Eglise d'*Antioche*, qui paroissoit tendre à une rupture entre l'*Orient* & l'*Occident* (e). Mais *Meletius* vint à mourir avant que le Concile entamât cette matière importante; & sa mort, qui auroit dû mettre fin au schisme, ne fit qu'échauffer la dispute entre les deux partis. *Meletius* & *Paulin* étoient convenus que le survivant des deux demeureroit seul Evêque de tous les *Orthodoxes* d'*Antioche* (f); & six Prêtres, qui avoient des prétentions à cet Evêché, s'étoient engagés par serment à ne point accepter cette dignité, & à ne donner leur suffrage à personne, tant que l'un ou l'autre vivroit (g). Cependant dès que *Meletius* fut mort, quelques membres du Concile proposèrent de lui donner un successeur, ce qui occasionna de grands débats. Mais malgré les efforts de *Gregoire de Na-*
zianze,

(a) Theod. l. 5. c. 2. 4. & 7. (b) Niss. de Mel. p. 587.

(c) Id. ib. p. 589. & Naz. car. 1. p. 27.

(d) Vid. Lup. t. 1. p. 275. (e) Theod. l. 5. c. 6.

(f) Cod. Theod. ap. p. 76, 77.

(g) Soz. l. 5. c. 5. Soz. l. 7. c. 3.

Nazianze, & de quelques autres Prélats, qui vou-
loient qu'on laissât *Paulin* déjà vieux, seul &
paisible possesseur de l'Evêché (a), le parti op-
posé l'emporta, faisant retomber sur ce Prêlat la
pique qu'ils avoient contre les *Occidentaux*,
qui ayant *Damase* pour chef, commençoient à
traiter leurs frères d'*Orient* avec hauteur & avec
mépris (b).

Flavien, Prêtre d'*Antioche*, fut nommé par le
Concile, & fut approuvé, tant par l'Empereur,
que par tous les *Méésiens* de cette Ville. Tous
les Ecrivains de son tems en font un grand éloge;
sa piété, ses vertus, son zèle pour l'*Orthodoxie*,
& son aversion pour l'*Arianisme*, (le droit de
Paulin excepté) le firent regarder comme le plus
digne successeur qu'on pût donner à *Meletius*.
Cela donne lieu de croire que *Socrate* & *Sozomé-
ne* se sont trompés, en le mettant du nombre des
six dont on vient de parler; n'y ayant nulle appa-
rence, qu'un homme aussi vertueux se soit ren-
du coupable de parjure; crime d'ailleurs que ses
ennemis n'auroient pas manqué de faire valoir
contre lui (c). *Gregoire de Nazianze*, qui n'a-
voit accepté le Siège Episcopal que pour mieux
réconcilier l'*Orient* & l'*Occident*, prévoyant
que cette élection faite malgré des remontran-
ces, aigrirait les esprits, résigna sa dignité, & se
retira en même tems de l'Assemblée & de la Vil-
le (d). Il attribue, dans une de ses Oraisons, cet-
te résolution aux divisions qui régnoient entre les
Evêques, qu'il compare à des enfans qui jouent en-

(a) Naz. car. 1. p. 24-26. (b) Id. ib. p. 27.

(c) Vide Theod. l. 3. c. 9. & Cod. Theod. ap. p. 164.

(d) Naz. ep. 35.

ensemble, & qui s'entr'agacent perpétuellement; & dont un homme sage ne peut pas, sans se dégrader, partager les puériles amusemens (a). *Nectarius*, qui lui succéda, étoit natif de *Tarse* en *Cicile*, & descendoit d'une illustre famille; mais quand il fut élu, il étoit simple Laïque, Préteur de *Constantinople*; & même il n'avoit pas encore été baptisé (b).

L'Année même que les Evêques d'*Orient* s'assembloient à *Constantinople*, par le commandement de *Théodose*, ceux d'*Occident* formoient un Concile à *Aquilée*, sous les ordres de *Gratien*. Pendant que celui-ci se tenoit encore, on y reçut la nouvelle de la mort de *Meletius*, & de la résolution prise par le Concile, de lui nommer un successeur. Là-dessus, ayant fini les affaires pour lesquelles ils s'étoient assemblés, & condamné *Palladius* & *Secundianus*, les deux seuls Evêques *Ariens* qu'il y eût en *Occident*, ils dépêchèrent quelques Prêtres à *Théodose*, avec des lettres, où après l'avoir félicité sur ce que l'*Arianisme* cédoit à l'*Orthodoxie* dans son Empire, ils se plaignent des mauvais traitemens qu'avoit essuyés *Paulin*, qu'ils regardoient comme l'Evêque légitime d'*Antioche*; lui rappellent la convention de *Paulin* & de *Meletius*; & le prient enfin d'assembler un Concile à *Alexandrie*, comme le seul moyen de rétablir la bonne harmonie entre les membres de l'Eglise (c). Le Concile de *Constantinople* avoit fini ses séances, & les Prélats qui le composoient s'en étoient retournés chez eux,

(a) Id. or. 32.

(b) Theod. l. 5. c. 8. Socr. l. 5. c. 8. Ruff. l. 2. c. 21. Soz. l. 7. c. 8 & 10.

(c) Cod. Theod. ap. p. 75-78. Theod. l. 5. c. 9.

eux, avant que *Théodose* reçût les lettres en question ; cependant il en fit revenir quelques-uns, pour les consulter sur les articles qu'elles contenoient (a). Mais la nouvelle de l'élection de *Flaviens* s'étant répandue en *Occident*, les Evêques du Vicariat d'*Italie*, alors assemblés en Concile, avec *Ambroise* Evêque de *Milan* à leur tête, écrivirent une longue lettre à *Théodose*, où ils se plaignoient de cette élection, prenoient le parti de *Maxime* contre *Nectarius*, & menaçoient de se séparer entièrement de la communion des Evêques d'*Orient*, s'ils ne reconnoissoient pas *Maxime* pour légitime Evêque de *Constantinople*; ou du-moins si l'on n'assembloit pas un Concile œcuménique, pour examiner les droits des deux Compétiteurs, & confirmer celui en faveur de qui les suffrages se réuniroient (b). Ils demandoient aussi qu'on décidât le différend qui subsistoit entre *Paulin* & *Flaviens*.

Maxime dit le *Cynique*, parce que dès sa jeunesse il avoit professé la Philosophie & porté l'habit de cette secte, étoit un homme perdu de réputation, & avoit été fouetté publiquement en *Egypte* sa patrie, & ensuite exilé, pour des crimes qu'on ne doit point nommer (c). Ayant reçu sa liberté il erroit çà & là dans l'*Orient*, étant généralement détesté de tout le monde, à cause de son extrême impudence, & de ses mœurs infames (d). Il vint enfin à *Constantinople*, où par le plus téméraire de tous les attentats, il eut l'audace de se faire ordonner & installer Evêque; car une troupe de Mariniers ayant forcé les portes

Q 5 tes

(a) Theod. l. 5. c. 9. (b) Cod. Theod. ap. p. 103-107.
 (c) Naz. or. 23. & car. 143. (d) Id. ibid.

tes de l'Eglise au milieu de la nuit, il fut placé sur la Chaire Episcopale en habit de *Cynique*, par quelques Evêques, que ses amis avoient envoyés d'*Egypte* dans ce dessein. Mais le Peuple & quelques Ecclesiastiques du voisinage, étant accourus au bruit, *Maxime* & sa troupe profane se retirèrent, & allèrent achever la cérémonie chez un Joueur de flûte (a). *Maxime* ordonné de cette manière eut la hardiesse, au mépris des Loix Impériales & Ecclesiastiques, de réclamer l'Evêché de *Constantinople* comme son droit, & de protester contre l'élection de *Gregoire de Nazianze*, & contre celle de *Nestorius*, quoiqu'ils eussent tous deux été nommés à cette dignité par le Concile, c'est-à-dire par tous les Evêques d'*Orient*. Mais comme, bien loin d'avoir égard à son protest, on le chassa honteusement de la Ville, il eut recours aux Evêques d'*Italie*, qui étoient assemblés alors, comme on l'a dit; & qui, recevant avec trop de crédulité les plaintes du *Cynique*, ne sachant rien de tout ce qui s'étoit passé, l'admirent à leur communion, & sans examen le reconnurent pour l'Evêque légitime de *Constantinople*, & écrivirent en sa faveur à *Théodose* (b). Il ne faut pas confondre ce Concile avec celui d'*Aquilée*, comme ont fait la plupart des Auteurs : ce dernier étoit composé de presque tous les Evêques d'*Occident*, sous *Valerien* Evêque du lieu; mais celui dont nous parlons, n'étoit composé que des Evêques du Vicariat d'*Italie*, sous l'Evêque de *Milan* leur Métropolitain. Il est étonnant que ce Concile

130

(a) Id. car. 1. p. 14, 15. & or. 28.

(b) Cod. Theod. ap. p. 104-107.

ne fût pas mieux informé de l'affaire de *Maxime* ; puisqu'*Acholius* Evêque de *Thessalonique*, & cinq autre Evêques de *Macédoine* en avoient, du-moins un an auparavant, envoyé à *Damasc* un détail circonstancié, qui s'accorde exactement avec celui que nous avons donné d'après *Gregoire de Nazianze* (a). La lettre du Concile surprit extrêmement *Theodose* ; il savoit que les Evêques s'en étoient laissé imposer ; mais sans se donner la peine de les détromper, il se contenta de leur dire, que leurs raisons ne lui paroissent pas suffisantes pour convoquer un Concile oecuménique ; qu'ils ne devoient point se mêler d'affaires qui ne les regardoient point, & passer les bornes que leurs sages prédécesseurs avoient établies entre l'*Orient* & l'*Occident* ; & qu'en épousant la cause de *Maxime*, ils faisoient voir ou une injuste animosité contre les *Orientaux*, ou une inexcusable crédulité à l'égard des faux rapports qu'on leur avoit faits (b).

Rebutés par *Theodose*, ils s'adressèrent à *Gratien*, qui non seulement leur permit de s'assembler à *Rome*, selon leur desir, mais encore écrivit des lettres à tous les Evêques des deux Empires, pour leur notifier le tems & le lieu où le Concile devoit se tenir, & pour les y inviter (c). Cependant il n'y en vint que deux d'*Orient*, savoir *Epiphane* Evêque de *Salamine*, dans l'Ile de *Cypre*, & *Paulin*, que tout l'*Occident* reconnoissoit pour Evêque légitime d'*Antioche*. Tous les Evêques *Occidentaux* s'y trouvèrent, ou en

(a) Vid. Holsen. coll. vet. Rom. Eccles. monument. p. 37-40.

(b) Cod. Theod. ap. p. 99-101.

(c) Hist. ep. 27. Theod. l. 5. c. 9.

personne, ou par leurs députés, & *Damase* y pré-
sida (a). Mais tout ce qu'on fait des transactions
de cette nombreuse Assemblée, c'est qu'ils ré-
solurent unanimement de ne point communier
avec le nouvel Evêque d'*Antioche*, ni avec *Dio-
dore de Tarse*, ou *Acacius de Bérée*, qui avoi-
ent été les principaux instrumens de sa promo-
tion; qu'ils condamnèrent l'hérésie d'*Apollinaire*;
& qu'à la requête de *Damase Jérôme* dressa
une Confession de foi approuvée par le Concile,
laquelle tous les *Apollinaristes* devoient signer
pour être réadmis à la communion de l'Eglise
(b). Pour ce qui est de *Maxime*, il paroît qu'ils
l'abandonnèrent, détrompés probablement par
Acholinus & Jérôme.

La résolution que prit ce Concile de ne point
communier avec *Flavien*, dont l'élection quoi-
qu'imprudente étoit pourtant légitime, non seu-
lement augmenta la mesintelligence entre l'O-
rient & l'Occident, mais encore occasionna des
brouilleries & des disputes continuelles entre les
Evêques d'Orient même. Car ceux qui recon-
noissoient *Paulin*, savoir les Evêques d'*Egyp-
te*, de l'Ile de *Cypre*, & d'*Arabie*, insistoient
sur la déposition de *Flavien* (c); & les Evêques
d'*Egypte* avoient écrit contre lui des lettres plei-
nes de fiel & d'un esprit tyrannique (d). D'un
autre côté, les Evêques de *Palestine*, de *Syrie*,
de *Phénicie*, d'*Arménie*, de *Cappadoce*, de *Ga-
latie*, du *Pont*, de l'*Asie* & de *Thrace*, soutenoient,

(a) Hier. ep. 15. Theod. l. 5. c. 9. Ambr. ep. 22.

(b) Soz. l. 7. c. 11. Holst. col. t. 2. p. 37. Ruff. de orig.
libr. adulterat. p. 197.

(c) Theod. l. 5. c. 23. Socr. l. 5. c. 10.

(d) Mercat. opera, t. 2. p. 86. n. 5.

ent, avec la même chaleur, l'élection de *Flavien*, & même traitoient de schismatiques, de traîtres à la vérité &c. ceux de leurs Frères qui s'étoient joints aux Evêques d'*Occident* (a). Ce Schisme causa beaucoup de confusion dans l'Eglise, & dura jusqu'en 398, que *Chrysostôme*, après avoir longtems travaillé en vain à un accommodement, vit enfin ses travaux couronnés d'un heureux succès, peu après sa promotion à l'Evêché de *Constantinople*.

Il paroît de tout ce détail, que les *Orientaux* n'avoient aucun égard, soit pour le jugement de l'Evêque de *Rome* seul, ou pour les décisions de tout le Corps des Evêques d'*Occident* assemblés sous lui en Concile, puisqu'ils ne laissèrent pas de rejeter *Paulin*, même après la mort de *Meletius*, & qu'ils en choisirent un autre, dont l'élection fut approuvée par le Concile oecuménique, quoiqu'ils fussent bien que l'Evêque de *Rome*, & tous ses Collègues d'*Occident* favorisoient *Paulin*. Envain ceux-ci demandèrent-ils un Concile général pour terminer cette affaire, les *Orientaux* ne voulurent point y consentir, disant que *Flavien* avoit été élu & ordonné par les Evêques du Diocèse, ce qui étoit tout ce qu'exigeoient les Canons de *Nicée* (b).

Pour revenir à *Damase* il introduisit le premier un usage, que ses Successeurs n'ont pas négligé, de nommer leurs *Vicaires* certains Evêques, qui se trouvoient, par cette nouvelle dignité, revêtus d'une autorité fort supérieure à celle qu'ils avoient en vertu de l'Episcopat. *Acholinus* fut le premier qui jouit de ce titre dans l'*Illyrique a-*
rien.

(a) Soz. l. 7. c. 1. Theodor. l. 5. c. 23.

(b) Theod. l. 5. c. 1.

rientale. L'*Illyrique* comprenant l'ancienne Grèce, & plusieurs Provinces sur le *Danube*, dont *Sirmium* étoit la Capitale, avoit toujours appartenu depuis *Constantin* à l'Empire d'*Occident*. Mais en 379 *Gratien* en démembra la *Dace* & la Grèce, & les ajouta à l'Empire d'*Orient*, en faveur de *Theodose*, sous le nom d'*Illyrique orientale*, dont *Theffalonique*, Métropole de la *Macedoine*, étoit la Ville capitale. L'Evêque de *Rome*, en qualité de Directeur de la Capitale de l'Empire, avoit commencé à s'arroger une sorte d'inspection, ou de juridiction en matières Ecclésiastiques sur toutes les Provinces de l'Empire d'*Occident*, ce qui a été le premier degré par où les Papes sont montés à la suprématie, qu'ils se sont ensuite arrogée. *Damase* ne voulant pas céder ce prétendu droit à l'égard de l'*Illyrique*, quoique détachée de l'Empire d'*Occident*, nomma *Acholinus* Evêque de *Theffalonique* pour agir en sa place, & le revêtit de tous les droits qu'il se vantoit d'avoir sur ces Provinces. *Acholinus* étant mort, il conféra la même dignité à *Amysius*, qui lui avoit succédé, comme firent les Papes suivans, à l'égard des Evêques qui se succédèrent à *Theffalonique*, qui en soutenant ainsi les prétentions de *Rome*, devinrent les premiers Evêques, & en quelque sorte les Patriarches de l'*Illyrique orientale*, titre par où on les trouve quelquefois distingués. Cela ne se fit cependant pas sans opposition de la part des autres Métropolitains, qui n'aimoient pas à dépendre de celui qu'ils avoient jusqu'alors regardé comme leur égal (a). *Siricius*, successeur de *Damase*, alla plus loin

(a) Vid. Chr. Lup. de Rom. Appel. p. 627, 628.

loin encore, ordonnant qu'aucun Evêque ne seroit établi dans l'*Illyrique orientale*, sans le consentement & l'approbation de l'Evêque de *Thessalonique* (a); mais il se passa quelque tems avant que ce Decret eût lieu. *Innocent I.* dit que ses prédécesseurs avoient confié aux soins d'*Acholius* l'*Aschate*, la *Theffalie*, les deux *Epîres*, *Candie*, les deux *Daces*, la *Mœsie*, la *Dardanie* &c. l'autorisant à décider les différends qui pourroient y survenir, & l'établissant le premier des *Primats*, sans préjudice de la primatie de ces Eglises (b). Cela se fit probablement en 382, pendant qu'*Acholius* étoit à Rome pour assister au Concile. Les successeurs de *Damase*, profitant d'une aussi heureuse invention, se firent des Vicaires des plus célèbres Prélats, dans les autres Provinces & Royaumes, les engageant par-là à dépendre d'eux, & à étendre l'autorité du Siège de Rome au préjudice des anciens droits des Evêques & des Synodes. Cette dignité étoit, pour l'ordinaire, attachée à certains Evêchés, mais elle se conféroit quelquefois à des particuliers. C'est ainsi qu'*Augustin* fut Vicaire du Siège en Angleterre, & *Boniface* en Allemagne, où en vertu de la puissance qu'ils prétendoient avoir reçue, ils exerçoient une autorité supérieure aux Métropolitains. Les Vicaires furent changés en Légats, par les Papes suivans; ou, comme dit de *Marca*, la dernière institution fut greffée sur la première (c). Les Légats reçurent une puissance plus étendue que les Vicaires; & comme dit le Pape *Léon*, ils étoient

(a) Coll. Rom. Holsten. p. 43. (b) *ibid.* p. 48, 49.

(c) De Marc. concord. Sacerd. & imp. l. 6. c. 3.

admis à une beaucoup plus grande portion de ses soins, quoique non pas à la plénitude de sa puissance (a). On les envoyoit dans tous les Pays, selon les occasions, où, en vertu de leur autorité sans bornes, ils opprimoient le Clergé & le Peuple, dont ils extorquoient de grosses sommes d'argent, pour soutenir leur luxe & leur magnificence.

On peut regarder l'invention des Vicaires & des Légats, comme une marque de la politique raffinée de Rome, puisque rien n'a tant contribué à en étendre la puissance; mais de fonder là-dessus une autorité de droit divin sur toutes les Eglises de la Terre, comme le prétend *Bellarmin*, c'est ce qui est inconcevable (b). Car il est bien certain qu'on n'en avoit point entendu parler avant *Damase*, c'est-à-dire avant la fin du IV. Siècle, & il ne s'attribuoit point alors la puissance illimitée, dont il plaît à *Bellarmin* de le revêtir, mais simplement une sorte d'inspection sur toutes les Provinces de l'Empire d'*Occident*, en qualité d'Evêque de la principale Ville. On ne peut s'empêcher de remarquer ici la mauvaise foi de cet Auteur, en disant que *Léon* établit *Anastase* Evêque de *Theſſalonique* son Vicaire en *Orient*, de la même manière que les prédécesseurs d'*Anastase* avoient été les Vicaires des prédécesseurs de *Léon* (c). Ne diroit-on pas, à l'entendre, que de tout tems les Evêques de *Theſſalonique* avoient été les Vicaires des Papes? au-lieu que cette institution étoit alors de fraîche date, & qu'elle ne regardoit que l'*Illyrique orientale*, & non pas tout l'*Orient*.

(a) *Leo. ep. 48.* (b) *Bell. de Rom. Pont. l. 2. c. 20.*

(c) *id. 16.*

rient. Au-reste *Léon* se trompe doublement, lorsqu'en conférant à *Anastase* le Vicariat de son Evêché, il dit qu'il ne fait en cela que suivre l'exemple de son prédécesseur *Syricius* (a), qui nomma d'abord *Anysius* pour agir en sa place; puisque ce fut *Damase*, & non pas *Syricius*, qui fut le premier auteur de cette institution, & qui conféra le Vicariat à *Anysius* (b).

Voici une des dernières actions de *Damase*, qui mérite qu'on en fasse mention. *Symmaque*, Préfet de *Rome* en 384, & ennemi juré des *Chrétiens*, fut accusé auprès de l'Empereur, de les maltraiter & persécuter cruellement; mais *Damase* eut la générosité de prendre sa défense & de le justifier, en écrivant à cet effet à l'Empereur (c). Il mourut cette même année, le 10 ou 11 Décembre, dans sa quatre-vingtième année, après un siège de dix-huit ans deux mois, ou environ (d). Il fut enterré, selon *Anastase* (e), auprès de sa Mère & de sa sœur, dans une Eglise qu'il avoit fait bâtir aux Catacombes, sur le chemin d'*Ardée*; de là vient que cet endroit, qui fait partie du Cimetière de *Calixte*, s'appelle quelquefois du nom de *Damase* (f). Il avoit d'abord souhaité d'être déposé auprès de *St. Sixte* & de ses compagnons, mais ensuite il changea d'avis, de peur de déranger les cendres des Saints (g). Il fit rebâtir & embellir l'Eglise de *St. Laurent*, probablement celle que son Père & lui avoient servie, d'où lui est

ve-

(a) Coll. Rom. Holsten. p. 145.

(b) ib. p. 46. 49. Bell. ib. (c) Sym. l. 10. ep. 34.

(d) Hier. vir. ill. c. 109. (e) Anast. c. 38.

(f) Aring. l. 3. c. 12. n. 16.

(g) Bar. in App. ann. 384. n. 25.

venu le double nom de *St. Laurent* & de *Damas* (a). On y adore son corps jusqu'à ce jour, mais on ne fait quand, ni pourquoi il en a été enlevé (b). *Gratien*, *Ives de Chartres*, *Anastase*, & d'autres encore, lui attribuent plusieurs Decrets, mais tous évidemment forgés par quelque imposteur dévoué au Siège de *Rome*, & très mal instruit de la Discipline de l'Eglise du IV. Siècle. Dans un de ces Decrets, est cité un Canon du Concile de *Nicée*, mais qu'on ne trouve point parmi les Canons de ce Concile. Dans un autre est recommandé le paiement des dixmes, sous peine d'excommunication; & l'on sait qu'au IV. Siècle les offrandes pour le maintien du Clergé étoient volontaires. Enfin un autre suppose, que selon une ancienne coutume, tous les Métropolitains prenoient serment de fidélité au Siège Apostolique, & ne pouvoient ordonner d'Evêques, qu'après avoir reçu de *Rome* le *Pallium*. Pour conserver ce Decret, *Baronius* reçoit tous les autres, quoiqu'on ne voye pas la moindre trace de cette coutume, dans aucun ancien Auteur.

Jérôme met *Damas* au rang des Auteurs Ecclésiastiques (c), à cause du grand nombre de petites Pièces qu'il a écrites, surtout en Poésie, pour laquelle il avoit du talent, si quelques-unes des compositions qu'on lui attribue, sont effectivement de lui. Il avoit fait un Livre en prose & en Vers à la louange de la Virginité, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, non plus que ses autres Ouvrages, excepté quelques Lettres, des Epitaphes, des Inscriptions, & des Epigrammes, que *Baronius*

(a) Front. cal. p. 50. Bar. ad. ann. 384. n. 16.

(b) Azing. l. 3. c. 12. (c) Hier. vir. ill. c. 103.

nius a soigneusement recueillies, quoiqu'il soit fort douteux que tout ce que cet Auteur lui attribue soit effectivement de lui (a). L'*Abrégé de l'Histoire des Papes*, appelé le *Pontificat de Damase*, imprimé avec les Conciles, n'est point de lui, de l'aveu de *Baronius* même. La plupart des Critiques le croient écrit depuis *Gregoire le Grand*, & l'attribuent même à *Anastase* Bibliothécaire, qui fleurissoit au IX. Siècle (b). Parmi ses Lettres, celles qui s'adressent à *Aurèle de Carthage*, à *Etienne* qualifié d'Archevêque du Concile de *Mauritanie*, à *Prosper* Primat de *Numidie*, aux Evêques d'*Italie*, sont toutes fausses, aussi-bien que celles à qui quelques-unes des autres servent de réponse, & on les attribue au fameux imposteur *Isidore Mercator* (c). Il n'y a de vraies que les deux qu'il écrit à *St. Jérôme*, & qui se trouvent parmi ses Oeuvres (d), deux adressées à *Acholius* Evêque de *Thessalonique*, que *Holstenius* a publiées (e); une longue Epître à *Paulin d'Antioche*, dont *Théodoret* a écrit les principaux articles dans son Histoire, aussi-bien que de celle qu'il adressa aux *Orientaux* touchant *Timothée*, Disciple d'*Apollinaire*. On peut encore lui attribuer les lettres des Conciles de *Rome*, où il présida. Ses deux lettres à *Jérôme* méritent d'être lues; elles sont pleines d'esprit, de vivacité, & même de gayeté, quoiqu'il fût déjà vieux & accablé d'affaires (f). Il déclare dans une de ses lettres, que les saintes Ecritures sont ses

(a) Bar. ad ann. 384. n. 21. (b) Bolland. propyl. p. 59.

(c) Id. ib. & Dupin Bibl. p. 459. (d) Hier. T. 1.

(e) Holsten. Coll. Rom. t. 1. p. 37. & 180.

(f) Hier. ep. 127. & 144.

délices, & qu'il ne peut supporter la lecture des autres Livres. *Jérôme* étant venu d'*Orient* à *Rome* en 312, à l'occasion du Concile, *Damase* l'y retint, & en fit son Secrétaire, pour répondre aux lettres qu'il recevoit des Conciles & de diverses Eglises qui le consultoient (a). Il le regardoit aussi comme son Maître en fait d'érudition, surtout à l'égard de la connoissance des Livres Sacrés, sur le sens desquels il le consultoit souvent (b). Ainsi, dans une de ses lettres, il le prie d'expliquer la Parabole de l'Enfant prodigue (c); & dans une autre, de lui donner le sens du mot *Hosanna*, différemment interprété par divers Auteurs, qui lui paroissent même se contredire; & *Jérôme* composa sur ce sujet une Pièce qui subsiste encore (d). Ce fut tout de même à la requi-sition de *Damase*, qu'il corrigea la *Version Latine* du *Nouveau Testament*, & qu'il revit à *Rome* la *Version Latine* des *Pseaumes*, en la confrontant avec le *Grec* des *LXX*. Mais pour ce qui est de la lettre par laquelle on suppose que *Damase* l'encouragea à entreprendre cet Ouvrage, elle est évidemment supposée & indigne de lui.

Anastase attribue à *Damase* la coutume de chanter les *Pseaumes*, au lieu de les lire, au Service Divin (e); mais cette coutume fut apportée d'*Orient*, & reçue en premier lieu par l'Eglise de *Milan*, en 386, c'est-à-dire deux ans après la mort de *Damase* (f). Dès que *Jérôme* eut perdu son ami & son protecteur, il se retira à *Jérusalem*, pour y chercher le repos & la paix dont

il

(a) Hier. ep. II. Ruff. de Orig. p. 197. (b) Hier. ep. 44.

(c) Id. ep. 66. (d) Id. ep. 144. (e) Anast. c. 38.

(f) Aug. confess. l. 9. c. 7.

il désespéroit de pouvoir jouir, tant qu'il demeureroit avec la *prostitude revêtue de pourpre* (a), c'est-à-dire à Rome, où il s'apercevoit que son savoir & sa vie exemplaire choquoient le Clergé débordé, ignorant & hautain, qu'il appelle le *Sénat des Pharisiens* (b).

Pour ce qui est du caractère de *Damase*, malgré les éloges qui lui sont donnés par *Jérôme* (c), *Théodoret* (d), l'Eglise d'Orient (e), & le Concile de *Chalcedoine* (f), sur son grand savoir, son zèle pour l'*Orthodoxie*, sa modestie, sa piété & son équité, il est néanmoins vrai qu'il parvint au Pontificat par la violence & l'effusion du sang humain, qu'il aimoit la pompe & l'éclat, qu'il vivoit dans les délices, qu'il régaloit souvent & avec magnificence, & que sa table ne le cédoit point à celle des Empereurs en somptuosité & en délicatesse; & que tout cela se faisoit aux dépens des Dames *Romaines*, dont les généreuses contributions avoient un autre but. Enfin il paroît par les lettres de *Jérôme*, que la Discipline Ecclésiastique étoit fort relâchée de son tems; que les Canons de la Primitive Eglise n'étoient point observés; & que le luxe, l'ignorance, & le dérèglement des mœurs régnoient en général à Rome parmi les Ecclésiastiques ce qu'on ne peut guères s'empêcher d'imputer en quelque sorte à *Damase*, vu qu'il porta l'Autorité Ecclésiastique plus loin que n'avoient fait ses prédécesseurs, & par conséquent il ne dépendoit que de lui

(a) Hier. in præfat. version. dyd. de Spir. Sanct.

(b) Id. ibid. (c) Hier. ep. 5. t. 2.

(d) Theod. l. 5 c. 2. & l. 4. c. 27. & ep. 144, 145.

(e) Conc. t. 3. p. 740. (f) Conc. t. 4. p. 82.

lui de l'opposer à ces desordres. Tout cela donne lieu, du-moins, de révoquer en doute la sainteté que l'Eglise Romaine lui attribue, lui ayant accordé une Fête, qui se célèbre en de certains endroits le 10. & en d'autres le 11. de Décembre.

ARTICLE II.

CHRISTIANITY JUSTIFIED upon the Scripture Foundation, &c.

C'est-à-dire,

DEFENSE du CHRISTIANISME sur le pied qu'il est établi dans l'Ecriture, contenant un Examen abrégé de la Dispute entre les Chrétiens & les Déistes : En deux Parties ; dans la première on répond aux objections qu'on a coutume d'alléguer contre ce qui fait la matière de la Révélation Evangélique ; & dans la seconde on donne en peu de mots les preuves de la vérité de cette Révélation. Sermons prêchés pour la Fondation de Mr. BOYLE, dans les années 1747, 1748, & 1749, auxquels on a donné la forme de Traité suivi. Par HENRI STEBBING, Docteur en Théologie, Chancelier de l'Evêché de Salisbury, & Chapelain ordinaire de SA MAJESTÉ. A Londres, 1750. Grand 8. de 504 pages. Second Extrait (a).

IL est inutile d'instruire le Public des causes qui ont retardé la publication de cet Extrait, & l'on

(a) Le premier se trouve dans la Seconde Partie du Tome XLVII. de cette Bibliothèque.

l'on espère qu'il n'en sera pas moins bien reçu, vu l'importance du sujet, & la manière également claire, précise & solide dont il est traité. On avoit promis dans le précédent de rendre compte de l'article qui regarde les Peines d'une autre Vie, comme d'un excellent Morceau. Le voici donc en substance.

La grande objection des Incrédules est, que ces Peines sont incompatibles avec les perfections de Dieu. Pour la réfuter Mr. le Dr. *Stebbing* se fonde sur ce principe général de la Religion naturelle, aussi bien que de la révélée, que Dieu est non seulement le Créateur mais encore le Gouverneur du Monde, & par conséquent qu'il a droit de punir les Infraçteurs de ses Loix, autant que cela est nécessaire ou convenable pour les fins de son Gouvernement. Il y a sans-doute de l'injustice & de la cruauté à infliger des peines sans qu'il en revienne aucun fruit, & pour le seul plaisir de tourmenter les hommes; mais il est également juste & nécessaire de punir lorsque le Bien public le requiert, & que le Gouvernement ne sauroit subsister sans cela., On ne sauroit discon-

„ venir, que le but de Dieu en créant l'homme,
 „ n'ait été de le rendre heureux; mais il n'a pu se
 „ proposer de parvenir à ce but, que d'une ma-
 „ nière conforme à la nature des Agens libres,
 „ & qu'autant que cela ne dérogeroit pas à l'au-
 „ torité de son Gouvernement. Car il doit né-
 „ cessairement maintenir cette autorité, puis-
 „ que son Gouvernement tend à procurer le
 „ bien général des hommes, qui seroient tous
 „ heureux, s'ils vouloient tous suivre le che-
 „ min que sa sagesse leur a marqué. Mais si

„ au-lieu de cela, ils prétendent être plus sa-
 „ ges que lui, & se choisissent des routes dif-
 „ férentes pour arriver au bonheur, n'a-t-il
 „ pas droit de reprimer cette licence par tous
 „ les moyens nécessaires, & conséquemment
 „ par la voie des châtimens, si les châtimens
 „ sont nécessaires ? ”.

Ce Principe est reçu comme incontestable dans tous les Gouvernemens humains, & pour quoiné le seroit-il pas également dans le Gouvernement divin? Les Incrédules répondent que Dieu étant suffisant à soi-même, il ne sauroit souffrir le moins du monde de la violation de ses Loix, ni recevoir le moindre avantage de leur observation. Quelle que soit la conduite des pauvres mortels, elle ne peut ni l'irriter ni l'appaiser, ainsi il ne s'en afflige ni ne s'en réjouit. C'étoit-là le langage des anciens *Epicuriens*, qui prétendoient tirer de la souveraine perfection de Dieu des raisons pour autoriser la sensualité la plus outrée, mais en vain. Car quoique les actions des hommes ne puissent faire ni bien ni mal à l'Etre suprême, comme elles en font à la Société, il reste à savoir s'il n'y a pas une espèce de conduite conforme au but de leur création, qu'il est tenu de leur faire observer par tous les moyens propres & nécessaires. L'Auteur éclaircit ceci par deux exemples sensibles. Il est certain que Dieu n'a pu recevoir aucun avantage de notre création; & cependant il a jugé à propos de nous créer, en quoi il n'y a qu'un Athée qui puisse disconvenir qu'il ne nous ait donné des preuves incontestables de sagesse & de bonté, aussi-bien que de liberté. Il importe tout aussi peu pour son bonheur, que le Soleil se lève ou se

se couche, que les Saisons se succèdent régulièrement, ou que les Causes naturelles produisent leur effet. Mais s'il étoit conforme à sa sagesse de créer un Monde tel que celui-ci pour durer un certain période de tems, il lui est également conforme de préserver cet ordre, sans lequel toute la Nature souffriroit une entière dissolution jusques à la fin de ce Période. L'application est aisée à faire. L'homme a sa place, & une place considérable à remplir dans le système général du Monde; & lorsqu'il affecte de s'en écarter, il n'est pas moins digne de la sagesse de Dieu de l'y retenir, non pas à la-vérité par cette espèce de force qui tient étroitement liées toutes les parties du Monde matériel & les conserve dans leur ordre naturel, mais par les puissans motifs d'espérance & de crainte qui conviennent à des Etres libres & raisonnables.

Il est donc incontestable que si les peines d'une autre Vie sont expédientes & nécessaires pour retenir les hommes dans leur devoir, Dieu a droit de les infliger, & l'on ne peut tirer de ses perfections des raisons de révoquer en doute leur certitude. Mais on objecte que les châtimens n'ayant pour but que la correction des coupables, ou de servir d'exemple aux autres, ils sont à leur place dans ce Monde, mais ne sauroient l'être dans l'autre, où l'on suppose qu'il n'y a plus de lieu à l'épreuve ni à la repentance, le sort des hommes étant déterminé d'une manière irrevocable. Mr. le Dr. *Stebbing* répond que la première & la principale fin des Loix pénales, est de maintenir l'autorité du Législateur, qui aimeroit beaucoup mieux que les hommes ne l'offensassent point,

que non pas qu'ils eussent besoin de correction ; qu'ils devinssent des exemples d'obéissance plutôt que des exemples de justice. Quand le contraire arrive, & que le châtiment suit de près l'offense, le châtiment devient, il est vrai , un moyen de correction & sert d'exemple ; mais c'est-là un effet purement accidentel , subordonné dans l'intention de la Loi, & qui n'a rien de commun avec le droit que le Législateur a de décerner des peines. Car ce droit ne résulte pas de ce que les Infraçteurs peuvent récidiver, ou qu'ils sont capables de correction & de servir d'exemple ; mais du privilège que le Législateur possède originairement de maintenir son autorité par tous les moyens convenables. Si donc le droit de décerner des peines n'a aucun rapport *essentiel* avec la correction ou l'exemple, il s'ensuit que celui de les infliger n'en a point non plus ; l'un emporte nécessairement l'autre , puisque le pouvoir de menacer , sans le pouvoir d'exécuter , est la chose du monde la plus absurde.

De tout cela il résulte que si Dieu a prévu que les châtimens de cette Vie ne suffiroient pas pour reprimer les Méchans d'une manière propre à remplir les sages fins de la Providence, il a pu justement décerner des peines dans un autre Monde ; & il peut avec la même justice les infliger, quand même il n'y auroit aucun lieu à la correction ni à l'exemple. Mais l'Auteur estime que l'objection va beaucoup trop loin , en supposant que ces peines ne sauroient être d'usage pour l'exemple dans la Vie à venir. Nous connoissons très-peu de choses de cette Vie ; nous savons en général que les Gens de bien y seront parfaitement

ment heureux, & les Méchans malheureux: mais qui nous a dit qu'il n'y aura pas divers ordres d'Etres intelligens, dont quelques-uns seront alors dans un état d'épreuve, comme nous le sommes à présent, & à qui la punition des hommes incorrigibles servira utilement d'exemple? La chose paroît non seulement très-possible, mais même en quelque façon confirmée par l'autorité de J. C. qui semble insinuer qu'au dernier Jugement les Bons & les Méchans serviront d'exemples au Monde invisible. *Quiconque*, dit-il, *(a)* *se déclarera pour moi devant les hommes, & le Fils de l'homme se déclarera pour lui devant les Anges de Dieu: Et qui me renoncera devant les hommes, je le renoncerai devant les Anges de Dieu.*

Mais la grande Pierre d'achoppement pour les Incrédules, c'est l'éternité des peines que l'Evangile dénonce aux Pécheurs. „ Sans examiner ici, dit Mr. *Stebbing*, si les termes dont il se sert emportent effectivement une durée sans fin, je m'en tiens à l'opinion commune, & je vais tâcher de faire voir qu'elle ne renferme rien d'incompatible avec la droite-raison. Je ne prétens pas prouver *à priori* que la Justice de Dieu exige nécessairement qu'il punisse les hommes incorrigibles de peines éternelles; mais je dis, & cela suffit pour mon but, que ceux qui soutiennent qu'il est contraire à ses perfections d'infliger des peines de cette nature, affirment une chose qu'ils ne sauroient jamais prouver. Car tout ce qu'ils allèguent dans cette vue revient à ceci, *que la punition*
doit

(a) Luc. XII. 8, 9.

„ doit être proportionnée à l'offense , mais qu'il
 „ n'y a aucune proportion entre une offense pas-
 „ sagère , ou de courte durée , & une peine
 „ éternelle Je reconnois aisément que
 „ pour mettre à couvert la justice de Dieu , il
 „ est nécessaire qu'il y ait de la proportion entre
 „ la punition & le crime , dans ce sens , que les
 „ plus grands Pécheurs soient livrés à de plus
 „ grandes souffrances; ce qui peut très-bien sub-
 „ sister avec l'éternité des peines. Car supposé
 „ qu'il n'y eût aucune différence entre les Mé-
 „ chans par rapport à la durée de la punition , ne
 „ peut-il pas y en avoir une assez grande dans les
 „ degrés de cette punition pour justifier la con-
 „ duite de Dieu ? Mais les Incrédules insistent ,
 „ & soutiennent que le défaut de proportion
 „ dans ce seul point , je veux dire la durée de
 „ l'état dans lequel l'offense a été commise , &
 „ la durée de celui dans lequel elle est punie ,
 „ détruit la justice de cette punition ; ce que je
 „ les défie de prouver jamais. Car pour le prou-
 „ ver , il faut qu'ils fassent voir clairement avant
 „ toutes choses , où gît cette juste proportion
 „ qu'ils voudroient établir , & cela me paroît
 „ tout-à-fait impossible Supposé qu'au-
 „ lieu de peines éternelles l'Evangile eût dénon-
 „ cé aux Pécheurs une punition qui dureroit
 „ mille ans , les Incrédules en seroient-ils satis-
 „ faits ? S'ils disent qu'oui , ils ne sauroient ren-
 „ dre de raison valable de leur approbation , qui
 „ ne puisse également servir en supposant des
 „ peines de deux , trois , quatre mille ans , &
 „ ainsi de suite. Ou si mille ans leur paroîs-
 „ sent un tems trop long , qu'ils en donnent une
 „ bon-

„ bonne raison qui ne conclue pas également
 „ pour toute durée plus courte. Cela étant, je
 „ leur demande quelle différence il y a entre di-
 „ re, qu'ils ne peuvent alléguer aucune raison
 „ pour limiter la durée des peines à venir à quel-
 „ que période de tems que ce soit, & dire qu'ils
 „ n'en sauroient alléguer aucune pour faire voir
 „ que ces peines ne dureront pas éternellement”.

Il est donc évident que la simple durée des pei-
 ner à venir, soit qu'on la suppose plus longue,
 ou plus courte, n'a aucune rélation *essentielle*
 avec la *juste* distribution de ces peines, du-moins
 qui nous soit connue, ce qui revient à la même
 chose. Cette durée peut être déterminée par d'au-
 tres considérations qui regardent le gouverne-
 ment universel de la Providence, dont nous ne
 sommes pas juges compétens. Nous voyons
 clairement que cela a lieu dans cette Vie, où les
 suites funestes & naturelles du crime sont sou-
 vent de longue durée, quoique les actions qui les
 ont causées ayent été courtes & passagères; &
 dans les Gouvernemens humains un homme peut
 en un jour, & même en un moment, commet-
 tre un crime pour lequel il sera justement puni
 toute sa vie. Si vous en recherchez la raison,
 vous trouverez que l'ordre & la constitution des
 choses, tels qu'ils sont établis par la Providence,
 exigent nécessairement que cela soit ainsi. Y a-t-
 il donc plus de difficulté à concevoir que la mê-
 me Providence peut avoir de très-bonnes raisons,
 des raisons tirées de son Gouvernement-univer-
 sel, pour infliger une punition des péchés com-
 mis dans cette courte Vie, qui s'étende à toute la
 durée de notre existence dans la Vie à venir ? L'

Au-

Auteur remarque très-bien que dans nos spéculations sur cette matière, nous sommes sujets à considérer le Genre-humain comme seul intéressé, dans cette dispensation particulière de la Providence, & à nous représenter cet état présent comme la première & la principale fin de notre création, & les peines d'un état à venir comme des tortures, des chaînes & des prisons inventées à dessein de servir d'instrumens de discipline pour des fautes passées. Dans ce point de vue, il ne peut que paroître très-difficile, pour ne pas dire impossible, de concilier l'éternité de ces peines avec la justice & la bonté de Dieu. Mais on peut fort raisonnablement supposer, & regarder même comme une vérité certaine, que l'état à venir, quoique le dernier en ordre de tems, est le premier dans l'intention de la Providence; que le Monde invisible est proprement notre patrie; & que celui-ci ne nous a été donné que pour lui servir de passage & de préparation; & que la Vie future elle-même, autant qu'elle intéresse les hommes en particulier, fait simplement partie d'un grand Plan qui embrasse une infinité d'autres Etres intelligens, comme on l'a déjà remarqué, & selon lequel il ne peut y avoir qu'un état d'épreuve pour le Genre-humain, qui doit décider de notre bonheur ou de notre malheur éternel. Il suffit de supposer ce Plan seulement comme possible, & l'on ne prouvera jamais qu'il ne l'est pas, pour faire cesser toutes les plaintes contre la Providence sur cet article, & pour fermer le bouche aux Incrédules, qui prétendent tirer du dogme de l'éternité des peines des raisons de rejeter l'Evangile.

Dans la Seconde Partie de cet Ouvrage, Mr.
le

Le Dr. *Stebbing* expose en peu de mots, & avec beaucoup de force & de solidité, les preuves de la divinité de l'Evangile. Il établit d'abord (a) la possibilité d'une Révélation en général, par la nature même des choses, ou, si l'on veut, par la considération des perfections de Dieu, des circonstances & des besoins de l'homme pécheur; & c'est ce qu'il illustre ensuite par l'exemple particulier de la mission de *Moïse*, dont il examine l'histoire en détail. Cela fait, il entre dans la discussion des deux grands Argumens qui établissent la vérité de la Révélation Chrétienne, les *Prophéties* & les *Miracles* (b). Quoique tout ce qu'il dit sur le premier, soit parfaitement bien développé, je ne m'y arrêterai que peu, voulant me réserver assez d'espace pour donner le précis du second, qui m'a paru plus curieux. Je dirai seulement qu'il l'entame par une remarque fort naturelle, qui fappe en deux mots la grande hypothèse du Livre de *Collins sur les fondemens & les raisons de la Religion Chrétienne*. On se souvient que cet Auteur soutenoit que les Miracles de l'Evangile ne prouvent rien par eux-mêmes & indépendamment des Prophéties, sous prétexte qu'ils avoient été prédits, & faisoient partie du caractère, que les Prophètes avoient donné au MESSIE. Mais, dit Mr. *Stebbing*, „ La Révélation doit avoir un commencement, & en quel-
 „ que tems qu'elle commence, elle ne peut avoir
 „ d'autres preuves de sa divinité que les Mira-
 „ cles. Les Prophéties n'y peuvent servir de
 „ rien, puisqu'elles ne sauroient avoir lieu anté-
 „ rieurement à toute Révélation. La preuve
 „ tirée

(a) Pag. 259. &c. (b) Pag. 282.

„ tirée des Miracles , doit donc nécessairement
 „ être de sa nature absolue, pleine & entière ,
 „ indépendamment de toute considération de
 „ la Prophétie. Quand les Prophètes n'auroient
 „ point parlé de JESUS-CHRIST , & que JESUS-
 „ CHRIST n'auroit point appelé à leurs prédic-
 „ tions, la Divinité de sa mission seroit suffi-
 „ samment établie par les Miracles qu'il a opé-
 „ rés, &c.

J'ajouterais encore pour la satisfaction des Lec-
 teurs , que sur l'article des Prophéties l'Auteur
 suit le système des habiles Théologiens qui l'ont
 précédé dans cette carrière, & en particulier du
 savant Evêque de *Londres* dans son excellent
Traité de l'usage & des fins de la Prophétie,
 dont nous avons une très-bonne Traduction par
 Mr. *Le Moine*. C'est à-dire, qu'il fait voir par
 le détail, qu'il y a dans le *V. Testament* un grand
 nombre de Prophéties, qui dans leur sens propre
 & littéral regardent directement le MESSIE, &
 ne peuvent s'appliquer qu'à JESUS-CHRIST; &
 qu'il y en a d'autres qui ont un double sens, ou
 plutôt une double vue, dont la première marque
 un événement particulier & prochain, & l'autre
 un événement éloigné & beaucoup plus impor-
 tant, qui ne convient qu'aux tems de l'Evangile.
 Il conclut cet article, qui occupe près de 70 pa-
 ges, en remarquant que ce qu'il a dit réfute suffi-
 samment deux erreurs opposées de quelques
 Théologiens sur cette matière. La première est
 de ceux qui soutiennent que l'application des Pro-
 phéties les plus claires & les plus expressees à JE-
 SUS-CHRIST, ne forme pas de preuve directe &
 positive, & n'est tout au plus qu'un *sine quâ non*,
 ou

ou qu'un rapport de certaines marques ou caractères, sans lequel aucune personne ne pouvoit se dire le MESSIE promis, & qui étoit propre à prévenir toutes les objections qu'un adversaire auroit pu alléguer pour faire voir que JESUS-CHRIST n'étoit pas ce MESSIE. C'est ainsi que s'en exprime le fameux Dr. *Clarke* dans son *Discours sur la connexion des Prophéties du V. Testament, & leur application à JESUS-CHRIST*, qu'il publia d'abord séparément contre le Livre de *Collins*, & qui fut ensuite inséré dans son *Traité de la vérité & de la certitude de la Révélation Chrétienne*, &c. p. 392. de la dixième Edition Angloise. Mais, dit Mr. *Stebbing* (a), ce n'est assurément pas-là l'idée que l'Ecriture Sainte nous donne de cette matière. Car peut-on dire qu'un homme témoigne pour quelqu'un, parce qu'il n'a rien à alléguer contre lui? Et cependant Notre Seigneur dit formellement, que les *Ecrits des Prophètes RENDENT TEMOIGNAGE de lui*. Le mot Grec qu'il emploie (b) est le même dont il se sert quand il dit en parlant de ses miracles, *Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi* (c); & ce mot a naturellement tant de force, que les preuves les plus directes & les plus positives ne sauroient être exprimées par un terme plus énergique.

Non content de cette remarque, à laquelle il n'y a rien à répliquer, l'Auteur réfute dans une note marginale la raison que Mr. *Clarke* allègue pour justifier son opinion: c'est qu'il y a eu plusieurs personnes de la semence d'*Abraham*, de la tri-

bu

(a) p. 348. (b) μαρτυρίαι. (c) Jean X. 25.

*bu de Juda & de la famille de David, qui sont
nées à Bethléhem en Judée, qui ont souffert &
ont été publiquement retranchées du milieu de
leur peuple; & que cependant aucun de ces ca-
ractères, séparément ni tous ensemble, ne sa-
roient prouver qu'aucune de ces personnes fût le
Messie; mais le défaut d'un seul suffisoit pour
faire voir qu'elle ne l'étoit pas. „ Je ne l'ai, dit-
il, qui sont ces plusieurs personnes à qui tous ces
„ caractères peuvent convenir; mais en sup-
„ posant le fait, j'avoue que ni aucun d'eux sé-
„ parément, ni tous ensemble, ne prouvent point
„ que JESUS-CHRIST soit le Messie, indépen-
„ damment de ses miracles; mais la vérité de
„ ces miracles une fois établie, la rencontre de
„ tous ces caractères en sa personne forme une
„ nouvelle preuve en sa faveur, de la manière
„ que je l'ai expliqué auparavant. Je ne saurois
„ par conséquent souscrire à la remarque du
„ Dr. Clarke sur ces paroles, ne falloit-il pas
„ que le Christ souffrit ces choses, &c. (a), sa-
„ voir, que Jésus-Christ ne prétendoit pas prou-
„ ver par ses souffrances qu'il fût le Messie,
„ mais simplement prévenir l'objection qu'on en
„ pouvoit tirer, comme si elles étoient incompati-
„ bles avec cette qualité. Car sur quel fonde-
„ ment avance-t-il ceci? Autant que nous en
„ pouvons juger par les circonstances, notre
„ Sauveur en appelant aux Prophéties du V. Tes-
„ tament touchant les souffrances du Messie,
„ vouloit en tirer tout l'avantage possible en sa
„ faveur, & par conséquent les citer comme
„ faisant preuve par elles-mêmes, s'il est vrai,
„ com-*

(a) Luc XXIV. 26.

„ comme on l'a fait voir ci-devant , qu'elles
 „ soient telles de leur nature”.

L'autre erreur que Mr. *Stebbing* a en vue, est celle de ceux qui fondant d'abord le sens des Prophéties sur l'autorité de JESUS-CHRIST considéré comme un Interprète infallible, les allèguent ensuite en preuve de la divinité de sa mission; ce qui est assurément mal raisonner. Car de dire, comme font ces Théologiens, *Je crois que Jésus-Christ est un Interprète infallible, ou un vrai Prophète, fondé sur l'évidence de ses miracles; & puis, Je crois que les Prophéties du V. Testament lui sont justement appliquées, parce que celui qui est la vérité même se les est appliquées*; c'est visiblement réduire à rien la preuve des Prophéties, & établir uniquement sur les miracles la vérité de l'Evangile. Mais les Prophéties forment une preuve distincte & indépendante des miracles; & par conséquent il faut que le sens qu'elles renferment, quand on vient à les comparer avec l'événement, paroisse clairement & suivant une interprétation commune, se rapporter à JESUS-CHRIST, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à l'usage ou à l'application que lui ou ses Apôtres en ont faite. „ Je n'ignore pas, „ dit Mr. *Stebbing*, que les Incrédules se moquent de cette interprétation, qu'ils prétendent n'être fondée que sur des conjectures en l'air, ou ne renfermer que des applications arbitraires de Passages obscurs à certains événements auxquels les Auteurs de ces Passages ne pensèrent jamais. Et la vérité est, que le langage des Prophéties étant encore aujourd'hui, comme il étoit au moment qu'elles fu-

„ rent données, & comme il doit naturellement
 „ être, général, indéterminé, & portant sur
 „ quelque chose qui devoit arriver dans la suite
 „ sans dire précisément quoi ; quiconque est
 „ disposé à chicaner, peut objecter sans cesse
 „ que JESUS-CHRIST n'étant pas expressément
 „ nommé dans les Prophéties, on ne sauroit
 „ démontrer qu'elles l'aient en vue. Mais mal-
 „ gré tout cela, nul homme raisonnable ne
 „ niera que les caractères personnels ne soient
 „ d'un grand usage dans la vie, nous nous en
 „ servons tous les jours, & quelquefois ils dé-
 „ crivent un homme si clairement, qu'on ne
 „ sauroit non plus s'y méprendre que s'il étoit
 „ expressément nommé. N'est-ce donc pas une
 „ chose digne d'admiration, que durant l'espa-
 „ ce de quelques milliers d'années on trouve
 „ dans l'*Ancien Testament* une suite de caractè-
 „ res, qui par une interprétation aisée & natu-
 „ relle se réunissent tous en un seul homme, ce
 „ homme donnant d'ailleurs des preuves incon-
 „ testables de la divinité de sa mission, comme
 „ JESUS-CHRIST a fait ? Pour moi je crois qu'il
 „ est impossible de rendre raison d'un pareil phé-
 „ nomène, sans supposer que la sagesse de Dieu
 „ y est intervenue d'un bout à l'autre ; & si ceux
 „ qui pensent autrement peuvent alléguer un
 „ seul exemple de cette nature dans toute l'His-
 „ toire, je suis tout prêt à renoncer à la preuve
 „ qui en résulte en faveur de l'Evangile ” (a).

L'Auteur passe ensuite à la preuve tirée des
 Miracles, sur laquelle il se propose d'examiner
 ces deux questions, savoir 1. si les Miracles rap-

port

portés dans l'Evangile, sont effectivement tels de leur nature, & prouvent évidemment la divinité de la mission de JESUS-CHRIST. 2. S'ils ont été réellement opérés de la manière que les Historiens Sacrés le disent; ou, ce qui est tout un, si l'on peut compter sur la vérité & l'authenticité de l'Histoire qui les rapporte.

Que l'on considère ces miracles en eux-mêmes, & l'on sera bien-tôt convaincu qu'ils méritent ce nom. Se peut-il rien de plus éloigné du cours ordinaire de la Nature, que la résurrection d'un mort, que la guérison de maladies incurables ou curables par la seule parole ou le seul atouchement, &c? Ce sont de ces sortes d'actions, & en grand nombre, que JESUS-CHRIST a faites, & auxquelles il appelle fréquemment, comme à une preuve incontestable qu'il étoit envoyé de Dieu. Il reste seulement à savoir, par quel pouvoir il les a opérées. S'il paroît clairement que c'est par celui de Dieu même, il ne sauroit plus y avoir de difficulté. Mais on demandera comment nous pouvons être assurés que ces miracles n'ont pas été produits par d'autres Etres, ou Agens, inférieurs à Dieu, mais supérieurs à l'homme. Un Auteur de grande réputation, dit Mr. *Stebbing*(a), traitant ce sujet, pose pour premier principe, qu'il n'y a que Dieu qui puisse
 „ opérer un miracle par son propre pouvoir, ou
 „ par un pouvoir naturel & inhérent. Si ce principe étoit clairement prouvé, la question dont
 „ il s'agit seroit bientôt décidée; car il s'en suivroit évidemment que si JESUS-CHRIST a fait
 „ des miracles, il faut de nécessité qu'il fût en-

S 3

„ voyé

„ voyé de Dieu , comme il le prétendoit. Mais
 „ cette opinion me paroît sujette à des difficultés
 „ insurmontables, & appuyée sur un fondement
 „ trop léger”. C'est-ce qu'il fait voir en réfutant la raison générale dont cet Auteur (a) se sert pour l'établir ; savoir que *Dieu seul étant l'Auteur des Loix de la Nature, il n'y a que lui qui puisse les changer, ou en suspendre & en renverser le cours.* Quand on accorderoit que cette proposition est vraie dans toute son étendue, il ne s'ensuivroit point que Dieu seul peut faire des miracles, parce que nous concevons des cas où un miracle peut avoir lieu sans qu'aucune Loi de la Nature soit suspendue ou renversée. Par exemple, dit Mr. Stebbing, c'est une Loi de la Nature que la Terre attire à soi tous les corps qui sont dans la sphère de son attraction, & qu'une pierre qui est en repos sur la surface y continue jusqu'à ce qu'une force supérieure à cet-

(a) C'est le Dr. Fleetwood, ci-devant Evêque d'Ely, qui publia en 1701 *An Essay on Miracles, &c.* tendant à prouver que Dieu seul peut faire des miracles : “ en quoi, dit Mr. Stebbing, il a été suivi tout nouvellement par Mr. Le Moine dans son *Traité sur les Miracles &c.* où il a fait paroître beaucoup de bon-sens & de savoir”. On a rendu compte de cet Ouvrage Anglois de Mr. Le Moine dans la I. Part. du Tome XLI. de cette Bibliothèque ; & nous remarquerons seulement ici, que quoiqu'il embrasse l'opinion du Dr. Fleetwood, il la défend par bien d'autres raisons que celle dont cet Evêque se sert uniquement, & que Mr. Stebbing réfute dans cet endroit, comme on peut s'en convaincre en relisant l'Extrait qu'on en a donné. Il ne l'allègue pas même, ou du-moins il la tourne tout autrement, & d'une manière plus philosophique ; ainsi les réflexions de Mr. Stebbing ne tombent pas sur lui ; & il est même à remarquer, que dans la suite il convient avec lui de diverses choses qu'il avoit avancées en faveur de son hypothèse, comme on le verra tout-à l'heure.

„ cette attraction la remue de sa place. Je deman-
 „ de maintenant, quand je prens une pierre dans
 „ ma main & que je la lève de terre, quelle Loi
 „ de la Nature renverse-je ? Aucune manifeste-
 „ ment; car la pierre pendant qu'elle est dans ma
 „ main conserve toujours sa gravitation naturel-
 „ le, & elle n'est levée de terre que parce que la
 „ force de ma main excède celle de cette gravi-
 „ tation; ce qui est par conséquent très confor-
 „ me aux Loix de la Nature. Ne seroit-ce pas
 „ précisément la même chose, si au lieu de ma
 „ main, c'étoit un Esprit ou un Être invisible qui
 „ levât cette pierre ? Dira-t-on qu'aucun Es-
 „ prit, ou Agent supérieur, excepté Dieu, n'a
 „ naturellement le pouvoir de lever de terre une
 „ pierre, qu'un homme ou un enfant peut lever ?
 „ Mais quoi de plus absurde ? Et bien qu'il n'y
 „ ait point de miracle à lever une pierre de terre
 „ avec la main, cependant c'en seroit un vérita-
 „ ble si sans la toucher & au moment que je di-
 „ rois, *Pierre sois élevée de terre*, quelque Être
 „ supérieur & invisible la levoit & la tenoit sus-
 „ pendue en l'air. . . . Car cela n'est pas confor-
 „ me au cours ordinaire de la Nature”.

La même chose peut avoir lieu dans un grand
 nombre d'autres cas ; car qui est-ce qui peut dé-
 terminer jusqu'où s'étend le pouvoir des Êtres
 qui sont entre Dieu & nous ? Ainsi, dit Mr. *Steb-*
bing, rejetant ce principe dont je viens de par-
 ler, comme peu sûr, voyons s'il n'y a pas quel-
 que autre voie de parvenir à l'évidence sur ce
 sujet. L'inconvénient qu'on trouve à accorder
 que ces Êtres intermédiats & invisibles ont natu-
 rellement le pouvoir de faire des miracles, c'est

que dans ce cas on ne peut jamais être certain si un miracle , dont on est le témoin , a Dieu pour auteur , & par conséquent si la Doctrine en faveur de laquelle il est opéré , vient effectivement de lui. Mais cette difficulté n'est d'aucun poids ; car quand on supposeroit , par exemple , que tous les miracles de JESUS-CHRIST sans exception pouvoient être l'ouvrage des Intelligences supérieures à l'homme , à n'envisager que leur capacité naturelle , ce qui est accorder aux Incrédules tout ce qu'ils peuvent raisonnablement demander , & même beaucoup au - delà , comme on le verrait bientôt , que s'ensuivrait-il ? Ces Intelligences doivent être ou bonnes , ou mauvaises ; mais les bonnes n'auroient jamais opéré ces miracles , à moins qu'elles n'en eussent reçu l'ordre de Dieu , & que JESUS-CHRIST n'eût été son Envoyé comme il le prétendoit , ce qui revient à la même chose que si Dieu les eût produits immédiatement lui-même ; & les mauvaises n'auroient pas voulu agir si directement contre leur intérêt , en favorisant l'établissement d'une Doctrine qui tendoit toute entière à la destruction de leur empire. C'est par - là que notre Sauveur ferma la bouche aux *Pharisiens* , qui l'accusoient de chasser les Démons par le pouvoir de *Béelzé-bub* leur Prince , comme on peut le voir *Matth. XII. 25, 26.* De plus , quand les mauvais Anges auroient eu naturellement le pouvoir & la volonté de faire les miracles que JESUS-CHRIST a faits , il n'est pas croyable que s'il eût été un imposteur , Dieu le leur eût permis , parce qu'autrement il nous auroit jetté dans une erreur invincible , & il se seroit ôté à lui-même le seul moyen
par

par lequel il peut se révéler efficacement aux hommes. Ainsi la supposition que les Anges bons & mauvais peuvent faire des miracles, ne nuit en aucune manière à l'argument qu'on tire de ceux qui ont été opérés en faveur de l'Evangile, puisqu'après tout ils ne sont ni ne peuvent jamais être produits que par l'ordre ou la permission de Dieu.

C'est-là un Principe Incontestable, que l'expérience, ou l'histoire de la mission de *Moïse* & de *JESUS-CHRIST* confirme pleinement. Le cas des Magiciens d'*Egypte* a beaucoup embarrassé les Théologiens, parce qu'ils l'ont généralement envisagé du mauvais côté. Le Dr. *Clarke* lui-même, dans sa *Démonstration de la vérité de la Religion naturelle & révélée*, suppose que *Moïse* fit des miracles devant *Pharaon* pour le convaincre qu'il étoit envoyé de Dieu, & que les Magiciens en firent de semblables pour prouver qu'il étoit un imposteur. Mais ce n'est point cela. *Pharaon* révoquoit en doute, non la vérité de ce que *Moïse* assuroit que le Dieu des *Hébreux* lui étoit apparu, mais l'autorité de ce Dieu qui lui commandoit de laisser aller son Peuple. *Qui est l'Eternel*, dit-il (a), *que j'obéisse à sa voix ? Je ne connois point l'Eternel*, &c. Et toute la suite fait voir que ce fut uniquement pour le forcer à reconnoître cette autorité supérieure, que *Moïse* fit des miracles si étonnans. Si les Magiciens en firent aussi, ce n'étoit pas qu'ils prétendissent à la qualité de Prophètes ou d'Envoyés de Dieu, en opposition à *Moïse* ; ils n'avoient ni Doctrine à

con-

(a) *Exod. V. 2.*

confirmer, ni Message céleste à annoncer. Tout ce qu'ils avoient dessein de prouver par leurs prodiges, & tout ce pourquoi *Pbaraon* les avoit fait appeller, c'est que les Dieux qu'ils servoient avoient autant ou plus de pouvoir que celui des *Hébreux*, & qu'ainsi il n'y avoit point de raison qui dût obliger ce Prince à leur donner la liberté de sortir de ses Etats. Quand donc on accorderoit que les Magiciens d'*Egypte* firent de vrais miracles, on n'en pourroit rien conclure contre la mission divine de *Moïse*; parce qu'ils ne lui contestoient point cette mission, ni ne prétendoient eux-mêmes à rien de semblable.

Mais Mr. *Stebbing* a beaucoup de penchant à croire que ce qu'ils firent dans cette rencontre, n'étoit qu'imposture, que des tours de passe-passe, tels que les Charlatans en font souvent; & il soutient que la manière dont l'Ecriture Sainte s'exprime sur ce sujet, n'est point une preuve du contraire. Elle dit qu'ils *changèrent leurs verges en serpens*, qu'ils *furent venir des grenouilles sur tout le Pais d'Egypte*, &c. Mais n'est-ce pas une chose ordinaire dans toutes les Langues, que de dire en parlant des Imposteurs, qu'ils font ce qu'ils paroissent faire? Et quand on ne pourroit pas expliquer comment les Magiciens d'*Egypte* en imposèrent à *Pbaraon* & à toute sa Cour, on ne seroit pas moins en droit de supposer qu'ils usèrent d'artifice, tant que les expressions de l'Ecriture & les circonstances de cette Histoire n'obligent pas nécessairement de recourir au miracle. Je ne saurois dire comment un Joueur de gibecière s'y prend pour me tromper par ses tours d'adresse, & cependant je ne doute point qu'il ne
me

ne trompe, parce que je n'ai aucune raison de supposer qu'il y entre du surnaturel. Mr. Le Moine a fait plus que cela dans son *Traité sur les Miracles*; car il a expliqué fort au long la manière dont on peut concevoir que ces Imposteurs exécutèrent leurs fourberies, & il a même rendu la chose si probable, qu'on ne sauroit guère en douter. Le Lecteur peut pour sa satisfaction consulter l'Extrait que nous en avons donné, en attendant que Mr. Le Moine lui-même publie la Traduction de son Ouvrage en *François*, comme il l'a promis.

Les mêmes réflexions, ou à peu près, peuvent s'appliquer à l'histoire de la mission & des miracles de JESUS-CHRIST. Car si l'on objecte contre la preuve que nous en tirons en faveur de l'Evangile, que d'autres personnes que lui ont fait des miracles, ou sont supposés pouvoir en faire, même en opposition à sa Doctrine, il suffit de répondre, qui sont ces personnes, & quelles étoient leurs prétensions. Se disoient-elles envoyées de Dieu comme JESUS-CHRIST? Ou prêchoient-elles une doctrine différente de la sienne? Et ont-elles fait pour la confirmer les mêmes merveilles qu'il opéra pour autoriser sa mission? Qu'on en allègue un seul exemple bien constaté, & nous sommes prêts de renoncer à la preuve que nous fournissent les miracles de l'Evangile. Mais c'est ce que les Déistes ne feront jamais. Il est parlé dans le Livre des *Actes de Simon le Magicien*, qui se donnoit pour quelque grand personnage, & qui en avoit imposé pendant longtems aux habitans de *Samarie*; mais il n'est point dit qu'il eût fait aucun miracle; il en étoit même si peu capable,

ble, qu'il parut tout surpris quand il en vit faire aux Apôtres, & qu'il voulut en acheter le pouvoir à prix d'argent. Il y est encore fait mention d'*Elymas l'Enchanteur*, mais nul miracle ne lui est attribué; & tout ce que *St. Luc* en dit, c'est qu'il s'opposoit à *St. Paul*, & qu'il fit tout ce qu'il put pour détourner le Proconsul *Paulus Sergius* de la Foi, en punition de quoi l'Apôtre le frappa d'aveuglement. Ajoutez que ni lui ni *Simon* n'annonçoit de nouvelle doctrine qui eût besoin d'être confirmée par des miracles, de sorte que leur exemple ne sauroit en façon que ce soit être mis en parallèle avec celui de J. C. Et bien que ce divin Sauveur lui-même déclare qu'il s'élèveroit de faux Christs & de faux Prophètes qui feroient de grands signes & des miracles, (a), il ne veut parler ni de miracles réels & semblables aux siens, ni de miracles faits en faveur d'une fausse Doctrine, mais seulement d'impostures éclatantes, capables de séduire le Vulgaire ignorant, ou les personnes inattentives. Car quoiqu'il y eût dans la suite un grand nombre de faux Prophètes & de Séducteurs, tant parmi les Juifs que parmi les Chrétiens, il ne paroît pas qu'aucun d'eux fit jamais de vrai miracle, & l'on ne sauroit en alléguer un seul exemple.

Jusqu'ici Mr. le Dr. *Stebbing* a raisonné sur la supposition que tous les miracles de JÉSUS-CHRIST, sans en excepter un seul, pouvoient avoir été opérés par des Etres supérieurs invisibles, à ne considérer que leur capacité naturelle & inhérente; mais il croit que c'est plus qu'on ne doit accorder., Car, dit-il (b), il est très-certain

(a) Matth. XXIV. 24.

(b) P. 178.

„ tain que quelques-uns de ces miracles , au-
 „ moins , étoient de telle nature , qu'autant que
 „ nous en pouvons juger , ils ne sauroient être
 „ l'effet que d'un pouvoir égal à celui qui a créé
 „ l'Univers. Qu'est-ce que ressusciter un Mort ,
 „ sinon faire ce que Dieu fit au commence-
 „ ment , quand il souffla dans la matière inani-
 „ mée du corps de l'homme *la respiration de la*
 „ *vie* ? Qu'est-ce que multiplier des pains , ou
 „ changer une grande quantité d'eau en vin , si-
 „ non déployer ce Pouvoir *plastique* qui forma
 „ de la masse commune de la matière cette va-
 „ riété infinie d'objets corporels qui nous envi-
 „ ronnent ? Si vous croyez être fondé à suppo-
 „ ser , comme quelques anciens Philosophes
 „ l'ont cru , que Dieu créa le Monde par le mi-
 „ nistère des Anges , vous pouvez avec autant
 „ de raison regarder les miracles de JÉSUS-
 „ CHRIST comme l'ouvrage de ces mêmes In-
 „ telligences supérieures. Mais soit que cette
 „ opinion soit vraie ou fausse , cela n'apporte au-
 „ cun changement à l'argument dont il s'agit.
 „ Car quand on admettroit que le Monde n'a
 „ pas été fait par le pouvoir immédiat de Dieu ,
 „ mais par celui d'Êtres inférieurs , toujours
 „ doit-on supposer que sa sagesse & son conseil y
 „ ont concouru ; & si la même puissance par la-
 „ quelle l'Univers a été formé & arrangé , s'est
 „ déployée pour rendre témoignage à l'Auteur
 „ de notre Rédemption , on ne sauroit plus dou-
 „ ter que la sagesse & le conseil de Dieu n'y
 „ soient également intervenus Je me suis
 „ un peu étendu sur ce sujet , pour faire voir que
 „ ni la Raison ni l'Écriture ne fournissent pas la
 „ „ moins

„ moindre preuve en faveur de la supposition
 „ que les miracles de JESUS-CHRIST pouvoient
 „ avoir été opérés par un pouvoir inférieur au
 „ suprême, ou, ce qui est tout un, par un pouvoir
 „ différent de celui qui a formé le Monde maté-
 „ riel. Et je suis très-persuadé qu'il est impos-
 „ sible de produire un seul exemple bien attesté
 „ de pareils miracles faits par d'autres que par
 „ les Prophètes du vrai Dieu, &c. ”

L'Auteur établit ensuite la crédibilité du témoignage sur lequel nous recevons ces miracles comme vrais, & répond au long à l'objection tirée de ce que des faits de cette nature requièrent des preuves d'un autre genre pour être crus, c'est-à-dire, des preuves plus fortes qu'on n'en exige pour les faits ordinaires & naturels. Les réflexions qu'il fait là-dessus sont des plus justes, & il les applique au miracle particulier de la résurrection de JESUS-CHRIST, dont il démontre en peu de mots la certitude, renvoyant du reste ses Lecteurs à l'excellent Ouvrage du présent Evêque de *Londres*, intitulé, *Les Témoins de la résurrection de JESUS-CHRIST*, dont Mr. *Le Moine* nous a donné une très-bonne Traduction. Il discute en passant ce que feu le Dr. *Middleton* a avancé au sujet des miracles que les Pères de l'Eglise disent avoir été faits dans les premiers Siècles; & sans nier que ces Pères ont été en général trop crédules, il fait voir que cet Auteur a outré la matière, en soutenant qu'ils avoient eux-mêmes forgé les miracles qu'ils rapportent, & fourni sans y penser des armes aux Incrédules. Mais en voilà assez.

A R-

A R T I C L E III.

ODE FREDERIC, ou CODE de DROIT, pour les Etats de SA MAJESTE' le ROI de PRUSSE, fondé sur la Raison, & sur les Constitutions du Païs; dans lequel le ROI a disposé le Droit Romain, & pleinement éclairci les doutes & les difficultés, que le même Droit & ses Commentateurs avoient introduit dans la Procédure; établissant de cette manière un DROIT CERTAIN & UNIVERSEL. Traduit de l'Allemand par A. A. de C. Conseiller Privé du Roi. Avec l'Exposition abrégée du Plan du Roi, pour la Réformation de la Justice, par Mr. Formey, 1751. grand 8. pag. 412. pour le Corps de Droit, sans compter la Préface; & pag. 38 pour l'exposition du Plan du Roi.

MONTAGNE (a) propose cette question : *S'il est utile de changer les Loix établies par un long usage.* „ Il y a grand doute, dit-il, s'il „ se peut trouver si évident profit au changement d'une Loy reçue, telle qu'elle soit, „ qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une „ Police, c'est comme un Bastiment de diverses pièces jointes ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une que „ tout le Corps ne s'en sente. Le Législateur „ des *Thuriens* (b) ordonna que quiconque „ voudroit ou abolir une des vieilles Loix, ou „ en établir une nouvelle, se présenteroit au „ Peuple la corde au col, afin que si la nouvelle- „ té

(a) Dans ses *Essais*, Liv. I. Chap. XXII.

(b) *Charondas*.

„ té n'estoit approuvée d'un chacun, il fust irr-
 „ continent eltranglé.

Il se déclare pour la négative, fondé sur cette raison, que *le meilleur prétexte de nouveleté est très-dangereux*, & qu'il en a *veu des effets très-dommageables*. Ce Principe est vrai lorsqu'il est question des Loix fondamentales d'un Etat; on ne doit jamais y donner atteinte sans de très-puissans motifs, & que lorsqu'on est bien assuré que la somme du bien général qui en reviendra, surpassera la somme du mal qui peut en résulter. Mais il est faux, lorsqu'il ne s'agit que d'abus, & sur-tout d'abus dont tout un Peuple, ou du moins la plus grande & la plus saine partie, demande le redressement. De deux maux il faut choisir le moindre: de deux biens il faut choisir le plus grand. La Loi de *Charondas* sent la barbarie. Elle semble d'ailleurs supposer ce qui n'est guère vraisemblable, que son Gouvernement étoit actuellement le meilleur Gouvernement possible, & qu'il devoit toujours rester tel, dans quelque conjoncture où l'on se trouvât.

La pensée de *Tite-Live* est plus judicieuse. Il dit bien, comme *Montagne*, que *nul changement introduit dans un ancien établissement n'est louable (a)*. Mais de peur qu'on ne prît droit d'en conclure, qu'il faudroit conserver les usages les plus bizarres, auxquels leur ancienneté donnera toujours des défenseurs, ce sage Historien ajoûte: *les Hommes aiment mieux qu'on s'en tienne aux anciennes pratiques, si l'on en excepte celles où l'expérience fait voir des inconvéniens palpables (b)*. C'est

(a) *Adeo nihil motum ex antiquo probabile est.*

(b) *Veteribus, nisi quæ usus evidenter arguit stari malum.*

C'est précisément ce cas des *inconveniens palpables* qui a fait naître l'Ouvrage que nous annonçons. Le *Roi de Prusse*, toujours attentif à procurer le bien de ses Sujets, ayant remarqué
 „ que dans chaque Province de ses Etats on
 „ avoit anciennement introduit un style & une
 „ procédure particulière, & qu'il en résultoit
 „ souvent des incidens si embarrassans, qu'on
 „ étoit obligé d'évoquer la plupart des affaires à
 „ son Conseil, conçut le plan de ramener tout à
 „ une procédure uniforme, par laquelle tous
 „ les Procès fussent solidement instruits, & terminés par trois instances dans l'espace d'une
 „ année.

L'essai de ce plan fut fait en *Poméranie*, vaste Province, & très-fertile en Procès. L'exécution ayant parfaitement répondu aux espérances, le Roi ordonna à son Grand-Chancelier de dresser un ample projet d'Ordonnances, & de le faire pratiquer provisionnellement dans tous ses Etats, par tous les Tribunaux & Cours de Justice.

Ce plan, qui est d'une vaste étendue, s'étend à tout, & embrasse tout ce qui est essentiel à l'instruction des Affaires Civiles, de quelque nature qu'elles soient. Pour s'en former une juste idée, il suffit de parcourir l'*Exposition abrégée* qui s'en trouve à la tête de cet Ouvrage, & dont Mr. *Formey* est l'Auteur. Comme c'est une Pièce faite avec goût & jugement, je me contenterai d'y puiser ce qu'elle contient de plus essentiel & de plus instructif, pour ne pas m'engager dans des routes qui pourroient me conduire beaucoup au-delà des bornes que je dois me prescrire.

Pour abréger les longues procédures, & donner
Tom. I. Part. II.

ner par conséquent le coup de mort à ce mal horrible de la Chicane, sous le joug duquel gémit depuis si longtems, il semble d'aujourd'hui qu'on auroit pu les réduire à la seule composition des Parties devant le Juge, pour expliquer leurs différends. Mais la chose n'est pratique que dans les cas les plus simples & de peu d'importance. Il y a des affaires si épineuses, si embarrassées, si difficiles à discuter, que les Juges & les Avocats les plus habiles & les plus intégres ont besoin de toute leur sagacité pour démêler le vrai d'avec le faux, le juste d'avec l'injuste.

Il faut donc des Avocats. Mais les Avocats servent mal la Justice & la Vérité; ils sont tous dévoués au mensonge & à l'iniquité. La fraude, l'artifice, la mauvaise foi, les fausses suppositions, tout leur est bon, lorsqu'il est question de défendre une mauvaise Cause, & de prolonger les Procès.

Voilà un horrible abus; & comment y remédier? Le remède se présente de lui-même. C'est de séparer l'yvroie d'avec le bon grain, c'est de retrancher du Corps sain tous les Membres gangrenés. Il y a dans le Corps des Avocats, des intrus, des ignorans, des fourbes, de vrais Sangsues publiques.

Le plan porte, que tous ces fripons soient mis hors du bercail. C'est les traiter doucement, que de leur ôter toute occasion de mal faire.

Pour empêcher qu'il n'y ait à l'avenir un trop grand nombre d'Avocats, ou des Avocats sans capacité requise, on en fixe le nombre pour chaque Cour de Justice, & il est statué, en vertu du nouveau Règlement, que dorénavant on ne recevra que ceux qui auront mérité de l'être.

Ce devant le salaire des Avocats n'étoit point déterminé, ni pour la somme, ni pour le tems du paiement. Plus une affaire tiroit en longueur, plus ils faisoient financer les Parties. Suivant le nouveau plan, le travail de ces Messieurs est taxé, à proportion de la qualité des affaires, & des facultés des Parties; & pour les empêcher d'ennuyer les procès, il leur est défendu de prendre un jour avant qu'ils soient terminés.

On vient de dire qu'il faut des Avocats; mais cela ne doit s'entendre que des grandes Villes & des Tribunaux considérables. C'est un très-grand mal au contraire qu'il y en ait dans les petites Villes, & dans les Bourgs & Villages. Les Procès y sont rares, les Parties sont sur les lieux, & sont peu en état de supporter les frais d'une longue procédure. Il suffit donc qu'il n'y ait qu'un seul Juge dans ces petites lieux, mais il est essentiel qu'il joigne à une capacité convenable une parfaite intégrité.

Ces arrangemens de détail furent précédés par la réforme des Tribunaux ou Justices supérieures. On sait quelle est la nécessité de ces Corps. Un Juge inférieur est rarement en état de juger sainement de tous les cas qui se présentent; il peut donc tomber dans l'erreur; il peut même se laisser séduire, & commettre de vrais & libérés de très-grandes injustices. Pour remédier à ces abus, qu'on ne sauroit toujours ni prévoir, ni prévenir, on a établi des Tribunaux supérieurs, auxquels on puisse évoquer certaines causes, pour faire changer ou redresser une Sentence que l'on croit injuste. On retient par-là dans leur devoir les Juges inférieurs; on les empêche de devenir de petits tyrans. L'Appel est donc un remède contre l'injustice;

tice ; mais comme ce remède deviendroit pire que le mal , s'il ne servoit qu'à différer sans fin la décision des Procès , il a fallu limiter la voie d'Appel dans certaines bornes , & lui prescrire un dernier terme peremptoire. Il y a pourtant bien des cas où la nature des affaires ne laisse aucun lieu à l'Appel , ou demande du moins l'exécution provisionnelle de la Sentence. L'Ordonnance entre dans le détail de ces cas , & le seul bon-sens en indique un grand nombre.

Pour profiter de ce droit d'Appel , on accorde à l'Appellant un terme de quatre semaines. Ce terme seroit peut-être trop court , si l'Appellant étoit obligé de rassembler lui-même les pièces de son Procès , ou de recourir à un Avocat qui fît des copies de toutes ces écritures. On prévient tout cela en enjoignant au Juge inférieur d'envoyer immédiatement après l'Appel, tous les Actes au Tribunal supérieur ; de sorte qu'avec ce secours les quatre semaines sont très-suffisantes pour revoir l'affaire , & rendre une nouvelle Sentence. Si les griefs présentés par l'Appellant à la Justice supérieure , se trouvent dénués de fondement , il est aussi-tôt débouté par un Arrêt bien motivé , & les Juges d'Appel confirment la première Sentence , sans entendre l'autre Partie. Mais si les griefs de l'Appellant sont fondés , il est enjoint aux Juges d'Appel d'entendre les Parties.

Trois Instances, ou différentes voies de procédure suffisent , pour discuter solidement les affaires litigieuses , de quelque nature qu'elles soient. Pour prévenir les difficultés qui pourroient arrêter la décision , il est sévèrement enjoint au x A-

vocats de prendre de leurs Parties toutes les informations nécessaires , pour mettre la vérité dans son jour , & les Juges en état de décider conformément à la nature de la Cause. On objectera peut-être que les Conseillers du Tribunal qui juge en dernier ressort , peuvent encore se tromper , & faire tort à l'une des Parties. On en convient. Mais on répond que la difficulté subsistera toujours , dût-on augmenter le nombre des instances à l'infini. Quelque précaution qu'on prenne , on ne sauroit jamais empêcher que le bon droit ne soit quelquefois lésé. Il n'y a point de Loi humaine qui soit parfaite à tous égards , il n'y en a point qui ne souffre quelque exception. La meilleure de toutes , c'est celle qui convient le mieux au bonheur des Peuples.

Comme ce bonheur dépend , sinon entièrement , du moins en grande partie des Tribunaux supérieurs , nous ne saurions guère nous dispenser de dire un mot de leur constitution. Ils sont ordinairement composés d'un Chef ou Président , & d'un certain nombre de Conseillers ou Assesseurs. Leur but commun , c'est que la justice soit rendue sans aucune acception de personnes , & sans perte de tems , d'une manière conforme aux Loix & aux Ordonnances. Leurs talens doivent répondre au rang supérieur qu'ils occupent. Il faut qu'ils joignent à une connoissance exacte des Loix Naturelles & Civiles , & à l'habileté requise pour en faire l'application dans les cas qui se présentent , des vues pures , des intentions constantes de rendre à chacun la justice , & des soins & des attentions infatigables.

Pour se former une juste idée de l'importance

de leurs fonctions, il suffit de dire que le bonheur de la Société est fondé sur leur habileté, leur intégrité, leur vigilance, & le bon ordre qu'ils font observer. Des hommes de ce caractère doivent donc être rendus respectables, ils doivent être soutenus de toute l'autorité du Souverain, & satisfaites d'une manière qui les mette en état de leur attirer de la considération. Se trouve-t-il dans ce Corps des Membres qui le deshonnorent, il faut les en exclure. C'est même par-là qu'il faut commencer pour mettre en vigueur le beau Plan de Sa Majesté Prussienne.

Le Président a bien des devoirs à remplir. Etant comme l'ame du Corps, il doit lui donner le branle, en régler l'action, & diriger tout conformément au plan du Roi. Les Conseillers, de leur côté, sont obligés à le seconder, & pour cet effet leur assiduité est spécialement requise.

Rien de mieux conçu, rien de plus sage, que les arrangemens qu'on a pris pour abréger le détail des procédures. Qu'on en juge par les articles suivans, que l'Auteur de l'*Exposition* a réunis sous le titre de *Devoirs des Conseillers*, & que nous avons cru devoir transcrire pour satisfaire la curiosité du Lecteur.

» Une des principales choses réglées par la
 » nouvelle Ordonnance, consiste dans la ma-
 » nière prescrite pour faire de bouche toutes les
 » Remontrances & Actes requis pour l'instruc-
 » tion du Procès. Les Avocats, en se chargeant
 » des Causes, doivent être munis de Procura-
 » tions de leurs Parties. Eux seuls sont tenus
 » d'instruire la Cause, & de comparoître aux
 » jours d'Audience de la Cour de Justice où ils
 » sont établis. Avant la plaidoirie, eux, ou
 » ceux

Avril, Mai & Juin, 1753. 295

ceux qu'ils ont substitués à leur place, lorsqu'ils ne peuvent pas être présens eux-mêmes, présentent leurs pièces d'écriture, dont l'original est joint aux Actes judiciaires, & la copie sur le champ remise à l'Avocat de la Partie adverse. Ils demandent les délais suivant l'exigence des cas, & font tel autre requisitoire qu'il convient pour instruire le Procès, au lieu des Requêtes, Sommations, Interpellations, & autres Actes par écrit, qui se feroient ci-devant dans le cours du Procès. Sur quoi, & après avoir brièvement ouï l'Avocat de l'autre Partie, la Justice, sur le Protocolle tenu à ce sujet, donne un Decret qui est publié à l'Audience suivante. S'il arrive quelque incident qui ne puisse pas être décidé d'abord, on renvoie les Avocats dans l'autre Chambre pour plaider & contester plus amplement. On délivre en conséquence les expéditions au Greffe, ou à la Chancellerie, & cela épargne tout le temps & les frais qu'il en coûte aux Parties pour dresser les Requêtes, & pour faire signifier les Decrets, Sommations, & autres Actes.

„ Une précaution importante encore, c'est
„ qu'aucune représentation ne soit reçue, à
„ moins qu'elle ne soit signée d'un Avocat. Car
„ c'est à l'Avocat à n'en signer aucune qui soit
„ irrégulière, & à dresser lui-même le Mémoire,
„ suivant la teneur de l'Ordonnance, faute de
„ quoi il est d'abord mis à l'amende. Si quelque
„ Partie opposante veut passer outre, & négliger
„ ces formalités, il faut l'abandonner à son sort
„ ou, si l'Avocat l'assiste, il doit se faire donner

„ une déclaration , qui exprime comment il
 „ voulu la détourner de pousser l'affaire dont
 „ s'agit , & lui en a représenté les suites , qui
 „ tombent alors uniquement sur ladite Partie
 „ Et afin qu'il paroisse qu'aucun plaignant n'est
 „ abandonné & dénué de secours , l'Avocat
 „ doit expliquer aux personnes qui forment de
 „ semblables plaintes , les raisons qui engagent
 „ la Justice à ne faire aucune attention à leurs
 „ griefs. Outre cela , on établit un Avocat à part
 „ pour les Pauvres.

Un autre arrangement qui ne contribue pas
 peu à abrégér les procédures , & à l'aide duquel
 on ménage les frais des Parties , c'est l'abrogation
 des Procureurs , peste publique , animaux ravis-
 sans , qui n'ont ni foi ni loi , parce qu'ils n'ont ni
 ame ni conscience. C'étoit ci-devant les Procu-
 reurs qui faisoient le recueil des informations , &
 qui étoient chargés de presque toute la conduite
 du Procès. La nouvelle Ordonnance veut que
 les Avocats vaquent seuls à ces fonctions , & en
 déchargeant par-là les Parties d'une très-grande
 quantité de frais , abroge sans retour l'Office des
 Procureurs , & débarasse par ce moyen la Société
 d'une vermine très-nuisible. De cette manière
 un Procès est bientôt conduit à sa fin ; car , dès que
 les Avocats ont par devers eux toutes les infor-
 mations en entreprenant l'affaire , ils peuvent pas-
 ser aussitôt à la preuve. Il y a pour cela , de même
 que pour l'Appel , certains tems déterminés , sous
 peine de la perte du Procès.

Un autre abus , qui régnoit dans les Tribu-
 naux , & auquel on a aussi remédié , c'étoit la len-
 teur avec laquelle les Conseillers faisoient leur
 Rapports , qui traînoient souvent chez eux pen-
 dant

ne plusieurs mois. Aujourd'hui il n'y a point de Rapport qui ne doive être expédié en huit, ou à moins en quinze jours, suivant qu'il demande plus ou moins de travail.

Une coutume non moins singulière que dommageable, qui avoit lieu dans toutes les affaires d'une certaine importance, c'étoit d'envoyer aux Universités les Actes d'un Procès instruit pour être décidé. Les Parties pauvres s'en trouvoient ordinairement fort mal ; & d'ailleurs un Professeur, qui n'avoit aucun usage de la pratique, qui n'étoit pas même au fait des coutumes du País, ne se trouvoit guère en état de juger sainement d'une affaire souvent très-compiquée. Aussi l'expérience prouvoit-elle continuellement que ces décisions d'Universités n'aboutissoient qu'à des longueurs excessives, sans aucun fruit. Les Actes restoient quelquefois absens des mois, ou même des années ; & quand c'étoit une Université étrangère, on n'avoit aucun moyen de la contraindre à terminer, & à renvoyer les Actes. En portant ainsi les affaires de Tribunal en Tribunal, on tomboit deux fois entre les mains du même Juge. La voie d'Appel, dont on a parlé ci-dessus, fait éviter cet écueil.

Voilà l'embarras, la longueur, & les frais des Procès bien diminués. Rien de mieux réglé que les Appels & les Instances. On appelle d'abord de la Justice inférieure à la Justice supérieure, qui vous expédie quelquefois dans l'espace de quatre semaines. Voilà deux Instances. La troisième a lieu par l'Appel au Tribunal qui juge en dernier ressort, & où le Procès est bientôt terminé. On doit l'exécution d'un si beau projet aux

l'ami d'un grand Roi & à l'amour qu'il a pour
les Peuples. Il est à souhaiter que les autres Sou-
verains suivent un si bel exemple.

ARTICLE IV.

**VOYAGE Historique de l'AMERIQUE Méridio-
nale, fait par ordre du Roi d'Espagne par
DON GEORGE JUAN, Commandeur d'Algar,
dans l'Ordre de Malthe, & Commandant à
la Compagnie des Gentilshommes Gardes de la
Marine; & par DON ANTOINE DE ULLOA,
Lieutenant de la même Compagnie, tous deux
Capitaines de Haut-bord de l'Armée Navale
du Roi d'Espagne, Membres des Sociétés Ro-
yales de Londres & de Berlin, & Corré-
pondans de l'Académie des Sciences de Paris.
Ouvrage orné de Figures, Plans & Cartes
nécessaires; & qui contient une Histoire des
INCAS du PEROU, & les Observations Af-
tronomiques & Physiques, faites pour déter-
miner la figure & la grandeur de la Terre.
Deux Tomes 4. A Amsterdam & à Leipzig;
chez Arkstée & Merkus, 1752.**

CET Ouvrage forme deux Tomes, divisés
chacun en deux Parties. La première Par-
tie du premier Tome comprend la relation du
Voyage de *Don George-Juan* & de *Don Antoine de Ulloa*, depuis leur départ de *Cadix* jusqu'à
leur arrivée à *Quito*. Nous ne disons rien de cette
première Partie, parce qu'on en a déjà donné
l'Extrait dans l'un des Volumes de ce Jour-
nal (a).

(a) Voyez le Tome XLIV. pag. 404.

Les trois autres Parties contiennent la suite de
 relation de ce Voyage, l'Histoire des *Tucas*
Pérou, & les Observations Astronomiques
 Physiques, faites pour déterminer la Figure
 la Grandeur de la Terre. C'est de ces trois
 dernières Parties dont nous allons rendre comp-
 dans cet Extrait (a).

Nos Voyageurs partirent de *Quito* le 21 d'Oct-
 bre 1740, pour se rendre à *Lima*, Capitale du
Pérou, & résidence de ses Vicerois. Le 1 de Dé-
 cembre ils arrivèrent au Bourg de *Chocope*, d'où
 ils se rendirent à *Truxillo*, qui en est à onze
 lieues.

La Ville de *Truxillo* fut bâtie en 1535 dans la
 Vallée de *Chimo* par *Don Francisco Pizarro*.
 Sa Latitude est de 8 deg. 6 min. & 3 sec. Elle est
 agréablement située, & entourée d'une murail-
 le de briques. Sa distance du rivage de la Mer est
 d'environ une demi-lieue, & le Port de *Guano*
chaca lui sert pour son Commerce maritime.
 Les principales maisons sont de briques, avec de
 beaux balcons, & des portails qui font un bel
 effet.

Il y a à *Truxillo* un *Corregidor*, un Evêque,
 & divers Couvens de différens Ordres de Reli-
 gieux

(a) Nous apprenons par un *Avertissement des Libraires*,
 mis à la tête du premier Tome, que Mr d'Ulloa est actuel-
 lement occupé à donner des éclaircissemens sur la dispute
 qui s'est élevée à l'occasion des Pyramides érigées aux
 deux extrémités de la Baye, qui a servi de fondement à la
 mesure du degré du Méridien, & que dès qu'ils paroi-
 tront, ils ne manqueront pas d'en publier la Traduction,
 & de les imprimer dans le même format & avec le même
 caractère que cet Ouvrage, pour qu'on puisse les relire
 ensemble.

gieux & de Religieuses. Les habitans sont nés d'*E/pagnols* & de gens de toute race. En général, ils sont tous civils, bien réglés, & assez instruits. Toutes les Familles tant soit peu aisées ont leurs calèches, sans lesquelles il est difficile de marcher dans les rues à cause de la quantité de sable qu'il y a, & c'est ce qui a fait multiplier extraordinairement ces voitures. La Ville est remplie & environnée d'arbres touffus : les uns forment des rues pour le plaisir de la promenade, les autres forment des Vergers & des Jardins. On y jouit toujours d'un beau Ciel. A une lieue de la Ville coule une Rivière, qui fertilise les Campagnes par le moyen des Canaux.

La grande fertilité de la terre rend le Pais fort agréable. Les Campagnes produisent beaucoup de Canes de Sucre, de Maiz, toute sorte de Végétaux & de Fruits : une partie est plantée de Vignes, & l'autre d'Oliviers. Les terres qui sont les plus voisines des Montagnes, donnent du Froment, de l'Orge, & autres semblables denrées, non seulement assez pour la nourriture des habitans, mais aussi pour en envoyer à *Panama*, sur-tout de la Farine de Froment & du Sucre.

Le 4 de Décembre 1741 nos Voyageurs partirent de *Truxillo*, & arrivèrent le 18 du même mois à *Lima*. On voit par leur Journal, que de *Tumbez* à *Piura* il y a 62 lieues, de *Piura* à *Truxillo* 89, & de *Truxillo* à *Lima* 113.

Ordinairement ce chemin se fait de nuit, à cause que tout le Pais étant couvert de sable, la réverbération des rayons du Soleil y est telle, que les Mules n'en pourroient jamais supporter la chaleur durant le milieu du jour. D'ailleurs on

n'y rencontre, ni eau, ni herbes, ni rien de semblable. La verdure & les arbrisseaux y sont si rares, que dès qu'on en voit, on peut être assuré qu'on n'est pas loin d'une Bourgade, ou de quelque autre lieu habité. La raison en est, que les Bourgades sont situées près des Rivières, dont l'humidité fertilise la terre.

Dans tous les lieux habités on trouve en abondance les choses nécessaires à la vie, de la Volaille, du Pain, du Vin, des Fruits, le tout très-bon, & même délicat & à un prix ordinaire. Mais un Voyageur est obligé de s'apprêter à manger lui-même, ou de le faire apprêter par ses Domestiques. Il faut même qu'il porte avec soi d'un lieu à l'autre, l'eau, le bois, la viande & les ustensiles nécessaires, parce que dans les petits endroits les *Tambos*, ou Logemens, ne sont que des Chaumières, où l'on ne trouve que les quatre murailles & un méchant couvert. Ce n'est que dans les grands Bourgs qu'on vous prépare à manger. Il y a cependant, même dans les plus petits lieux, quantité de Poules, de Poulets, de Pigeons, de Coqs d'Inde, d'Oyes, & de Tourterelles. A cela près, & à la réserve de quelque petits Oiseaux, on ne rencontre dans toute cette route, ni Animaux sauvages & malfaisans, ni aucune sorte de Reptiles. Les Canaux au moyen desquels les Rivières fertilisent le terroir, sont des ouvrages dont on est redevable aux soins & à l'industrie des *Incas*.

La Ville de *Lima*, autrement la *Ville des Rois*, n'est plus aujourd'hui ce qu'elle étoit avant le 28 d'Octobre de l'an 1746, que ses Edifices furent renversés & détruits par les secousses

violentes du tremblement de terre qui bouleversa tout le terrain qu'elle occupoit. Nos Voyageurs ne laissent cependant pas de donner une description assez ample de l'état où elle se trouvoit avant cette fatale époque.

Cette Ville fut fondée par *Don Francisco Pizarro* en 1535. Elle est située dans la grande & agréable Vallée de *Rimac*, mot *Incaïque* qui est le véritable nom de la Ville même. Elle est par 12 deg. 2 min. 31 sec. de Latitude Australe & Longitude est de 299 deg. 27 min. 71 sec. à compter depuis le Méridien de *Torresède*. L'Azimut y varie de 9. deg. 21 min. au Nord-est. La Vallée où elle se trouve située, est bornée du côté du Nord ; mais à une assez grande distance, par la Cordillère des *Andes* : quelques Collines & Monticules détachées de cette Cordillère s'avancent jusqu'à la Plaine. Tout près de la Ville, du côté du Nord, coule une Rivière qui porte le même nom que la Vallée.

La Ville forme un triangle, dont la base ou le grand côté se prolonge le long du Fleuve. Elle a de longueur 1920 toises, ou 1471 $\frac{1}{2}$ aunes *Castillanes*, qui font précisément deux tiers de lieue, ou deux millés tharistiques. Sa plus grande largeur, du Nord au Sud, est de 1080 toises, égales à 2515 aunes *Castillanes*, ou les deux cinquièmes d'une lieue. Elle est environnée de murailles de briques, & a sept grandes portes, & trois poternes ou fausses portes.

Les richesses de *Lima* sont immenses, & on ne sauroit mieux en juger que par la magnificence qu'on y étale aux Fêtes solennelles. On voit alors les *Autels*, depuis leur base jusqu'aux escaliers

tous des retables, couverts d'argent massif, travaillé en différentes sortes d'ornemens. Les murailles des Eglises sont cachées sous des tentures de velours, ou autres tapisseries aussi précieuses, garnies de franges & de houppes d'or & d'argent, & ornées de distance en distance de meubles émaillés de ce dernier métal, & arrangés avec une symétrie qui flatte agréablement la vue. Après avoir admiré les voûtes, les cintres & les colonnes, si vous jettez les yeux plus bas, vous voyez des chandeliers d'argent massif de six à sept pieds de haut, rangés sur deux files le long du principal vaisseau de l'Eglise, dont ils occupent toute la longueur, avec des tables garnies du même métal dans les intervalles, servant à porter des pots d'aux d'argent, chargés de figures d'AnGES de ce métal.

Rien de plus riche que les meubles qui servent immédiatement au Culte Divin. Les vases sacrés, les ciboires, les châsses où l'on met le St Sacrement, sont d'or couvert de perles & de diamans, en si grande quantité que les yeux en sont éblouis. Les Vêtemens Sacerdotaux sont toujours d'étoffes d'or ou d'argent des plus nouvelles & des plus précieuses, qu'apportent les Flottes & les Vaisseaux de registre.

L'autorité du Viceroi est d'une très-grande étendue. Il est absolu dans les Affaires Politiques, Militaires, Civiles & Criminelles, & dans les Finances. Toute sa pompe extérieure répond à l'étendue de son autorité. Il a deux Compagnies de Gardes, l'une à cheval de 160 Maîtres, un Capitaine & un Lieutenant; l'autre de 50 Malleboadlers, commandés par un Capitaine.

Où

Outre ces deux Compagnies, il y a encore dans l'intérieur du Palais un Détachement d'Infanterie de cent Soldats, un Capitaine, un Lieutenant & un Sous-Lieutenant.

La magnificence des habitans dans les fonctions publiques répond à celle du Culte Divin. L'entrée des Vicerois des *Indes* est la plus grande de toutes les solennités que l'on célèbre dans ces Contrées. On ne voit que carosses, que voitures, qu'équipages magnifiques, que bijoux, que pierreries. Tous les Seigneurs s'y distinguent par la magnificence de leurs livrées faites des plus riches étofes. L'Auteur entre dans un détail instructif & curieux de la pompe & de la somptuosité de cette Cérémonie.

Les habitans de *Lima* sont mêlés de *Blancs* ou *Espagnols*, de *Nègres* & de race de *Nègres*, d'*Indiens*, de *Métifs*, & d'autres races ou espèces qui proviennent du mélange de ces trois. On fait monter les Familles *Espagnoles* jusqu'à 16 à 18 mille personnes, selon les calculs les plus exacts. Dans ce nombre on compte un tiers ou une quatrième partie de Noblesse la plus distinguée du *Pérou*. Les Familles forment dans chaque maison une Peuplade. Elles sont toutes une figure convenable à leur rang & à leur opulence. Elles ont un grand nombre de Domestiques & d'Esclaves. Les plus distinguées ont des carosses, autant pour le luxe que pour leur commodité : celles qui ne se piquent pas de tant de magnificence, se contentent d'avoir des calèches. La Famille d'*Ampuéro* tire son origine des *Incas* ou Rois du *Pérou*, & jouit de diverses prérogatives que les Rois d'*Espagne* lui ont accordées. Tous
les

Les habitans donnent dans le plus grand luxe, & les femmes l'emportent à cet égard de beaucoup sur les hommes.

Comme les femmes se piquent d'avoir le pied petit, on les accoutume dès l'enfance à porter des souliers extrêmement étroits; & il n'est pas rare de voir dans ce Pais-là des Femmes dont les pieds ont à peine $5\frac{1}{2}$ à 6 pouces de long, mesure de *Paris*. La façon des souliers est toute plate: il n'y a presque pas de semelle, ou plutôt il n'y en a point du tout; une pièce de maroquin sert d'empeigne & de semelle en même tems. Ils ont la pointe aussi large & aussi ronde que le talon, de sorte qu'ils ont la figure d'un 8 allongé. Ces souliers se ferment avec des boucles de diamans ou d'autres pierres.

Les atours des Dames sont d'une magnificence extraordinaire. Outre les bagues, les anneaux de diamans & les bracelets de perles les plus grosses & de la meilleure qualité qu'on puisse trouver, il y a plusieurs Dames qui portent des diamans enchassés dans de l'or, ou dans du tombac, de la largeur d'un pouce & demi ou davantage, où le métal n'est là que pour soutenir les pierreries. Elles portent au-dessous de l'estomac un affiquet rond & fort grand, tout garni & enrichi de diamans en grand nombre. Si l'on se représente une de ces femmes toute vêtue de dentelles au-lieu de linge, & des plus riches étofes, toute brillante de perles & de diamans, on n'aura pas de peine à croire que, lorsqu'elle est dans ses plus beaux atours, elle ait sur son corps pour la valeur de 30 à 40 mille écus; magnificence d'autant plus surprenante, qu'elle règne même chez

les femmes des particuliers.

Toutes les femmes de *Lima* sont jolies & agréables. Aux avantages du corps se joignent ceux de l'esprit. Elles ont de la pénétration, pensent avec justesse, s'expriment avec élégance. leur conversation est douce & amusante, & en mot elles sont très-aimables. Elles sont universellement gayer, badines, & railleuses, & leurs railleries sont accompagnées d'agréments. La Musique est une de leurs plus grandes passions. Les Bals sont fort fréquens à *Lima*; on voit danser avec une légèreté qui étonne. Outre la vivacité, & la pénétration naturelle des habitans de cette Ville, tant hommes que femmes, ils ont beaucoup d'acquis, s'instruisant dans la conversation avec des personnes éclairées qui passent d'*Espagne* à *Lima*. Les mœurs de la Noblesse sont convenables au rang qu'elle tient. La politesse brille dans toutes ses actions : sa politesse en vers les étrangers est sans bornes; elle leur fait accueil sans fierté & sans bassesse, & tous les *Européens* qui négocient avec elle ne peuvent qu'étonner de ses manières.

Un des fléaux de *Lima*, ce sont les Puces & les Punaises. Il n'y a pas moyen de se garantir de ces deux engereances. A ces deux fléaux se joignent les *Mosquites*, qui néanmoins ne sont pas si incommodés que les Puces & les Punaises.

Mais tout cela n'est rien en comparaison des Tremblemens de terre. Ce Païs y est si sujet, que les habitans vivent dans des alarmes continuelles. De tous tems on y en a senti dont les effets ont été déplorables. Le premier des plus considérables arriva en 1582, quelques années après

après la fondation de *Lima*; tout le mal tomba sur la Ville d'*Arequipa*, qui en fut ruinée. Il y en eut un autre le 9 Juillet 1586, & un troisième en 1609. Celui qu'on sentit le 27 de Novembre 1630, causa beaucoup de mal, & fit craindre la ruine entière de la Ville de *Lima*. Le 13 de Novembre 1655 un de ces Tremblemens renversa les plus grands édifices & plusieurs maisons. Le 17 de Juin 1678 un autre Tremblement endommagea beaucoup les Eglises, & renversa diverses maisons. Celui du 20 Octobre 1687 fut des plus terribles. Il commença à 4 heures du matin, & ruina un grand nombre d'édifices & de maisons où beaucoup de personnes furent écrasées. Dans une seconde secousse qui recommença à 6 heures du matin, la Mer se retira sensiblement de ses bornes; & voulant revenir les occuper, en élevant des montagnes d'eau, elle excéda tellement ses limites, qu'elle inonda *Callao* & autres lieux, & noya toutes les personnes qui s'y trouvèrent. Les autres Tremblemens remarquables sont ceux du 29 Septembre 1697, du 24 Juillet 1699, du 6 Février 1716; du 6 Janvier 1725, & du 2 Décembre 1732. On en compte trois, mais moins forts que les précédens, dans les années 1690, 1734, & 1743.

Le plus affreux de tous, c'est celui qui arriva le 28 Octobre 1746, sur les dix heures & demie du soir. En un peu plus de trois minutes, la plupart des édifices, grands & petits, furent détruits, & la plupart des habitans ensevelis sous leurs ruines, excepté ceux qui se hâtèrent de sortir de leurs maisons. On compte jusqu'à 200 secousses dans les premières 24 heures,

& jusqu'au 24 Février de l'année 1747, jour de la date de la relation, on en avoit compté 421. La Mer s'étant retirée de ses bords, revint à *Callao*, qui fut entièrement engloutie, sans qu'il restât d'autre vestige de cette Ville qu'un pan de la muraille du Fort de *Santa Cruz*. De 23 Vaisseaux, qui étoient à l'ancre dans le Port, 19 furent submergés, & les quatre autres ayant été élevés par la force des eaux, restèrent embourbés dans la terre, à une distance considérable de la côte. Les autres Ports de cette côte eurent le même sort que *Callao*, entre autres *Cavallita* & *Guanapé*. Les Villes de *Chancay* & de *Guanra*, & les Vallées de la *Barranca*, de *Supe* & de *Pisivilca*, furent ravagées par le Tremblement de terre aussi-bien que *Lima*. Le nombre des cadavres qu'on découvrit sous les ruines de cette dernière Ville jusqu'au 31 d'Octobre 1746, montèrent à 1300 personnes, sans compter ceux qui furent estropiés. A *Callao* de 4000 personnes qui s'y trouvoient, il n'en échappa que 200. Il y eut à *Lacanas* un Volcan qui creva tout à coup, & dont il sortit une si grande quantité d'eau, que toutes les Campagnes voisines en furent inondées. Il en creva trois autres dans une Montagne, qui inondèrent tout le País des environs.

○ Quelques jours avant ce terrible Tremblement de terre, on avoit entendu à *Lima* un bruit souterrain, tantôt comme des mugissemens, tantôt comme des coups de canon. Ces bruits se firent même entendre après le Tremblement. Les Maladies qui font le plus de ravages à *Lima* sont les Fièvres malignes, intermittentes &

catarrhes, les Pleurésies, les Constipations, la Petite vérole, les Fièvres lentes ou Phtisies, & la Maladie vénérienne. Les femmes sont sujettes à une fâcheuse infirmité, qui est presque incurable & fort contagieuse : c'est un Cancer à la matrice, qui après les avoir fait cruellement souffrir, les fait ensuite tomber dans un état de langueur, & les conduit enfin au tombeau.

Mais une autre Maladie fort commune à Lima, de même que dans toutes les Vallées, c'est celle qu'on nomme *Pasme*, laquelle se divise en *Pasme commun* ou *partial*, & en *Pasme malin* ou *d'arc*. On échappe souvent du *Pasme commun*, dont la durée est de quatre ou cinq jours. Le *Pasme malin* emporte le Malade en deux ou trois jours, & il est très-rare que la nature triomphe de ce mal. Le *Pasme* consiste en général à mettre tous les muscles dans une inaction totale, & à raccourcir tous les nerfs du corps, en commençant par ceux de la tête. Une humeur mordicante, qui se répand en même tems dans toutes les membranes, y cause des douleurs insupportables. Le gosier se resserre si fort par les mouvemens convulsifs, qu'il n'est pas possible d'y introduire le moindre aliment, & quelquefois les mâchoires sont si pressées l'une contre l'autre qu'on ne peut les ouvrir même avec force. Le Malade tombe régulièrement dans une espèce de Létargie, mais qui est telle qu'elle ne le rend pas insensible aux douleurs, qu'il ressent tantôt à une partie, tantôt à l'autre.

Dans le *Pasme malin* ou *d'arc*, les nerfs qui accompagnent les vertèbres de l'épine du dos se contractent avec tant de violence, que le corps se

courbe en arrière comme un arc, & que tous les os se trouvent disloqués. Ordinairement les convulsions commencent avec la maladie; & pendant qu'elles durent, le Malade est privé de tout sentiment.

Il semble qu'un País que la pluye n'arrose jamais, doive être absolument stérile. Mais l'industrie a suppléé à ce défaut. A l'aide des Canaux, creusés par les soins des *Incas*, & que les *Espagnols* ont conservés, on arrose encore aujourd'hui les Champs de Froment & d'Orge, les Luzernes pour la nourriture des Chevaux, les vastes Quarrés de Cannes de Sucre, les Oliviers, les Vignes & les jardins. A *Quito* les fruits n'ont aucune saison déterminée. Mais à *Lima* les Champs produisent leurs fruits dans un certain tems, & la recolte se fait au mois d'Août. Les arbres se dépouillent de leurs feuilles, autant que leur nature l'exige.

Les Oliviers ressemblent à des Forêts, à cause de leur épaisseur. Ils sont plus hauts, plus touffus, plus gros de tronc que ceux d'*Espagne*. Comme on ne les taille point, il poussent une quantité prodigieuse de rameaux, qui s'entrelaçant les uns dans les autres, empêchent le jour de pénétrer leurs houppes. Jamais la charrue ne passe dans le champ où sont ces arbres. Les olives qu'ils produisent, sont grosses, agréables au goût, & se détachent facilement de leurs noyaux. L'huile qu'on en tire est supérieure à celle des olives d'*Espagne*. Ce fût en 1560 qu'*Antonio de Rivera*, habitant de *Lima*, planta le premier Olivier qu'on eût vu au *Péron*, & c'est de-là que sont venus ces Vergers nombreux d'Oliviers qu'il

qu'il y a présentement. C'est un de ces cas qui prouvent que la Nature a souvent oublié de profiter de ses ressources.

Il y a à *Lima* des Raisins de diverses espèces. Ces raisins sont des raisins de Treilles, qui s'étendent sur la terre, où elles viennent fort bien, parce qu'elle est pierreuse & sablonneuse. On taille ces Treilles & on les arrose dans le tems qu'il fait, & sans autre culture on les laisse produire.

Les pierres de ce terroir sont de petites pierres à fusil, ou des cailloux lisses, dont la quantité est prodigieuse. Les endroits où l'on sème ont un pied & demi ou deux de bonne terre, mais dès qu'on creuse au-delà ce n'est plus que pierres. Comme ces cailloux sont semblables à ceux du fond de la Mer, il y a lieu de croire que la Mer couvroit autrefois tous ces endroits-là.

Les seuls Monumens d'antiquité qu'on remarque dans le voisinage de *Lima*, sont les *Guacas*, ou Sépulcres des anciens *Indiens*, & quelques murailles qui bordoient les chemins.

A trois lieues de la Ville est une Vallée appelée *Guacachipa*, où subsistent encore les murailles d'une grande Bourgade, qui mérite l'attention des Curieux. Les rues qui composoient cette Bourgade étoient fort étroites. Les maisons qui, selon la manière de ce tems-là, n'avoient point de toit, & dont les murailles n'étoient que de bauge, formoient par leur disposition trois appartemens petits & quarrés. Les portès qui donnoient sur la rue, n'étoient pas si hautes que la stature ordinaire d'un homme : la hauteur des murailles étoit d'environ trois aunes. Parmi toutes

les maisons qui composoient cette grande Bourgade, il y en a une dont les murailles s'élèvent fort au-dessus de celles des autres, ce qui la rend fort remarquable, & fait soupçonner que ce pourroit bien avoir été la maison du *Cacique* de ce District.

Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que ces murailles, de même que celles des Vallées voisines, n'ayant été bâties que sur la superficie de la terre, sans mortier ni ciment, ayent résisté inébranlablement aux violentes secousses des grands Tremblemens de terre, tandis que les plus solides édifices de *Lima*, bâtis par des Architectes *Espagnols*, ont été renversés. Ces maisons des anciens habitans du Païs n'ont souffert d'autre dommage que d'avoir été abandonnées, ou que celui que les Bergers y ont fait en y retirant leurs Troupeaux. On doit conclure de-là que l'expérience seroit de guide aux Naturels du Païs.

Il y a sur ces Côtes une quantité prodigieuse d'Anchois, dont la plupart servent de nourriture à une infinité d'Oiseaux qui leur font la guerre, & dont toutes les Iles sont peuplées. Parmi ces Oiseaux il y a beaucoup d'*Alcatraz*, qui sont une espèce de *Cormorans*; mais tous sont compris sous le nom général de *Guanaës*. Quelquefois ils s'élèvent de ces Iles, & forment comme un nuage qui obscurcit le Soleil. Ils emploient souvent une heure & demie ou deux heures de tems pour passer d'un endroit à l'autre, sans qu'on voie diminuer leur multitude. Ils s'étendent au-dessus de la Mer, & occupent un grand espace, après quoi ils commencent leur pêche d'une manière fort divertissante. Aussi-tôt qu'ils apper-

riverent un Poisson, ils fondent dessus la tête en-
s, serrant les ailes au corps, & frappant avec
nt de force, qu'on apperçoit le bouillonnement
l'eau d'assez loin. Ils reprennent ensuite leur
en l'air en avalant le Poisson. Souvent ils de-
meurent un long espace de tems sous l'eau, & en
tent loin de l'endroit où ils s'y sont précipi-
s. Quand ils sont rassasiés ils se reposent sur
s ondes, & au coucher du Soleil ils se réunissent,
toute cette nombreuse bande va chercher son
ite. Si ces Oiseaux raisonnent, ils ne sont pas
moins fondés à croire que les Anchois ont été
créés pour eux, que nous le sommes à dire que
ous les biens de la Terre ont été destinés pour
os besoins. Et combien d'Animaux carnaciers
euvent tenir ce langage?

La Ville de *Lima* est l'entrepôt de toutes les
marchandises du *Pérou*. Il y a une Factorerie gé-
nérale pour le Commerce dont elle est le centre.
C'est-là que se rassemble tout ce qui se fabrique
ans les autres Provinces, & toutes les marchan-
dises que les Galions & les Vaisseaux de Registre
pportent. C'est de-là aussi qu'elles se répandent
nsuite dans la vaste étendue de cet Empire. Le
Commerce est estimé & favorisé dans cette Vil-
e, & la Noblesse ne croit pas se dégrader en
l'exerçant.

Nos Voyageurs, après un assez long séjour à
Lima, s'embarquèrent à *Callao* le 8 d'Août 1741
pour se rendre à *Quito*, où ils arrivèrent le 5 de
Septembre. La nouvelle qu'ils y reçurent que la
petite Ville de *Payta* avoit été réduite en cendres
par l'Escadre du Vice-Amiral *Anson*, déranger
ous leurs projets. Il fallut retourner à *Lima*, où

le Viceroy leur donna le commandement de deux Frégates, afin de défendre les Côtes du *Chili*. Quoique le reste de leur relation n'est pas pour cela ni moins curieux, ni moins intéressant, nous ne suivrons plus nos Voyageurs. Crainte de trop nous étendre nous renvoyons à l'ouvrage même ceux qui aiment ces Sorts de Relations. Les Astronomes & les Philofophes trouveront de quoi s'exercer dans les Observations faites pour déterminer la figure de la grandeur de la Terre, relativement à la Navigation. Ces observations, qui ne sont guère susceptibles d'un extrait, sont la dernière partie de cet Ouvrage.

ARTICLE V.

LETtres de Madame de MAINTENON. Tome III. contenant sa Vie. Un Volume in 12. de 202 pages. Paris, chez Rollin, Fils, 1753,

Françoise d'Aubigné, Femme de Scarron, & depuis Marquise de Maintenon, étoit Petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, Gouverneur d'Oleron & de Maillezais, Amiral de Bretagne, & Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi. Quelques-uns prétendent que Théodore-Agrippa d'Aubigné étoit Fils naturel d'un Prince; mais d'autres mieux instruits le font Favori de Jeanne d'Albree, Reine de Navarre, Mère d'Henri IV. D'Aubigné étoit aimable, spirituel, bien fait; la Reine l'aima, l'épousa en secret, & l'on croit qu'il naquit un fils de ce mariage.

Lorsque Henri IV. eut embrassé la Religion Catholique, d'Aubigné, zélé Huguenot, se reti-

sa petite maison de *Maré*, où il s'occupe
à lire l'histoire de son temps. Cet Ouvrage fit
sçavoir au Parlement en ayant pris connoissance
le brûler. Sa plume s'exerça sur d'autres
sujets plus agréables, mais encore plus dangereux:
crivit contre *Sancy* la mordante & ingénieuse
re, intitulée, *Confession Catholique de Sancy*.
C'est une autre production, qui lui attira beaucoup
d'ennemis; & qui est un petit chef-d'œuvre,
de *le Baron de Feneffe*, autre satire, qui conte
plusieurs évènements du règne de Louis
XIV.

L'orage alloit fondre sur lui, lorsqu'il prit la
résolution de se réfugier à *Genève* en 1619; &
1625, quoiqu'âgé de 72 ans, il y épousa *Ké-*
e. Barlaam, qui, d'une ancienne Maison de *Luc-*
es, & dont la beauté l'avoit charmé. Après
avoir employé les dernières années de sa vie à
faire sa propre vie, il mourut à *Genève* en 1636;
âgé d'environ 77 ans. Il laissa de *Suzanne de Le-*
ry, de la Maison de *Lusignan*, qu'il avoit épou-
sée en 1583, un Fils appelé *Constant d'Aubigné*;
deux Filles, dont l'une épousa *Mr. de Villier-*
s, Grand-père de *Madame de Caylus*, & l'autre,
Mr. de Cammont d'Ade.

Constant d'Aubigné fut le plus malheureux des
hommes. Il avoit épousé *Madame de Noailly*,
riche Veuve du Pais d'*Aunis*. Mais, soit que cet-
te Dame fût naturellement coquette, ou qu'elle
voulût se venger de son indifférence, elle lui donna
un Rival. Cette Femme infidèle meurt d'une
mort violente, & son Amant est assassiné. *Con-*
stant, accusé de ce crime, est poursuivi, pris, &
enfermé dans le *Château Trompette*. *Cardillac*,
Gen-

Gentilhomme *Burdalais*, avoit le commandement de ce Château. *D'Aubigné* ayant su plu à sa Fille, l'assura que si elle lui procuroit la liberté, il engageroit avec elle une vie dont il seroit redevable. Mais comment le tirer d'une prison si bien gardée ! L'amour est ingénieux, il lui fournit les expédiens, & en assura le succès.

Nos deux Amans, après avoir erré quelques tems dans les Pais étrangers, allèrent chercher fortune en *Amérique*. Ils s'y marièrent, & de ce mariage nâquit un garçon, nommé *Charles*. *D'Aubigné* étant revenu en *France*, fut découvert, & renfermé une seconde fois au Château *Trompette*, d'où on les transporta, aux sollicitations de sa Femme, dans les prisons de *Niort*. Ce fut-là que cette Dame infortunée mit au monde en 1635, cette Fille, devenue depuis si fameuse. Elle fut baptisée le 8 Septembre à *Niort*, tenue sur les fonds par *François de la Roche-Jaucourt*, & par Mademoiselle de *Neuillant*, & appelée *Françoise*.

D'Aubigné ayant obtenu sa liberté par l'intermédiation de sa Femme, se lia avec quelques jeunes gens, qu'on accusoit de fausse monnoie, & fut mis comme eux en prison. Sa grace ne lui fut accordée qu'à condition qu'il se feroit Catholique. Comme il n'avoit pas beaucoup de Religion, il promit tout, & fut élargi. Sorti de prison, il oublia ses promesses, & pour n'être point inquiet, il résolut d'aller encore chercher en *Amérique* le bonheur & la tranquillité qu'il ne pouvoit trouver dans sa Patrie. Il s'embarqua donc avec sa Femme & ses deux enfans.

Ce

Ce voyage fut accompagné de scènes tragiques. La petite *Françoise* fut si malade qu'on la crut morte. Un Matelot est sur le point de la jeter dans mer. Madame d'*Aubigné*, voulant lui donner un dernier baiser, la prend, lui met la main sur le cœur, & soutient qu'elle n'est point morte. Ce péril fut suivi d'un autre. Le Vaisseau fut attaqué par un Bâtiment *Turc*; & pendant que tout l'Equipage étoit dans les alarmes, *Françoise* disoit à son frère, *tant mieux, soyons pris, nous ne serons plus grondés par notre mère*. Cette mère avoit beaucoup de courage. Sa fille ayant été laissée sur le rivage par la négligence d'un domestique, elle courut la chercher; mais quelle fut sa surprise! elle la voit entourée de bêtes venimeuses, prête à être dévorée: elle n'est point arrêtée par le soin de sa propre conservation, elle s'avance avec intrépidité, & l'arrache aux monstres qui l'alloient étouffer.

D'*Aubigné* ne vit point la fin de ses infortunes. Il mourut pauvre en 1647. sa Veuve revint en France. Madame de *Villette* en eut pitié, & prit chez elle la fille, pour l'instruire dans la Religion *Calviniste*. Madame d'*Aubigné*, quoique zélée *Catholique*, n'eut pas la force de résister à ses persuasions, & *Françoise* n'eut pas de peine à goûter la Religion de ses pères. Lorsque cette mère voulut retirer sa fille des mains de Madame de *Villette*, celle-ci ne voulut jamais y consentir; elle prit d'abord des prétextes, & donna ensuite un refus. Mais en 1648 Madame de *Neuillant*, parente de Madame d'*Aubigné*, sollicita un ordre de la Cour, qui la chargea de son éducation.

Pour

Pour convertir cette petite Héretique, il fut fait succéder aux exhortes le contraindre d'entrer. On lui fit garder les Dindons. Un ne Paillon osa l'aimer, & lui fit la déclaration mourir. Madame de Neaillans craignant que parente ne joignit la fragilité à la candeur Bergères, la mit au Couvent des Ursulines Nîmes. Ces Religieuses lui firent tant de cas que la jeune Françoisse leur fit cet aveu : je serai Catholique, pourvu qu'on ne m'oblige à croire qu'on jure ma chère sœur Vhictoria d'innée. Elle croyoit apparemment qu'il avoit plus d'un chemin qui conduisoit au Paradis. Quand elle se fit Catholique, il fallut lui permettre de se réserver quelques places dans le Ciel pour ceux de ses amis & de ses parents qui étoient hérétiques.

Madame de Villette, qui avoit continué de fournir à son entretien, ne voulut plus payer pension, dès qu'elle eut appris qu'elle avoit changé de Religion. Les Religieuses de Nîmes, après l'avoir gardée encore quelque temps par charité, représentèrent à Madame d'Andigné que leur Maison ne pouvoit pas nourrir des Pensionnaires qui ne payoient point ; & la prièrent de renvoyer sa fille, qui d'ailleurs étoit assez grande pour se produire dans le monde.

Ce fut dans cette fâcheuse circonstance qu'un hazard singulier procura à Madame d'Andigné la connaissance de St. Aron. Une vaine de bienveillance de la part de cette Dame & de sa fille, & de simple curiosité de la part de St. Aron, devint une liaison sérieuse. Madame d'Andigné mourut, & laissa deux Orphelins sans biens. Sa fille s'en-

s'enferma dans une petite chambre à *Niort*, & *Madame de Neuillant* fit entrer le jeune *d'Aubigny* dans une grande Maison. *Mademoiselle d'Aubigny* revint à *Paris*; & *Madame de Neuillant* la mit aux *Ursulines* de la rue *St. Jacques*, d'où elle la faisoit venir souvent chez elle, & continuoit à la mener chez *Scarron*.

Ce petit homme adoroit l'esprit de cette jeune personne, & n'étoit pas moins sensible à ses charmes. N'osant d'abord hazarder des propositions qui l'auroient rendu ridicule, il se dédommagea de son silence avec la *Muse*, & chanta la *Maîtresse* sous le nom de *Sylvie* & de *Cloris*. Devenu plus hardi dans la suite; il lui dit un jour qu'il se trouva seul avec elle: *Si vous voulez vous marier, je me puis vous offrir que ma fortune qui est très-médiocre, & ma figure qui est très-laidé.* *Mademoiselle d'Aubigny* répondit qu'elle accepteroit volontiers ce parti, pourvu que *Madame de Neuillant* y consentit. *Scarron* demanda le soir même l'agrément de cette Dame, & l'obtint. Il fut résolu que le mariage ne se célébreroit que dans deux ans. Mais *Scarron* ayant souhaité qu'on abrégât ce terme, *Madame de Neuillant* lui fit grâce d'une année. Le mariage se fit en 1651.

Scarron logeoit à la rue *St. Denis*. On l'avoit voit d'abord comme une rareté; comme un homme singulier; on revenoit le voit comme un homme aimable. Les désagréments de son corps étoient rachetés par les qualités de son esprit. Sa maison étoit le rendez-vous de la bonne compagnie. L'homme de Robe venoit s'y délasser de ses travaux, l'homme de Lettres venoit y perdre l'air

l'air sauvage du cabinet, l'homme de Cour y apprendre la fatuité, y oublier la perfidie: Scarro aimoit la bonne chère: il se faisoit chez lui de petits soupers, où dominoit une gaieté douce & sereine. C'étoit la table de *France*, où l'on disoit plus de ces folies, sans lesquelles toute conversation doit périr à la longue.

Madame *Scarron* eut beaucoup à souffrir du style licentieux de son mari. Il étoit agréable & divertissant en toutes choses, mais extrêmement libre dans ses paroles, sale dans ses récits, & piquant tout avec les couleurs les plus cyniques. Sa femme naturellement sérieuse, étoit blessée d'un enjouement qui lui paroissoit souvent déplacé. Attentive à toutes ses paroles, elle veilloit sur toutes ses actions, & sembloit n'être occupée que du soin de réparer, ou de prévenir les torts que lui faisoit l'humeur de son mari. Simple, naturelle, sans fard avec les personnes dont elle étoit sûre, elle prenoit un air de gravité & de grandeur admirablement bien soutenu par la majesté de sa figure, avec les personnes qu'elle ne connoissoit que superficiellement. Toujours renfermée dans les bornes étroites d'une décence sévère, elle ne permettoit pas la moindre familiarité à ses meilleurs amis. Sa passion dominante étoit l'amour de la gloire. Patrie de vanité, aussi avide d'estime que son mari l'étoit peu, plus chère à elle de régner par sa vertu que de plaire par sa beauté, s'élevant au-dessus de tous ces objets de frivolité qui semblent être l'appanage de son sexe, plutôt par amour-propre que par principes, elle cherchoit à se distinguer & à se faire une réputation.

Elle

Elle joignoit à ce caractère les plus heureux talens du monde. Elle avoit l'expression aisée & juste, les idées vives, le raisonnement solide, le goût fin. Qu'on juge des progrès qu'elle fit à l'école de *Scarron*, dont la maison étoit le rendez-vous des plus beaux esprits. Elle devint en peu de tems l'admiration de ses Maîtres mêmes; plus on avoit d'esprit, plus on lui en trouvoit. A mesure qu'elle se perfectionnoit, elle acquéroit insensiblement une espèce d'empire sur les Ouvrages de son mari. Elle les censuroit avec sévérité, & il se soumettoit toujours avec plaisir à ses lumières. Aussi ce qu'il fit depuis son mariage est-il plus correct, plus mesuré, plus aimable, que ce qu'il avoit composé avant cette époque. Après avoir pris de l'ascendant sur son esprit, il lui fut facile d'en prendre sur son cteur. Elle réforma ses mœurs avec autant de succès qu'elle corrigeoit ses écrits. Elle fut l'habituer à une décence, qui, sans nuire au fonds de son enjouement, en adoucissoit les traits. Quand elle le voyoit en humeur de passer les bornes de la modestie, ou qu'elle avoit un monde qui ne lui convenoit pas, elle se déroboit quelques instans à son esclavage, & alloit faire quelques visites.

Madame Fonquet, qui avoit beaucoup d'esprit & de sagesse, prit en affection *Madame Scarron*. Ces deux Dames devoient se convenir beaucoup; c'étoit la même douceur, les mêmes grâces, le même mépris pour la bagatelle. Leur amitié portoit sur l'exercice des mêmes vertus. *Madame Scarron* en offroit aux femmes un modèle bien frappant. Peu contente de se garantir des pièges des Courtisans, elle sut les retenir dans

les bornes de l'admiration & du respect. Le *Maréchal d'Albret*, homme de beaucoup d'esprit & fort galant, ne put la voir tous les jours & l'aimer. Mais *Madame Scarron* ayant pénétré son secret, ne lui permit que ces effusions de cœur, qui sont si fort au-dessus des plaines sens. La *Reine Christine*, qui méprisoit une gloire dont elle faisoit la gloire, la mit du petit nombre des femmes qu'elle estima à *Paris*. Elle dit de *Scarron* qu'elle n'étoit pas surprise, qu'une plus aimable femme de *Paris* il fût, malgré ses maux, l'homme le plus gai de la *France*.

Scarron étant mort en 1660, la *Veuve* ne trouva d'autre ressource, qu'une vertu & beaucoup d'esprit & de raison, & une beauté n'avoit point été flétrie par les plaisirs du mariage. Le *Surintendant Fouquet* voulut gagner son cœur par un présent considérable; mais *Madame Scarron* ayant pénétré ses vues, le lui refusa, ce qui découragea quelques-uns de ses amis, qui voulant la tirer de la pauvreté où elle étoit réduite, commençoient à s'ennuyer de la voir une femme si insensible. La *Reine Mère*, qui on parla de son état, fut touchée de compassion, & lui accorda une pension de deux mille livres. Mais à la mort de cette *Princesse*, elle perdit sa pension, & se vit encore sans ressource.

Elle étoit sur le point de partir pour *Lisbonne*, où elle devoit aller élever les enfans d'une *Princesse de Portugal*, lorsqu'un heureux incident vint déranger ce projet. Avant que de quitter la *France*, elle voulut être présentée à *Madame Montespan*, déjà prévenue en sa faveur. Cette Dame, touchée de ses malheurs, lui en demanda

Le détail dans un Placet qu'elle se chargea de présenter au Roi. La main qui offrit ce Placet le rendit plus agréable. *Mr. de Villenoi* appuya *Madame Scarron* de la manière la plus forte. La pension fut accordée, & le voyage de *Portugal* rompu.

Lorsque *Madame de Montespan* eut consenti à devenir mère, elle jeta les yeux sur *Madame Scarron*, pour lui confier l'éducation de ses enfants. Comme il falloit garder un grand secret, elle loua une petite maison, où elle se proposa de vivre seule, & inconnue à tout le monde, à l'exception de quelques amis choisis. Elle n'eut d'abord pour prix de sa liberté & de ses soins, qu'une pension de deux mille livres. Mais dans la suite, le Roi ayant jeté les yeux sur l'état des pensions, vit deux mille francs pour *Madame Scarron*, les raya, & mit deux mille écus. Le Duc du Maine, dont la naissance n'étoit presque plus un secret, contribua beaucoup à établir la Gouvernante dans l'esprit de Sa Majesté par une réponse faite à propos. *Louis XIV.* satisfait de la manière dont ce jeune Prince répondoit à ses questions: *vous êtes bien raisonnable*, lui dit-il: *il faut bien que je le sois*, répondit l'enfant, *j'ai une Gouvernante qui est la Raison même.* Allez, reprit le Roi, allez lui dire que vous lui donnerez cent mille francs pour vos dragées.

Madame Scarron eut beaucoup à souffrir des mauvaises humeurs de *Madame de Montespan*. C'étoit tous les jours de nouvelles scènes. Les choses allèrent si loin, que le Roi fut obligé d'entrer dans leurs démêlés. Ces brouilleries altérèrent la santé de *Madame Scarron*. Un sang-br-

lé par une mélancolie noire, aigri par des reproches éternels, lui donna des vapeurs, qui ne quittèrent plus jusqu'à la mort. Ses deux dernières reconciliations avec la Favorite lui valurent deux cens mille francs chacune. Le Roi qui les commencemens avoit eu pour elle un certain éloignement, étoit revenu de ses préventions, prenoit un plaisir infini à l'entretenir. Souvent s'enfermoit avec elle & Madame de Montespan pour goûter les délices de sa conversation. Il mettoit de tous ses plaisirs, lui faisoit des présentimens considérables, & la prenoit pour arbitre dans ses différends qu'il avoit lui-même avec la Favorite.

Madame Scarron employa les premiers biens faits du Roi à l'achat de *Maintenon*, Terre noble & noble, qui lui couta deux cens cinquante mille livres. Ce Prince la vit si satisfaite de ce Marquisat, qu'il lui en donna le nom, & affecta de l'appeler trois ou quatre fois la Marquise de *Maintenon*, nom sous lequel elle fut connue dans la suite. Elle fit du bien à sa famille, & sur-tout à son frère, dont elle paya les dettes, & pour qui elle obtint le Gouvernement de *Coignac*.

La confiance que le Roi avoit en elle ne contribua pas peu à augmenter la mauvaise humeur de la Favorite. La mesintelligence augmenta au point que Madame de Montespan lui fit entendre qu'elle lui étoit désormais inutile, & elle la chargea point de l'éducation du Prince qui naquit en 1677, ni de la Princesse qui naquit l'année suivante. Pour appaiser la jalousie de la Favorite, Madame de *Maintenon* fit imprimer un petit recueil des *Thèmes du Duc du Maine*, & le la

la sous le titre d'*Oeuvres diverses d'un Auteur qui n'a pas encore sept ans*. C'étoient quelques billers, qui tous avoient quelque chose de bon, de joli & de fin, des traits d'histoire choisis, des réflexions, des maximes. Ce petit recueil lu bruit à cause de l'Épître dédicatoire, qui étoit tournée de la manière la plus délicate. Les éloges & la Maîtresse y étoient loués finement & sans bassesse. Ceux qui connoissoient les talens de Madame de Maintenon lui attribuèrent cette pièce.

La faveur & le crédit de Madame de Maintenon augmentoient chaque jour. Le Roi ne consulta qu'elle, lorsqu'il fut question de former la maison de Madame la Dauphine. Elle nomma à Prince Madame de Richelieu pour Dame d'honneur, & la Maréchalle de Rochefort pour l'une des Dames d'atour: *Je vous avoue, ajouta-t-elle, que le choix de l'autre m'embarrasse. Dispensez-vous-en*, lui dit le Roi, *ce fera vous même, si vous y gréez*. Madame de Maintenon remercia, se tint quelque tems, & enfin accepta. Cette préférence piqua d'autant plus vivement la Favoite, qu'elle n'avoit pas seulement été du conseil. Madame de Maintenon en entrant chez la Dauphine, quitta Madame de Montespan. Avec heureux talent qu'elle avoit de gagner tous les cœurs, il ne lui fut pas difficile de captiver celui de sa nouvelle Maîtresse, tout impérieuse, tout négale qu'elle étoit. Lorsque Mademoiselle de Fontanges se fut emparée du cœur du Roi, Madame de Montespan, furieuse de cette préférence, cessa de persécuter Madame de Maintenon, & tourna toute sa rage contre une rivale, dont elle avoit elle-même parlé au Roi comme d'une

vraie *Agnès* & d'une idole de marbre qui n'avoit point d'ame.

Madame de *Maintenon* joua alors un très-bon rôle. On eût dit qu'elle n'avoit aucun intérêt aux intrigues. Elle ne parloit au Roi que de la nécessité de briser ses chaînes : elle ne parloit à ses Maîtresses que de la nécessité de l'union. Mademoiselle de *Pontanges* porta bientôt dans son sein des preuves de sa fragilité. Ses couches ne furent pas heureuses ; elle mourut après avoir langui longtemps. Madame de *Montespan* fut soupçonnée de l'avoir empoisonnée, comme s'il étoit possible de mourir d'une suite de couches. C'est à cette époque que l'Auteur finit la première partie de son Histoire, en nous faisant espérer qu'elle seroit suivie de deux autres qui seroient dans le même goût.

ARTICLE VI.

NOVUS THESAURUS *Juris Civitis & Canonici*, &c.

C'est-à-dire,

NOUVEAU TRESOR de Droit Civil & de Droit Canon, &c. Tom. V. 1752. pag. 594. sans les deux premiers Articles numérotés à part, dont l'un a 104 pages & l'autre 84, & sans les Préfaces*.

CE Volume renferme peu d'Articles, mais tous importans & précieux.

I.

(*) Voyez sur les 4 premiers Volumes de cet Ouvrage les Tomes 4^e, 12 & 13 de cette Bibliothèque.

I. *BASILICORUM Libri quatuor ex Codice Manuscripto nunc primum integrè editi. Latine veritè, notas addidit GUL. OTTO REITZ.* Les deux Recueils de Loix que *Justinien* fit faire, les *Pandectes* & le *Code*, qui sembloient devoir fixer la Jurisprudence *Romaine*, ne produisirent point cet effet. *Justinien* lui-même, après avoir publié ces deux grands Ouvrages, ne cessa pendant le reste de son règne de donner de nouvelles Loix, & de faire ainsi dans les anciennes des changemens très-considérables, & peut-être souvent assez arbitraires. Ses Successeurs usèrent du même droit, & publièrent de tems en tems de nouvelles Constitutions & de nouveaux Edits, pour expliquer, étendre ou réformer les Loix précédentes. La Jurisprudence retomba par-là dans l'inconvénient d'où *Justinien* avoit travaillé à la tirer. Le Droit par la multitude & la diversité des sources où il falut le puiser, redevint un labyrinthe, un cahos. On fut obligé de faire ce que *Justinien* avoit fait, d'en venir à une nouvelle réforme de la Jurisprudence, & de dresser un nouveau Corps de Loix, plus simple, plus clair, mieux lié, & moins volumineux que n'étoit l'amas immense des Ouvrages de *Justinien* & des Constitutions de ses Successeurs. Ce travail entrepris par *Basile le Macédonien*, continué par son Fils *Léon le Philosophe*, ne reçut la dernière main que sous *Constantin Porphyrogénète*. On fit entrer dans cet Ouvrage la plupart des Loix du *Digeste* & du *Code*, mais on eut la sagesse de ne donner que le précis de ces Loix. On n'en prit que le dispositif. On fit main-basse sur les noms des Jurisconsultes, & sur les titres de leurs

leurs Ouvrages, toujours placés à la tête de chaque Loi dans les *Pandectes* ; on négligea même les noms des Empereurs & de ceux à qui leurs Loix sont adressées, ainsi que la date des Pièces, toutes choses marquées avec soin dans le *Code*. On passa sous silence les questions de cas particuliers qui avoient donné lieu à telle ou telle Loi. Enfin cet Ouvrage fut écrit en Grec, c'est-à-dire, dans la langue des Peuples pour lesquels il étoit fait. On a dit & répété bien des fois, que ce nouveau Corps de Loix ne fut entrepris que dans la vue d'effacer la gloire de *Justinien*. Pourquoi attribuer à un si lâche motif une entreprise en elle-même très-louable ? On n'a pas fait attention à l'état où devoit se trouver la Jurisprudence du tems de *Basile*, pour se convaincre qu'il n'étoit pas possible d'en différer longtemps la réforme. Loin de chercher à effacer la gloire de *Justinien*, ses Successeurs rendirent justice à ses travaux, & firent traduire en Grec son Corps de Droit, qui avec leurs Constitutions furent pendant plus de trois cens ans la Bibles de la Jurisprudence. L'Ouvrage entrepris par *Basile*, fut appelé *Basiliques*, de son nom ; selon les uns ; selon d'autres, ce titre vient du mot de *Basileus*, que les Empereurs se donnoient, & revient à celui de *Constitutions* ou *Loix Impériales*. Les *Basiliques* furent suivies dans l'Empire Grec jusqu'à sa destruction par les *Turcs*. Lors que les Peuples d'*Europe*, au-lieu de s'en tenir à leurs anciennes Loix, ou de s'en faire de nouvelles, adoptèrent le Droit de *Justinien*, ils auroient mieux fait sans-doute de prendre cette Jurisprudence dans les *Basiliques*, où ils l'auroient trou-
vée

plus simple, plus courte, plus aisée à adapter leurs Usages, à leurs Mœurs, à leur Gouvernement, à leur Religion. Mais ce ne fut point affaire de choix, le hazard en décida.

Aujourd'hui les *Basiliques* n'ont qu'un usage mais un usage très-important, c'est d'aider beaucoup à l'intelligence du Droit de *Justinien*. *Bas* & d'autres habiles Jurisconsultes, à son exemple, s'en sont servi avec succès. On peut se par-là de quel prix est le présent que Mr. *Meerman* fait au Public.

Il est bien étonnant qu'un Ouvrage tel que les *Basiliques*, qui a dû être si commun dans toute l'étendue de l'Empire *Grec*, jusqu'à la destruction de cet Empire par les *Turcs*, se soit depuis ce temps-là si bien perdu, qu'il n'y ait pas eu moyen d'en recouvrer un exemplaire complet. Ce Corps de Loix étoit divisé en 60 Livres. *Gentien Heuzet* en fit imprimer sept en 1557. Un petit nombre d'autres furent publiés ensuite. Et enfin en 1747, le célèbre *Fabrot* donna une fort belle édition de tout ce qu'il put recouvrer de cet Ouvrage. Comme il n'entreprit ce travail que par ordre du Roi de *France*, & qu'il y fut encouragé par les premiers Magistrats du Royaume, toutes les bibliothèques lui furent ouvertes, & il eut communication de tout ce que l'on détterra de Manuscrits. Cependant avec ces secours, tout ce qu'il put faire, ce fut de publier trente neuf Livres des *Basiliques*. Pour les vingt-un autres il se cha de les restituer au moyen des abrégés qu'on avoit de cet Ouvrage. Les quatre nouveaux Livres dont Mr. *Meerman* enrichit la République des Lettres, sont tirés d'un Manuscrit de la Biblio-

thèque du Roi de France, qui y est passé de celle de Mr. Colbers. Ce Manuscrit avoit appartenu à Pierre Faber, Président au Parlement de Toulouse, qui y a mis des notes marginales. Il a sans doute fait partie de l'exemplaire complet des *Basiliques* qu'avoit possédé Cujas, à ce qu'on prétend; & qui ayant passé après la mort de ce célèbre Jurisconsulte dans les mains de Pierre Faber, a été égaré depuis. Il contient sept Livres, mais il y en a trois qui avoient déjà paru. La copie des quatre que l'on donne ici, a été faite avec une extrême exactitude par Mr. Jean Cappetier, Professeur en Grec à Paris. Et c'est Mr. Guillaume Otton Reitz qui en a dirigé l'impression, & qui a joint au Texte Grec une Traduction Latine & des notes critiques. Donnons quelques échantillons de ces notes.

Le mot de *Nomenclator* qui se lit dans les *Pandectes*, leg. 7. §. 5. de oper. libert. fait une difficulté. On ne convient pas de ce qu'il faut entendre par là, ni si ce mot n'est pas corrompu. Les *Basiliques* le rendent par *καταρκτης*, & terminent la controverse. Écoutons Mr. Reitz lui-même. „ *Flotentiæ legitur nomenclator.*
 „ *Accursius legit Mimiculator, id est, gesticulator; sed veram esse lectionem Mimiculator,*
 „ *(pro quo in Glosin extat Miniator,) id est,*
 „ *qui litteras minio pingit, Basilica nunc docent: idque & Charondas in margine habet, &*
 „ *Ant. Nebrissenfis in Lexico Juris advers. Accursii errores ex veteribus libris protulit. Mimiculatorius eodem sensu ex Codice Theodosiano citant Lexicographi Stephanus, Calvinus,*
 „ *Faber, sed perperam, cum verum sit Miniator.*

Marins, de quo vide Jac. Gothofred. ”.

On a remarqué qu’au lieu de *namque* dans la 52. in princ. ff. de acquir. vel amitt. possess. vroit y avoir *neque* : les *Basiliques* justifient la correction. „ Vel hinc patet, dit Mr. Reitz, *etiam neque praferendam esse corruptamque*.”

Mr. Reitz trouve souvent en faute l’Auteur des *Basiliques*, il lui reproche d’avoir mal traduit l’*Ecrite Latin* dans quelques endroits ; par exemple, d’avoir rendu *casualis* par un mot qui signifie *causalis*, d’avoir pris de même *adsignare* et *agnoscere*, etc pour *auire*, de *l’atorius* pour *dictorinus*, *passio* pour *factio*. Ces méprises dans lesquelles il est visible que l’Interprète Grec a été entraîné par le défaut même de l’Exemplaire *latin* sur lequel il travailloit, lui ont attiré très-souvent, de la part de Mr. Reitz, l’épithète peu honorable de *Græculus*. Il n’y a pourtant pas apparence que l’on ait confié à quelque ignorant un travail d’une aussi grande importance que celui de compiler un Corps de Loix. Et si cet Ouvrage sortoit de mains si mal habiles, il ne semble pas qu’on en dût faire tant de cas, ni s’empresser si fort à en recueillir les débris.

J’oubliois de dire que les quatre Livres des *Basiliques* que Mr. Meerman donne au Public, sont le XLIX. le L. le LI. & le LII. & qu’ils répondent dans les *Pandectes* aux deux derniers titres du Livre XXVII. aux cinq premiers du Livre XXVIII. à tout le Livre XLI. excepté le titre 8. au titre 4. du Livre XLIII. & à tout le Livre XLIV. à l’exception du titre 6. Dans le Code au titre 3. jusqu’au 7. inclusivement du
Li.

Livre VI. au titre 26. jusqu'au 41. inclusivement du Livre VII. & aux 4, 5, 6, & 36. du Livre VIII. Et enfin dans les *Novelles* au chapitre 10. de la Novelle XVIII. aux 7 & 8. de la CXIX. & au 7. de la CXXXIV.

II. THALELAI, THEODORI, STEPHANI, CRILLI aliorumque Jurisconsultorum Græcorum *Commentarii in Titulos D. & Cod. de Procuratoribus & Defensoribus. Ex Codice MS. Bibliotheca Lugduno-Batava nunc primum editi, Latine vertit & castigavit DAVID RUBENIUS.* C'est un Commentaire, qui n'avoit jamais été imprimé sur le titre 2. du Livre VIII. des *Basiliques*. Il y en a un des mêmes Auteurs sur le titre 1. du même Livre dans le Tome III. de ce *Trésor*. Ce que nous en avons dit dans une des parties précédentes de cette *Bibliothèque*, nous dispense de nous arrêter à celui-ci, qui n'est ni moins important ni moins précieux que le premier, & qui est plus long presque du double.

III. FRANCISCI RAMOS DEL MANZANO ad *Leges Juliam & Papiam Commentarii & reliquationes. Accessere item duæ Dissertationes æt temporales de usufructu municipibus legato & de Protectoribus.* Cet Ouvrage est précédé dans cette nouvelle édition de la vie de l'Auteur, écrite au long par Mr. *Gregoire Mayans*, dont nous avons plus d'une fois eu occasion de faire mention. *Ramos del Manzano* naquit à *Salamanque* en 1605. Il y étudia de bonne heure la Grammaire sous d'habiles Maîtres, qui ne dûrent pas être difficiles à trouver dans une Ville où le célèbre *Saunders*, que l'on a nommé le Père de la Lan-
gue

gne Latine, avoit enseigné pendant longtems il n'y avoit que peu d'années. Il n'eut pas le même bonheur pour la Philosophie. Selon l'usage d'alors pour tous ceux qui se destinoient au Droit, *Ramos* se borna sans-doute à étudier cette Logique contentieuse, comme l'appelle Mr. *Mayans*, qui ne forme point l'esprit, & qui ne donne que la malheureuse facilité d'ergoter sans fin. Cette espèce de Dialectique régnoit alors dans toutes les Universités, & particulièrement dans celle de *Salamanque*, où, en dépit de la nouvelle Philosophie & du Bon-sens, elle se maintient avec honneur jusqu'à ce jour. *Ramos* ne fut pas plus heureux par rapport à ses études de Droit. Son premier Maître, fort bon homme, & qui ne manquoit pas de zèle, ne pouvoit pas lui indiquer les bonnes routes, il ne les connoissoit pas; ni lui inspirer le vrai goût de la Jurisprudence, il l'avoit lui-même très-mauvais. *Barthole* étoit son oracle unique: il parloit beaucoup, & pensoit peu. Une subtilité toujours inutile, souvent ridicule, & une affreuse barbarie de stile, caractérisoient ses leçons. *Ramos* eut dans la suite des Maîtres un peu plus habiles, mais ce fut surtout à la force de son génie qu'il dut ses rapides progrès. Dès l'âge de 18 ans il se mit sur les rangs pour une Chaire de Droit, & fit à cette occasion un Discours de *usu municipibus legato*, qui fut imprimé dès lors, & que Mr. *Meerman* a inséré dans ce volume du *Thesaurus*. A 21 ans *Ramos* fut fait Professeur à *Salamanque*, & là pendant près de vingt ans il remplit successivement diverses Chaires de Droit, fut Qualificateur du St. Of-

ce,

ce, composa plusieurs Ouvrages, forma un grand nombre de disciples dignes de lui, eut des vœux qui pillèrent ses Ecrits sans lui en faire honneur, & se fit une réputation qui l'éleva des Emplois très-importans. *Philippe IV.* tira de la poussière Académique pour le mettre à la tête d'un Conseil de Finance à *Milan*. De temps après il fut Membre du Conseil Suprême d'*Italie*, & ensuite de celui de *Castille*. Il exerça en même tems diverses autres Charges, *more frequentissimo*, dit Mr. *MAGANA*, *in pluribus peragere debent unus in se omnia faciat privato compendio, publico dispendio*. En 1659 il fut employé pour traiter de la Paix entre la France, & du Mariage de *Mario-Thérèse* avec *Louis XIV.* Il fut nommé Historien de *Philippe IV.* Président par intérim du Conseil des Indes, & enfin Précepteur de *Charles II.* Il fut chargé de cette importante éducation en 1664, & ne négligea rien pour former l'esprit & le cœur de son illustre Elève; & s'il ne réussit pas à en faire un grand Roi, il ne faut s'en prendre qu'au caractère de ce Prince, dont la foiblesse rendit inutile, & les bonnes qualités qu'il avoit reçues de la Nature, & les sages leçons de son Précepteur. En 1677 *Del Mazzano* fut fait Comte de *Francos*. Ce fut-là le plus haut point de son élévation; bientôt après la fortune lui devint contraire. Il eut ordre de se retirer du Cour, & il ne paroît pas qu'il y soit jamais revenu. La cause de ce revers lui fait honneur. Il ne l'éprouva que pour n'avoir pas voulu se prêter aux vues de *Dom Juan d'Autriche*, qui prétendoit de s'emparer de l'administration des affaires.

re au préjudice de la Reine *Marie-Anne d'Autriche*, & contre les dispositions de *Philippe IV.* *Del Manzano* s'enveloppa de son innocence, se compara à de grands-hommes exilés injustement, à *Rutilius*, à *Boèce*, & espéra que la Postérité lui rendroit plus de justice. Il mourut en 1683. Il eut quatre fils, dont un seul lui survécut, & mourut sans postérité; & une fille, qui après la mort de son père & de son frère fut Comtesse de *Francos*.

Notre Auteur fit un grand nombre d'Ouvrages en *Espagnol* & en *Latin*. Son Commentaire sur les Loix *Julia* & *Papia* est le plus considérable. Il s'en occupa pendant 46 ans. Il le commença peu de tems après avoir été fait Professeur à *Salamanque*, continua à y travailler malgré les occupations que lui donnoient les hauts Emplois dont il fut chargé, & le finit dans son exil. Cet Ouvrage est immense, il occupe plus de 500 pages. *Gravina* l'appelle *immenses Commentarios*. Quoique *Del Manzano* se fût élevé au-dessus du mauvais goût qui régnoit à *Salamanque*, où il avoit passé les 40 premières années de sa vie, son Commentaire ne laisse pas de s'en ressentir encore. La *Latinité* n'en est pas fort pure. Il s'en faut beaucoup que l'on y trouve tout l'ordre qu'exigeoit une si grande abondance de matières. Les écarts y sont fréquens, & l'érudition prodiguée. Malgré cela cet Ouvrage ne laisse pas d'être très-bon, & supérieur, je ne dis pas à ce que le savant *Godefray* a donné sur le même sujet, c'est un trop petit Ouvrage pour entrer en comparaison avec celui-ci; mais supérieur même au Commentaire plus

plus étendu d'*Heineccius* sur ces mêmes Loix : y a plus de choses, plus de savoir & de profondeur dans *Ramos* ; mais il faut avouer qu'*Heineccius* l'emporte par le goût, l'ordre & la netteté ; & pour donner un Ouvrage parfait, il ne lui a manqué selon Mr. *Mayans*, que d'avoir jointe à ses lumières, celles de notre Auteur. C'est un avantage qu'il ne put se procurer, que quelques recherches qu'il fût, tant le Livre de *Ramos* étoit devenu rare. Il n'y a que deux Ouvrages sur le *Droit Romain* que Mr. *Mayans* préfère à celui de *Ramos*, savoir le Traité d'*ANTOINE AUGUSTIN de nominibus propriis vñ sub Florentini*, & le Commentaire de *Jaques Guelfroi* sur le *Code Théodosien*.

L'Ouvrage dont il s'agit, est divisé en IV. Livres. L'Auteur y développe au long toutes les questions qui de près ou de loin tiennent à son sujet. Il commente toutes les Loix qui s'y rapportent, & ne laisse rien en arrière de ce qui peut servir à son but. Il fait souvent de longues Dissertations sur des matières assez éloignées de son sujet principal. On trouve à la tête de l'Ouvrage un indice de ces doctes écrits distingués en classes. On voit qu'il y en a sur des questions de Théologie & de Droit Canon, sur des points d'Histoire Ecclésiastique & Prophane, sur la Pratique du Barreau, sur le Gouvernement Civil, sur la Philologie, &c.

La première de ces digressions est la plus longue ; elle occupe les dix-neuf derniers Chapitres du I. Livre. C'est un Traité complet sur la Loi *Julia de vicefimâ hereditatum*. Cette digression en contient plusieurs autres moins considérables.

Par exemple, en examinant jusqu'à quel point les fraix des funeraillcs étoient par cette Loi exemts du vingtième, l'Auteur entre dans de curieux détails sur la sépulture des anciens Peuples, & des premiers *Chrétiens*. Il fixe les bornes de la Puissance Civile & de l'Ecclesiastique par rapport aux funeraillcs. Cela le conduit fort naturellement à la question de la sépulture des Hérétiques ; il en expose le pour & le contre à l'occasion de ce cas particulier. Un *Hollandois* étant mort à *Tolède*, & ayant été enterré dans un jardin, le Baron de *Reede* Ambassadeur des *Provinces-Unies* auprès de *Philippe IV.* demanda qu'en exécution de l'Article XVIII. de la Paix de *Munster*, on assignât des lieux commodes & honorables pour l'enterrement de ceux de la Nation & de la Religion, & que de plus il lui fût permis de faire mettre une épitaphe sur le sépulcre de ce mort ; l'affaire fut examinée & discutée par les trois principaux Conseils du Royaume. Celui de l'Inquisition rappella les Loix Ecclesiastiques & celles des Rois d'*Espagne*, qui privent les Hérétiques de la sépulture, comme coupables de Lèse-Majesté Divine, & forma là-dessus son avis. Le Conseil d'Etat décida qu'on devoit accorder aux *Hollandois* ce qui leur avoit été promis par la Paix de *Munster*. Le Conseil Royal de *Castille* imagina un expédient pour éluder les demandes de l'Ambassadeur sans les refuser positivement. Ce fut de tirer l'affaire en longueur, en la renvoyant à un plus ample examen, & cependant de ne pas empêcher les *Hollandois* d'enterrer leurs morts où ils pourroient. Ce qu'il y a de singulier, c'est que pour

Tom. L. Part. II. Y fb

se dispenser d'observer l'Article XVIII. de la Paix de *Munster*, on s'autorisoit dans ce Conseil de l'Article XIX. de la même Paix, qui porte que les Sujets des *Etats-Généraux* ne causeroient, sous prétexte de leur Religion, aucun scandale aux *Catholiques* dans les Provinces soumises au Roi d'*Espagne*. Autres exemples de digressions qui sont de longues & savantes Dissertations. Le Chapitre 38. du II. Livre examine en quel tems les Temples des Idoles ont été renversés par les Empereurs *Chrétiens*. Les cinq derniers Chapitres du même Livre contiennent le pour & le contre sur la question, si la Comédie doit être permise, particulièrement en *Espagne*. De même cinq Chapitres du III. Livre sont employés à faire voir que la simple fornication ne devient pas, comme le larcin, excusable dans le cas d'une extrême nécessité. On parle ensuite, & toujours fort au long, de la tolérance des mauvais Lieux, & des Loix faites au sujet des Femmes publiques. Le Chapitre LI. est une excursion Canonique, Théologique, Politico-historique touchant le mariage du Duc d'Orléans Frère de Louis XII. avec Marguerite Princesse de Lorraine.

IV. *Ejusdem Sobectasma de Concubinis eorumque tum similitudine, tum differentia à legitimis Uxoribus*. C'est un Ouvrage de la jeunesse de *Del Manzano*. *Ferdinand Arias de Mesa* put l'impudence de s'attribuer ce Traité, en y faisant quelques légers changemens, & l'inséra dans ses *Varia Resolutiones* imprimées à Naples en 1643. *Del Manzano*, & quelques-uns de ses disciples, découvrirent le plagiat, & s'en plaignirent

peut hautement. Comme cette Pièce n'avoit point paru ailleurs, c'est dans le Livre de *Messa* que Mr. *Meerman* l'a prise pour en enrichir son *Thesaurus*.

V. EMANUELIS SORREZ A RIBEIRA *Observationum Juris Liber*. Cet Auteur étoit *Portu*gais, Professeur en Droit Canon à *Comitibus*. Il vint à *Egon* où il fit imprimer cet Ouvrage en 1562. Des jalousies d'Auteur le brouillèrent avec *Cajas*, dont il avoit d'abord été ami. Ils donnèrent le spectacle toujours étonnant, quoique si souvent renouvelé, de deux Savans qui s'accablent d'injures pour des diverfités d'opinion. *Cajas* voulut faire passer son Antagoniste pour *Faif*. Cet acharnement du plus grand Jurisconsulte qu'il y eût alors, relève la gloire de *Ribeira*. *Cajas* auroit méprisé un Adversaire de peu de mérite.

Mr. *Meerman* n'avoit annoncé que cinq volumes, il les a donnés; il pourroit s'en tenir là. Mais son zèle pour le Public l'engage à aller plus loin. Il se propose de donner d'autres volumes, dans lesquels on trouvera des Ecrits de *Del Marzano* qui n'ont point été imprimés, des Ouvrages de *Retez*, & divers autres Traités fort rares, dont il a depuis peu reçu la plupart d'*Orléans*, où ils étoient conservés dans la Bibliothèque de *Prousteau*.

ARTICLE VII.

ARRÊT de la Chronologie des Provinces
suivant l'ancien Texte Hébreu, la Version
Grecque des Septante, l'ancienne Vulgate La-

sine dite l'*Italique*, la Tradition de l'Eglise, la Doctrine des SS. PP. Grecs & Latins, & surtout de St. *Augustin*, comme des anciens Juifs, *Philon*, *Josèphe*, & *Juste de Tiberiade*, confirmée par les Archives des anciens Peuples, contre l'erreur des Juifs modernes, qui est devenue l'opinion commune à la faveur de la Chronologie (a) d'*Usserius*. Extrait du Commentaire sur les Prophètes de Mr. l'Abbé *Richer du Bouchet*, Prévôt & Chanoine de l'Eglise Royale Notre Dame du Val de Provins, dont le Manuscrit Original a été déposé dans la Bibliothèque du Vatican en l'année 1752.

LEs Prophètes ont été envoyés de Dieu pour exhorter les Peuples à désarmer sa colère par une pénitence sincère ; leurs menaces ont toujours eu leur effet, excepté à l'égard des *Ninivites*, qui firent pénitence à la prédication de *Jonas*.

Pour exécuter ses arrêts, Dieu choisit dans deux familles alliées deux grands Conquêteurs (b). *Nabuchodonosor* 15. Roi de *Babylone*, a été l'instrument de la colère de Dieu contre les Juifs, & tous les autres Peuples qui les environnoient ; ils ont été tous emmenés captifs dans la *Chaldée* par ce Prince victorieux, qui a ruiné tout leur pays : mais *Cyrus*, Roi de *Perse*, a été le Ministre des miséricordes de Dieu envers ces mêmes Peuples

(a) Voyez la Dissertation Critique sur cette Chronologie Tom. XLVIII. Part. II. pag. 338. de cette Bibliothèque.

(b) *Nabuchodonosor* avoit épousé *Nitocris*, fille de *Cyaxare* I. ou d'*Assur* I. ayeul maternel de *Cyrus*, qui étoit, de ce côté-là, arrière-neveu de *Nabuchodonosor*.

ples ; il les a tous renvoyés dans leur patrie dès la première année de son règne à *Babylone*, comme les Prophètes l'avoient prédit ; non seulement les *Juifs*, mais encore les *Syriens*, les *Phéliciens*, les *Ammonites*, les *Moabites* & les *Egyptiens*, & généralement tous les Peuples que *Nabuchodonosor* avoit emmenés dans ses Etats & dans ceux d'*Assuerus* I. & II. ses beau-père & beau-frère, avec lesquels il avoit partagé le butin & les déponilles des Peuples vaincus, comme ils l'avoient aidé de leurs troupes pour les soumettre à sa domination. Voici les époques de ces grands Evénemens, & d'autres ; de même que le tems de leur prédiction, dont il s'agit ici d'exposer les dates.

3993. (a) (1534) *Moïse* a prophétisé 40 ans, l'année de l'Exode ; 430 après la vocation d'*Abraham*. 480 ans avant le Temple de *Salomon*.

4028. (1499) *Balaam*.

4169 (1358) *Debora* a prophétisé 40 ans.

4389 (1138) *Samuel* a prophétisé 38 ans, 396 ans après l'Exode ; 84 ans avant le Temple.

4429. (1098) *David* a prophétisé 40 ans.

4454 (1073) *Nathan* la 25. de *David*, lui reproche son adultère. 2. *Sam.* XII. 9—14.

Gad menace *David* de trois fléaux de la part de Dieu, & lui en offre le choix. 2. *Sam.* XXIV. 1.

4469 (1058) *Salomon* est sacré par *Sadoc*, *Nathan* & *Babéas*. 1. *Sam.* I. 38, 39.

4473 (1054) La 4. de *Salomon*, fondation du Temple.

(a) Le premier nombre marque les Années du Monde ; le suivant, qui est entre deux crochets, celles de l'Ere Chrétienne.

Temple, 480 ans après l'Exode; 464 ans de ruine.

4509 (1018) *Abias* prédit à *Salomon* le sort des dix Tribus. 1. Reg. xi. 12-36.

4547 (980) *Abias* la-78. des 80 de *Salomon* frère *Jéroboam* rebelle, qui se réfugia en Egypte, où il épousa la sœur de *Jésac*, 390 ans avant la fin de *Sédécias*, 370 ans avant la 13. de *Jésu* *Exéch.* LXVI. 4-9.

4549 (978) Schisme de *Samarie* sous 20 ans durant 255 ans; 76 après la fondation du Temple 388 ans avant sa ruine.

Jadon prédit à *Jéroboam*, que l'autel de *Bethel* sera détruit 360 ans après, par *Jehoiakim* Roi de *Juda*, ce qu'il fit la 25. des 34. de son règne l'an 4909 du Monde, 618 avant l'Ere Chrétienne. 1. Reg. xiii. 1-4. 2. Reg. xxiii. 19. *Jesé*, Ant. l. 8. c. 3. & l. 10. c. 5.

4564 (963.) *Abias* prédit la mort du fils de *Jéroboam* & la ruine de sa postérité. 1. Reg. xiv. 1-11.

4596 (931.) *Jehu* est tué par *Baasa* pour avoir prédit la ruine de sa race. 1. Reg. xvi. 3-7.

4597 (930.) *Zamri* tue *Baasa* & toute sa famille. 1. Reg. xvi. 1-12.

4605 (922) *Elie* ferme le Ciel durant 3 ans de la 1. à la 4. d' *Achab*, 8. Roi d' *Israël*. 1. Reg. xvii. 1. Il nourrit la veuve de *Sarepta*, & rétablit son fils. *ibid* 9-24.

4608 (919) *Elie* fait descendre le feu du Ciel sur son sacrifice, & fait tuer les Prêtres de *Baal*, & prédit une grande pluie. 1. Reg. xviii. 40-45. Ensuite il s'enfuit pour éviter la colère de *Jeorob.* xix. 1-10. *Elyse* devient son disciple. *ibid* 19-21.

4624 (903) *Achab* fait tuer *Naboth*, & prend la vigne. *Elie* lui prédit que les chiens lècheront son sang au même endroit où ils ont leché celui de *Naboth*, que *Jézabel* sera mangée par les chiens, & que leur postérité périra de même. 1. *Reg.* XXI. *Jéhu*, 2. Roi d'*Israël*, exécuta peu après la colère de Dieu sur *Joram*, sur *Jézabel* & sa race; mais *Achab* l'évita par sa pénitence. *ibid.* 28. 29.

4625 (902) *Michée* la 16. de *Josaphat*, allié avec *Achab*, prédit la mort d'*Achab* & la défaite de son armée par les *Syriens*. 1. *Reg.* XXII. 17.

4626 (901) *Elie* fait descendre le feu du Ciel sur deux Capitaines de 50 hommes envoyés par *Ochobias*, 9. Roi d'*Israël*. Va ensuite trouver ce Roi, & lui prédit sa mort. 2. *Reg.* 1. 9. -17.

4627 (900) *Elie* est enlevé au Ciel. *Elisée* lui succède; il adoucit l'amertume de la fontaine de *Jéricho*, & fait dévorer par des Ours les enfans de *Béthel* qui l'insultent. 2. *Reg.* 11.

Elisée la 18. de *Josaphat*, 6. Roi de *Juda*, donne de l'eau à trois armées prêtes à périr par la soif, savoir celle de *Juda* unie à celles d'*Israël* & d'*Edom*, & leur procure une victoire entière sur les *Moabites*. 2. *Reg.* 111. *Elisée* multiplie l'huile d'une Veuve pour payer ses créanciers. 2. *Reg.* 1V. 1-7. Il obtient un fils à la *Sunamite*, & le ressuscite après sa mort. *ibid.* 8- 37. Il adoucit l'amertume des herbes, & nourrit cent personnes avec cinq pains. *ibid.* 38--44. Il guérit la lèpre de *Naaman*, & la fait passer à son serviteur. 2. *Reg.* 1V. Il fait nager sur l'eau le fer d'une coignée, *ibid.* VI. 6, 7. Il frappe d'aveuglement

les soldats de Syrie envoyés pour le prendre, les renferme dans *Samarie* sans qu'ils s'en apperçoivent. 2 *Reg.* vi. 1 3. - 23.

4631 (896) Quelque tems après, *Benadad* Roi de Syrie, assiège *Samarie* : la 4. de *Jon.* 10. Roi d'*Israël*; la famine fut si grande, que les femmes convinrent ensemble de manger les propres enfans. 2 *Reg.* vi. 28, 29. Et en menagèrent un effectivement. C'est la menace prononcée au *Deutéronome.* xxviii. 32. On en voit encore deux exemples, le premier arrivé à *Jérusalem* la 11. de *Sédécias* durant le siège, *Ezech.* v. 10. Le second exemple est aux *Chapitres* 8 de la *Guerre des Juifs* durant le dernier siège de *Jérusalem*.

Or à *Samarie* la famine fut si excessive, qu'une tête d'un âne se vendoit quatre-vingt sicles d'argent, & cinq sicles le litron ou la quatrième partie d'un cabre de *Caffé*, & non pas de croutes de pigeon, comme on lit par l'erreur des *Copistes*. Le *Caffé* calme la faim, il croît en abondance dans l'*Arabie* voisine de *Samarie*, & l'usage en a toujours été très-commun dans l'*Asie*. Voyez *Rabi Josè* sur le *Talmud.* 2 *Reg.* vi. 25.

Elisée prédit qu'il y auroit grande abondance de vivres à *Samarie*, un Courtisan incrédule le vit, & n'en goûta point, ayant été foulé aux pieds par le peuple, comme *Elisée* le lui avoit prédit. 2 *Reg.* vii. 1. 2. & 20.

4632 (895) *Elisée* prédit une stérilité de sept ans. Il prédit la mort de *Benadad* Roi de Syrie, & le mal que feroit *Hazaël*, auquel il prédit qu'il régneroit après lui. 2 *Reg.* viii.

4639 (883) *Jéhu*, 2. Roi d'*Israël*, est sacré

par l'un des disciples d'*Elife*, mais non par *Jonas*, comme quelques-uns l'ont dit, puisqu'il ne fut prêcher à *Ninive* que l'an 4700 du Monde, 827. de l'Ere Chrétienne, 61 après le sacre de *Jéhu*, 2. Roi d'*Israël*.

Jéhu accomplit la prédiction d'*Elie* l'an 4624 du Monde, qui lui fut réitérée dans son sacre; il tua dans un même jour les deux Rois, *Joram*, 10. Roi d'*Israël*, auquel il succéda, & *Ochobias*, 8. Roi de *Juda*. 2. Reg. ix. 3--11. & 22--29. Il fit jeter par les fenêtres *Jézabel*, qui fut mangée par les chiens, comme *Elie* l'avoit prédit. 30--37.

4684 (843) *Elife*, au lit de la mort, prédit à *Joas*, 13. Roi d'*Israël*, ses victoires sur les Syriens. 2. Reg. xiii. 14--25.

Dans la même année, *Joas*, 10. Roi de *Juda*, la 39. des 40. de son règne fit tuer *Zacharie* Grand-Prêtre, & son cousin germain, fils du Pontife *Jajada* son oncle, qui lui avoit sauvé la vie & la couronne. 2. Paral. xxiv. 19--23. Ce même *Zacharie* est dit fils de *Barachie*, selon la Loi, qui étoit le premier mari de sa mère. *Matth.* xxiii. 35.

4700. (827) *Jonas*, la 0. des 41. de *Jéroboam* 11. le 14. Roi d'*Israël*, lui prédit ses victoires. 2. Reg. xiv. 25.

Il prêcha à *Ninive*, la menace de sa ruine, qu'elle évita par la pénitence; la 15. d'*Amasias* 2. Roi de *Juda*, la 12. d'*Ocrucarnes* pénultième Roi d'*Assyrie* de la 5. Dynastie de *Bérose*, 61 ans après le sacre de *Jéhu* 2. Roi d'*Israël*. *Jonas.* i. 1.

4753 (774) *Zacharia* descendant de *Jéhu* à la quatrième génération fut tué par *Sellam*, usur-

patent qui accomplit la prédiction faite à Jsaïe la 36. d'Ozias, 12. Roi de Juda. 2 Reg. x. 9. & xv. 9-12.

4766 (761) La première date d'Isaïe v. l'année de la mort d'Ozias, ce Prophète déçoit l'histoire de Dieu sur son trône. Il s'offre d'aller chercher, & prédit l'aveuglement de Juda & sa ruine. Ce Prophète: l. 1. dit qu'il a prophétisé les quatre Rois de Juda; 1. Ozias 12. Roi; 2. Jotham 13. Roi; 3. Achaz 14. Roi; 4. Ezéchias 15. Roi, dont les régnes ont duré 113 ans, d'où retranchant les 52. d'Ozias, & 15. d'Ezéchias, reste seulement 46 ans depuis la première date d'Isaïe, c. vi. qui est la mort d'Ozias, à laquelle commence le règne d'Achaz jusqu'à la première & dernière date d'Isaïe xxxvi. l. 1. xxxvii. xxxviii. qui est la quatorzième date d'Ezéchias; à quoi ajoutant dix-sept ans jusqu'à la 2. de Manassés, qui fit mourir ce Prophète, l'an 4829 du Monde 698 avant l'Ere Chrétienne, 63 ans pendant lesquels Isaïe a prophétisé.

4786 (741) la 2. date d'Isaïe c. vii. commence par l'événement, la 9. d'Achaz, 14. Roi de Juda, la 20. de Phacé fils de Romélie 19. Roi d'Israël tué par Osée. 2 Reg. xv. 30. Isaïe vii. 1. Siège de Jérusalem par Phacé fils de Romélie 19. Roi d'Israël, la 20. & dernière, & par Razin Roi de Syrie. 2 Reg. xvi. 5. Isaïe vii. 1-7.

Téglat-phalassar, 2. Roi des Mèdes Assyriens vient au secours d'Achaz, tue Razin Roi de Syrie, ruine Damas la ville capitale, transporte les habitans à Kyr ou Kyrène en la haute Asie; cette ville ainsi nommée de sa situation au milieu du mont Zagros, qui étant de ce côté-là

fort escarpé & droit à plomb comme un mur, dit Kyr en leur langue, environne cette ville, ne lui laissant qu'une entrée libre. 4 Reg. xvi. 9. *Isaie VII. 8.* Cet endroit du Prophète a été mal ponctuée, ce qui rend le sens faux. En outre le milieu de ce même verset 8 d'*Isaie* a été tronqué par la suppression du mot *satan* par les Copistes. Voyez Rabi Jofé sur le Talmud: *Dans soixante & cinq ans Ephraïm périra, & cessera d'être au rang des Peuples.* Les Copistes ont rendu cette prédiction fautive en supprimant *satan*; car *Ephraïm* ou *Samarie* fut ruinée 18 ans après, puisque de la 4. d'*Achas* date de ce chapitre; il reste 12 ans des 16 d'*Achas* & 6 d'*Ezéchias* jusqu'à la ruine de *Samarie*: mais cette prédiction est véritable dans le passage d'*Isaie* établi comme il suit.

Satan Ephraïm, l'ennemi d'*Ephraïm*, qui est l'empire des cinq nouveaux Rois *Médes-Affyriens*, durera soixante & cinquans, & alors cessera d'être au rang des Peuples: C'est la durée depuis *Abul*, 1. Roi qui détrôna *Sardanapale* l'an 7751 du Monde, 776 avant l'Ère Chrétienne, sur la fin de la 1. année de la 1. Olympiade, la 37. d'*Ozias* 12. Roi de *Juda*, jusqu'à la fin d'*Assaradon*, 5. & dernier Roi *Mède-Affyrien* détrôné; la 18. d'*Ezéchias* par *Mérodac* 5. Roi de *Babylone*, l'an 4813 du Monde, 712 avant l'Ère Chrétienne. Or ces Rois *Médes-Affyriens* ont été les ennemis de *Samarie*, ils l'ont vengée par de cruelles querres jusqu'à la ruiner entièrement, & transporter ses habitans dans la *Médie*, ce qui fut exécuté par *Salmanassar* 3. Roi *Mède-Affyrien*.

4798 (729) la 3. date d'*Isaïe* xiv. 28. la prophétie a été prononcée l'année de la mort du Roi *Achaz*. Il prédit la fin de la captivité de *Babylone* & sa ruine.

4804 (723). La ruine de *Samarie* par *manafar* 3. Roi des cinq *Mèdes-Affyriens* 9. d'*Osée* 20. & dernier Roi d'*Israël*, d'*Exéchias*, 257 ans après la première révolte de *Jéroboam* contre *Salomon*, deux ans avant sa mort, 255 ans après sa révolte & celle des *Tribus* contre *Roboam* après la mort de *Salomon*, 331 ans après la fondation du Temple, 133. ans avant la ruine par *Nabuchodonosor*.

4812 (715) La 4. date & dernière d'*Isaïe* xxxvi. 1. & xxxvii. 38. il prédit que *Sennacherib* s'en retournera comme il est venu, & que ses menaces n'auront point d'effet. xxxvii. 36.

L'Ange du Seigneur tua en une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée. xxxvii. 36. *Sennacherib* retourne à *Ninive*, où il fit tuer grand nombre de *Juifs* captifs, & *Tobie* enterroit secrètement, & fut tué par ses deux fils aînés (quarante-cinq jours après son retour, *Tobie* l. 24.) *Isaïe* xxxvii. 3 & 38. & *2 Reg.* xix. 36, 37. & *Assaradon*, son troisième fils régna en sa place. *ibid.*

4829 (698). La mort d'*Isaïe*, la 2. de *Manassés* 16. Roi de *Juda*, qui, selon la tradition des *Juifs*, fit scier ce Prophète avec une scie de bois, pour rendre son supplice plus cruel.

4888 (639). *Tobie*, âgé de cent deux ans, prédit au lit de la mort la ruine prochaine de *Ninive*, arrivée quatre ans après la mort par les *Scythes*.

Scythes, qui surprirent *Cyaxare I.* ou *Assuerus I.* le troisième Roi des *Mèdes*, qui assiégeoit cette ville rebelle, l'an 4892 du Monde, 635 avant l'Ere Chrétienne.

4897 (630) La 1. date de *Jérémie I.* 2. la 13. année du règne de *Josias*, 18. Roi de *Juda*, il reçoit l'ordre de prédire la ruine de *Jérusalem*.

Jérémie a huit dates. Il a prophétisé durant quarante ans de sa 1. date. c. 1. à sa 8. & dernière. c. 39. la 11. de *Sédécias*; puis fut lapidé en *Egypte* cinq ans après par le reste des *Juifs*, qui l'avoient forcé de l'accompagner. Ainsi *Jérémie* a prophétisé 45 ans depuis sa 1. date la 13. de *Josias* jusqu'à sa mort.

4915 (612) La 2. date de *Jérémie* xxvi. 1. au commencement du règne de *Joachim* 20. Roi de *Juda*, et xlvii. 1. Paroles du Seigneur adressées au Prophète *Jérémie* contre les Peuples de la *Palestine* avant que *Pharaon* prît *Gaza*, c'est-à-dire avant la première expédition de *Néchao* 2. Roi d'*Egypte*, qui tua *Josias* sa 31. prit *Carchémis* sur l'*Euphrate*, & revint trois mois après à *Jérusalem*, emmena *Joachas* 19. Roi de *Juda* captif en *Egypte*, & mit *Joachim* en sa place la même année ci-dessus. Ce fut aussi cette même année qu'il composa ses lamentations sur la mort de *Josias*.

4918 (609) La 1. date de *Daniel I.* 1. la troisième année de *Joachim* (20. Roi de *Juda* de la race de *David*) *Nabuchodonosor*, 15. Roi de *Babylone*, vint mettre le siège devant la ville de *Jérusalem*. v. 2. Le Seigneur livra entre ses mains *Joachim* Roi de *Juda*, & grand nombre d'autres captifs, entr'autres *Daniel* & ses compagnons du sang

sang Royal, âgés d'environ 14 ans.

On lit encore au 2 des *Paral.* *xviii* que fut contre lui (*Joakim*) que marcha *Nabodonosor*, Roi des *Chaldéens*, & l'ayant chassé de son Palais, il l'emmena à *Babylone*. Voilà le commencement des 70 ans de la Captivité.

Daniel a prophétisé durant 53 ans depuis la date c. 1. la 3. de *Joakim* jusqu'à sa 6. de la 2. date c. 10 & c. 11. v. 1. la première de *le Mède* dit *Nabonide*, qui régna à *Babylone* 18 ans jusqu'à la 1. de *Cyrus* à *Babylone*, où na son Edit, qui finit les 70 ans de la captivité & *Daniel* c. 1. v. 21. est mort avant cet Edit vers la fin de la 1. de *Cyrus* à *Babylone* & est mort l'an 4988 du Monde, 539 avant l'Ere chrétienne. Ainsi il y a 70 ans de la 1. date de *Daniel* sa mort.

4919 (608) La 3. date de *Jérémie*, la parole qui fut adressée à *Jérémie* touchant le Peuple de *Juda*, la quatrième année de *Josias* fils de *Josias* Roi de *Juda*, qui est la première année de *Nabuchodonosor* Roi de *Babylone*. On à dire que la première des 43 de *Nabuchodonosor* a commencé dans la 3. de *Joakim* selon *Daniel* 1. & a fini dans la 4. de *Joakim* selon *Jérémie* *xv*. 1.

Verf. 3. Depuis la treizième année de *Joakim* jusqu'à ce jour (la 4. de *Joakim*) il s'est passé vingt-trois ans, de l'an 4897 à l'an 4919 du Monde, en comptant les deux extrêmes.

Jérémie prédit les 70 ans de la captivité & le retour des *Juifs*. *xv*. 1. & 2. & *xvi*. 1. La troisième année de *Joakim* fils de *Josias* Roi de

Juda. XLV. 1. Lorsque *Baruc* eut écrit dans un livre ces paroles que *Jérémie* lui dictoit la quatrième année de *Joakim*.

4926 (601) La 4. date de *Jérémie* xxix. 10. qui est l'année de la captivité de *Jéchonias*, & de la mort de *Joakim* jeté à la voirie, connue par l'évènement de la prédiction verset 10. ne pleurez point un Roi mort (*Joakim*), mais pleurez avec beaucoup de larmes celui qui sort de cette ville, parce qu'il n'y reviendra plus. C'est *Jéchonias* éminent captif à *Babylone*. *Jérémie* xxvii. xxviii. & 2 *Reg.* xxxiv. 3 *Paral.* xxxvi. La 8. des 43 de *Nabuchodonosor*, la 0 des 11, de *Sédécias* & la 8 des 70 ans de la captivité.

4928 (599) La première date d'*Ezéchiel*; xxix. 1. l'onzième jour du dixième mois de la dixième année des 43 de *Nabuchodonosor* 15. Roi de *Babylone* verset 17. Le premier jour du premier mois de la vingt-septième des 30 de *Nabopolassar* 14. Roi de *Babylone*, qui associa son fils *Nabuchodonosor* la 17. de son règne.

Jérémie prophétise la ruine de l'*Egypte* & de *Pharaon* *Ouapbris*, 115. Roi d'*Egypte* dit *Ophrea* non *Ephrée* par les Hébreux, & *Apris* pour *Ouphris* par les Grecs, qui seront livrés à *Nabuchodonosor* pour le récompenser du siège de *Tyr* pris sans butin. L'*Egypte* ruinée, les habitants captifs menés à *Babylone*, & renvoyés 40 ans après par *Cyrus*.

Le Prophète *Ezéchiel* a prophétisé 23 ans suivant les huit dates qu'il nous donne depuis sa 1. date, la 10. de *Nabuchodonosor*, qui se trouve au ch. 24. par l'erreur des Copistes, jusqu'à la huitième

tième & dernière date, ch. 40. qui est la 35. de captivité & de celle de Jéchonias, la 32. de Nabuchodonosor.

4930 (597). La 5. date de Jérémie xxv. au commencement du règne de Sédécias, de Joakim, erreur de Copiste corrigée par la 28 v. 1. qui suit). „ La même année, au commencement du règne de Sédécias Roi de Juda, „ da, au cinquième mois de la quatrième année de son règne.

Jérémie xxvii. 2-8. Je met des chaînes cou. „ J'ai donc livré toutes les terres entre les mains de Nabuchodonosor Roi de Babylone. „ Je lui ai encore donné toutes les bêtes. „ 7. & tous les peuples lui feront soumis, „ à son fils, & au fils de son fils „ la 4. de Sédécias & de la captivité de Jéchonias & d'Ezéchiel, la 12. des 43 de Nabuchodonosor & des 70 ans de la captivité des Juifs.

4931 (596). La 2. date d'Ezéchiel I. v. 1. la trentième année &c. c'est la 30. & dernière de Nabopolassar 14. Roi de Babylone, & l'année de sa mort, la 13. des 43 de Nabuchodonosor son fils & la 0 de ses 30 de règne après la mort de son père, & la 13. des 70 ans de la captivité des Juifs la 5. de Sédécias, & de la captivité de Jéchonias & d'Ezéchiel, de laquelle Ezéchiel compte les années dans les six dates qui suivent ces deux premières.

4932 (595) La 3. date d'Ezéchiel, viii. 1. Le cinquième jour du sixième mois de la sixième année, c'est-à-dire depuis la captivité de Jéchonias & d'Ezéchiel, la 6. de Sédécias, la 14. des 70

la 14. des 43, & 170. finie des 30 de *Nabuchodonosor* 15. Roi de *Babylone*.

4933 (594) La 4. date d'*Ezéchiel*, xx. 1. le dixième jour du cinquième mois de la septième année, c'est-à-dire depuis la captivité de *Jéchonias* & d'*Ezéchiel*, la 7. de *Sédécias*, la 15. des 70 ans de la captivité des *Juifs*, la 15. des 43, & la 2. des 30 de *Nabuchodonosor*.

La même année est aussi la 2. date de *Daniel* II. 1. La seconde année du règne de *Nabuchodonosor* ce Prince eut un songe, dont son esprit fut fort effrayé, & ensuite il l'oublia entièrement.

Vers. 19. Ce mystère fut révélé à *Daniel*. vers. 31. il l'explique au Roi, & dit que la statue de divers métaux figure les quatre Empires. vers. 48. Alors le Roi éleva *Daniel* aux honneurs, & l'établit Gouverneur de toutes les Provinces de *Babylone*, étant alors âgé d'environ vingt-neuf ans, puisqu'il en avoit environ quatorze lorsque *Nabuchodonosor* l'emmena captif à *Babylone* la 3. de *Joakim*, 15 ans avant cet événement.

4935 (592) La 6. date de *Jérémie* xxxix 1. La neuvième année de *Sédécias* dernier Roi de *Juda*, au dixième mois, *Nabuchodonosor* 15. Roi de *Babylone*, vint avec toute son armée. (composée des *Chaldéens* ses Sujets, & des *Mèdes* troupes auxiliaires d'*Astyages* dit *Assuérus*. II. ou *Cyaxare* II. son beaufrère, 4. & dernier Roi des *Mèdes*, commandées par *Darius* le Mède son frère cadet) assiéger la ville de *Jérusalem*. Cette année est la 9. de la captivité de *Jéchonias* & d'*Ezéchiel*, la 17. des 70 ans de la captivité des *Juifs*, la 17. des 43, & la 4. des 30 de

Nabuchodonosor la 3. d' *Affages* dit *Afferni* dans laquelle il répudia *Vasthi* dite ariën d' *Halyasse* & sœur de *Crépus*, & mère de *Madane*, alors âgée de trois ans.

La même année est aussi la 5. date d' *Ezéchiel* xxiv. 1. le dixième jour du dixième mois la neuvième année, c'est-à-dire depuis la captivité de *Jéchonias* & d' *Ezéchiel*, qui est le ordinaire de ses six dernières dates.

4936 (591.) La 7. date de *Jérémie* xxxix. La dixième année de *Sédécias* Roi de *Juda*, est la dix-huitième année de *Nabuchodonosor* ses 43 & la 5. de ses 30 de règne.)

Vers. 10. *Jérémie* achète un champ. Vers. 1. prédit que *Sédécias* sera livré entre les mains du Roi de *Babylone*: sa bouche parlera à sa bouche & ses yeux verront les yeux vers. 5. & *Sédécias* sera mené à *Babylone*, où il demeurera. *Ezéchiel* dit à *Babylone*, xii. 13. de *Sédécias* je jeterai mon réts sur lui, & il sera pris mon filet; je l'emmènerai à *Babylone* dans la main des *Chaldéens*, cependant il ne la verra point & il y mourra, 2 *Rég.* xxv. 5-7.

4937 (590.) La 8. & dernière date de *Jérémie* xxxix. 2. & l'onzième année de *Sédécias*, cinquième jour du quatrième mois, la brèche faite... Vers. 6. Le Roi de *Babylone* étant à *Bethatha*, tua les deux fils de *Sédécias* sous les yeux de leur père, & il fit mourir tous les Grands & les Nobles de *Juda* vers. 7. Il fit aussi arracher les yeux à *Sédécias*, le fit charger de fers, & l'emmena à *Babylone*. Brûla le Temple de *Jérusalem* 464 ans après sa fondation.

La même année est la 6. date d' *Ezéchiel*

XXVI. 1. le premier jour du premier mois de l'onzième année. Prédiction contre *Tyr* pour s'être rejoui du malheur de *Jérusalem*. **XXXVI.** 20. le septième jour du premier mois de l'onzième année. Prédiction contre l'*Egypte*. **XXXI.** 1. le premier jour du troisième mois de l'année onzième.

Ezéchiel entend ici la onzième de sa captivité & de celle de *Jéchonias*, qui est aussi la onzième de *Sédécias* & la fin de son règne, & l'année de la ruine de *Jérusalem* & de son Temple par *Nabuchodonosor*, la 19. des 43 & la 6. des 30 de ses deux couronnemens, qui est encore la 19. des soixante & dix ans de la captivité des *Juifs*.

4938 (589) La 7. date d'*Ezéchiel* **XXXII.** 1. il arriva le premier jour du douzième mois de la douzième année, c'est-à-dire, de la captivité de *Jéchonias* & d'*Ezéchiel*, la 20. des 70 ans de la captivité des *Juifs*, la 20. des 43 & la 7. des 30 des deux couronnemens de *Nabuchodonosor*.

4942 (585) La mort de *Jérémie* lapidé en *Egypte* par le reste des *Juifs*, qui l'avoient forcé d'y aller avec eux. Cinq ans après la ruine de *Jérusalem*, la 23. finie selon *Jérémie* **LII.** 30. mais selon *Daniel* la 24. des 43, & la 11. des 30 de *Nabuchodonosor*, & la 24. des 70 ans de la captivité. C'est aussi la date de la conquête du Pais des *Ammonites* & des *Moabites* par *Nabuchodonosor*, où il fit plusieurs *Juifs* captifs, durant le siège de *Tyr*. *JOSEPH. Ant. liv. 9. c. 11. art. 428.* C'est encore la date de la prophétie de *Baruch* **I.** 2. le septième jour du ... mois de la cinquième année depuis que les *Chaldéens* eurent pris & brûlé la Ville de *Jérusalem*.

4949 (578) La Ruine de *Tyr* & de l'*Egypte*. *Ezéchiel* xxix. Les *Egyptiens* emmenés captifs à *Babylone*, & renvoyés 40 ans après par *Cyrus*, après sa 22. année de règne en *Perse*, la première à *Babylone*. La 31. des 43 & la 18. des 30 des deux couronnemens de *Nabuchodonosor*, la 13. du siège de *Tyr*, la 12. finie après la ruine du Temple.

4950 (577) La date de la ruine de *Ninive* prédite par *Nabum* III. 6 — 19. arrivée après la ruine de l'*Egypte* par les deux armées de *Nabuchodonosor* 15. Roi de *Babylone*, & d'*Astages* dit *Assuérus* II. ou *Cyaxare* II. son beaufrère, 4. & dernier Roi des *Mèdes*, jointes ensemble, qui traitèrent cette ville rebelle comme *Nabuchodonosor* avoit traité l'année précédente *Memphis*, ville capitale de l'*Egypte*, & non pas *Alexandrie*, comme on lit par erreur des Copistes dans la *Vulgate*, qui ne fut bâtie que 246 ans après cet événement, 700 avant la mort d'*Alexandre*, l'an 5196 du Monde, 331 avant l'Ere Chrétienne.

Cette ruine de *Ninive* est postérieure à celle qui fut prédite par *Tobie*, xiv. 6. & qui arriva par les *Scythes* l'an 4888. du Monde, 639 avant l'Ere Chrétienne, 4 ans après la mort de *Tobie*, 62 ans avant celle-ci.

4951 (576.) La 8. & dernière date d'*Ezéchiel*, xl. 1. la 25. année de notre captivité, c'est-à-dire de celle de *Jéchonias* & d'*Ezéchiel*. L'expression de cette date démontre la vérité des dates précédentes d'*Ezéchiel*. Même verset 1. le 10. du mois, 14 ans après la ruine de la ville de *Jérusalem*. Donc la 33. des 70 ans de la captivité des *Juifs*, la 33. des 43 & la 20. des 30 de *Nabuchodonosor*.

4967 (560) La 3. date de *Daniel*, vii. 1. La première année de *Balthasar*. Selon *Bérose* il ne régna que les 9 derniers mois des 4 ans de régné qu'il donne à *Nériglissor* gendre de *Nabuchodonosor*, père & tuteur de *Balthasar*, & Régent de son Royaume, la 49. des 70 ans de la captivité de *Juifs*.

4969 (558.) La 4. date de *Daniel*, viii. 1. La 3. année de *Balthasar*, des 4. ans que *Bérose* donne à *Nériglissor* son père. Il suit de-là que le Chapitre v. a été transposé, & devoit avoir pour date la 4. année de *Balthasar*, puisqu'il décrit des événemens qui ne sont arrivés que la quatrième & dernière année de *Balthasar*, vers. 1; son festin à ses Courtisans. vers. 5; une main qui écrit son arrêt sur la muraille vers. 24; l'explication donnée par *Daniel*, vers. 28. *Pharés*, votre Royaume a été divisé, & il a été donné aux *Mèdes* & aux *Perfes*. Selon *Bérose* *Balthasar* fut assommé à sa table par ses Favoris, *Darius le Mède* son grand-oncle âgé de 62 ans, frère de *Nitocris* I. son ayeule, fut le chef des meurtriers, & le Successeur de *Balthasar* son petit-neveu Il fut le 18. Roi de *Babylone*, où il régna 17 ans, après lesquels il fut lui-même détrôné par *Cyrus* son petit-neveu, petit-fils d' *Assuerus* I. son frère. *Daniel*. v. 30, 31.

4971 (556) La 5. date de *Daniel* xi. 1. La première année de *Darius* fils d' *Assuerus*, de la race des *Mèdes*.

Cyaxare I. ou *Assuerus* I. le 3. Roi des *Mèdes* eut une fille & deux fils. La fille nommée *Nitocris* I. fut femme de *Nabuchodonosor*, auquel *Assuerus* I. son beau-père donna des troupes dans

ses expéditions contre les Juifs ; & *Assuérus* II. son fils donna aussi le même secours à *Nabuchodonosor* son beau-frère. L'aîné des deux fils de *Cyaxare* II. ou *Assuérus* II. dit *Astyages* & *Esther* en secondes nées, & de *Vasthi* & *Ariène* en premières nées, dont il eut *Mandane* mère de *Cyrus*, lequel détrôna son père *Astyages* 4. & dernier Roi des Mèdes.

Ce second fils d'*Assuérus* I. est *Darius* le 1. de dont parle ici *Daniel*, qui à l'âge de 60 ans fut tout à la fois le chef des meurtriers & le Successeur de *Balthazar* son petit-neveu ; fut le Roi de *Babylone*, où il régna 18 ans. Dans sa jeunesse il avoit commandé les troupes auxiliaires qu'*Assuérus* II. son frère aîné fournit à *Nabuchodonosor* dans toutes ses guerres.

Daniel dans ce chap. 9. médite la durée de la désolation de *Jérusalem*, la 53. des 70 ans de la captivité, puisqu'elle commença selon ce Prophète vi. 1. la 3. de *Joachim*, l'an 4918 du Monde, 639 avant l'Ere Chrétienne, par conséquent il restoit encore 17 ans à expirer pour achever le nombre des 70 ans de la captivité, qui finit par l'Edit de *Cyrus* l'an 4988 du Monde, 539 avant l'Ere Chrétienne selon *Daniel*, ou après cette année finie l'an 4989 du Monde, 538 avant l'Ere Chrétienne selon *Jérémie*, qui met le commencement des 70 ans la 4. de *Joachim*.

Vers. 21. Alors l'Ange *Gabriel* lui révèle le mystère des septante semaines auxquelles Dieu a abrégé les tems qui regardent celui de la venue du Messie, de sa mort & passion, & de l'établissement de son Eglise.

4972 (555.) La 6. & dernière date de *Daniel*

x. 1. la 6. année (des 31 de *Cyrus Roi de Perse & de Babylone*) c'est ainsi qu'on lit dans un Manuscrit Grec antique de la Bibliothèque du Roi de Suède, suivant les Mémoires que Mr. *Bentzelius*, Grand-Chancelier de la Couronne de Suède, communiqua à Mr. *Richer du Bouchet* en divers tems. Et non pas comme on lit dans la Vulgate par erreur, x. 1. *la troisième année de Cyrus Roi des Perses*; puisque cette leçon est contraire à divers textes de *Daniel*, & à la vérité de l'Histoire tant sacrée que profane, comme il est démontré fort au long dans le Commentaire.

1. *Cyrus* a régné 31 ans depuis qu'il détrôna *Astyages* son ayeul, 4. & dernier des *Mèdes*, jusqu'à la mort, dont il a régné 22 ans en *Perse* & en *Médie*, jusqu'à la conquête de *Babylone* où il détrôna *Darius le Mède* dit *Nabonide*, 18. Roi de *Babylone* après 17 ans de règne: donc la 1. de *Darius le Mède* répond à la 5. des 22 de *Cyrus* en *Perse*. Or *Daniel* lie ensemble le Ch. x. avec le Ch. xi. où il rapporte la suite du discours de l'Ange qui lui dit vers. 1. *dès la première année de Darius de la race des Mèdes, j'ai travaillé à l'établir & à le fortifier dans son Royaume*, vers. 2. *mais maintenant &c.*

Ces paroles prouvent que ces Ch. x. & xi. qui sont ainsi liés, sont d'une date postérieure à la première de *Darius*, qui répond à la 5. de *Cyrus*: donc leur date doit être au moins de la 6. de *Cyrus*, comme dans le Manuscrit Suédois.

2. Il est évident par le silence de *Daniel*, qu'il n'eut aucune part à l'Edit de *Cyrus*, puisqu'il n'en parle point, ni *Josèphe* en ses *Antiquités*, où il fait de grands éloges de *Daniel* Liv. x. C:

xii. il n'auroit pas manqué cette circonstance importante du crédit & du zèle de *Daniel* ; ni dans le l. iv. xi. où il rapporte cet Edit avec plusieurs circonstances très-intéressantes. Au contraire nous lisons dans *Daniel* 1. 21. or *Daniel* vécut jusqu'à la première année de *Cyrus*, soit qu'il ait ajouté ces mots peu avant sa mort, ou qu'ils soient d'une main étrangère, ils n'en contiennent pas moins la vérité, que *Daniel* est mort avant l'Edit de *Cyrus*, mais la même année, ce qui est confirmé par l'Auteur du 2. Livre des *Paralipomènes*, & surtout par le silence d'*Esdra*s, qui rapportent cet Edit & ses circonstances sans parler de *Daniel* ; preuve évidente qu'il étoit déjà mort. Donc il n'a pas écrit le Ch. x. en la troisième de *Cyrus* à *Babylone*. Nous venons de voir qu'il n'a pu l'écrire suivant les dates de son texte la 3. de *Cyrus* en *Perse*, mais tout au plutôt en la sixième de son règne en *Perse*, comme on lit dans le Manuscrit *Grec* de *Suède*, ce qui en démontre la vérité & la sincérité.

4988 (539) *Daniel* a vécu jusqu'à la première année (des 9 de *Cyrus* à *Babylone*) donc il a prophétisé 70 ans, depuis sa 1. date jusqu'à sa mort, qui est aussi la durée de sa captivité commencée la 3. de *Joakin*, étant alors âgé d'environ 14 ans ; donc il est mort âgé de 84 ans.

La Chronologie des quatre grands Prophètes doit nous guider pour les autres, dont la plupart sont sans date, excepté *Jonas* & *Nabum*, dont les Epoques sont intéressantes ; de 4766 (761.) à l'an 4812 (715.)

Les quatre premiers entre les douze petits Prophètes, savoir, 1. *Osée*, 2. *Joël*, 3. *Amos*, 4. *Abdias*

Ozias, & le 6. *Michée*, ont prédit les mêmes châtimens qu'*Isaïe*, & font du même tems sous les quatre Rois de *Juda*, *Ozias*, *Joathan*, *Achaz* & *Ezéchias*.

4700 (827). est le tems que *Jonas* 5. alla à *Ninive*, la 15. d'*Amasias* II. Roi de *Juda*, la 1. de *Jéroboam* II. 14. Roi d'*Israël*, la 12. d'*Ocracarnes* père de *Sardanapale*.

4950 (577.) *Nabum* 7. Prophète, date de la 5. ruine de *Ninive*, qu'il a prédite quelques années auparavant, causée par *Nabuchodonosor* & par *Astyages* son beaufrère, 4. & dernier Roi des *Mèdes*.

4971 (556) Le 8 Prophète. *Habacuc* du tems de *Daniel*, à qui il porta des vivres dans la fosse aux lions, *Daniel* xiv. 32 — 38.

4884 (543.) Le 9. *Sophonie* dit qu'il a régné sous *Josias*, qui a régné 31 ans finis la 4915. du Monde, 612. av. l'Ère. Chret.

5007 (520.) Le 10. *Aggée* & le 11. *Zacharie*, la 2. de *Darius* fils d'*Hystaspes*, lors du rétablissement du Temple.

5049 (478.) Le 12. *Malachie* a prophétisé sous le même *Darius* après la construction du Temple, on leur ajoute *Esdras* & *Néhémie*.

5069 (458) *Esdras* & *Néhémie* ensemble ont rétabli les murs de la ville de *Jérusalem* en vertu de l'Edit d'*Artaxerxes Longuemain*, 23. Roi de *Babylone*, la 7. de son second couronnement après la mort de *Xerxès* son père, qui est aussi la 20. de son premier couronnement, la 8. des 21 de *Xerxès*, 13 ans avant sa mort, à son départ pour sa grande expédition contre les *Grecs*.

Cette année est aussi le premier terme des 70. ans des septante semaines de *Daniel* ix. 24. - 2. Le milieu de la 70. semaine, qui est la 487. est le terme le plus important, puisqu'il fixe l'année de la mort & passion du Sauveur; enfin le dernier terme où l'an 490, tombe l'an 5559 du Monde, 32. de l'Ere Chrétienne, qui est remarquable par l'établissement de l'Eglise à *Antioche*.

Mr. *Richer du Bouchet* nous a communiqué encore une *Table Chronologique* des 134 Rois d'*Egypte*, qui ont régné 1663 ans, depuis son premier Roi & Fondateur, la 52. année d'*Abraham*, jusqu'à la mort d'*Alexandre*, avec une explication des dix (a) Dynasties anonymes de *Manethon*, dont l'obscurité a paru impénétrable aux Savans, & qui donnent l'ordre, la suite, & le dénouement de ses xxxi. Dynasties.

Ce qui donne du poids aux démonstrations de notre savant Abbé, c'est qu'elles sont tirées du Texte de *Manethon* même, qui, n'ayant point trouvé de vrai Interprète depuis près de deux mille ans qu'il subsiste, devient par-là une source féconde de lumières pour rétablir l'Histoire générale tant sacrée que profane. On fait la liaison qu'il y a entre les *Egyptiens* & les autres anciens Peuples, mais surtout avec les *Hébreux*, avec qui elle fut la plus étroite & la plus permanente, depuis *Abraham* jusqu'à *Sédécias*, ensuite jusqu'à la mort d'*Alexandre*, & au-delà jusqu'à *Vespasien*.

Une pareille Pièce viendroit ici admirablement bien, & serviroit de preuve s'il en falloit

(a) Ces Dynasties anonymes sont les 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 17. 20. pour

Avril, Mai & Juin, 1753. 363

Pour la *Chronologie des Prophètes* qu'on vient de lire; mais l'arrangement, l'étendue, les divisions en Colonnes qu'elle demande, & dont dans un plan étendu on découvre l'ordre d'un coup d'œil, ne permettent pas des coupures & des transpositions que causeroit de nécessité l'impression en ce format, & qui en offusqueroient la clarté. Il faut plutôt espérer que le généreux Editeur de ce Journal, qui a déjà rendu tant de services à la République des Lettres, la fasse graver en cuivre, ou en procure l'impression de la façon des *Tables* ordinaires de Chronologie.

A R T I C L E VIII.

A DISSERTATION *upon the two Epistles ascribed to CLEMENT of Rome, lately published by Mr. WETSTEIN, with large Extracts out of them, and an argument shewing them not to be genuine by Nathanael Lardner D. D. London, in 8.*

C'est-à-dire,

DISSERTATION *sur les deux Epîtres attribuées à CLEMENT de Rome, & publiées depuis peu par Mr. WETSTEIN, où l'on cite de grands morceaux de ces Epîtres, & où l'on prouve qu'elles ne sont pas de cet ancien Père, par Mr. Lardner Dr. en Théologie, 8. Londres 1753.*

Ayant donné dans la première partie de ce dernier Tome un Extrait des deux Epîtres de *St. Clément*, il est juste de considérer présentement les raisons que le célèbre *Dr. Lardner* vient d'al-

d'alléguer pour prouver qu'elles sont supposées afin que le Lecteur en voyant le pour & le contre, soit mieux en état d'en juger par lui-même.

Il faut d'abord remarquer, que selon la conjecture de Mr. Lardner, ces Lettres ont été écrites par un Evêque de l'Eglise Orientale, vers le milieu du troisième siècle p. 37. 54. 57. C'est déjà une grande concession, qui en faisant l'auteur de ces Lettres douze siècles plus ancien qu'il n'est le Manuscrit sur lequel on les a publiées, l'approche du tems de St. Clément à un siècle demi près.

Les argumens qui tendent à ôter ces Epîtres de St. Clément se réduisent à deux, l'un externe tiré du témoignage, ou plutôt du silence d'Ignace, de Denys de Corinthe, d'Egésippe, de Clément d'Alexandrie, d'Origène, d'Eusèbe, de Cyrille de Jérusalem, de St. Jérôme, de St. Epiphane, de Photius & de Nicéphore. Voici la conclusion que Mr. Lardner en tire : Par conséquent, dit-il, les Epîtres publiées par Mr. Weston, ne sont pas de Clément. Elles ne sauroient être de lui. Il n'est pas besoin d'ouvrir le poquet, on peut le savoir certainement sans les lire. p. 31.

On convient que ces Ecrivains (excepté St. Epiphane & St. Jérôme, dont nous parlerons ci-après) ne font pas mention des Epîtres de St. Clément, dont il s'agit ; mais on nie qu'il s'en suive de là, qu'elles ne sont pas de lui. Il nous reste peu d'Ecrivains des premiers siècles, & ils font si rarement mention les uns des autres, que nous serions presque incertains de tout, si le silence des uns rendoit l'autenticité des autres suspecte.

D'ail-

D'ailleurs il y a une grande différence entre ces deux Epîtres, & l'Epître aux *Corinthiens*, celle-ci ayant été rendue publique & écrite au nom d'une grande Eglise à une autre sur des sujets également intéressans pour tous les *Chrétiens*, la Paix, & la Resurrection: au lieu que nos Epîtres ne sont adressées qu'à un petit nombre de Prêtres d'un Diocèse, sur la question, comment des gens qui ont pris la résolution de vivre dans le célibat, se doivent conduire. Il s'en falloit donc beaucoup, qu'il y eût les mêmes raisons de faire mention de l'une & des autres. Ajoutez qu'il y a des indices, que ces Epîtres n'ont pas été inconnues à ceux qui ne les citent pas: par exemple, quand *Justin Martyr* dit dans sa seconde Apologie; nous nous excusons sur le mariage pour vivre toujours dans le célibat (a); quand *Clément d'Alexandrie* cite le Chap. IX. 8, 9. de *Sirac*, pour prouver qu'il ne faut pas souvent souper avec des femmes mariées (b), & quand il recommande l'exemple de *Miriam* & de *Susanne*, & sur-tout quand *St. Jérôme* dans sa lettre à *Eustochium* (c), lui parle de *Samson*, de *David*, de *Salomon*, & d'*Amnon*, & que dans la même page il parle des *Agapètes*, c. à. d. des Filles qui vivoient avec des Prêtres non mariés, & qu'il cite le Ch. VI. 27, 28, 29. des *Proverbes*, on trouvera la manière de s'exprimer, & l'enchaînement des pensées si conforme à celle de nos Epîtres, qu'on aura de la peine de croire que cet accord vient d'un hazard tout pur.

L'argument tiré de *St. Irénée* prouve trop; car ce Père ne faisant mention d'aucun écrit de *St.*

Cle-

(a) *κατατάμενοι τὸν γάμον τέλει ὑπακούομεν.*

(b) *Pædagog. II. 7. & Strom. IV. 19.*

(c) *Ep. 12. & 20. citées aussi par M. Lardner p. 27.*

Clément, il lui enlèveroit non seulement deux Epîtres, mais aussi celle aux *Corinthiens* que *Mr. Lardner* ne voudroit pas. Les *filices Photius* & de *Nicéphore* ne détruit pas l'athèse de l'Editeur des Lettres de *Clément*, que ces deux Auteurs ont vécu quand ces Epîtres étoient déjà éclipsées : le silence des Evêques du Cour, depuis le quatrième siècle, ne prouve non plus; car ils pouvoient ou ignorer, ou leur raison de faire semblant d'ignorer qu'il y avoit des Epîtres qui s'accordoient si peu avec leur orgueil & leur ambition, & avec ce qui se pratiquoit alors. Il ne reste que le témoignage de deux Pères, *St. Epiphane* & *St. Jérôme*, qui est favorable pour les deux Lettres nouvellement publiées selon l'opinion de l'Editeur, mais qui selon *Lardner* doit être entendu des deux Epîtres de *Clément* aux *Corinthiens*. Voyons qui a raison.

St. Clément dans ses Epîtres enseigne le célibat, & fait l'éloge de *Samson*, dit *St. Epiphane*. L'un & l'autre se trouve dans les Epîtres qu'il vient de publier, & on ne trouve ni l'un ni l'autre dans les deux aux *Corinthiens*. Les exceptions de *Mr. Lardner* sont tout-à-fait singulières. La première est : Si *St. Jérôme* a pu dire de ces Epîtres aux *Corinthiens*, que *Clément* y parle presque par-tout de la pureté du célibat, *Epiphane* a pu dire aussi qu'il l'enseigne, p. 26. Or là est vrai; mais si *St. Jérôme* n'y parle pas de ces Epîtres aux *Corinthiens*, comme nous le voyons, *Epiphane* n'en parle pas non plus. *Lardner* conçoit : Mais quoique nous ne trouvions pas aujourd'hui le nom de *Samson* dans ce qui nous reste de cette Epître, il pouvoit pourtant y avoir été, & comme nous ne l'avons pas eue entière, je pen-

que ce seroit présomtion de dire qu'il n'y avoit pas été nommé, *ibid.* Si Mr. Lardner disoit que *Samson* avoit été nommé dans la partie qui s'est perdue de l'Épître aux *Corinthiens*, & si l'Éditeur disoit que *Samson* n'y avoit pas été nommé, la présomtion seroit précisément égale des deux côtés ; mais ce n'est pas le cas ; l'Éditeur produit une Épître qui porte le nom de *St. Clément*, où *Samson* est nommé ; c'est un fait : mais Mr. Lardner ne propose qu'un *peut-être*, disant le nom de *Samson* pouvoit y avoir été. N'est-il pas juste que la balance panche vers le fait contre la conjecture, plutôt que vers la conjecture contre le fait ?

Clément écrivant des lettres aux personnes résolues de vivre dans le célibat, fait rouler presque tout son discours sur la pureté de la virginité, ce sont les paroles de *St. Jérôme*, qui conviennent parfaitement aux deux lettres en question ; mais que Mr. Lardner entend des deux Épîtres aux *Corinthiens*, quoique les raisons qu'il allègue après le Docteur *Grabe* prouvent justement le contraire. *Jovinien*, dit-il après *St. Jérôme*, sentiens que le mérite des Vierges, des Veuves & des Femmes mariées dans l'Eglise Chrétienne est égal, p. 15. Par conséquent *St. Jérôme* qui le veut réfuter, doit prouver que leur mérite est inégal, & que le célibat est préférable au mariage. Il tâche de le faire, & pour cet effet il cite les Épîtres de *St. Clément*. Or je défie qui que ce soit de trouver dans les deux Épîtres aux *Corinthiens* un seul mot qui puisse servir en aucune manière à ce sujet. Mr. Lardner au moins ne peut pas l'entreprendre sans tomber en contradiction avec soi-même, puisqu'il ne croit pas que *St.*
Clt-

Clément ait en des idées si hautes du célibat.
 p. 54. St. Clément aux Corinthiens parle de la continence, qui est clairement un vertu du célibat, dit le Docteur Grabe p. 19. Cela est équivalent, s'il entend que la continence est une vertu appropriée au célibat tout seul à l'exclusion de l'état du mariage; cela est faux, & il n'y a que les Eucratites qui l'aient dit: s'il entend que l'Ecriture & les Pères que la continence & la chasteté est une vertu commune aux gens mariés & aux non mariés, cela ne prouve rien pour donner la préférence au Célibat. Mais, dit notre Auteur, St. Jérôme parle hyperboliquement, 17. Qu'il le fasse tant qu'on voudra, on ne pourra jamais à l'aide de la plus grande hyperbole, rien en faire quelque chose. Par exemple. *Quels sont ces hommes Apostoliques, dont on puisse dire sans hyperbole qu'ils ont écrit de la parité du célibat, on trouve-t-on leur écrits?* demande M. Lardner, p. 21. Si le titre d'homme Apostolique est une hyperbole, il a au moins quelque ombre de fondement; au lieu que la préférence du célibat au mariage n'a aucun fondement dans les Epîtres de St. Clément aux Corinthiens. Mais pour dire vrai, on se joue ici de l'ambiguïté du mot Apostolique, qui dans l'usage signifie non seulement les disciples des Apôtres au premier siècle, mais qui s'étend aussi plusieurs siècles plus loin, & c'est dans ce dernier sens que St. Jérôme le prend, désignant Justin, Methodius, Origène les Martyrs, Didyme l'Aveugle, Tertullien, Clément d'Alexandrie, & d'autres. Quoique les passages de St. Clément aux Corinthiens regardent la chasteté conjugale ou la chasteté en général, néanmoins St. Jérôme l'a pu prendre dans un autre sens.

Jens dans la chaleur de la dispute (a), p. 19. On est surpris que ces paroles aient échappé au Dr. Grabe, qui avoit d'ailleurs un respect superstitieux pour les Pères de l'Eglise. Selon lui St. Jérôme auroit raisonné ainsi : St. Clément donne des louanges à l'état du mariage, donc il préfère le célibat. Il pense & parle comme Jovinien, par conséquent il le contredit, & on peut se servir des mêmes paroles pour combattre l'opinion de Jovinien. De cette manière on feroit oui de non, & non d'oui, & on pourroit continuer sans fin dans la chaleur de la dispute.

Sûrement Mr. Lardner n'auroit pas été capable de produire de pareils sophismes, s'il n'avoit pas été ébloui par l'autorité des Docteurs Grabe & Cave. Il auroit été pourtant beaucoup plus naturel, au lieu de donner la torture aux paroles de St. Epiphane & de St. Jérôme, d'avouer que ces deux Pères avoient en vue les Epîtres qu'on vient de publier, mais qu'ils s'étoient trompés en les attribuant à St. Clément. Car enfin, puisque ces Lettres existoient déjà vers le milieu du troisième siècle, pourquoi chercher la citation de St. Jérôme dans une Lettre perdue, pendant que nous en avons entre les mains qui la représentent parfaitement? Et si St. Jérôme a pu citer la seconde Epître aux Corinthiens comme de St. Clément, quoiqu'elle ne fût pas de lui, pourquoi n'auroit-il pas pu citer les nôtres? Apocryphe pour Apocryphe encore une fois, ne valoit-il pas mieux chercher la citation dans celui où on la trouve, plutôt qu'où on ne la sauroit trouver? D'autant plus

(a) AB Hieronymo tamen ALIORUM TRANI potuerunt
Tom. L. Part. II. A 2

plus que cet aveu n'auroit fait aucun tort au système de Mr. Lardner, supposé qu'il eût prouvé par des argumens internes, que la doctrine contenue dans nos Epîtres, est contraire à celle de St. Clément & de la vérité. C'est ce que nous allons examiner en second lieu.

J'observe, dit Mr. Lardner, que cet Ecrivain pousse les éloges & la recommandation du célibat jusqu'à l'excès. Si je ne me trompe, je pourrois aisément montrer, qu'une bonne partie de ce que cet Ecrivain dit sur ce chapitre, n'est pas fondée dans la doctrine du N. T. Au lieu de cela, je remarquerai présentement, qu'il diffère de l'écrit véritable de St. Clément. Il diffère aussi de St. Cyprien & de St. CHRISOSTOME, qui conseillent le mariage à ces vierges au cas qu'elles ne puissent pas en état de persévérer dans la résolution de vivre dans le célibat. Cet Auteur dédaigne de parler du mariage. Les vertus de cet état sont au-dessous de son attention, Il est surprenant que cet Auteur, pour prévenir les mauvaises conséquences, ne se soit pas cru obligé de dire quelque chose de la permission & de la pureté du mariage. La bonte idée que cet Ecrivain se forme du célibat sans dire la moindre chose en faveur du mariage me fait penser qu'il n'a pas écrit selon, pag. 108 &c. 1. Il n'est pas vrai qu'il n'y ait pas la moindre chose en faveur du mariage; car il dit expressément dans la première Epître §. 4. que les Vierges saintes occuperont une place plus distinguée, & que ceux qui ont été mariés en sainteté, & dont l'un a été sans tache; ayant en vue le passage de l'Epître aux Hébreux XIII. 4. Le mariage est honorable dans tous les hommes, & le l'écrit exami-

Marchés. Pouvoit-on dire rien de plus fort en faveur du mariage, que ce que *St. Paul*, & après lui *St. Clément*, disent ici? Il est vrai, *Clément* préfère le célibat au mariage, comme *St. Paul* préfère le mieux au bien, i *Corinth. vii* 38. C'est aussi constamment la doctrine des Pères de l'Eglise (a). 2. Il n'étoit pas nécessaire de conseiller le mariage à ceux qui n'avoient pas le don de continence; la nature elle-même diète ce remède; & personne ne l'ignore. D'ailleurs *St. Clément* ayant écrit une lettre contre ceux qui rejettent le mariage, comme le témoigne *Mr. Affeman* (b); de quel droit pouvoit-on exiger de lui qu'il eût de fondres ses trois lettres en deux, ou plutôt en une? & les deux questions étant tout à fait différentes & indépendantes l'une de l'autre, comment se devoient conduire ceux qui avoient résolu de vivre dans le célibat, ayant le don de continence? & comment se devoient conduire ceux qui avoient pris la même résolution; mais qui n'avoient pas le don de continence? *St. Clément* n'étoit-il pas libre de traiter une de ces questions sans toucher à l'autre? D'ailleurs, si ceux à qui nos deux lettres s'adressent, étoient véritablement tels que *M. Lardner* les décrit, ils n'étoient pas dans le cas d'avoir besoin de se marier. Ils n'avoient aucune inclination pour le mariage, ils croyoient le célibat un état plus saint & plus honorable, ils avoient donné des preuves suffisantes de leur innocence, p. 38. C'étoient, généralement parlant, des

A a 2

gens

(a) *HIERONYMUS l. c.* Non est deit abere nuptiis, cum istis virginitas antefertur. Nemo malam bono comparat. après *Clément d'Alexandrie*

(b) Dans l'indice du second Tome de la Bibliothèque Orientale.

gens vertueux. Ils étoient déterminés de se consacrer par eux-mêmes, p. 48. Leur dire, mariez-vous, auroit été un conseil autant hors de saison que si on avoit conseillé de faire ce qu'on a fait. Et avec qui devoient-ils se marier ? Avec des filles qui ayant pris la même résolution étoient disposées comme eux, ou avec d'autres filles ? Ce n'auroit été qu'un mariage de nom. Il est vrai, ce n'est pas un article de foi, mais de croire ces vierges aussi saintes & pures, que Mr. Lardner les suppose. St. Jérôme (a), dans la même lettre que Mr. Lardner cite pour prouver le contraire, se moque ouvertement de la prétendue vertu de ces Vestales, qui couchoient avec des hommes dans le même lit, & se plaignoit que le monde étoit trop soupçonneux sur leur déshonneur ; St. Chrysostôme n'en avoit pas meilleure opinion (b). Mais dans cette supposition même, ces fausses prudes n'auroient pas manqué de prendre les propos du mariage plutôt pour un affront, que pour un bon conseil d'un Directeur charitable.

On auroit aussi souhaité que Mr. Lardner nous eût indiqué, en quelle Eglise de l'Orient les Pasteurs n'entendoient pas la langue de plusieurs de leur troupeau vers le milieu du troisième siècle, où la coutume de se faire laver les pieds par des vieilles femmes subsistoit encore ? Il auroit dû aussi nous apprendre, quand ces Epîtres ont été données à St. Clément, dont elles portent le nom présentement ? Et comment il est arrivé qu'elles ont été placées dans le N. T. avec les Epîtres

(a) *Qua nolunt esse virgines, sed videri. ibid.*

(b) Voyez SUICERAI *Thesaurus Eccles. in voc. Eunuchorum*

Catholiques ? circonstances dont l'Editeur s'est servi, pour rendre probable que ces Epîtres ont été écrites au premier siècle à Rome, & par St. Clément.

Passons en troisième lieu à quelques autres remarques. „ Mr. *Wetstein* dit, que probablement „ l'austérité de la discipline contenue dans ces „ Epîtres, a été cause qu'elles sont restées dans „ l'oubli depuis tant de siècles. ” Ce qui selon moi est un reproche faux & injurieux aux Chrétiens des premiers siècles. Pourquoi s'aviserait-on de penser, que les premiers Chrétiens supprimeroient de propos délibéré des écrits de St. Clément de Rome, qui étoit en grande estime parmi tous les Catholiques ? Et comment Mr. *Wetstein* parle-t-il présentement de ces Epîtres comme étant tombées dans l'oubli, lui qui avoit supposé auparavant, que c'étoient les mêmes que St. Jérôme avoit citées contre Jovinien, & les mêmes que St. Epiphane dit avoir été lues dans les Eglises ? Ces choses-là sont-elles compatibles ? p. 29, 30. Ces faussetés, injures & contradictions n'ont d'autre fondement, que l'inattention de Mr. *Lardner*. L'Editeur des Epîtres n'y parle ni des premiers Chrétiens, ni des trois premiers siècles, ni du tems qui a précédé celui de St. Jérôme & de St. Epiphane, mais des tems postérieurs, quand il y avoit des gens qui dominoient dans l'Eglise, qui changoient l'ancienne doctrine, quand on usoit de violence, quand on bruloit les Livres, quand le commerce familier avec les Dames donnoit des Evêques & autres Dignités Ecclesiastiques, ce qui n'a commencé qu'au quatrième siècle, & qui est allé ensuite de mal en pis.

L'expression des hommes qui demouroient avec des filles sous prétexte de piété, me paroissoit remarquable, & me fait faire la réflexion suivante. Les Ecclesiastiques dont il s'agit ici, étoient généralement, on pour la plupart, des personnes vertueuses. Desirant d'avoir le secours d'une femme dans leurs affaires domestiques, ils choisissoient des vierges de profession, contre lesquelles il y avoit le moins à redire. Désirant de se garder purs, ils supposoient que si nous faisons tous leurs soins une mauvaise pensée ou dessein naissoit en eux, de pareilles personnes ne le couvreroient point, mais le reprimoient & le refrèneroient plutôt. Ainsi ils habitoient avec des vierges sous prétexte de piété, comme dit cet Ecrivain. J'ai été souvent surpris, pour quoi ces Agapètes étoient par-tout dans les anciens Ecrivains appellées des Vierges consacrées à Christ. Nous voyons ici la raison pourquoi elles furent choisies & préférées aux autres. Cette pensée m'est venue dans l'esprit en lisant ces lettres. On la soumet à la considération des Savans, p. 47. Sans nous arrêter à la signification que Mr. Lardner donne au mot de prétexte, qui se prend ordinairement pour un faux prétexte, il y en aura qui croiront, qu'il faudroit remettre la décision du problème proposé à des gens qui connoissent le monde, & qui ont étudié les ressorts qui font agir les hommes, plutôt qu'à des Savans qui ne connoissent que leurs livres. Si on vouloit raffiner là-dessus, on diroit que des gens qui faisoient parade d'une vertu supérieure & de leur continence à toute épreuve, ne croyoient pas avoir jamais besoin d'être reprimés & refré-

refrénés : ce qui auroit été un aveu formel de leur foiblesse ; qu'au contraire, comme la tentation est plus grande & plus violente, plus la chose désirée est illicite & difficile ; ils avoient choisi d'habiter avec des vierges, pour montrer qu'ils se sentoient assez forts pour vaincre la plus grande tentation. Mais il est beaucoup plus simple & naturel de dire qu'ils choisissoient de vivre avec leurs semblables, avec des personnes qui faisoient profession d'avoir pris la même résolution & d'être dans la même disposition. C'est le conseil que *S^t. Jérôme* donne à *Eustochium* : *Ne conversez pas avec des femmes mariées ; suivez aussi les veuves (a).*

Mr. Weststein s'apperçoit bien, que la doctrine de ces *Epîtres* n'est pas conforme à celle des *Protestans*. Ici *Mr. Lardner* fait une bévue, en substituant le nom de *Protestans* à celui de *Luther*, p. 49. qui se trouve dans les *Prolégomènes* de l'Editeur de ces *Epîtres*. *Luther (b)* avançoit, que l'obligation au mariage étoit générale en vertu du précepte de Dieu. „ Nous tous, dit-il, sommes nés pour le mariage, c'est-à-dire pour pro-
„ créer des enfans légitimes, comme les mem-
„ bres de notre corps le démontrent. Celui donc
„ qui prend la résolution de vivre dans le céli-
„ bat, qu'il renonce au nom d'Homme, &
„ qu'il fasse voir qu'il est un Ange ou un Es-
„ prit ; car Dieu ne l'a accordé à l'homme en
„ aucune manière. — Dieu interrogera dans le
„ der-

(a) *Nolo habere consortium matronarum ; etiam si fugae quae viduas necessitas fecit.*

(b) Dans une lettre à l'Archevêque de Mayence & à Raschénbush.

„ dernier jugement : je vous ai créé homme, qu'
 „ ne deviez pas être seul, mais avoir une fem-
 „ me. Où est ta femme ? Je parle d'un homme
 „ naturel". Est-ce là la doctrine des *Protestans* ?
 Est-ce la pratique en *Angleterre*, où il y a quan-
 tité de Prêtres de l'Eglise *Anglicane*, & des
 Ministres non mariés. ?

Mr. Wetstein, supposant que ces *Epîtres* ont
 été écrites par *St. Clément de Rome*, pense que
 par les citations de l'Evangile de *St. Jean* qu'on
 y trouve, on peut prouver que *St. Jean* l'a écrit
 plutôt qu'on ne croit communément, ou vers l'an-
 née 32. après l'Ascension de Notre Seigneur. Cet
 argument de *Mr. Wetstein* n'est pas concluant,
 quand même *St. Clément* seroit l'Auteur de ces
Epîtres, parce qu'on ne sait pas précisément le
 tems de son *Episcopat*; au moins il y a là-dessus
 des opinions différentes: les uns le placent en
 l'année 61 de J. C. d'autres en 69 ou 70, d'au-
 tres en 91 ou 93. Pour moi il m'a paru plus
 probable que l'*Epître* de *St. Clément aux Corin-
 thiens* a été écrite vers l'année 96. Donc ces *Epi-
 tres* pourroient être de *St. Clément*, quoiqu'elles
 n'aient pas été écrites longtems avant la fin du
 premier siècle. Par conséquent, les citations de
 l'Evangile de *St. Jean* qu'on y trouve, ne prou-
 vent pas qu'il avoit été écrit avant l'année 70.

L'Editeur des *Epîtres* se sert de deux argu-
 mens, qu'il faut un peu développer. Si *St. Clé-
 ment*, qui est mort l'année 100 de J. C. a cité
 l'Evangile de *St. Jean*, cet Evangile n'a pas été
 écrit l'année 104, mais plutôt. Cela est clair.
 L'autre argument est pris de ce que *St. Paul* par-
 le de *St. Clément* comme de son Collègue dans

Le Ministère, au IV. chapitre de son Epître au *Philippiens*. *St. Clément* avoit donc alors environ trente ans; on ne peut guère lui donner moins. Par conséquent s'il a écrit ses Epîtres vers la fin du premier siècle, il les a écrites environ la soixante & dixième année de son âge. Selon ce calcul, un vieillard de soixante & dix ans nous auroit donné un ample récit, avec quelle précaution il évitoit le commerce familial avec les jeunes filles, de peur de donner du scandale; & il auroit proposé son exemple à imiter aux jeunes Ecclésiastiques. Quelle incongruité! Plus vous reculez le tems de la publication de ces Epîtres, plus vous rendez & la description de la conduite de *St. Clément*, & l'exhortation aux jeunes Prêtres, fondée là-dessus, insipide & vaine; au contraire, plus vous avancez le tems de ces Epîtres, plus elles paroîtront naturelles & sentées; il faudra aussi avancer le tems où *St. Jean* a écrit son Evangile, puisque *St. Clément* le cite.

Je suis persuadé que Mr. Wetstein faisant réflexion là-dessus, sera convaincu qu'il est allé trop vite en publiant ces Epîtres comme étant de *St. Clément de Rome*. Il n'étoit pas permis à l'Editeur de mettre un autre titre devant les Epîtres, que celui qu'il avoit trouvé dans son Manuscrit. Il est vrai que quand on est vers la fin d'un long & pénible travail, ou quand on croit avoir quelque chose de neuf & de curieux à proposer au public, on est accoutumé de se hâter, dans l'espérance d'obtenir facilement pardon du Public; néanmoins on peut dire que l'Editeur a pris plus de tems pour examiner ces Epîtres avec attention, pour consulter ses Amis,

& pour trouver les preuves de ce qu'il avance que Mr. *Lardner* n'a fait pour écrire sa Dissertation. Celui qui allègue de bonnes raisons, ne vient jamais trop tôt : c'est au Public à juger présentement à qui il faut donner la préférence.

Il y a des personnes qui soupçonnent que Mr. *Lardner* a été indisposé contre ces lettres, par un endroit des *Prolégomènes* où il est dit, *Que les passages de l'Ecriture cités par St. Clément valent seuls, ou du moins égalent tout ce que le célèbre Dr. Lardner a ramassé pour démontrer la crédibilité de l'Evangile.* Il seroit fâcheux qu'une expression échappée à l'Editeur, fût du tort aux Lettres mêmes. D'autant plus que cet Editeur, ayant employé la plus grande partie de son tems à lire les Pères de l'Eglise à peu près dans la même intention, n'a pas eu assurément la moindre pensée de déroger au mérite personnel & à l'utilité des Ouvrages de Mr. *Lardner*, & qu'il est fort éloigné de lui faire un reproche ridicule, de n'avoir pas vu ces Epîtres avant qu'elles eussent paru. Enfin, ne pourroit-on pas mitiger cette expression à la satisfaction de Mr. *Lardner*, en avouant qu'elle est *hyperbolique* ?

ARTICLE IX.

Du RAPPORT qu'a la TABLE du célèbre D. HALLEY avec les idées de Mr. DE BUFFON, pour fonder une Règle des probabilités de la durée de la vie humaine.

— *ce disconvient inter*
Meque & c. —

MA situation dans le monde ne me permet-
tant pas de feuilleter beaucoup les Ou-
vrages des Savans, a été cause que je n'ai pas été
des premiers à lire l'*Histoire Naturelle générale
& particulière avec la Description du Cabinet
du Roi de France*. Un peu de loisir m'ayant ce-
pendant permis d'en faire la lecture, je me suis
arrêté à un passage de Mr. de Buffon, où je me
trouve nommé de compagnie avec le célèbre
Mr. Halley & autres, pour recevoir notre con-
damnation au sujet des *Tables* faites pour dé-
terminer les degrés de probabilité de la durée de
la vie humaine. Comme le Passage fournit mes
remarques, je commencerai par le donner ici tout
entier.

„ L'Homme (dit Mr. de Buffon sur la fin du
„ second Tome) comme l'on sait, meurt à
„ tout âge, & quoiqu' en général on puisse di-
„ re que la durée de sa vie est plus longue que
„ celle de la vie de presque tous les animaux, on
„ ne peut pas nier qu'elle ne soit en même tems
„ plus incertaine & plus variable. On a cherché
„ dans ces derniers tems à connoître les degrés
„ de ces variations, & à établir par des observa-
„ tions quelque chose de fixe sur la mortalité des
„ hommes à différens âges. Si ces observations
„ étoient assez exactes & assez multipliées, elles
„ seroient d'une très grande utilité pour la con-
„ noissance de la quantité du peuple, de sa mul-
„ tiplication, de la consommation des denrées,
„ de la repartition des impôts, &c. Plusieurs per-
„ sonnes habiles ont travaillé sur cette matière;
„ & en dernier lieu Mr. *Deparcieux*, de l'Aca-
„ démie des Sciences, nous a donné un excellent
„ Ou-

„ Ouvrage , qui servira de règle à l'avenir sur le
 „ jet des Tontines & des Rentes viagères ; mais
 „ comme son projet principal a été de calculer
 „ la mortalité des Rentiers, & qu'en général les
 „ Rentiers à vie sont des hommes d'élite dans
 „ l'Estat, on ne peut pas en conclure pour la mor-
 „ talité du genre-humain en entier. Les Tables
 „ qu'il a données dans le même Ouvrage sur la
 „ mortalité dans les différens Ordres Religieux
 „ sont aussi très curieuses ; mais étant bornées
 „ à un certain nombre d'hommes qui vivent en
 „ sécrètement des autres, elles ne sont pas encore
 „ suffisantes pour fonder des probabilités exac-
 „ tes sur la durée générale de la vie.

„ Mrs. *Halley*, *Graunt*, *Kerseyboom*, *Sym-
 „ son*, &c. ont aussi donné des Tables de la mor-
 „ talité du genre-humain, & ils les ont fondées
 „ sur le dépouillement des registres mortuaires
 „ de quelques Paroisses de *Londres*, de *Breslau*,
 „ &c. mais il me paroît que leurs recherches,
 „ quoique très amples & d'un très long travail,
 „ ne peuvent donner que des approximations af-
 „ sez éloignées sur la mortalité du genre hu-
 „ main en général. Pour faire une bonne Table
 „ de cette espèce, il faut dépouiller non seule-
 „ ment les registres des Paroisses d'une Ville
 „ comme *Londres*, *Paris*, &c. où il entre des
 „ étrangers, & d'où il sort des natifs, mais en-
 „ core ceux des Campagnes, afin qu'ajoutant
 „ ensemble tous les résultats, les uns compen-
 „ sent les autres ; c'est ce que Mr. *Dupré de St.
 „ Maur*, de l'Académie *Françoise*, a commencé
 „ à exécuter sur douze Paroisses de la Campagne
 „ & trois Paroisses de *Paris*; il a bien voulu m'

„ com-

„ communiquer les Tables qu'il en a faites, pour
 „ les publier ; je le fais d'autant plus volontiers,
 „ que ce sont les seules sur lesquelles on puisse
 „ établir les probabilités de la vie des hommes
 „ en général avec quelque certitude.

Pour les Tables mêmes, je m'en rapporte à l'Ouvrage.

Je ne suis nullement en peine de défendre ma Table, elle a de quoi se soutenir elle même ; mais je suis très surpris qu'un Philosophe condamne des Ouvrages qu'il n'a jamais vus ni lus : car il est très évident que Mr. de Buffon n'a jamais vu mes *Essais d'Arithmétique Politique*, & que tout ce qu'il en paroît savoir, est puisé, bien à la légère encore, dans l'Ouvrage de Mr. *Deparcieux*, qui cependant n'en savoit autre chose, comme il le fait sentir lui-même, que ce qui se trouve dans la *Bibliothèque Raisonnée* au premier trimestre de l'année 1743. tom. 30 : malheureusement cet extrait n'est pas de main de Maître, & la correction qu'on en a faite dans la seconde partie de ce même tom. 30. ne suffit pas pour faire éviter l'écueil.

Mr. de Buffon pouvoit pourtant en savoir davantage sans la lecture même d'un Ouvrage écrit en une langue qui lui est apparemment inconnue ; puisque Mr. *Eames* a donné un fort bon extrait en Anglois de mon premier Essai inséré dans le Cahier Numero 450 des *Transactions de la Société Royale de Londres*, dont ce Philosophe est membre, & que Mr. *van Rixtel* a donné l'extrait des deux Essais suivans au Numero 468 des susdites *Transactions Philosophiques*. Outre cela Mr. *De la Chapelle* a donné dans le 12. Tome de

de la *Nouvelle Bibliothèque*, au mois de Décembre de l'année 1742, un extrait fort détaillé; & fort judicieux de mes trois *Essais* ensemble. J'ai encore confirmé mes observations par une preuve intéressante, & sensible sur cette partie de *Londres* qu'on nomme la *Cité*, & qui se trouve dans le premier trimestre de l'année 1743; *Tome 24*, de ladite *Nouvelle Bibliothèque*; & dans le second trimestre de l'année 1743 de la *Bibliothèque Raisonnée* on a encore inséré une petite pièce relative à mes observations & à mes preuves. Je prens la liberté de renvoyer tout Lecteur, qui n'entend pas le *Hollandois*, aux pièces citées; & ma *Table* des degrés de Probabilité de la durée de la vie humaine se soutiendra fort bien contre le jugement précipité de *Mr. de Buffon*, qui certainement a trop de candeur pour ne pas reconnoître après un mûr examen des pièces citées, qu'elles renferment quelque chose de plus que des *approximations assez éloignées sur la mortalité d'argent humain en général*.

Je dirois presque la même chose de l'excellent pièce du savant *Halley*, si mon étonnement ne s'augmentoit à mesure que je réfléchis, que cet Ouvrage doit être très bien connu par un membre de la Société Royale de *Londres*, & que ce membre en porte pourtant un jugement si peu mesuré. Cette réflexion me conduit à une autre espèce de défense de cet illustre défunt; c'est de faire sentir à *Mr. de Buffon*, que presque les mêmes degrés de probabilité de la durée de la vie des hommes en général, résident dans la *Table* de *Mr. Halley*, qu'il veut que résident dans le dépouillement des *Observations* ou *Tables* qu'il publie de *Mr. Dupré de St. Maur*. J'ai

J'ai construit à cette fin une *Table* parallèle à celle de Mr. *Halley*, qui commence par 1000 têtes âgées d'un an, & que j'ai trouvée dans la réduction des grands Nombres généraux des *Tables* de Mr. *Dupré* à des nombres analogues plus petits. C'est-à-dire en commençant aussi la *Table* par 1000 têtes âgées d'un an. Voici l'une & l'autre.

TABLE de HALLEY.

Années d'âge.	Nombre de Têtes en vie.	Nombre des morts d'année en année.
1	de 1000	
2	a 855	145
3	798	57
4	760	38
5	732	28
6	710	22
7	692	18
8	680	12
9	670	10
10	661	9
11	653	8
12	646	7
13	640	6
14	634	6
15	628	6
16	622	6
17	616	6
18	610	6
19	604	6

TABLE de DUPRE réduite.

Années d'âge.	Nombre de Têtes en vie.	Nombre des morts d'année en année.
1	de 1000	
2	a 864	136
3	808	56
4	768	40
5	739	29
6	716	23
7	699	17
8	685	14
9	676	9
10	670	6
11	665	5
12	659	6
13	655	4
14	651	4
15	646	5
16	640	6
17	634	6
18	628	6
19	622	6

TA

TABLE de HALLEY.

Années d'âge.	Nombre de Têtes en vie.	Nombre des morts d'année en année
20	de 598	6
21	à 592	6
22	586	6
23	579	7
24	573	6
25	567	6
26	560	7
27	553	7
28	546	7
29	539	7
30	531	8
31	523	8
32	515	8
33	507	8
34	499	8
35	490	9
36	481	9
37	472	9
38	463	9
39	454	9
40	445	9
41	436	9
42	427	9
43	417	10
44	407	10
45	397	10
46	387	10
47	377	10
48	367	10

TABLE de DUPRE.

Années d'âge.	Nombre de Têtes en vie.	Nombre des morts d'année en année.
20	de 614	
21	à 609	
22	599	
23	592	
24	585	
25	574	
26	566	
27	558	
28	550	
29	544	
30	531	
31	526	
32	516	
33	508	
34	501	
35	485	
36	475	
37	466	
38	457	
39	452	
40	429	
41	424	
42	413	
43	406	
44	400	
45	382	
46	374	
47	368	
48	359	

TABLE de HALLEY.

	Nombre des Têtes en vie.	Nom- bre des morts d'an- née en année.
0	de 357	10
1	a 346	11
2	335	11
3	324	11
4	313	11
5	302	11
6	292	10
7	282	10
8	272	10
9	262	10
0	252	10
1	242	10
2	232	10
3	222	10
4	212	10
5	202	10
6	192	10
7	182	10
8	172	10
9	162	10
0	152	10
1	142	10
2	131	11
3	120	11
4	109	11
5	98	11
6	88	10
7	78	10
8	68	10

TABLE de DUPRE *réduite.*

	Nombre des Têtes en vie.	Nom- bre des morts d'an- née en année.
49	de 353	6
50	a 332	21
51	327	5
52	318	9
53	313	5
54	306	7
55	302	4
56	283	19
57	276	7
58	265	11
59	260	5
60	230	50
61	225	5
62	215	10
63	206	9
64	197	13
65	184	13
66	171	13
67	164	7
68	151	13
69	145	6
70	123	22
71	117	6
72	102	15
73	95	7
74	86	9
75	71	15
76	65	6
77	58	7

Tom. L. Part. II.

Bb

TA

TABLE de HALLEY.			TABLE de DUPRE réduite.		
Années d'Âge.	Nombre des Têtes en vie.	Nombre des morts d'année en année.	Années d'Âge.	Nombre des Têtes en vie.	Nombre des morts d'année en année.
78	de 58	10	78	de 49	9
79	49	9	79	46	3
80	41	8	80	32	14
81	34	7	81	29	3
82	28	6	82	24	5
83	23	5	83	20	4
84	20	3	84	17	3

Totalité de la Table de Halley 34000.

Totalité de la Table de Dupré réduite. 33911.

Toute la différence de ces deux Tables ne réside dans le fond qu'en ceci ; que celle de *Halley* est plus perfectionnée, plus arrondie, & par cela plus conforme aux observations qui nous conduisent toutes à l'idée d'une progression à peu près Arithmétique ; que la multitude de recherches nous fait développer de plus en plus dans la représentation de la force de la vie humaine, dès que cette force est devenue plus uniforme.

Si Mr. de *Buffon* veut comparer la Table qu'il donne lui-même des *Probabilités de la durée de la vie*, faite sur celle de Mr. *Dupré de St. Maur*, à celle que Mr. *Deparcieux* a donnée dans son bel Ouvrage, construite sur celle de Mr. *Halley*, il trouvera de pareilles conformités. C'est la Table treizième de Mr. *Deparcieux* que j'ai en vue. On y voit dans la Colonne de *Halley* ce qui suit, & que je donne à comparer à la Table de Mr. de *Buffon*.

Avril, Mai & Juin, 1753. 387

DEPARCIEUX *sur* HALLEY.

An- nées d'a- ge.	Vies moyennes.	
	Ans.	Mois.
1	33	6
2	38	—
3	39	9
4	40	9
5	41	3
6	—	—
7	—	—
8	—	—
9	—	—
10	40	5
11	—	—
12	—	—
13	—	—
14	—	—
15	37	6
16	—	—
17	—	—
18	—	—
19	—	—
20	34	2
21	—	—
22	—	—
23	—	—
24	—	—
25	30	11
26	—	—

Bb 2

DE BUFFON *sur* DURÉE de
St. MAUR.

An- nées d'a- ge.	Durée de la vie.	
	Ans.	Mois.
1	33	—
2	38	—
3	40	—
4	41	—
5	41	6
6	42	—
7	42	3
8	41	6
9	40	10
10	40	2
11	39	6
12	38	9
13	38	1
14	37	5
15	36	9
16	36	—
17	35	4
18	34	8
19	34	—
20	33	8
21	32	11
22	32	4
23	31	10
24	31	3
25	30	9
26	30	2

DE

388 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

DEPARCIEUX / <i>par</i> HALLET.			De BUFFON / <i>par</i> DUPON & St. MAUR.		
An- nées d'a- ge.	Vies moyennes.		An- nées d'a- ge.	Durée de vie.	
	Ans.	Mois.		Ans	Mois
27			27	29	7
28			28	29	—
29			29	28	6
30	27	11	30	28	—
—	—	—	—	—	—
31			31	27	6
32			32	26	11
33			33	26	3
34			34	25	7
35	25	—	35	25	—
—	—	—	—	—	—
36			36	24	5
37			37	23	10
38			38	23	3
39			39	22	8
40	22	4	40	22	1
—	—	—	—	—	—
41			41	21	6
42			42	20	11
43			43	20	4
44			44	19	9
45	19	8	45	19	3
—	—	—	—	—	—
46			46	18	9
47			47	18	2
48			48	17	8
49			49	17	2
50	17	3	50	16	7
—	—	—	—	—	—
51			51	16	—

REPARCIEUX *sur* HALLEY.

De BUFFON *sur* DUPRE de
St. MAUR.

n- brs à- :	Vies moyennes.		An- nées d'a- ge.	Durée de la vie.	
	Ans.	Mois.		Ans.	Mois.
52			52	15	6
53			53	15	—
54			54	14	6
55	14	10	55	14	—
—	—	—	—	—	—
56			56	13	5
57			57	12	10
58			58	12	3
59			59	11	8
60	12	5	60	11	1
—	—	—	—	—	—
61			61	10	6
62			62	10	—
63			63	9	6
64			64	9	—
65	9	11	65	8	6
—	—	—	—	—	—
66			66	8	—
67			67	7	6
68			68	7	—
69			69	6	7
70	7	7	70	6	2
—	—	—	—	—	—
71			71	5	8
72			72	5	4
73			73	5	—
74			74	4	9
75	5	7	75	4	6
—	—	—	—	—	—

Bb 3

DE-

DEPARCEIUX sur HALLEY.			De BUFFON sur DUPRE & St. MAUR.		
An- nées d'A- gè.	Vies moyennes.		An- nées d'A- gè.	Durée de la vie.	
	Ans.	Mois.		Ans.	Mois.
76			76	4	3
77			77	4	1
78			78	3	11
79			79	3	9
80	4	6	80	3	7
—	—	—	—	—	—
81			81	3	5
82			82	3	3
83			83	3	2
84	3	6	84	3	1
—	—	—	—	—	—

Il est donc suffisamment démontré, que la Table de Mr. Halley ne devoit pas mériter dans l'esprit de Mr. de Buffon d'être exclue du genre de celles, qui sont les seules sur lesquelles on puisse établir les probabilités de la vie des hommes en général avec quelque certitude; loin d'être comprise, dans son jugement terrible, parmi celles des Auteurs, dont les recherches, quoique très amples & d'un long travail, ne peuvent donner que des approximations assez éloignées sur la mortalité du genre humain en général.

Monsieur de Buffon a commencé la Table des Probabilités de la vie par un terme, qui précède celui de l'âge d'un an, nommé zéro d'âge, & lui assigne en conséquence des observations de Mr. Dupré, une durée de 8 ans. J'ai d'abord cru que c'étoit une faute d'impression; mais il n'y a plus lieu

lieu. d'en douter après ces paroles de *Mr. de Buffon*: On voit par cette Table qu'on peut espérer raisonnablement, c'est-à-dire, parier un contre un, qu'un enfant qui vient de naître ou qui a zéro d'âge, vivra huit ans: " *Le Nombre huit exprimé en lettres & non en chiffre*, qu'un enfant qui a déjà vécu un an ou qui a un an d'âge, vivra encore trente-trois ans, &c. Ce petit espace de huit ans m'a frappé, puisque toutes les observations que je connois, en sont bien éloignées. J'ai eu pour cela recours à la source, c'est aux observations de *Mr. Dupré de St. Maur* lui-même, & j'ai trouvé que c'est une méprise de *Mr. de Buffon*. La vie moyenne des enfans, de zéro d'âge, étant, suivant les Tables de *Mr. Dupré*, de vingt & cinq années & au-delà, suivant les observations de *Justel*, dont *Mr. Halley* a fait usage, la vie moyenne de zéro d'âge est de plus de vingt & sept années.

Je pourrois finir ici, s'il n'étoit pas absolument du sujet, de dire un mot de la nature des Observations mêmes, tant de *Justel* que de *Mr. Dupré*. Elles n'ont pas échappé à la sagacité de *Mr. Halley* lui-même. C'est qu'il leur manque l'essentiel, qui est le nombre du peuple vivant, parmi lequel on vient d'observer les morts. Si *Mr. de Buffon* avoit fait la même réflexion sur les Tables de *Mr. Dupré*, il en auroit reconnu le défaut irréparable, comme *Mr. Halley* l'avoit fait dans les Observations de *Justel*; & il auroit donné sans doute plus d'attention à la méthode proposée par *Mr. Deparcieux*.

Je mettrai fin à cet écrit par un mot relatif à la mauvaise humeur de *Mr. Short* contre-moi. Il

est peut-être peu nécessaire après le pénible & judicieux extrait de son Livre, qu'on a vu dans le *Journal Britannique* du mois de Juillet 1750. Cependant comme Mr. *Short* s'affocie à ceux qui inconsidérément m'ont reproché de la partialité pour telle ou telle ville, il aura avec eux ma défense, pour ne pas dire davantage, dans ma lettre à Mr. *Eames*, & dans la pièce citée de la *Nouvelle Bibliothèque* Tome XIV. Article 8. Qu'il lise, & il reviendra de sa prévention ; sinon

Cugentur dubii Medicis majoribus Agri.
W. KERSSEBOOM.

ARTICLE X.

DEFENSE de Milord BOLLINGBROKE.

SI toutes les Critiques qui ont paru des *Lettres* de feu Milord, étoient également modérées, la pensée ne nous seroit point venue de faire usage de ce qu'un Bel-Esprit a entrepris d'y répondre. Voilà l'effet du zèle amer qui régné dans les Ecrits de quelques Antagonistes outrés, & dont la suite est plus à redouter que le brillant qui éclate dans cette *Défense*.

C'est un devoir de défendre la mémoire des Morts illustres. On prendra donc ici en main la cause de feu Milord *Bollingbroke*, insulté dans quelques journaux à l'occasion de ses excellentes lettres qu'on a publiées. Il est dit dans ces Journaux, que son nom ne doit point avoir d'autorité en matière de Religion & de Morale. Quant

a Morale, celui qui a fourni à l'admirable *Po-*
 tous les principes de son *Essai sur l'homme*,
 sans doute le plus grand Maître de sagesse &
 mœurs qui ait jamais été. Quant à la Reli-
 on, il n'en a parlé qu'en homme consommé
 ns l'Histoire & dans la Philosophie. Il a eu la
 odestie de se renfermer dans la partie histori-
 re soumise à l'examen de tous les Savans, &
 on doit croire que si ceux qui ont écrit contre
 i avec tant d'amertume, avoient bien examiné
 : que l'illustre *Anglois* a dit, ce qu'il pouvoit
 re, & ce qu'il n'a point dit, ils auroient plus
 enagé sa mémoire. Milord *Bollingbroke* n'en-
 oit point dans des discussions Théologiques à
 égard de *Moïse*. Nous suivrons son exemple
 i en prenant la défense.

Nous nous contenterons de remarquer, que
 la Foi est le plus sûr appui des *Chrétiens*, & que
 c'est par la Foi seule que l'on doit croire les his-
 toires rapportées dans le *Pentateuque*. S'il falloit
 jeter ces livres au tribunal seul de la Raison, com-
 ment pourroit-on jamais terminer les disputes
 qu'ils ont excitées? La Raison n'est-elle pas im-
 puissante à expliquer comment le serpent parloit
 autrefois, comment il séduisit la mère des hom-
 mes, comment l'ânesse de *Balaam* parloit à son
 maître, & tant d'autres choses sur lesquelles nos
 foibles connoissances n'ont aucune prise. La fou-
 le prodigieuse de miracles qui se succèdent ra-
 pidement les uns aux autres, n'épouvante-t-elle
 pas la Raison humaine? Pourra-t-elle compren-
 dre quand elle sera abandonnée à ses propres lu-
 mières, que les Prêtres des Dieux d'*Egypte* aient
 opéré les mêmes prodiges que *Moïse* envoyé du

TABLE de HALLEY.

Années d'âge.	Nombre de Têtes en vie.	Nombre des morts d'année en année
20	de 598	8
21	a 592	8
22	586	6
23	579	7
24	573	6
25	567	6
26	560	7
27	553	7
28	546	7
29	539	7
30	531	8
31	523	8
32	515	8
33	507	8
34	499	8
35	490	9
36	481	9
37	472	9
38	463	9
39	454	9
40	445	9
41	436	9
42	427	9
43	417	10
44	407	10
45	397	10
46	387	10
47	377	10
48	367	10

TABLE de DUPRE.

Années d'âge.	Nombre de Têtes en vie.	Nombre des morts d'année en année.
20	de 614	8
21	a 609	5
22	599	10
23	592	7
24	585	7
25	574	11
26	566	8
27	558	8
28	550	8
29	544	6
30	531	13
31	526	5
32	516	10
33	508	8
34	501	7
35	485	16
36	475	10
37	466	9
38	457	9
39	452	5
40	429	23
41	424	5
42	413	11
43	406	7
44	400	6
45	382	18
46	374	8
47	368	6
48	359	9

TA.

TABLE de HALLEY.

â- g- es	Nombre des Têtes en vie.	Nom- bre des morts d'an- née en année.
9	de 357	10
0	a 346	11
1	335	11
2	324	11
3	313	11
4	302	11
5	292	10
6	282	10
7	272	10
8	262	10
9	252	10
0	242	10
1	232	10
2	222	10
3	212	10
4	202	10
5	192	10
6	182	10
7	172	10
8	162	10
9	152	10
0	142	10
1	131	11
2	120	11
3	109	11
4	98	11
5	88	10
6	78	10
7	68	10

TABLE de DUPRE réduite.

An- nées d'a- g- e.	Nombre des Têtes en vie.	Nom- bre des morts d'an- née en année.
49	de 353	6
50	a 332	21
51	327	5
52	318	9
53	313	5
54	306	7
55	302	4
56	283	19
57	276	7
58	265	11
59	260	5
60	230	30
61	225	5
62	215	10
63	206	9
64	197	13
65	184	13
66	171	13
67	164	7
68	151	13
69	145	6
70	123	22
71	117	6
72	102	15
73	95	7
74	86	9
75	71	15
76	65	6
77	58	7

mens que nous avons jugés erronés sur la Trinité ; & enfin il est mort en démence à *Dublin*.

On reproche au Lord *Bollingbroke* de n'avoir point lu le Livre de l'Abbé *Honteville* intitulé *la Religion prouvée par les faits*. Nous avons connu l'Abbé *Honteville*. Il vécut longtems chez un Fermier-Général qui avoit un fort joli Serrail. Il fut ensuite Secrétaire de ce fameux Cardinal *Dubois*, qui ne voulut jamais recevoir les Sacremens à la mort, & dont la vie a été publique. Il dédia son livre au Cardinal d'*Auvergne*, Abbé de Cluni *propter clumes*. On rit beaucoup à *Paris*, où j'étois alors, & du Livre & de la dédicace ; & on fait que les objections qui sont dans ce livre contre la Religion Chrétienne, étant malheureusement beaucoup plus fortes que les réponses, ont fait une impression funeste, dont nous voyons tous les jours les effets avec douleur.

Milord *Bollingbroke* avance que depuis longtems le *Christianisme* tombe en décadence. Ses adversaires ne l'avouent-ils pas aussi ? Ne s'en plaignent-ils pas tous les jours ? Nous prendrons ici la liberté de leur dire pour le bien de la cause commune & pour le leur propre, que ce ne sera jamais par des invectives, par des manières de parler méprisantes jointes à de très mauvaises raisons, qu'on ramènera l'esprit de ceux qui ont le malheur d'être incrédules. Les injures révoltent tout le monde, & ne persuadent personne. On fait trop légèrement des reproches de *débauche* & de *mauvaise conduite* à des Philosophes, qu'on devroit seulement plaindre de s'être égarés dans leurs opinions.

Par

Par exemple, les adverfaires de Milord *Bollingbroke* le traitent de *débauché*, parce qu'il communique à Milord *Cornsburi* fes penfées fur l'hiftoire. On ne voit pas quel rapport cette accusation peut avoir avec fon livre. Un homme qui du fond d'un ferraill écriroit en faveur du concubinage, un ufurier qui feroit un livre en faveur de l'ufure, un *Apicius* qui écriroit fur la bonne chère, un tyran ou un rebelle qui écriroit contre les loix, de pareils hommes mériteroient fans doute qu'on accusât leurs mœurs d'avoir dicté leurs écrits; mais un homme d'état tel que Milord *Bollingbroke*, vivant dans une retraite philofophique & faifant fervir fon immense littérature à cultiver l'efprit d'un Seigneur digne d'être instruit par lui, ne méritoit certainement pas que des hommes qui doivent fe piquer de décence, imputaffent à fes débauches paffées des ouvrages qui n'étoient que le fruit d'une raifon éclairée par des études profondes.

Dans quel cas eft-il permis de reprocher à un homme les defordres de fa vie? C'eft dans ce feul cas-ci peut être, quand fes mœurs démentent ce qu'il enseigne. On auroit pu comparer les sermons d'un fameux Prédicateur de notre tems avec les vols qu'il avoit faits à Milord *Galloway* & avec fes intrigues galantes. On auroit pu comparer les sermons du célèbre Curé des Invalides & de *Fantin* Curé de *Versailles* avec les procès qu'on leur fit pour avoir séduit & volé leurs pénitentes. On auroit pu comparer les mœurs de tant de Papes & d'Evêques avec la religion qu'ils fousvenoient par le fer & par le feu. On auroit pu mettre d'un côté leurs rapines, leurs bâtarde, leurs

assassinats, & de l'autre leurs Bulles & leurs Mandemens. C'est dans de pareilles occasions qu'il est excusable de manquer à la charité, qui nous ordonne de cacher les fautes de nos frères. Mais qui a dit aux détracteurs de Milord *Bollingbroke*, qu'il aimoit le vin & les filles; & quand il les avoit aimées, quand il auroit eu autant de concubines que *David*, *Salomon* ou le *grand Turc*, en connoitroit-on davantage le véritable auteur du *Pentateuque*?

Nous convenons qu'il n'y a que trop de Dérègles. Nous gémissons de voir que l'*Europe* en est remplie. Ils sont dans la Magistrature, dans les Armées, dans l'Eglise, auprès du Trône, & sur le Trône même. La Littérature en est surtout inondée, les Académies en sont pleines. Peut-on dire que ce soit l'esprit de débauche, de licence, d'abandonnement à leurs passions qui les réunissent? Oserons-nous parler d'eux avec un mépris affecté? Si on les méprisoit tant, on écrirait contre eux avec moins de fiel; mais nous craignons beaucoup que ce fiel qui est trop réel, & ces airs de mépris qui sont si faux, ne fassent un effet tout contraire à celui qu'un zèle doux & charitable soutenu d'une doctrine saine & d'une vraie philosophie pourroit produire.

Pourquoi traiterons-nous plus durement les Dérèglés qui ne sont point idolâtres, que les *Papistes* à qui nous avons tant reproché l'idolâtrie? On siffleroit un Jésuite qui dirait aujourd'hui que c'est le libertinage qui fait des *Protestans*. On riroit d'un Protestant qui dirait que c'est la dépravation des mœurs qui fait aller à la Messe. De quel droit pouvons-nous donc dire à des Philosophes adorateurs d'un Dieu, qui ne vont ni à la
Messe

Messe ni au Prêche, que ce sont des hommes perdus de vices ?

Il arrive quelquefois que l'on ose attaquer avec des invectives indécentes des personnes qui à la vérité sont assez malheureuses pour se tromper, mais dont la vie pourroit servir d'exemple à ceux qui les attaquent. On a vu des Journalistes qui ont même porté l'imprudence jusqu'à désigner injurieusement les personnes les plus respectables de l'Europe, & les plus puissantes. Il n'y a pas longtems que dans un papier public un homme emporté par un zèle indiscret, ou par quelque autre motif, fit une étrange sortie sur ceux qui pensent que *de sages loix, la discipline militaire, un gouvernement équitable & des exemples vertueux, peuvent suffire pour gouverner les hommes, en laissant à Dieu le soin de gouverner les consciences.* Un très grand homme étoit désigné dans cet écrit périodique en termes bien peu mesurés. Il pouvoit se venger comme homme, il pouvoit punir comme Prince, il répondit en Philosophe : *Il faut que ces misérables soient bien persuadés de nos vertus, & surtout de notre indulgence, puisqu'ils nous outragent sans crainte avec tant de brutalité.*

Une telle réponse doit bien confondre l'Auteur, quel qu'il soit, qui en combattant pour la cause du *Christianisme* a employé des armes si odieuses. Nous conjurons nos frères de se faire aimer pour faire aimer notre Religion. Que peuvent penser en effet un Prince appliqué, un Magistrat chargé d'années, un Philosophe qui aura passé ses jours dans son cabinet, en un mot tous ceux qui auront eu le malheur d'embrasser le

DÉ-

Déisme par les illusions d'une sagesse trompeuse quand ils voient tant d'écrits où on les traite cerveaux évaporés, de petits maîtres, de gens bons mots & à mauvaises mœurs ? Prenons garde que le mépris & l'indignation que de pareils écrits leur inspirent, ne les affermissent dans leurs sentimens.

Ajoutons un nouveau motif à ces considérations. C'est que cette foule de Déistes qui couvre l'*Europe* est bien plus près de recevoir nos vérités, que d'adopter les dogmes de la Communion *Romaine*. Ils avouent tous que notre Religion est plus sensée que celle des *Papistes*. Nous les éloignons donc pas, nous qui sommes les seuls capables de les ramener. Ils adorent un Dieu & nous aussi. Ils enseignent la vertu, & nous aussi. Ils veulent qu'on soit soumis aux Puissances, qu'on traite tous les hommes comme des frères, nous pensons de même, nous partons des mêmes principes. Agissons donc avec eux comme des parens qui ont entre les mains les titres de la famille, & qui les montrent à ceux qui descendent de la même origine, savent seulement qu'ils ont le même père, mais qui n'ont point les papiers de la maison.

Un Déiste est un homme qui est de la Religion d'*Adam*, de *Sem*, de *Noé*. Jusques-là il est d'accord avec nous. Disons-lui, Vous n'avez qu'à pas à faire de la Religion de *Noé* aux préceptes donnés à *Abraham*. Après la Religion d'*Abraham* passez à celle de *Moïse*. Quittez tout de suite la religion de *Moïse* pour celle du *Messie*. Enfin, quand vous aurez vu que la Religion du *Messie* a été corrompue, vous choisirez entre

Wiclef, Lusher, Jean Hufs, Calvin, Mélancton, Oecolampade, Zwingli, Storck, Parker, Servet, Socin, Fox & d'autres Réformateurs. Ainsi vous aurez un fil qui vous conduira dans ce grand labyrinthe depuis la création de la Terre jusqu'à l'année 1752. S'il nous répond qu'il a lu tous ces grands hommes, & qu'il aime mieux être de la religion de *Socrate*, de *Platon*, de *Trajan*, de *Marc-Aurèle*, de *Cicéron*, de *Pline*, &c. nous le plaindrons, nous prierons Dieu qu'il l'illumine, & nous ne lui dirons point d'injure. Nous n'en disons point aux *Musulmans*, aux Disciples de *Confucius*. Nous ne chargeons point d'invectives les *Juifs*, mêmes qui ont fait mourir notre Dieu par le dernier supplice; au contraire nous commerçons avec eux, nous leur accordons les plus grands privilèges. Nous n'avons donc aucune raison pour crier avec tant de fureur contre ceux qui adorent un Dieu avec les *Musulmans*, les *Chinois*, les *Juifs* & nous, & qui ne reçoivent pas plus notre Théologie que toutes ces Nations ne la reçoivent.

Nous concevons bien qu'on ait poussé des cris terribles dans le tems que d'un côté on vendoit les Indulgences & les Bénéfices, & que de l'autre on dépossédoit des Evêques, & qu'on forçoit les portes des Cloîtres. Le fiel couloit alors avec le sang. Il s'agissoit de conserver ou de détruire des usurpations; mais nous ne voyons pas que ni Milord *Bolingbroke*, ni Milord *Shaftersburi*, ni l'illustre *Pope* qui a immortalisé les principes de l'un & de l'autre, aient voulu toucher à la pension d'aucun Ministre du Saint Evangile. *Jurieu* fit bien ôter une pension à *Bayle*,
Tom. L. Part. II. C c mais

mais jamais le respectable *Bayle* ne songea à faire diminuer les appointemens de *Jurieu*. Demeurons donc en repos. Prêchons une morale aussi pure que celle des Philosophes adorateurs d'un Dieu, qui d'accord avec nous dans ce grand principe enseignent les mêmes Vertus que nous, sur lesquelles personne ne dispute, mais qui n'enseignent pas les mêmes Dogmes, sur lesquels on dispute depuis dix-sept cens ans, & sur lesquels on disputera encore.

ARTICLE XI.

REFLEXIONS *sur les Exagérations des Prédicateurs.*

UN des prétextes dont on se sert le plus communément pour affoiblir la Prédication, pour empêcher qu'elle ne trouve trop de créance dans les esprits, c'est de dire que l'on exagère ordinairement dans la Chaire, qu'on y outre les matières, & qu'on y grossit les objets. Les Prédicateurs, dit-on, sont toujours dans la déclamation, & ils ont accoutumé de damner les gens pour des bagatelles, ainsi il ne faut pas toujours les en croire. Ce prétexte est des plus spécieux ; c'est aussi celui que nous employons le plus souvent pour nous dispenser de suivre les règles de conduite qu'ils nous prescrivent. Les Prédicateurs, s'ils veulent faire du fruit, doivent donc de temps en temps combattre ces sortes de prétextes, faire voir que le Peuple en abuse, & c'est un des endroits où l'on reconnoît le mieux l'habileté de ceux qui excellent dans cette profession.

On ne peut pas nier le fait, je veux dire que le plu-

plupart des Prédicateurs ne soient fort sujets à exagérer. On apperçoit sur tout ce défaut chez eux, quand ils louent ou quand ils blâment. Lorsque dans l'Eglise Romaine on fait la Panégyrique d'un Saint, il efface ordinairement tous ceux du Calendrier. Cela a passé en proverbe, & l'on dit communément que *le Saint du jour est toujours le plus grand Saint*. Il paroît par ces Pièces d'Eloquence que l'on regarde l'exagération comme une licence autorisée dans ces occasions, & comme un privilège de l'Art Oratoire. Dans tous les Pays où les Oraisons funèbres sont en usage, on oûte de même les louanges du Défunt.

S'il s'agit de traiter dans un Sermon de quelque vertu particulière, même méthode que pour le Saint du jour. On la fait presque toujours regarder comme la plus importante du *Christianisme*, & comme si le salut en dépendoit absolument. Le devoir que l'on recommande actuellement, est la vertu fondamentale & l'abrégé de la Morale Chrétienne. La même exagération a lieu quand on attaque quelque vice particulier, il est dépeint avec les couleurs les plus noires. Il arrive rarement que dans la Chaire on assigne à chaque vice son véritable degré d'atrocité. Dans la bouche de ces Prédicateurs outrés, des péchés assez légers sont quelquefois exagérés comme si c'étoient de grands crimes. Les péchés de surprise & de foiblesse sont foudroyés comme les péchés d'habitude & de malice. En un mot, s'il s'agit d'apprécier une action, ils la loueront ou la blâmeront avec excès, & ils donnent toujours dans les extrêmes.

Ce défaut se remarque encore quand il est

question de dépeindre les biens & les maux de la vie. C'est surtout en parlant des Richesses & de cas que nous devons en faire, qu'il est rare que l'on sache tenir un juste milieu. *Gausſen*, autrefois Professeur de Théologie à *Sammer*, publia en 1670. un excellent Traité del' *Art de prêcher*, dont on ne feroit assez conseiller la lecture à ceux qui se destinent à la Chaire. Il y propose comme exemple d'une mauvaise Déclamation, ce qu'il avoit oui prêcher quelquefois contre les Richesses. Pour en prouver la vanité, & qu'elles ne doivent pas être recherchées avec tant d'empressement, voici le raisonnement de certains Déclamateurs. Au fond qu'est-ce que l'Or & l'Argent? C'en est qu'une écume brillante. L'Or est une boue jaunie, un excrément de la terre qui ne sert par lui-même ni à nous nourrir ni à nous habiller; excrément que la Nature a caché dans les entrailles de la Terre, à cause de l'inutilité de ces métaux. Ce sage Professeur fait voir ensuite, combien cela est outré, & il indique les raisons solides qu'il faut employer pour guérir les Hommes de l'amour excessif des Richesses (a). L'intention de la Providence, dit un Auteur fort judicieux, a été que ces Métaux précieux devinssent le lien de la Société & la baze du Commerce. Ce sont de pures déclamations, que tout ce qu'on dit de cette boue jaunie ou blanchie, que le Sage doit regarder comme le reste du limon. A moins que le Sage ne soit un bloc de marbre, qui n'a besoin d'aucunes commodités dans la vie, il doit convenir que c'est à la circulation des Espèces qu'il en est redevable.

II

(a) *Gausſenus De Ratione Concienandi*, *Salmarii* 1670.

Il seroit inutile d'entasser un plus grand nombre d'exemples de déclamations de ce genre. Chacun peut se rappeler d'avoir ouï débiter quelque trait semblable dans la Chaire. On ne peut pas s'empêcher de condamner ce stile outré. En général l'exagération est la marque d'un petit esprit, mais elle peut avoir de mauvaises suites dans ceux qui enseignent la Religion. En outrant tout, on rend les vérités même les plus solides infructueuses ; parce que ceux qui écoutent ces raisonnemens outrés, s'imaginent que l'Orateur grossit de même tous les objets, & qu'il ne faut entendre qu'avec de grandes restrictions ce qu'il prêche ordinairement. Pour rendre justice aux Prédicateurs d'aujourd'hui, il faut convenir cependant que ces sortes d'hyperboles sont devenues assez rares dans leurs Sermons, & qu'elles y paroissent beaucoup moins que du tems de nos Pères.

Mais quand on se plaint que les Ministres de l'Evangile outrent les matières dans leurs Prédications, on veut dire principalement qu'ils nous donnent des Règles de conduite trop sévères. C'est proprement sur cette rigueur que tombe le reproche. Comme cela gêne nos passions, c'est sur cet article que les plaintes sont les plus vives.

La Raison dicte déjà qu'il faut éviter les extrémités quand on prêche la Morale, qu'elle ne doit être ni relâchée, ni trop sévère. On a reproché aux *Jésuites* d'avoir affoibli les Règles de l'Evangile sur bien des articles, & on se plaint d'un autre côté de la rigueur excessive des *Jansénistes* sur le Renoncement à soi-même par exemple, & surtout sur l'Usure. Si c'étoit véritablement

à la Loi de Dieu, on peut dire que les *Chrétiens* se verroient fréquemment dans la nécessité de la violer. Il y a des Moralistes qui rabattent trop des droits du *Christianisme*, qui à force de retrancher de ses devoirs le réduisent presque à rien. D'autres au contraire, attachent au *Christianisme* une idée de perfection si sublime, qu'il est impossible d'y atteindre.

On met ordinairement tous les Prédicateurs dans cette dernière Classe. Le jugement le plus commode pour nos passions, est de dire qu'ils outrent la Morale. Notre cœur aime à se mettre au large à l'égard des règles de conduite qu'on lui prescrit. Le meilleur secret pour cela est de dire qu'il en faut rabattre, que ces Maximes sont bonnes pour la Chaire, mais qu'elles sont trop fortes pour la pratique.

Si les Prédicateurs outrent la Morale, il faut convenir qu'ils ont tort. On décourage les Hommes par des maximes trop sévères, & c'est le moyen de les révolter infailliblement. C'est une mauvaise raison que celle qu'on allègue quelquefois pour excuser cette sévérité. Dans la pratique, dit-on, les Hommes rabattent toujours assez des règles qu'on leur prescrit. Il faut demander beaucoup si l'on veut obtenir quelque chose. Mais c'est là un mauvais artifice. Dès qu'un Marchand surfait, l'Acheteur essaye de rabattre même au-dessous de la juste valeur de la marchandise. Il est vrai que les Jardiniers pour redresser un Arbre, le courbent beaucoup du côté opposé, mais cette méthode ne réussit point dans la Chaire. En demandant trop on risque de n'obtenir rien. Il ne faut donc plus dire que c'est
le

le moyen d'amener les Hommes à un juste milieu. Quand un Ministre passe pour lursaire, dès-là sa bonne-foi devient suspecte, & il a beaucoup de peine à engager les Auditeurs à l'observation même des devoirs les plus essentiels. On ne doit rien avancer en Chaire qu'on ne soit en état de soutenir dans une conversation ordinaire, & par manière de dire, au coin du feu.

Voyons présentement s'il est vrai que les Prédicateurs outrent autant la Morale qu'on le leur reproche. Nous avons établi qu'on ne doit pas rendre nos devoirs si difficiles, qu'ils deviennent inaccessibles. Cependant c'est ce que font quelques Rigoristes. On entend quelquefois des Moralistes qui parlant du degré où l'on doit porter la vertu, entrent dans des précisions où l'on ne peut pas les suivre, & ils exigent même quelquefois des choses impraticables. Quelques Pères de l'Eglise, & des Prédicateurs de l'Eglise Romaine à leur imitation, disent, par exemple, qu'il faut être tellement dégagés des sens, qu'en prenant notre nourriture, nous n'y cherchions en aucune manière le plaisir du goût & de la diversité des viandes. Cette sévérité mal entendue ne peut que faire un mauvais effet. Elle jette des scrupules dans l'âme des plus gens de bien. Elle décourage ceux qui n'ont fait que de médiocres progrès dans la vertu. Elle ôte aux Mondains la pensée qu'ils pourroient avoir de mener une vie Chrétienne. Ils se rebutent tout d'un coup, en alléguant le prétexte que nous ne sommes pas des Anges. Exiger trop de ses Auditeurs, c'est plutôt les éloigner de leurs devoirs, que les porter à une plus haute perfection.

Quand on fait dans la Chaire le portrait de *Chrétien régénéré*, c'est peut-être avec des traits trop sublimes. Il ne faut pas peindre le *Chrétien* comme un Homme extraordinaire, inimitable, qui ne marche que par des routes inaccessibles. Il ne faut pas regarder le *Christianisme* comme un état si élevé, qu'il n'y ait que les Ames éminentes qui puissent y atteindre. Il y a des gens qui veulent toujours prêcher l'Héroïsme, mais il faut nécessairement concilier l'Homme avec le Héros. S'il est dangereux de trop ménager l'humanité, il faut cependant toujours se souvenir qu'on prêche à des Hommes. Ceux qui sont chargés de nous donner des Règles de Morale, doivent donc les ramener au Bon-sens, à la Nature, & surtout à l'Evangile bien entendu. On a beau nous enthousiasmer par des idées de perfection portées trop loin, le cœur se refuse à ce sublime outré.

Un Anonyme a aussi fait sentir que les Moralistes outrent, lorsqu'ils exigent de nous les perfections de Dieu lui-même. Il convient que c'est une belle idée que de faire consister la Religion dans l'imitation de la Divinité; il convient encore que nous devons toujours tendre à la perfection. Il y a des vertus du Souverain Etre que nous devons tâcher de copier. L'Evangile insiste principalement sur la bonté, la bénédiction à l'égard même de nos Ennemis. *Aimez vos Ennemis*, &c. dit J. C. afin que vous soyez les Enfants, c'est-à-dire, les Imitateurs de votre Père qui est dans le Ciel, &c. (a).

Mais on ne s'en tient pas-là. On va jusqu'à dire

(a) *Math. V. 44.*

ire que c'est l'assemblage de toutes les Perfections Divines qui doit se trouver dans le *Chrétien*. On appuie sur ces paroles de J. C. *Soyez parfaits, comme votre Père Céleste est parfait.*

a) Écoutons l'Abbé *Du Guet* sur l'obligation que le Sauveur nous impose d'être parfaits.

„ J. C. qui est la vérité même, dit-il, & incapable par conséquent d'exagération, nous a commandé en termes précis d'être *parfaits, comme notre Père Céleste est parfait*. Il n'a mis entre son Père & nous aucun intervalle. Il ne nous a point donné l'Ange pour modèle, ni aucune Créature pour sublime qu'el le fût. Il n'a point dit aux Apôtres, que c'étoit par un privilège particulier qu'il les destinoit à une si haute perfection, & que les autres ne pouvoient y prétendre. Il n'a point permis à ceux qui manqueroient de courage de se contenter de moins (b).

Rien n'est plus outré que de nous imposer ainsi sans aucune restriction, l'obligation d'être parfaits. On a beau nous aider en nous mettant devant les yeux un modèle de la perfection, ce devoir n'en est pas moins impraticable. L'exemple, dit-on, fait voir la possibilité de ce que l'on exige de nous. Oui, lorsque ceux qui marchent à notre tête sont des Hommes comme nous. Si l'on entreprenoit dans cette vue de nous proposer l'exemple des Anges, & leur promptitude à obéir aux ordres de Dieu, nous prétexterions d'abord l'excellence, la supériorité de leur nature. Nous ne sommes pas des Anges, disons-

nous

(a) *Matth. V. 48.* (b) *Instruction d'un Prince, Tom. III, p. 333.*

nous en semblable cas. On est donc beaucoup moins fondé encore de nous proposer d'une manière absolue l'exemple de Dieu lui-même. Un modèle comme celui de l'Être tout-parfait, est trop au-dessus de notre portée.

Toutes ces difficultés s'évanouissent par une petite Remarque Critique. Voici comment les meilleurs Interprètes expliquent ce Précepte de J. G. *Soyez parfaits comme votre Père Céleste est parfait*. Il s'agit-là, disent-ils, d'une perfection & d'une vertu particulière, c'est-à-dire de la miséricorde & de l'amour des Ennemis, dont le Sauveur venoit de parler dans les versets précédens. Cela paroît clairement par le parallèle de St. Luc, où au-lieu de *Soyez parfaits*, comme l'a St. Matthieu, on lit, *Soyez miséricordieux, comme votre Père Céleste est miséricordieux* (a). Cela signifie, Exercez la charité d'une manière parfaite. Faites du bien à vos ennemis mêmes, à l'imitation de votre Père Céleste. L'Anonyme explique aussi les autres Passages de l'Evangile, où l'imitation de Dieu semble être proposée d'une manière générale (b).

Il faut donc convenir que les Prédicateurs & les Moralistes nous surfont quelquefois, & qu'ils nous débitent des Maximes de Morale un peu outrées. Mais ce seroit trop dire, que d'avancer que cela leur arrive ordinairement. Ceux qui leur imputent d'exagérer toujours, exagèrent eux-mêmes, & donnent dans l'excès qu'ils reprochent à leurs Conducteurs. J'ai ouï quelquefois des Ministres faire fort judicieusement leur apologie

(a) Luc. Pl. 36. (b) Biblioth. Raisonnée Tom. XXX. Art. I.

logie là-dessus. Un jour j'en entendis un qui vinda la cause avec beaucoup de force. J'en vai porter quelques endroits. L'équité veut que nous pesions ses raisons.

Après avoir exposé le reproche qu'on fait aux éducateurs d'outrer la Morale, il continua de cette manière. *Quelle est donc la Règle qu'il faut suivre à cet égard ? Des gens sages vous diront qu'il ne faut être ni trop sévère ni trop relâché ; qu'il ne faut pas affaiblir nos engagements, mais qu'il ne faut pas aussi demander trop. On ne doit varier ni trop de rigueur, ni trop de condescendance. Voilà une fort belle Règle, & qui entraîne d'abord notre consentement. Cependant elle est un grand défaut ; c'est qu'elle suppose que c'est nous qui vous donnons de notre chef les Maximes de la Morale Chrétienne. Si la Religion étoit une invention de la Politique, nous pourrions l'étendre & la resserrer, selon que nous jugerions à propos. Mais nous avons nos Loix écrites ; nos devoirs nous sont marqués d'une manière que nous ne devons pas nous y méprendre. Que l'on ne dise donc plus, qu'en enseignant la Morale, il faut éviter les deux extrémités. Ce n'est pas à nous à la rendre facile ou difficile. Nous n'avons donc qu'une seule chose à faire, c'est d'étudier l'Écriture Sainte pour bien connaître les intentions de notre Maître.*

Voilà ce que l'on doit faire, voyons présentement ce qui se fait actuellement. Examinons s'il est vrai que les Ministres outrent autant les matières qu'on le dit ordinairement. Outrons-nous quand nous disons qu'il faut aimer Dieu par-dessus toutes choses, son Prochain comme soi-

soi-même, que nous devons aimer nos *Ennemis* mêmes? Mais n'est-ce pas là ce que l'Evangile nous prescrit en termes formels?

Ce n'est pas sur ces devoirs capitaux si clairement exprimés dans l'Ecriture, que l'on peut nous accuser d'outrer. Voici où le reproche est un peu plus spécieux. C'est lorsque nous donnons des avis pour prévenir de mauvaises habitudes. Si nous disons, par exemple, qu'il faut quelquefois se refuser les plaisirs permis, afin de ne se pas permettre ceux qui sont défendus, on ne manquera pas de ranger ce conseil parmi les maximes outrées. Si nous indiquons les précautions que demande la Vigilance Chrétienne, on dit que nous exagérons. Si nous disons à de jeunes-gens de différent sexe, qu'un commerce trop familier peut les jeter dans le désordre, ils nous répondront que rien n'est plus innocent, que c'est là pousser trop loin la défiance, & voir du danger où il n'y en a point. Il en est de même lorsque nous indiquons les mauvais effets du *Jeu* & du *Luxe*. Si nous pressons les inconvéniens qui suivent ces Passions, on se recrie que cela est outré. A quel tribunal appellerons-nous de l'injustice qu'on nous fait à cet égard? Nous n'avons qu'à en appeler à l'expérience. Il ne paroît que trop par la suite, que nos craintes étoient fondées, & que les précautions que nous avions marquées étoient nécessaires.

Après quelques autres raisonnemens semblables, le Prédicateur conclut de cette manière. On nous accuse d'exagérer, on se plaint de ce que nous avons une rigueur outrée. Mais n'est-ce point parce que ceux qui nous font ce repro-

che,

pologie là-dessus. Un jour j'en entendis un qui plaïda la cause avec beaucoup de force. J'en vai rapporter quelques endroits. L'équité veut que nous pesions ses raisons.

Après avoir exposé le reproche qu'on fait aux Prédicateurs d'outrer la Morale, il continua de cette manière. *Quelle est donc la Règle qu'il faut suivre à cet égard ? Des gens sages vous diront qu'il ne faut être ni trop sévère ni trop relâché; qu'il ne faut pas afoiblir nos engagements, mais qu'il ne faut pas aussi demander trop. On ne doit marquer ni trop de rigueur, ni trop de condescendance. Voilà une fort belle Règle, & qui entraîne d'abord notre consentement. Cependant elle a un grand défaut; c'est qu'elle suppose que c'est nous qui vous donnons de notre chef les Maximes de la Morale Chrétienne. Si la Religion étoit une invention de la Politique, nous pourrions l'étendre & la resserrer, selon que nous jugerions à propos. Mais nous avons nos Loix écrites; nos devoirs nous sont marqués d'une manière que nous ne devons pas nous y méprendre. Que l'on ne dise donc plus, qu'en enseignant la Morale, il faut éviter les deux extrémités. Ce n'est pas à nous à la rendre facile ou difficile. Nous n'avons donc qu'une seule chose à faire, c'est d'étudier l'Écriture Sainte pour bien connoître les intentions de notre Maître.*

Voilà ce que l'on doit faire, voyons présentement ce qui se fait actuellement. Examinons s'il est vrai que les Ministres outrent autant les matières qu'on le dit ordinairement. Outrons-nous quand nous disons qu'il faut aimer Dieu par-dessus toutes choses, son Prochain comme soi-

adieux, ils ne sont plus ressemblans, & l'on a peine à s'y reconnoître. Vous le dites, & vous le pensez du vôtre. Chacun en doit aussint du Portrait que l'on fait de lui, j'en conviens; mais souffrez que des uns j'en appelle aux autres, & que vous confrontant ensemble, je vous force de convenir qu'en fait de Morale on ne vous dit rien d'outré. Car excepté le vice qui vous domine, & sur lequel votre amour-propre vous aveugle, en est-il un seul que l'on entreprenne de caractériser, que vous ne reconnoissiez incontinent dans les autres? Il n'en est aucun dont vous ne disiez, il est vrai, les voilà justement, ce sont eux mêmes, & l'on ne peut s'y méprendre (a).

Les Ministres, dit on, peignent quelquefois de couleurs trop noires la conduite de ceux qui sont soumis à leur Houlette Pastorale. De dérèglement de quelques Particuliers ils en font une corruption générale, en un mot ils font le mal plus grand qu'il n'est.

Il faut convenir que ceux qui ontrent ainsi la corruption des mœurs, ont doublement tort. Nous avons déjà remarqué que ces exagérations ne sont propres qu'à faire perdre beaucoup de l'estime que le Troupeau devoit avoir pour le Prédicateur. Dès-là les Auditeurs les plus éclairés le regardent comme un Déclamateur, qui se laisse emporter aux saillies de son imagination. Autre inconvénient, c'est que les Portraits outrés sont peu propres à corriger les Vices. Quand on décrit la corruption comme si générale, c'est le moyen de ne ramener personne.

Le

(a) Le Père Segaud, Tom. II. du Carême. Sermon sur le Parle de Dieu.

Avril, Mai & Juin, 1753. 413.

obe, ont de leurs devoirs une idée foible & même relâchée? Vous dites que nous exagérons; mais si l'on s'en rapportoit à vous, ne réduiriez-vous pas presque à rien vos obligations? Les passions feront toujours dire que les Ministres outreront. Si nous prêchons le desintéressement, le mépris des biens de la Terre à un homme qui aime l'argent, il ne peut que regarder ces maximes comme le raffinement d'une Morale outrée. Le seul moyen de nous mettre à couvert de ce reproche, ce seroit de tolérer certains abus, de nous accommoder aux usages du monde, de composer avec les dérèglemens des mondains. Mais que diriez-vous de nous, si nous défigurions ainsi l'Evangile? vous seriez les premiers à dire avec raison que nous sommes des prévaricateurs, des Dispensateurs infidèles. Après tout, on a beau vouloir se faire illusion, la Religion & la Conscience parlent toujours clairement sur nos devoirs. C'est à ce Tribunal que nous en appellons encore du reproche qu'on nous fait d'outrer la Morale.

Enfin on se plaint de ce que les Ministres outreront dans leurs Censures. La description qu'ils font de la corruption qui règne parmi les Chrétiens est exagérée. Ils déclament contre des fautes légères comme si c'étoient des crimes. Les plus petites irrégularités qui auront frappé l'imagination du Prédicateur, deviennent dès-là capitales. En général leurs portraits sont si chargés, qu'ils ne sont plus ressemblans.

A cette dernière plainte voici ce que répond un habile Prédicateur de l'Eglise Romaine. *Les Portraits de la Chaire, dites-vous, ne sont pas toujours fidèles. A force de les vouloir rendre odieux,*

dans bien d'autres, de dire que nous ne faisons qu'effleurer, que toucher superficiellement divers articles, qu'un Homme qui seroit au fait approfondiroit d'une toute autre manière. Voilà de quoi faire une compensation.

ARTICLE XII.

EXAMEN de cette Question, *Pourquoi le Peuple aime la Morale sévère.*

Vous venez de nous donner, *Monsieur*, quelques Réflexions sur le reproche que l'on a fait bien des fois aux Prédicateurs, de donner dans l'exagération (a). Après être convenu du Fait jusqu'à un certain point, vous avez cru devoir aussi examiner s'il n'y auroit rien à dire pour les excuser un peu à cet égard, & vous avez employé pour cela diverses raisons.

Permettez-moi de vous dire, *Monsieur*, que vous en avez oublié une qui paroît assez spécieuse. L'article le plus important de la plainte que vous avez examinée, c'est que les Prédicateurs sont souvent trop rigides dans les Règles de conduite qu'ils nous prescrivent. Il me semble qu'un moyen bien naturel d'affoiblir ce reproche, étoit de dire que c'est là le goût du Peuple, & qu'il aime que l'on prêche une Morale sévère.

Vous comprenez aisément sans que j'en avertisse, que ma pensée n'est pas qu'il faille toujours tourner un Sermon de la manière qui plairoit le plus aux Auditeurs. On voit assez que, si leur goût étoit pour le côté opposé, c'est-à-dire, s'ils aimoient qu'un Ministre adoucît beaucoup les

(a) Voyez l'Article précédent.

Loix de l'Evangile, & allât jusqu'à les affoiblir, pour les rendre plus aisées à pratiquer, ce seroit une mauvaise excuse que de dire alors qu'il a voulu s'accommoder au goût de son Auditoire. S'il courboit ainsi la Règle, il mériteroit à juste titre d'être regardé comme un Prévaricateur.

Heureusement ce n'est point ce qu'on demande de lui. Loin de souhaiter que le Prédicateur plie la Règle, & altère ainsi les Préceptes de l'Evangile, le Peuple aime assez qu'on les lui présente dans toute leur rigueur. Il semble qu'il n'y a donc pas beaucoup d'inconvénient à le servir à son gré, en outrant un peu la Morale.

Il est vrai que des Auditeurs éclairés veulent de la précision & de la justesse dans un Sermon, & qu'en marquant aux *Chrétiens* leur devoir, il n'y ait rien de relâché, ni rien de trop sévère. Mais ceux que l'on appelle *Peuple*, pensent un peu autrement, & aiment qu'on leur donne des Règles difficiles à pratiquer, quoiqu'ils ne soient pas fort disposés à y conformer leur conduite. C'est là une bizarrerie, j'en conviens, mais qui est confirmée par l'expérience.

Effectivement ce ne seroit pas dire assez, que de se contenter de reconnoître que quelque corrompus que soient les Pécheurs, ils ne sauroient s'accommoder d'un Prédicateur qui leur débiteroit une Morale relâchée. Un Sermon seroit écouté peu favorablement, si l'on y mollissoit tant soit peu sur les Règles de l'Evangile. Le Peuple trouve un caractère de nouveauté dans les adoucissements de quelques Moralistes, qui les lui rend suspects. Il se défie de ce langage dans la Chaire, son goût n'est pas tourné de ce côté-là.

Ce fait étant une fois établi, il me semble que c'est une Question assez curieuse que d'en chercher la raison. On demande donc par quel principe le Peuple, dont la conduite n'est pas si bien réglée ordinairement, aime cependant à entendre prêcher une Morale sévère, & préfère un Prédicateur rigide à tout autre.

J'ouïs un jour quelqu'un qui en donnoit cette raison. Il sembleroit au Peuple, dit-il, que le Prédicateur le plus sévère, est celui qui fait le mieux son métier. En général on aime qu'un Homme s'acquie bien de son emploi. Mais je crois, Monsieur, que cela vous paroîtra un peu trop vague, & que vous vous attendez à quelque raison un peu plus particulière.

Ce goût du Peuple, qui paroît d'abord assez louable, est cependant attribué à de mauvais motifs par quelques Moralistes. Est-ce, disent-ils, qu'on se propose des idées de perfection qu'on ait dessein de suivre? Est-ce pour entretenir l'humilité, par la disproportion qu'il y a entre nos Devoirs & notre conduite? Non, c'est pour justifier sa paresse par ce prétexte, & pour tâcher de se dispenser de la pratique de ses devoirs (a).

Une Morale un peu hors de portée nous plaît, dit de même un autre Prédicateur, parce qu'elle nous laisse la liberté de ne la pratiquer point; car on ne se croit pas obligé de pratiquer ce qu'il y a de plus parfait. Plus on nous représente la Vie Chrétienne comme relevée, plus nous nous croyons dispensés, si nous demeurons fort au-dessous. Voilà d'où vient que quelquefois les plus corrompus sont ceux qui applaudissent le plus volontiers aux sévérités les plus outrées. D'ar

(a) Sermons de Fléchier, T. II, Bruxelles p. 592.

D'autres qui croient connoître aussi bien le cœur humain, ne donnent pas un aussi mauvais principe à cette préférence pour la Morale rigide. Ils l'expliquent simplement par l'amour du Merveilleux, qu'on a toujours remarqué dans le Peuple. Il trouve dans ces maximes sévères de l'extraordinaire, & même du surnaturel. Il est frappé de certaines expressions de l'Ecriture Sainte, qui prononcées sans aucune modification, ont un air extrêmement austère. Tels sont le Précepte de *se renoncer soi-même*, de *se haïr soi-même*, de *se couper une main*, *s'arracher un œil*, &c. Ce langage proposé dans cette généralité, étonne & excite l'admiration en même tems. L'expérience prouve qu'on n'a de crédit dans l'esprit du Peuple, qu'en lui demandant le difficile. C'est par-là que les *Stoïciens* furent autrefois si respectés. Leur Morale fut admirée, parce qu'elle écrasait la Nature. Commandez des choses dures, & même impraticables, vous serez écouté avidement de la Multitude; c'est qu'elle aime l'étrange & le merveilleux.

Vous trouverez, *Monsieur*, dans un des Ouvrages de *Bayle*, une explication de ce goût du Peuple pour les maximes sévères, que je crois qui vous satisfera mieux que toutes les autres.

„ Nous aimons, *dit-il*, la Morale austère par
 „ un principe qui ressemble fort à l'esprit de par-
 „ ti. Nous regardons la sainteté de la Morale
 „ comme une marque de la divinité de notre
 „ Religion. Plus les règles de conduite qu'on
 „ nous prescrit sont difficiles, & plus nous nous
 „ flattons d'être dans la bonne Religion" (a)

D d 2

Il

(a) Pensées Diverses sur les Comètes, T. II. p. 394.

Il me semble que voilà la véritable cause que nous cherchons. Dire que nous aimons qu'on nous donne des Préceptes fort difficiles, afin d'avoir un prétexte pour ne les pas pratiquer, c'est peindre de couleurs trop noires le cœur humain ; mais l'attribuer au désir que nous avons de nous trouver dans la bonne Religion , c'est donner à ce goût du Peuple un motif plus honorable.

Le gros des *Chrétiens* aime qu'on lui dépeigne la Morale de l'Evangile dans toute sa rigidité, & qu'on la mette fort au-dessus de tous les Préceptes des Philosophes *Payens*. Ils se plaisent à entendre dire qu'elle ne se contente pas de régler l'extérieur de l'Homme , mais qu'elle travaille à réformer surtout son intérieur. C'est par-là principalement que les Loix Evangéliques l'emportent sur toutes les Loix des plus sages Législateurs du *Paganisme*. Non seulement elle condamne le crime , mais la volonté même de le commettre. Elle étend ses droits jusque sur nos pensées les plus secrètes. Le désir de la Femme d'autrui y est regardé comme un adultère. On y exige de nous que nous évitions jusqu'à l'ombre même du péché ; que nous nous abstenions de tout ce qui peut avoir l'apparence du mal (a).

Cependant il ne faut pas croire que , par cela même qu'on se plaît à entendre prêcher une Morale sévère, on soit disposé à y conformer sa conduite. En voici la preuve ; c'est que lorsqu'on nous fait sentir la sainteté de la Morale de l'Evangile , nous aimons qu'on s'en tienne à de certaines généralités , qu'on se contente de nous faire admirer en gros les maximes de l'Evangile.

(a) 1. *Theff.* V. 20.

Ce sont-là de belles idées à-la-vérité, mais qui proposées d'une manière trop générale, ne changent rien dans notre conduite. Si l'on veut rendre la Prédication utile, il faut nécessairement en venir au détail, appliquer à notre état, aux circonstances où nous nous trouvons, ces Règles, ces Maximes de l'Evangile. Il faut fouiller dans le cœur humain, en développer les mouvemens les plus cachés, faire bien sentir tout ce qui se commet d'irrégulier dans les différentes conditions, dans les différens cas de la vie. Mais qu'un Ministre prêche sur ce plan, on n'y veut plus reconnoître la beauté, la sublimité des Maximes de l'Evangile. Au contraire, bien des gens en paroîtront blessés. Ce détail, diront-ils, a quelque chose de bas, & ne convient pas à la gravité de la Chaire. Cependant nous nous pri-
quons d'aimer une Morale sévère, & de préférer un Prédicateur qui la prêche dans toute la rigidité.

Voici, *Monsieur*, comment je crois qu'on peut concilier cette espèce de contradiction. Je vais employer pour cela un exemple. Que je dise en général que la Religion Chrétienne veut qu'on ait un grand soin des Pauvres; qu'autrefois parmi les Chrétiens de Jérusalem les biens étoient communs, qu'on regardoit alors la distinction de Riche & de Pauvre comme une chose qui auroit été honteuse au Christianisme, on sera fort édifié de ces Maximes, & on les écouterà avec admiration. Mais que j'entreprenne de prouver qu'aujourd'hui un Homme qui a tant de bien, doit donner aux Pauvres telle & telle portion de son revenu, on se récriera d'abord que ma Morale est outrée.

Nous n'aimons la sainteté de la Morale de l'Evangile que dans quelque généralité, & nous souffrons avec peine qu'on nous marque spécialement les obligations particulières qui en naissent. Nous sommes ravis qu'on nous entretienne des Préceptes les plus relevés de notre Religion, mais dans une certaine abstraction. Nous les considérons avec plaisir dans un beau Tableau, où l'on nous en fait sentir la sainteté & l'excellence. Nous en concluons que nous sommes dans une bonne Religion, mais nous n'aimons pas que cette Religion nous gêne & contraigne nos panchans.

En considérant la beauté de cette Morale, on se félicite, par une conséquence légitime, de ce qu'on est dans la véritable Eglise. On aime à se trouver dans cette Arche qui doit nous sauver; mais on veut y être comme on étoit dans l'ancienne, c'est-à-dire sans travailler & sans faire la manœuvre.

L'Eglise Romaine fait valoir la sainteté de sa Morale, mais un peu différemment de nous. Elle étale ses Mortifications & ses Jeûnes. Chez eux le Prédicateur qui prêche la Pénitence la plus austère, est le plus goûté. Mais on se dispense, autant que l'on peut, de cette rigueur; & s'il s'agit de se confesser, on va au Confesseur le plus commode. On exalte fort ces austérités & ces mortifications en disputant contre nous, mais on en abandonne la pratique aux Religieux dans leur Cloître (a).

On

(a) On lit dans les Oeuvres de St. Evremont, que Mr. Barillon, Ambassadeur de France en Angleterre, lorsqu'il donnoit à manger, se mettoit fréquemment sur les austérités.

On dit du Père *Bourdaloze*, qui connoissoit bien le cœur humain, qu'il surfaisoit en Chaire, mais qu'il donnoit au rabais dans le Confessional.

Voilà, Monsieur, ce que je pense sur cette Question; mais j'aiens votre sentiment là-dessus. Je suis, &c.

Fréquences des Religieux de la *Trappe*. Il en décrivoit fort pathétiquement le genre de vie. Et après qu'il s'étoit bien enthousiasmé sur la rigueur de leur Règle, il s'imaginait que l'éloge qu'il venoit de faire de ces Solitaires, lui faisoit, en quelque manière, partager avec eux le mérite de leurs Jeûnes, quoique ce fût en faisant actuellement très-bonne chère qu'il vantoit ainsi la Pénitence.

A R T I C L E XIII.

DISCOURS qui a remporté le Prix à l'*Académie de Dijon* en l'année 1750. sur cette question: *Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs*, par un Citoyen de *Genève*. Nouvelle Edition, accompagnée de la *Réfutation de ce Discours* par les Apostilles critiques de l'un des *Académiciens Examineurs* qui a refusé de donner son suffrage à cette Pièce. A *Rouen* 1750. 8. pag. 132. outre les Préfaces, qui en ont 12.

L'Auteur & l'Editeur de cette *Réfutation* du fameux Discours de Mr. *Roussseau* sont anonymes. Le premier nous est inconnu, & pour l'autre nous n'avons garde de le tirer de dessous le voile sous lequel il a trouvé à propos de se mettre. Son nom, que de bons Ouvrages ont rendu célèbre, seroit une recommandation pour cette Pièce; mais elle peut s'en passer. L'importance

tance du Sujet sur lequel elle roule, suffit pour attirer l'attention du Public ; & la manière également solide, modérée & élégante avec laquelle elle est écrite, lui en assurent l'approbation.

L'Editeur qui cultive les Sciences avec beaucoup de zèle & de succès, avoit été étonné & scandalisé des coups que Mr. *Roussseau* tâchoit leur porter dans son Discours. D'un autre côté l'autorité de l'Académie qui a couronné ce Discours, lui paroissoit d'un grand poids, & le jettoit dans une sorte de perplexité. Quel parti prendre ? se disoit-il à lui-même, „ L'espérance de
 „ contribuer au bonheur général de la Société
 „ comme au mien propre ; d'être plus utile &
 „ plus agréable aux autres & à moi-même ;
 „ d'être enfin meilleur que la nature seule ne
 „ m'avoit formé, est le motif qui m'a soutenu
 „ jusqu'ici dans l'étude des Sciences & des Arts.
 „ Un projet si louable m'auroit-il fait illusion ?
 „ Avec le dessein de chercher le mieux-être,
 „ aurois-je pris précisément le chemin opposé ?
 „ Tant de travaux ne me conduiroient-ils
 „ qu'à dégrader les talens & les inclinations que
 „ la nature m'avoit donnés ? Si cela est, j'apprends
 „ tous les jours, & je travaille par-là
 „ tous les jours à me rendre pire que je n'étois.
 „ Si cela est, je me propose de donner de l'éducation
 „ à mes enfans, & par-là je trame une
 „ conspiration contre la Société, contre la Patrie,
 „ en formant un projet qui tend à la corruption
 „ de ses Sujets. Grand Dieu ! Qu'ai-je fait,
 „ & dans quel abîme allois-je précipiter les miens ?
 „ Malheur à ceux qui ont brisé la porte des Sciences !
 „ Allons, brûlons les Livres

„ vres, oublions jusqu'à l'art de lire, & gar-
 „ dons-nous de l'apprendre aux autres. Ce nou-
 „ veau dessein mérite quelques réflexions, il a
 „ tout l'air d'une extravagance. Quoi! de pro-
 „ pos délibéré nous nous replongerions dans les
 „ ténèbres & la barbarie? Cette action seule se-
 „ roit, ce me semble, le chef-d'œuvre de l'a-
 „ veuglement & de la barbarie même". Dans
 cet embarras, l'Editeur s'adressa à un de ses A-
 mis Membre de l'Académie de *Dijon*, qui lui
 communiqua la Pièce qui fait le sujet de cet Ar-
 ticle. C'est proprement un commentaire criti-
 que sur le Discours de Mr. *Rousseau*. L'Au-
 teur l'avoit composé pour éclairer ses Confrères
 sur le mérite de ce Discours. Il vouloit empê-
 cher qu'un Corps de Savans qui n'a pour but de
 son association que de répandre l'amour des Sci-
 ences, ne se deshonorât aux yeux du Public en
 applaudissant à un Ouvrage destiné à les déprimer
 & à les proscrire. Il croyoit qu'en prononçant
 sur les différentes Pièces de Mr. *Rousseau* & de
 ses Concurrans, l'Académie devoit se décider
 non par la forme du discours, ni par le brillant
 de l'élocution, mais par la vérité & la solidité
 des choses mêmes. Cette réfutation est, com-
 me on voit, d'une date antérieure à toutes les au-
 tres qui ont été faites du Discours de Mr. *Rous-
 seau*. Si l'Auteur s'y rencontre en quelques en-
 droits avec ceux qui ont défendu la même cause,
 il ne peut pas être soupçonné de plagiat.

Il y a un défaut général dans le Discours de
 Mr. *Rousseau*, qui n'a pas échappé à son Anta-
 goniste; c'est un manque de précision. On ne
 voit pas bien nettement sa pensée. Quelquefois

on diroit qu'il veut proscrire toute étude, toute instruction, d'autres fois il semble faire grace à certains genres de connoissances. Notre Auteur relève plus d'une fois cette espèce de contradiction, qui selon la diversité de lumières & de pénétration dans les Lecteurs, fait tout à la fois le fort & le foible du Discours qu'il réfute. Bien poser l'état de la question, est la première loi de l'Art d'écrire; & l'on n'est jamais plus inexorable d'y manquer, que lorsqu'on attaque des sentimens universellement reçus.

Mr. *Rousseau* allègue en sa faveur l'histoire & l'expérience, son Antagoniste lui oppose les mêmes armes avec beaucoup plus de fondement. Il jette un coup d'œil sur l'état du Genre-humain dans les différens périodes de la durée du Monde; & il fait voir que les Arts & les Sciences ont infiniment contribué à améliorer la condition des hommes. „ Mais avons-nous besoin, continue-t-il, de remonter aux premiers siècles du Monde, & d'en parcourir tous les âges, pour prouver que les hommes instruits, policés, sont meilleurs? N'avons-nous pas actuellement sur la Terre, dans nos Climats même, des échantillons des hommes de toutes les espèces? Dites-moi, je vous prie, illustre Orateur, est-ce dans des Royaumes où fleurissent les Universités & les Académies qu'on rencontre la galante Nation des *Austro-Asiatiques*, ce Peuple plein d'humanité & de sentiment, chez lesquels les enfans sont honorés pour avoir bien battu leurs Mères, & où l'on regarde comme une loi d'Etat & un devoir envers ses parens chargés d'années de les lais-

ser

ser mourir de faim ? N'allons pas chercher si loin des exemples de la barbarie & du vice attachés aux ténèbres de l'ignorance ; parcourons seulement les campagnes de *France* les moins cultivées par les Arts, les moins policées, & comparons leurs mœurs avec celles des habitans des grandes Villes. Que trente jeunes Payfans de différens Villages de la *Thiérache* ou de la *Bretagne* se trouvent rassemblés à une fête de Village pour la danse, vous aurez plus de combats, plus de blessures, plus de meurtres de la grossièreté passionnée & farouche de ces trente rustres, que vous n'en aurez dans cent Bals de l'Opéra qui rassembleront cinq cens personnes ; que vous n'en aurez en trois mois dans une Ville peuplée d'un million d'habitans”.

Notre Auteur rend volontiers justice à Mr. *Rousseau*. Non seulement il reconnoît en lui tous les talens de l'Orateur, mais il est même de son avis toutes les fois qu'il croit pouvoir l'être. Par exemple, il enchérit sur lui dans ce qu'il dit contre la mollesse de l'éducation moderne. Mr. *Rousseau* convient que les Guerriers de nos jours ont de la bravoure en un jour de bataille, & qu'ils sont sagement disciplinés. Mais il remarque que faute de s'y être accoutumés par de violens exercices, ils ne peuvent soutenir l'excès du travail, la rigueur des saisons, l'intempérie de l'air. *Il ne faut, dit-il, qu'un peu de soleil ou de neige, il ne faut que la privation de quelques superfluités pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos Armées.* ; Il est certain, ajoute là-dessus le Commentateur, „ il est certain
„ tain

„ tain qu'on néglige trop l'exercice du corps en
 „ France, & qu'on y aime trop ses aises. On
 „ n'y voit plus de courses de chevaux, on n'y
 „ donne plus de prix aux plus adroits à différens
 „ exercices, on y détruit tous les Jeux de pa-
 „ me, & c'est-là l'époque des vapeurs qui ont
 „ gagné les hommes, & les ont mis de niveau
 „ avec les femmes, parce qu'ils ont commencé
 „ par s'y mettre par la nature de leurs occupa-
 „ tions. Oh! que notre Orateur frappe sur cet
 „ endroit-là de notre façon de vivre, je l'appre-
 „ yrai de mon suffrage. Mais qu'il prétende en
 „ conclure que ces hommes pour être aussi foibles,
 „ aussi vaporeux que des femmes, en sont
 „ plus dépravés, plus vicieux, c'est ce que je
 „ ne lui accorderai pas; & fussent-ils femmes
 „ tout-à-fait, pourvu que ce fût de la bonne es-
 „ péce, qui est la plus commune sans-doute, je
 „ n'en aurois que meilleure opinion de leur ver-
 „ tu. Qui ne sait que ce sexe est le dévot & le
 „ vertueux par excellence.”

On trouve à la fin du volume une Réfutation des Observations que Mr. *Rousseau* a faites contre une Réponse à son Discours imprimée dans le *Mercure de Paris* Septembre 1751. Cette Réfutation assortit parfaitement à la précédente. Elle est dans le même goût, & très-digne d'être lue. Il y a dans la Réponse que cette Réfutation est destinée à étayer, une méprise assez plaisante, que je ne vois pas qu'on ait remarquée. L'illustre Auteur a pris Mr. *Rousseau* pour un Docteur de Genève, & a renouvelé contre lui les reproches de l'esprit particulier que les Controversistes Catholiques ont si souvent fait aux Protestans. Il

trouve que le paradoxe de Mr. *Rousseau* quadre fort bien avec ce prétendu *esprit particulier*. Il n'a pas su que Mr. *Rousseau*, qui par ses talens fait honneur à sa Patrie, en est absent depuis plusieurs années, qu'il n'y a jamais été Docteur, & que même il ne professe plus la Religion de ses Concitoyens. Au reste cette *Réponse* & les *Observations* de Mr. *Rousseau* qui lui sont opposées, ont été réimprimées dans le *Journal des Sçavans* Edition d'*Amsterdam*. On sait que la première de ces deux Pièces est d'un des plus grands Princes qui ait jamais occupé le Trône, du-moins si la grandeur des Rois se mesure non par l'étendue de la domination & l'illimitation du pouvoir, mais par la vertu, par les lumières, par l'amour du Bien public, par la fermeté dans les traverses.

ARTICLE XIV.

AGGEL HAITSMA, *Ecclesiastæ in Pago Wier, Curæ Philologico-Exegeticæ in Genesin: sive Explicationes difficiliorum per omnia fere capita locorum, quibus nova aut uberior ex ditione Orientali, Hebrææ Linguae affini, nec non ope vocum ex compositis ad simplices deductarum, suisque originibus restitutarum, lux adfunditur. Accedentibus locorum, vocabulorum, rerum, quæ vel ex professo vel in transitu illustrantur, tanguntur, necessariis indicibus.* Franequeræ 1753. 4to.

C'est-à-dire,
EXPLICATION des endroits les plus difficiles de chaque Chapitre de la *Genèse*, par lesquelles, à l'aide

l'aide des Langues *Orientales* qui ont de l'affinité avec la Langue *Hébraïque*, & de la méthode de réduire les mots composés à leur origine, on éclaircit le Texte Sacré. On y joint des Tables des passages, des mots, & des choses que l'Auteur s'est proposé d'expliquer, & de ceux qu'il n'a éclairci qu'en passant, par Mr. *Aggée Haitsma*, Ministre à *Wier*. à *Francker* 1753, 4to. pp. 504. sans la Dédicace & la Préface.

DANS la Dédicace adressée à S. A. R. Madame la Princesse d'ORANGE, Mr. *Haitsma* me assure qu'il n'a eu d'autre but, que celui d'éclaircir les passages qui lui ont paru obscurs & difficiles, en suivant les règles que prescrit une Critique sage & modeste; & qu'il s'est défait de tout préjugé. Il commence sa Préface, en disant qu'on ne trouvera personne qui oserait que c'est principalement par l'étude des Langues qu'on peut parvenir à expliquer les Livres Sacrés; comme les Ouvrages des Savans qui ont fourni cette carrière en font foi: que les Langues *Orientales* ont d'ailleurs tant de rapport avec la Langue *Hébraïque*, qu'on ne doit pas s'étonner qu'elles servent beaucoup à la faire entendre. Les principaux Docteurs *Juifs* ayant remarqué combien cette Langue étoit défectueuse, commencèrent dès le douzième Siècle, pour suppléer à ce défaut, à avoir recours aux Langues qui avoient quelque affinité avec elle; & au jugement de notre Auteur, ils auroient fait plus de progrès dans cette étude, s'ils eussent suivi cette bonne méthode en comparant ces Langues,

& qu'ils n'eussent pas été imbus de l'opinion que la Langue Hébraïque, & la manière de l'écrire, venoient immédiatement de Dieu, comme il seroit facile de le prouver, s'il étoit nécessaire, par les Ecrits des Rabbins *Aben-Ezra, Jarchi, David Kimchi, Abarbanel, Gaon*, & d'autres.

Ce que les Docteurs Juifs n'ont pu faire, ou ce qu'ils n'ont pas voulu faire crainte des'écarter de la doctrine de leurs Ancêtres, les Chrétiens, guidés par l'amour de la vérité, l'ont fait, & ont expliqué d'une manière solide & claire la Parole de Dieu. L'Auteur donne un petit Catalogue de ceux qui se sont distingués dans ce genre d'étude, comme *Coccejus, Erpenius, Golius, Bochart, Pocock, de Dieu, Rhenferd, Braunius & Reland*; & de nos jours *Mrs. Schultens, Mill & Vriemoet*. Ceux qui lisent les Ouvrages de ces savans hommes, savent assez que leurs recherches sont d'une grande utilité; c'est pourquoi *Mr. Haitsma* croit qu'il seroit superflu de s'arrêter à prouver l'excellence de l'étude des Langues Orientales, & à faire voir le fruit qu'on en peut recueillir. Frappé d'admiration en voyant combien les Ouvrages de ces grands-hommes contribuoient à l'intelligence de l'Ecriture Sainte, & sur-tout du V. T. il résolut d'essayer de marcher sur leurs traces, & c'est à cet essai que l'Ouvrage que nous annonçons doit son origine.

Mr. Haitsma a choisi pour cet effet le Livre de la Genèse, tant parce qu'on y apperçoit une harmonie très-ancienne entre le style de ce Livre & les Langues Orientales, que parce qu'il souhaitoit de mettre dans un nouveau, ou du moins dans un plus grand jour, quantité de passages que

diverses Versions ont rendus d'une manière obscure & embarrassée. Pour prouver ce qu'il avance, il rapporte les principales versions de passages qu'il explique, afin que le Lecteur puisse voir d'un coup d'œil en quoi sa version & son explication diffèrent de celles des autres, & qu'il n'a pas agi en compilateur, ni omis quelque chose à dessein. Le goût d'un certain ordre de genre de notre siècle, lui fait appréhender qu'on ne regarde son Livre comme un Ouvrage frivole & même dangereux; c'est pourquoi il s'est attaché à prévenir d'avance un pareil jugement, en faisant voir combien il seroit injurieux à l'égard de la Philologie Sacrée.

Mr. *Haitsma* a souvent repris la Version de Septante, & indiqué la source des erreurs qu'elle a commises, malgré le préjugé de ceux qui ne se font point difficulté d'attribuer à cette Version la prérogative d'un Manuscrit authentique. Notre Auteur a encore rangé bien des mots, dont on ne connoissoit la signification que par la connexion, dans la classe des mots composés; & il se flatte d'avoir répandu par ce moyen plus de clarté sur ces mots & sur la connexion. Il n'a pas négligé non plus de veiller en tems & lieu à la majesté interne & externe (a) des Livres Sacrés; & il assure que s'il a attaqué quelquefois ceux qui veulent critiquer les Ecrivains Sacrés, ce n'est pas à leur personne ni à leur savoir qu'il en veut, mais uniquement à leurs opinions. Il promet aussi de recevoir avec reconnoissance les remarques

(a) *Denique ubi ratio & tempus id flagitarunt pro virili majestati externa & interna Codicis Sacri invigilavimus &c.*

ques que des gens sensés & éclairés lui feront sur son Ouvrage, & il déclare qu'il ne s'embarassera en aucune façon de ceux qui ne s'arrêtent qu'à chicaner sur des vetilles.

Pour donner une idée de la manière dont l'Auteur a exécuté son plan, nous n'aurions qu'à copier au hazard quelques-unes de ses remarques, par où il paroîtroit suffisamment qu'il a surtout lu des Ouvrages qui pouvoient l'aider dans son dessein, ou le lui faciliter : mais nous nous bornerons à donner ici à nos Lecteurs le précis d'une de ses explications, crainte de les effrayer par tout l'*Hébreu* & l'*Arabe* que nous nous trouverions obligés de mêler dans cet extrait.

Sur le vingtième verset du Chapitre IV. de la *Genèse*, notre Auteur dit que ce texte avoit paru très difficile à quelques Savans, qui s'étoient donné beaucoup de peine pour en expliquer les dernières paroles, où Mr. *Haitsma* prétend qu'il y a en effet une difficulté qui n'est pas facile à résoudre. Avant que de l'entreprendre, il croit devoir faire précéder quelques recherches sur le nom de *Jabal*, fils d'*Hada* ; & remarque d'abord que le nom propre *Jabal* est du nombre de ceux qui dérivent de quelque occupation particulière, ou d'un certain genre de vie. Il trouve aussi qu'il a beaucoup d'affinité avec les noms *הבֵל* & *אבֵל*, comme *Abarbanel* l'avoit déjà observé. Mais quoique M. *Haitsma* ne désavoue pas qu'il y ait une certaine affinité entre les racines *אבֵל*, *יבֵל*, *הבֵל*, & *ובֵל*, il veut cependant que chacune d'elles garde son origine, & que l'affinité soit plus propre à une racine qu'à l'autre. Pour éclaircir le mot *יבֵל*, il le compa-

re avec la racine **קל** & l'Arabe **قل** qui signifie

secomer fortement, frapper fortement avec un bâton. Il remarque aussi qu'il convient aussi avec **קל** & **קל**, lorsqu'il signifie *gros, pesant, & il appuie ce qu'il vient de dire par des exemples tirés de Tarapha & de son Scholaste Ibn Nabas. Le célèbre Kelanda aussi comparé entr'eux les mots **קל**, **קל**, & **קל**, dans la Palestine p. 525. On croit que ce nom de *Jabal* a été donné au fils d'*Hada*, à cause du genre de vie turbulent qu'il menoit, ses tentes étant continuellement dressées dans des déserts & des lieux sablonneux, parce qu'il changeoit souvent de demeure. Notre Auteur remarque que l'Écriture Sainte fait allusion à ce genre de vie, lorsqu'elle compare la vicissitude de la vie humaine à une tente de Berger. Il rapporte aussi à ce but le mot Hébreu **תכל** *cercle, orbis*, ainsi nommé, selon lui, du flux & du reflux des choses.*

Sur le verset suivant il dit, qu'il doute si le mot Hébreu **אב** signifie simplement le premier, ou bien s'il signifie un *Prince*, comme il l'auroit; & il remarque en passant que ce mot doit être dérivé de **אב**, qui signifie *s'incliner, se courber*, & non pas de **אב** comme le Rabbi Gaon, qu'*Aben Ezra* a repris là-dessus, le prétend. Mr. *Haisma* ne disconvient pas que les mots de **אב** & de **אב** se trouvent dans l'Ancien Testament pour le premier auteur ou inventeur d'une chose, mais il préfère cependant de le rendre par *Prince*, & se fonde sur ce que **אב** chez les *Arabes* est un titre d'honneur, comme il le prouve par des exemples. Dans les paroles suivantes il remarque que **יש** est pris pour **יש** ou

וְכָל יָשָׁב, c'est-à-dire que le nombre singulier y tient lieu du pluriel, & que cette permutation du nombre se trouve aussi quelquefois dans les Auteurs Latins, comme il le fait voir par un exemple tiré de la Fable XI. du I. Livre de *l'Idre*.

*Venari Afello comite cum vellet Leo,
Contextit illum frutice, & admonuit simul,
Ut insueta voce terreret feras.*

Il rend compte ensuite pourquoi il a traduit ces mots וְכָל יָשָׁב par des tentes dressées dans des endroits exposés au Soleil. L'origine du mot יָשָׁב est un peu obscure, cependant Mr. *Haitsma* a trouvé moyen en changeant l'ס en ש, de l'éclaircir par l'Arabe, parce que יָשָׁב signifie dans cette Langue il craint, il s'est tenu, ou il a commis une erreur. De-là, suivant notre Auteur, le mot יָשָׁב a retenu la signification de tente, à cause que les tentes étant dressées sur des terres sablonneuses, elles trembloient lorsqu'elles étoient agitées par le vent. On s'apperçoit aisément que le raisonnement de notre Auteur est très-subtil, & qu'il ne réussit pas mal à faire des étymologies recherchées.

Ce qui a surtout induit en erreur les Interprètes, c'est le mot וְכָל יָשָׁב, qu'ils ont pris dans la signification de bétail: d'autres ont cru que le ש signifioit ici cum, avec. Mr. *Le Clerc* a traduit: & ceux qui nourrissoient des bestiaux, & il a changé pour cet effet la ponctuation. Mr. *Haitsma* rejette toutes ces explications, & soutient que le Vau doit retenir sa signification naturelle, & n'est autre chose qu'une particule copulative: il soutient encore que si l'on recherche

bien la signification du mot **סֵדָה**, il ne sembleroit nullement nécessaire de changer la moindre chose dans la ponctuation. De sçavans hommes ont déjà remarqué que la forme des mots tels que celui dont nous parlons, signifie ou l'endroit où l'on fait quelque chose, ou l'instrument dont on se sert pour la faire; ainsi puisque le mot **סֵדָה** se dit des choses qu'on s'est acquises en propre, comme notre Auteur l'a prouvé dans un autre endroit de son Livre, ou principalement des choses qui constituoient anciennement les possessions, ou étoient les moyens ou les instrumens pour les acquérir, il est naturel de penser que **סֵדָה** dénote l'endroit où l'on possède quelque chose, ou l'instrument par lequel on l'acquiert; & cette dernière signification se trouve assez souvent dans les Livres de l'Ancien Testament. La première signification n'est pas aussi commune. Notre Auteur remarque cependant qu'on ne sauroit disconvenir qu'elle n'ait été anciennement en usage, & il le prouve par des exemples tirés des Auteurs Arabes. Il conclut qu'il paroît par ce qu'il a rapporté, que *Jabal* étoit le Chef de ceux qui habitoient dans des tentes, & changeoient souvent de demeure. Le texte Hébreu porte **יָשָׁב**, qui signifie fort souvent rester & demeurer dans quelque endroit, & proprement s'asseoir, ou s'asseoir pour rester quelque tems, plus ou moins selon les circonstances: de même que chez les Latins le mot *sedere* se prend pour habiter, demeurer, comme dans ce vers de la première Ode d'*Horace*,

Nota quæ sedes fuerat columbis.

Mr. *Haitsma* finit cette remarque, en nous

apprenant que les descendans de *Cain* habitoient dans des cavernes & dans des tentes, & qu'ils changeoient de demeure lorsqu'ils s'étoient accrûs au point que l'endroit qu'ils habitoient ne suffisoit plus à les nourrir eux & leur bétail. Il ajoute que ce genre de vie des anciens Peuples a été dépeint en général par *Ovide*, *Juvenal*, & d'autres Poètes *Latins*. Ceux qui liront cet Ouvrage, trouveront que l'Auteur donne quelquefois des explications un peu hasardées, & c'est ce qu'un Anonyme lui a déjà reproché dans une Lettre qu'il lui a adressée. Si Mr. *Haitzma* avoit fait paroître un peu moins d'amour-propre, on lui auroit plus aisément pardonné les petites erreurs dans lesquelles il est tombé. Disons encore que quoique le titre de cet Ouvrage promette des explications des passages les plus difficiles, il y en a cependant dans le Livre de la *Genèse*, qui ont beaucoup exercé les Critiques, sur lesquels notre Auteur n'a fait aucune remarque.

A R T I C L E X V.

LES CARACTERES, *par Madame de PUISIEUX.*
8 pag. 252 pour la première Partie, & 269 pour la seconde. A *Londres* 1750.

C Et Ouvrage est de la nature de ceux dont on jugera toujours fort différemment. On donne peu de prise à la critique, quand on se borne à peindre les caractères des Hommes. Mais vient on à juger de ces caractères, on révolte tous ceux qui ne sont pas dans les mêmes idées.

Celui qui loue ou qui blâme, ne loue ou ne blâme, qu'après avoir consulté son goût, son penchant, ses affections, ses préjugés. Or tout cela varied'une manière étrange parmi les Hommes. Pourquoi les Nations du Nord pensent-elles différemment de celles du Midi? C'est qu'elles sont nées sous un autre Ciel, c'est qu'elles ont d'autres mœurs, d'autres coutumes, d'autres préjugés.

Madame de Puissieux semble le reconnoître elle-même, & l'aveu formel qu'elle fait de cette vérité, nous justifie pleinement contre les plaintes qu'elle pourroit former de n'être pas toujours de son avis. „ Les Hommes, dit-elle, ne „ prononcent pas moins fermement les termes „ de *Vice, Vertu, Honneur, Probité, Religion,* „ &c. que les Femmes ceux de *Diamans, Étoffe „ se moirée, Damas des Indes, Tafetas chiné,* „ &c; & l'on seroit tenté de croire qu'ils s'entendent. Mais viennent-ils à s'expliquer sur les idées qu'ils attachent à ces termes, l'uniformité de sentiment dispaeroît, on diroit-qu'ils sont nés à mille lieues les uns des autres, que c'est une troupe de gens ramassés sous différents climats; & ils ont des intérêts si opposés, auxquels ils prétendent par des voies si différentes, qu'on les prendroit à peine pour des Animaux de la même espèce. D'où naissent ces contradictions? Nous sommes tous d'accord sur les objets de nos Sens (a); les Couleurs de l'Arc-en-ciel plaisent à tous les yeux; il n'y a point d'odorat qui ne soit flatté

„ par

(a) Cela n'est pas généralement vrai.

„ par l'Ocillet, la Rose (a), & le Jasmin : il est
 „ des viandes & des mets qui sont agréables à
 „ tous les palais (b), ainsi des autres sens. N'au-
 „ rions-nous aucun sens pour juger du vice, de
 „ la vertu, de l'honneur, de la probité, &c. (c);
 „ ou, si nous en avons un pour ces objets, ce
 „ sens seroit-il malade presque dans tous les
 „ Hommes (d) ? Cette dernière conjecture est
 „ apparemment la vraie. On ne corrompt nulle
 „ part le Toucher, l'Odorat, l'Oeil, le Goût,
 „ & l'Oreille. On laisse ces sens dans leur état
 „ naturel; aussi jugent-ils dans la suite assez sai-
 „ nement des objets qui leur sont proportion-
 „ nés. Quant au sixième sens, celui à qui il ap-
 „ partient de discerner le vrai d'avec le faux,
 „ le bon du mauvais, tout semble conspirer con-
 „ tre lui (e).

L'Ouvrage même de cette Dame va nous
 fournir des exemples de ces sortes de *contradic-*
tions. „ La Volupté vient de l'Ame, le Plaisir
 „ vient

(a) Il y a des Femmes à qui l'odeur de la Rose donne
 des vapeurs.

(b) La plupart des Hommes aiment la Venaïson, la
 plupart des Femmes ne l'aiment pas. Il n'est donc pas
 vrai non plus que nous soyons *tous d'accord sur les objets*
de nos sens.

(c) Les Sens ne jugent de rien, ils ne font que rappor-
 ter à l'Ame l'impression qu'ils reçoivent des objets qui
 les frappent. C'est la Raison qui nous fait juger du Vice
 & de la Vertu.

(d) La Raison n'est *malade* que quand l'évidence man-
 que : il y a des Vétirés dont tous les Hommes conviennent.

(e) Il manque à Madame de Puistoux un peu de Philo-
 sophie. Ce qui dans l'Homme *discerne le vrai du faux*,
 ne forme pas un *sixième sens*. Le discernement appartient
 à l'Ame, & les Sens ne font que les organes.

„ vient des Sens; aussi tout le monde prend-il du
 „ plaisir, parce que tout le monde a des Sens.
 „ Mais la Volupté étant un sentiment délicat,
 „ dépendant de l'esprit & du goût; il y a donc
 „ les trois quarts du monde qui n'ont jamais
 „ senti la Volupté ”.

Pourquoi mettre le siège de la *Volupté* dans l'*Ame*, & celui du *Plaisir* dans les *Sens*? Les Sens seuls ne donnent ni plaisir ni volupté. Des Sens sans ame ne fourniroient qu'une Machine sans sentiment. Les Sens portent à l'*Ame* les impressions agréables qu'ils reçoivent, & il n'appartient qu'à l'*Ame* de les sentir. Le plaisir de la vue cesse dès que vous ôtez la communication qu'il y a entre l'organe de la Vue & le siège de l'*Ame*. Je ne disconviens pas qu'il n'y ait quelque différence entre le Plaisir & la Volupté; je crois seulement que l'un & l'autre se font sentir dans l'*Ame* par l'entremise des Sens. Madame de Puiseux n'auroit-elle pas puisé cette idée dans le *Traité de la Volupté*? Nos Sens, dit Mr. de la Mettrie, sont le Siège du plaisir. . . . Ce n'est donc que dans les Sens qu'il faut chercher le Plaisir. . . . Mais la Volupté veut être recherchée plus loin.

„ Si ce que j'aime est laid, c'est du Plaisir sans
 „ Volupté ”. Je ne conçois pas qu'on puisse aimer ce qu'on trouve laid, & encore moins que la laideur puisse exciter du plaisir. Il n'y a que le beau, ou ce qu'on trouve beau, qui puisse donner de l'amour & du plaisir.

„ Penser & sentir sont deux choses différentes. L'une appartient à l'Esprit, l'autre est
 „ essentielle à l'*Ame*. Aussi je crois qu'il y a

„ de

„ des gens qui ne pensent guère, & qu'il n'y
„ en a point qui ne sentent ". Les *Cartésiens*
vous disent que l'essence de l'Âme consiste dans
la pensée. Ainsi dans leur Système le Manant ne
pense pas moins que l'Homme d'esprit, mais
il pense différemment. La pensée n'est peut-être
qu'une sorte de sensation, & je ne sache pas qu'on
ait encore bien marqué la différence qu'il y a
entre l'une & l'autre.

„ Il y a des gens qui ne perdent jamais les plai-
„ sirs de vue, pas même dans les derniers mo-
„ mens. Ces gens sont plus heureux que sages,
„ & j'ai meilleure opinion de leur tempéram-
„ ment que de leur esprit ". Et moi je pense que
c'est être sage, que de chercher toujours les plai-
sirs, pourvu qu'on sache les choisir tels qu'il n'en
résulte aucun repentir.

„ Les plus belles pensées vieillissent; il n'en
„ est pas de même des belles actions, elles sont
„ toujours nouvelles ". On ne voit pas d'où
peut venir cette différence. Toute pensée qui
est réellement belle, doit toujours rester belle,
& ne sauroit par conséquent vieillir.

„ Quand une entreprise est difficile à l'excès,
„ il faut l'abandonner au hazard: on la fait man-
„ quer en travaillant à la faire réussir. C'est
„ dans ces occasions qu'il faut plus compter
„ sur son bonheur, que sur sa prudence ". Le
hazard n'est rien, & n'a jamais rien produit.
Compter sur son bonheur, c'est compter sur une
chimère, puisqu'il n'est attaché à personne in-
dépendamment des causes qui le déterminent.

„ L'ambitieux n'aime pas; celui qui aime bien
„ ne peut qu'aimer . . . si l'on aime le Jeu pas-

„ honnêtement, on n'aime pas sa Maîtresse”. L'expérience prouve le contraire. Il n'est ni impossible, ni même fort rare, qu'on aime le Jui & sa Maîtresse avec passion.

„ Je voudrois que quand on a fait une sottise, on n'y pensât plus”. Il est bon de se rappeler les sottises des autres & les siennes propres, pour en profiter. Il faut que le passé nous instruisse pour l'avenir.

„ L'Être créé le plus malheureux qui se pourroit imaginer, ce seroit celui à qui tout appartiendroit. Il faut des desirs pour être content”. Si l'on étoit content on ne désireroit rien : les desirs marquent toujours quelque sorte de mécontentement ; & si celui à qui tout appartiendroit, se trouvoit sans desirs, il seroit le plus heureux des Mortels.

„ Que l'on seroit heureux dans les derniers instans, si l'on pouvoit écarter de soi ces hommes lugubres qui s'emparent de vous, comme pour vous conduire dans l'autre Monde tout vivant. Si un homme a mal vécu, il attend trop tard pour se corriger ; s'il n'a rien à se reprocher, que ne meurt-il en paix ? Les frayeurs qu'il a de la mort, les appareils de la pénitence calomnient sa vie. La Nature voudroit bien que nous sortissions de ce Monde comme nous y sommes entrés, sans nous en appercevoir ; mais la Superstition s'y oppose”. Comment Madame de Puiseux, qui se dit ailleurs *bonne Catholique*, ôse-t-elle nommer *Superstition*, ce qui est regardé comme un devoir essentiel par tous ceux qui font profession du *Catholicisme* ? Il faut cependant avouer que la mort

lus douce , est celle qu'on n'a point prévue, que l'on subit sans crainte.

Toute la bonne conduite imaginable ne donne pas le bonheur : il dépend d'une certaine combinaison d'événemens que nous ne pouvons empêcher ni prévoir. Nous croyons conduire les choses, & ce sont elles qui nous mènent ; & de-là il arrive qu'un sot jouit d'une fortune immense, tandis qu'un homme rare languit dans la misère. C'est le hazard seul qui nous donne la noblesse du sang, les qualités de l'esprit, & peut-être celle du cœur : c'est le hazard qui nous conduit : c'est le hazard qui nous fait présent de la beauté, des richesses & des dignités ; tout dépend du hazard. Si la bonne conduite nous met quelquefois au-dessus de ses caprices, c'est encore un de ses effets. Je ne connois de puissance à lui opposer, que l'étude des conjonctures, & qu'une conduite inconstante comme elles : mais il faudroit pour cela n'avoir ni passions, ni attachemens, ni distractions, c'est-à-dire, être dans un état imaginaire. Que faire donc ? abandonner tout au hazard, c'est quelquefois le mieux. Il nous sert souvent mieux que nos vertus, ou nos vices. Mais qu'est-ce que le hazard ? Je ne me mêlerai pas d'en donner une définition. Je la laisse à chercher aux Philosophes du premier ordre. Je sais seulement qu'il est, & qu'il faudroit peut-être remonter jusqu'au mécanisme universel, pour dire ce que c'est.

Si tout dépend du hazard, & d'une espèce de fatalité, la Raison nous devient inutile, nous n'avons plus besoin ni de préceptes, ni de règles
de

de conduite, dictées par la prudence & la sagesse ; il suffit de donner tête baissée dans une entreprise pour la faire réussir. Si cette doctrine étoit suivie, elle anéantiroit tous les talens, toutes les vertus. Madame de Puiseux demande ce que c'est que le hazard ; elle n'ose entreprendre de le définir. Comment le définiroit-elle ? On ne définit point un être de raison. Ce qu'on dit être l'effet du hazard, est l'effet d'une cause qu'on ignore. S'il n'y a point d'effet sans cause, il n'y a point de hazard ; il n'est ni la cause, ni l'effet de ce qui arrive. Remontez tant qu'il vous plaira jusqu'au mécanisme universel, & vous ne trouverez par-tout que causes ou effets. Rien de ce que dit cette Dame, ne prouve en faveur de son sentiment. La fortune immense d'un *Sot* n'est pas plus l'effet du hazard que celle d'un homme sage. La noblesse, les qualités de l'esprit, celles du cœur, la beauté, les richesses, les dignités, ont leurs causes ; mais ces causes ne nous sont pas toujours connues. Le moindre changement qui arrive dans la Nature, est l'effet d'une cause libre ou nécessaire, d'une cause Physique ou Morale ; & la première cause de tout, celle au-delà de laquelle on ne sauroit plus remonter, c'est Dieu.

„ L'Homme qui pense à tout, ne peut qu'agir bien. Il est essentiel de bien penser ; mais il ne
 „ l'est pas moins de saisir tous les divers sens d'une affaire, ou d'une entreprise ; on échoue
 „ souvent au port, pour n'avoir pas fait attention
 „ au plus petit écueil. La réussite dépend d'avoir
 „ tout prévu”. Ce ne sont donc pas les choses
 „ qui nous mènent ? ce n'est donc pas le hazard qui
 „ nous conduit ? comme Madame de Puiseux
 veut

vient de le dire dans l'article précédent, qui semble être en contradiction avec celui-ci.

Tels sont les principaux défauts d'un Ouvrage, qui a d'ailleurs plus d'une sorte de mérite, & dont la lecture convient sur-tout à ceux qui veulent entrer dans le Monde. De tous les *Caractères* qui s'y trouvent, l'un des plus aimables, c'est celui de la Dame qui les a faits.

A R T I C L E X V I.

ANTONI GENUENSIS, in Regiâ Neapolitanâ
Academiâ Ethicæ Professoris, Elementorum
ARTIS LOGICO-CRITICÆ Libri V. Editio ter-
tia Neapolitana, multò auctior & emendatio.

C'est-à-dire:

ELE'MENS de LOGIQUE, *divisés en cinq Li-
vres*, par ANTOINE GENOVESI, *Professeur
de Morale dans l'Académie Royale de Naples.*
Troisième Edition, corrigée & considéra-
blement augmentée. Volume in 8. de 462 pa-
ges, sans la Préface & la Table des Chapitres.
A Naples 1753.

LA Préface que l'Auteur avoit mise à la tête de la première Edition, & qui se retrouve dans celle-ci, sert à répondre à quelques objections qu'on lui avoit faites, ou qu'il prévoyoit qu'on pourroit lui faire. A quoi bon, dit-on, ces nouveaux Elémens de Logique? nous avons déjà tant d'Ouvrages sur cette matière. La réponse qu'il fait à cette objection est sensée. Vous m'avouerez, dit-il, que la Science augmente & se perfectionne chaque jour, & qu'il faut par consé-

sequent reculer à proportion les bornes de l'Art de philosopher. Cet Art n'est point parfait, il ne le sera jamais, on peut donc lui donner de nouveaux degrés de perfection. Lui objecte-t-on qu'il fait trop valoir la liberté de philosopher, il répond que ce n'est pas philosopher, qu'il se rapporte aveuglément à l'autorité des sages, lors sur-tout que la Raison ne combat pas en leur faveur. On avoit trouvé mauvais qu'il citât des Livres condamnés. Pour se justifier de ce reproche, il dit qu'il ne les a cités que pour indiquer les sources où il a puisé, & que d'ailleurs il est fort éloigné de rien approuver de ce que son Eglise condamne. On lui avoit fait un crime de n'avoir pas assez ménagé quelques Savans. J'avoue, répond-il, que j'ai relevé leurs défauts un peu trop vivement, mais j'ai épargné leurs personnes.

Dans une seconde Préface que l'Auteur avoit mise à la tête de la seconde Edition de la Logique, après s'être expliqué sur les changemens qu'il avoit faits à cet Ouvrage, il trace en peu de mots le portrait de Benoît XIV. l'un des plus grands Pontifes que la Cour de Rome ait jamais eu. Cet éloge du Pape régnant n'est point déplacé. L'Auteur l'a fait à l'occasion de deux Lettres que Sa Sainteté lui avoit écrites, l'une sur la Métaphysique, & l'autre sur la Logique. Ces deux Lettres sont en Italien, & elles font d'autant plus d'honneur à Mr. Genovesi, qu'on fait que Benoît XIV. est très en état de juger du savoir & du vrai mérite d'un Auteur.

Les *Prolegomènes* que Mr. Genovesi a mis à la tête de la Logique, donnent une idée neuve,

précise, & très instructive, de la nature, de l'origine, & des progrès de cette Science. Il y passe en revue les Logiques anciennes & modernes, qui méritent le plus d'être connues, marquant d'ordinaire ce qu'elles ont de bon ou de défectueux. Le jugement qu'il en porte nous a paru d'autant plus équitable, qu'il ne cherche point à se faire valoir aux dépens de ceux qui ont couru la même carrière que lui.

L'Ouvrage est divisé en cinq Livres, & chaque Livre en plusieurs Chapitres. Le premier Livre a pour objet la nature & les opérations de l'Esprit, les maladies de l'Entendement, les causes des Erreurs, les remèdes de ces maladies & de ces erreurs, avec les moyens de les guérir. Le second Livre traite particulièrement des Idées, de leurs objets & de leurs signes. Le troisième comprend ce qui concerne le Vrai & le Faux, la Science & la Foi, la Probabilité, &c. Le quatrième roule sur l'usage & les fonctions des Sens, sur l'Autorité Divine & Humaine, sur l'Art Critique, &c. Le cinquième traite des moyens de mesurer & d'augmenter la capacité de l'Esprit, de l'étendue des Connoissances humaines, du Raisonnement, de la Méthode, de l'Art Syllogistique, des Règles de disputer, des Sophismes, &c. L'Ouvrage est terminé par une Lettre de l'Abbé *Antoine Conti*, Noble Venitien, avec la réponse de Mr. *Genovesi* sur la nature & l'origine des Idées.

Tel est le plan que l'Auteur s'est formé. Mais pour donner une juste idée de la manière dont il l'a exécuté, il faudroit entrer dans des détails qui nous conduiroient beaucoup au-delà des bornes

des que nous devons nous prescrire. Nous choisirons, dans une si grande variété de matières, le seul article qui concerne *l'usage de l'Autorité*, tant à cause de son importance, que parce qu'il est à la portée de la plupart des Lecteurs.

L'Homme vient au monde sans avoir l'usage de la Raison, & presque toute son enfance se passe sans qu'il en fasse le moindre usage. Les préjugés des Sens & de l'Autorité précèdent la Raison, ce sont nos premiers Maîtres, c'est d'eux que viennent nos premières connoissances. Ceux mêmes qui sont déjà avancés en âge apprennent plus de choses par l'usage des Sens & de l'Autorité, que par la méditation & le raisonnement. Il est donc extrêmement important, lorsqu'on veut éviter l'erreur, de savoir se servir de ses Sens & de l'Autorité.

Il y a quatre choses qu'on peut considérer dans les Corps, leur existence, leurs qualités, leurs relations, leur essence. L'essence d'un Corps consiste dans l'union indivisible de tout ce qui lui est essentiel. Ce qu'il y a de plus secret, de plus *intime* dans les Corps, ne tombe point sous nos Sens. Nous ne saurions donc connoître l'essence des Corps à l'aide des Sens. Il suit de ce principe : 1. Que nous ne devons juger, ni de l'essence, ni de la nature, ni de la constitution des Corps par le seul témoignage des Sens. 2. Que les Corps peuvent produire des effets, dont il nous est impossible de découvrir les causes. Il ne faut donc pas se précipiter à regarder ces effets comme quelque chose de surnaturel ; il ne faut pas non plus regarder ou comme des Magiciens, ou comme des Démoniaques, ceux qui produisent des
cho-

choses étonnantes & merveilleuses. La cause de ces sortes d'effets peut résider dans la nature des Corps.

Il s'est trouvé ici un illustre Professeur en Médecine à qui des Ecclésiastiques voulurent faire un mauvais parti, pour avoir enseigné que nous ne pouvions connoître l'essence des Corps; & voici un Philosophe, qui dans le centre même de l'*Inquisition*, dans un Livre qu'il met entre les mains d'un Pape éclairé, ose avancer un sentiment encore plus hardi que n'étoit celui du Professeur *Hollandois*. On ose presque tout dire quand on a certains Théologiens pour amis: les a-t-on offensés, quoique très légèrement, ils trouvent bientôt moyen de vous faire passer ou pour Athées, ou pour Dèistes, ou pour Hérétiques.

Quant à l'existence des Corps, nous pouvons la connoître, & même d'une manière certaine à l'aide de nos Sens. L'Auteur ne croit pas qu'on puisse démontrer l'existence des Corps par l'idée qu'on s'en forme, puisque les idées peuvent nous représenter des choses qui ne sont que possibles. Il fait voir ailleurs comment on parvient à la connoissance de leurs qualités, & des relations qu'ils ont entre eux.

Les Sens ne doivent nous guider que dans la Physique. Dans toutes les autres Sciences il ne faut point écouter les Sens. Telles sont la Métaphysique, les Mathématiques, ou celles qui dépendent de l'Autorité, comme la Théologie révélée & la Jurisprudence. On trouvera ici la différence qu'il y a entre les expériences & les observations, & la manière dont on doit s'y prendre

tant pour les bien faire, que pour en déduire les conséquences qui en découlent naturellement. L'Auteur donne sur tout cela, & en peu de mots, d'excellens préceptes.

On distingue deux sortes de Témoignages ou d'Autorités, le Témoignage de Dieu & celui des Hommes. Après plusieurs détails instructifs sur le Témoignage humain, sur la nature & les différentes espèces d'Histoire, l'Auteur vient à l'examen des qualités que doit avoir un Historien, lesquelles il rapporte à ces deux chefs principaux, la *Science* & la *Probité*. Un Historien savant, c'est celui qui a beaucoup de pénétration, de la sagacité, de la capacité, & qui sait passer dans les meilleures sources. Un tel Historien s'en laisse rarement imposer. Un Historien ignorant est ordinairement crédule, il n'est propre ni à découvrir l'erreur, ni à distinguer le vrai d'avec le faux. Il peut donc se tromper, s'aveugler, adopter des bruits vagues & populaires, & les donner pour des faits avérés. A quoi doit-on attribuer tant de fables & de contes ridicules qui se rencontrent dans la plupart des Histoires? N'est-ce pas à l'ignorance des Historiens, à leur peu de jugement & de sagacité? C'est ce que l'Auteur fait voir par des exemples.

Ce n'est pas assez qu'un Historien ait du savoir, du jugement & de la sagacité, il faut de plus, ou qu'il ait été témoin des faits qu'il rapporte, ou du-moins qu'il ait vécu dans un temps où l'on n'en a point encore perdu le souvenir. Rien n'est plus nuisible à l'authenticité de l'Histoire, que le tems & la distance des lieux. Un fait ne manque guère d'être altéré, lorsqu'il passe par plusieurs bouches: ou on en augmente les
cir-

Circonstances, ou on les diminue, ou on les change; il se trouve d'autant plus défiguré qu'il est plus éloigné de sa source. Un Historien contemporain peut encore se tromper, lorsqu'il adopte sans beaucoup d'examen des bruits populaires, qui le plus souvent sont dénués de toute vraisemblance. Ceux qui ont puisé les faits qu'ils rapportent dans les monumens de l'Antiquité, ne méritent pas plus de créance qu'on doit en donner à ces mêmes monumens. On doit regarder comme très suspecte toute Histoire qui n'est fondée que sur des Traditions: Telle est celle d'*Hérodote*.

La probabilité d'un fait dépend particulièrement de la science & de la probité de l'Historien, du tems auquel il a vécu, & de la nature des choses qu'il rapporte. Le plus grand corrupteur de l'Histoire c'est l'esprit de parti. De-là vient que l'Histoire des Dogmes, de la conduite, des mœurs de ceux qu'on nomme Hérétiques, est très suspecte. La haine a dicté bien des fables. *Gardez-vous bien*, dit l'Auteur à ce sujet, *de rien affirmer, que vous n'ayez fouillé dans tous les monumens*. Il faut bien examiner si un Historien n'a pas écrit dans la vue d'exercer son style: c'est la vaine gloire, & non la vérité qui lui tient lieu de guide.

L'Auteur, après s'être expliqué sur tout cela, établit d'excellentes règles, qu'on ne doit jamais perdre de vue, soit dans la lecture, soit dans la composition de l'Histoire. De l'Histoire profane il passe à celle des Livres Sacrés qui ont Dieu même pour Auteur, ou des Hommes inspirés par l'esprit de Dieu. Cette matière délicate & épineuse doit piquer la curiosité des Ec-

éléfiftiques de toutes les Sectes. C'eft particulièrement fur ces fortes d'articles qu'il faut aller puiser à la fource, & nous y renvoyons le Lecteur.

ARTICLE XVII.

TRAITE' *fur la manière de lire les Auteurs avec utilité*, II. *Extrait* (a).

Quatrième Opération.

JUGER.

„ *J*uger en général du mérite d'un Ouvrage,
 „ dit notre Auteur, c'est sentir & décider
 „ qu'il est bon, ou médiocre, ou mauvais. On
 „ peut sentir & décider bien, on peut sentir & dé-
 „ cider mal. Mais qu'est-ce qu'il faut pour bien
 „ décider? Deux choses; une connoissance de ce
 „ qui fait l'objet de la décision, & un esprit li-
 „ bre de toute passion qui pourroit nuire au ju-
 „ gement; c'est ce que j'appelle en deux mots
 „ science & liberté”. Après ce court préambule,
 „ l'Auteur passe incessamment à la pratique,
 „ & pour exemple de l'opération de juger il exa-
 „ mine l'Ode d'Horace, *Quid dedicatum poscit*
 „ *Apollinem*. Il revient ensuite aux deux choses
 „ qu'il a dit être nécessaires pour bien juger, &
 „ déclare qu'il ne s'arrêtera qu'à la première., On
 „ fait, dit-il, que rien n'est plus contraire à la
 „ justice du jugement que certaines passions,

„ com-

(a) Le premier Extrait se trouve dans la Partie précédente, Page 25.

„ comme celles de l'amour & de la haine. Aussi
„ ne nous arrêterons-nous pas à faire connoître
„ qu'il faut se détacher de toute prévention
„ pour ou contre, afin de porter une décision
„ sûre. Le point que nous voulons développer,
„ est d'approfondir en quoi consiste en général
„ cette connoissance dont nous venons de parler.
„ Elle consiste à avoir l'idée d'un bon Ouvrage,
„ afin d'appliquer cette idée à chaque Ouvrage
„ que l'on a lu. Quelle est donc cette idée?
„ Bien exposer, bien raisonner, voilà l'idée de
„ l'Ouvrage parfait; en sorte que le bon Ouvrage
„ est celui où l'idée générale est distribuée
„ en parties principales, & où celles-ci sont
„ exposées par l'ordre des pensées qui conviennent
„ le mieux. On a déjà vu, continue l'Auteur,
„ ce que c'est que développer, & les moyens
„ d'y réussir; mais nous n'avons pas dit
„ ce qu'il faut singulièrement développer, &
„ les défauts qu'il faut éviter en développant.
„ Nous avons dit ce que c'est que raisonnement,
„ mais nous n'avons pas expliqué combien il
„ y a de manières de raisonner, en quoi consiste
„ la force du raisonnement, comment on le dispose,
„ quels ornemens lui conviennent. Voilà ce qu'il
„ faut savoir pour bien juger. Nous sommes donc
„ dans l'obligation de reprendre tous les articles
„ que nous venons de proposer.” Telle est l'introduction
„ que l'Auteur a mise à la tête de son second Tome,
„ pour amener la division qu'il fait de ce Tome en
„ V. Sections, dont voici les sujets. La I. traite des
„ défauts du développement, & de ce qu'il faut
„ développer dans les faits. La II. du développement du

raisonnement, & de sa nature. La III. de la disposition du raisonnement, & de ses ornemens. La IV. de la qualité des pensées. Et la V. de la qualité du stile.

Je crains que le Lecteur ne soit pas fort content de ce plan. Il verra sans-doute avec peine qu'on emploie deux nouvelles Sections à expliquer l'*opération de développer*, dont il a été parlé au long dans le premier Tome.

Il y a deux manières de juger d'un Livre, qui demandent des directions différentes. L'une regarde les choses mêmes ; il s'agit d'en examiner la vérité & l'importance, & de voir si ce que nous lisons est digne qu'on l'admette, qu'on y acquiesce, & qu'on tâche de le retenir. L'autre consiste à décider sur la forme d'un Ouvrage, à voir s'il est bien fait, si les règles de l'Art y sont observées. Le premier de ces jugemens est tout à la fois le plus nécessaire & le plus facile. On ne sauroit s'instruire solidement, si on ne réfléchit sur ce qu'on lit. Il faut prononcer en soi-même sur le prix & la vérité de ce qu'on lit ; rejeter le faux ; ne pas s'arrêter au vrai, qui étoit déjà aussi clair dans notre esprit qu'il l'est dans le Livre ; s'attacher au vrai qui nous présente quelque nouvelle lumière, & faire ses efforts pour se l'imprimer dans la mémoire ; enfin suspendre son jugement sur tout ce dont on ne voit pas nettement la vérité ou la fausseté. Pour juger de cette manière, il ne faut que du bon-sens & les connoissances préliminaires les plus communes, du moins lorsqu'il s'agit des lectures qu'on peut recommander aux Commencans.

L'autre sorte de jugement regarde la forme d'un

d'un Livre. On décide si l'Ouvrage est bon dans son genre, si les règles y sont observées. Ce jugement est du ressort du goût, il exige une connoissance exacte des règles, & une étude approfondie des meilleurs Ecrits en chaque genre. Mais aussi on n'est point pressé de porter cette sorte de jugemens. Sans en prononcer de tels, rien n'empêche qu'on ne s'instruise solidement des choses qu'il importe le plus de savoir.

L'Auteur n'a point distingué ces deux sortes de jugement, & il s'en fait bien qu'on ne trouve dans son Livre ni pour l'une ni pour l'autre tous les préceptes nécessaires, ou seulement les plus essentiels. Quoi qu'il en soit, je vais indiquer en détail les matières qui entrent dans les V. Sections de ce Volume.

I. Section. Un Auteur doit développer la vérité capitale qui fait son but, il ne doit développer ni trop ni trop peu; pour ne point passer à cet égard le juste milieu, il doit s'arrêter quand l'image qu'il a tracée de son sujet est vive, qu'elle laisse une impression difficile à effacer. On peut se resserrer davantage quand on écrit pour des personnes éclairées; que lorsqu'on s'adresse au peuple. L'exposition d'un fait est de quatre sortes. 1. Exposition oratoire, dans laquelle il ne faut admettre d'autres circonstances que celles qui fournissent des preuves. 2. Exposition Poétique, qui doit rassembler toutes les circonstances qui servent à faire un beau tableau, vif & touchant. 3. Exposition historique, qui doit former une image complète d'un événement. 4. Exposition dogmatique, où l'on développe la nature des choses, leurs effets, leurs propriétés,

tés, leurs qualités. L'Auteur rapporte plusieurs exemples de ces différentes sortes d'Exposition, & il y ajoute ses observations & son jugement.

II. *Section.* Le raisonnement est l'assemblage de deux propositions au moins, dont l'une se déduit de l'autre. On les appelle principe & conséquence. Pour développer un raisonnement, il faut en considérer les propositions, & faire voir la liaison qu'il y a de l'une à l'autre. Le développement se fait de trois manières. La 1. est de soutenir la proposition qu'on a avancée par une seconde, cette seconde par une troisième, & ainsi de suite jusqu'à ce que la dernière soit si évidente que l'esprit n'ait plus rien à désirer. La 2. consiste à poser une vérité évidente ou déjà établie, & à en tirer toutes les vérités qui en sortent naturellement. Enfin la 3. est de partager une proposition générale en propositions particulières qui y sont nécessairement renfermées. Pour exemple, l'Auteur emploie sur un sujet ces trois manières de développer le raisonnement. Il parle ensuite des deux manières de raisonner, naturelle & artificielle, & des occasions où l'on se sert de l'une ou de l'autre.

III. *Section.* On dispose le raisonnement de deux manières: ou bien l'on débute par la proposition à démontrer, & l'on fait suivre celles qui la démontrent; ou bien on donne d'abord les propositions qui démontrent, d'où l'on tire la proposition qu'on veut établir. La première de ces dispositions est bonne pour prouver; on doit employer la seconde quand on veut toucher. Il faut souvent orner les raisonnemens, afin qu'ils frappent davantage. Les ornemens qu'on

leur conviennent sont, 1. une juste étendue. Elle est opposée à la sècheresse, & donne du corps au raisonnement sans le rendre lâche, sans le surcharger de pensées ou de paroles inutiles. 2. Ornement, le feu, c'est-à-dire, une expression vive des mouvemens de l'ame de celui qui raisonne. Cette chaleur se communique aux Auditeurs & aux Lecteurs. L'interrogation sert beaucoup à donner du feu au raisonnement. Aurette ce feu n'est nécessaire que lorsqu'on démontre une vérité pratique, & même alors il en faut varier le degré selon le sujet, selon le plus ou le moins de vivacité des passions qu'il fait naître, & selon les circonstances de celui qui parle & de ceux à qui il parle.

IV. *Section.* L'Auteur traite ici d'après Mr. Rollin & le Père Bouhours, de la vérité des pensées & de leur fausseté. Il marque jusqu'à quel point cette vérité est compatible avec l'Hyperbole & l'Ironie. Il parle des différentes sortes de pensées naturelles, des moyens d'en avoir de telles, de ce qui leur est opposé, des pensées brillantes & des sources d'où on les tire, & enfin des pensées superflues & de la répétition des mêmes pensées.

V. *Section.* Le stile doit être pur, clair & proportionné. La pureté du stile consiste selon l'Auteur, 1. dans la propriété des mots; 2. dans l'union saine des mots; 3. dans leur assujettissement régulier; 4. dans leur arrangement; 5. dans les tours propres à la Langue; 6. dans la variété de ses tours. On aura un stile clair, si l'on évite ces quatre écueils: l'impropriété des mots, leur superfluité, leur rapport embarrassé & ambigu, la contrainte & la prolixité des tours. L'énergie &

joûte à la clarté, elle consiste à représenter vivement les objets en employant les termes les plus significatifs. La proportion du stile emporte deux choses, 1. la convenance des pensées, 2. la convenance des expressions avec les pensées. C'est surtout de cette dernière convenance que l'Auteur parle. Pour la mettre dans le stile, il faut faire attention à ce principe, que les meilleures expressions sont celles qu'il semble que le sujet ait enfantées : d'où suit cette règle, *qu'il faut penser, se pénétrer de son sujet, avant que de chercher l'expression.* Il y a deux sortes de stile, celui de Prose, & celui de Poésie; & dans l'une & dans l'autre de ces manières d'écrire le stile varie selon les passions dont on est animé, selon qu'on veut ou s'insinuer doucement dans les esprits, ou raconter un fait, ou diviser un sujet, ou instruire, ou démontrer, ou réfuter, ou se justifier, ou délibérer, ou louer, ou invectiver, ou récapituler ce qu'on a dit. Enfin le stile varie selon l'espèce d'Ouvrage que l'on compose.

Telles sont les matières contenues dans le Volume II. Si l'on fait attention au but de l'Auteur, qui est de former les Commencans à l'*opération de juger*, on trouvera, je pense, qu'il y a ici tout à la fois du trop & du trop peu. Je ne relève point les fautes de détail contre la justesse & la bonne méthode; elles sont fréquentes dans tout cet Ouvrage. Ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait d'ailleurs de bonnes choses, & qu'en général la lecture n'en soit utile.

Le III. Volume contient des *Exercices* de l'opération de juger sur quatre sortes d'Ouvrages, savoir de Littérature, d'Eloquence, de Poé-

Poésie, d'Histoire, & de Philosophie. Sur chaque genre l'Auteur, après quelques remarques générales, produit de longs morceaux de célèbres Ecrivains, qu'il examine en Critique. Pour l'Eloquence, il analyse un Discours du Père Porée contre les Romains. Pour la Poésie, il fait l'examen de la Tragédie d'*Athalie*, de deux Pièces d'*Horace*, & d'une Fable de *La Fontaine*. Pour l'Histoire, il se borne à la mort de *Virginie* narrée par *Tite-Live*. Les échantillons de Philosophie sont un morceau de l'*Anti-Lucrèce* sur la liberté de l'Homme, & un Entretien du P. *Régnaud* sur le Chand & le Froid. L'Auteur y joint un Plaidoyer de sa façon, sur lequel il laisse à ses Lecteurs à exercer par eux-mêmes l'opération de juger.

Parmi les IV. Sections qui roulent sur ces quatre genres de Littérature, l'Auteur en a inséré deux autres, qui sont la 2. & la 6. La 2. regarde la véritable manière d'analyser un Discours. On ne voit pas pourquoi elle est placée-là. Elle semble même fort inutile après tout ce que l'Auteur a dit sur l'opération de réduire & de resserrer, & après l'usage continuel qu'il a fait de cette opération dans tout son Ouvrage. Mais il est vrai qu'en s'agissant d'apprendre aux Jeunes-gens à saisir l'essentiel d'un Livre, & à l'anatomiser, pour ainsi dire, on ne peut leur mettre sous les yeux trop d'exemples où les règles de cet Art soient pratiquées. On trouve ici le plan & l'analyse de huit Oraisons de *Cicéron*, d'un Plaidoyer de *Patru*, d'un Sermon de *Bourdalone*, & de deux Discours du P. *Porée*.

Il s'agit dans la VI. Section de l'ordre que l'on doit

doit garder dans ses lectures, & des Livres par lesquels il faut commencer. Ce sujet est bien important, mais il faut avouer qu'il est traité ici de la manière la plus superficielle. On n'y indique que peu de Livres, & on n'indique pas toujours les meilleurs. Et malgré l'annonce du Titre, on n'y dit rien sur l'ordre à garder dans les lectures.

ARTICLE XVIII.

NOUVELLES LITTÉRAIRES d'Angleterre.

LEs Historiens qui ont écrit l'Histoire d'Angleterre sont tombés dans le défaut général de s'arrêter beaucoup à ce qui s'est passé hors du Pays, & à décrire fort au long les guerres & tout ce qu'elles entraînent d'éclatant après elles, sans dire un mot du nerf de la guerre, c'est-à-dire, des fonds nécessaires pour la soutenir, & de la manière dont le Parlement y a pourvu. Cette négligence a été l'occasion de l'Ouvrage suivant : *The Parliamentary or Constitutional History of England, &c.* C'est-à-dire : *Histoire du Parlement & du Gouvernement d'Angleterre ; contenant un détail fidèle de ce qui s'est passé de plus remarquable dans le Parlement, depuis les tems les plus anciens jusqu'au long Parlement assemblé le 3 Novembre 1640. Extrait des Journaux des deux Chambres, des Régistres, Manuscrits, Harangues rares & Traités ; le tout comparé avec les Auteurs contemporains, & lié d'un bout à l'autre avec l'Histoire du Tems. Par une Société de Gens de Lettres.* 8. 8. Tomes. Chez Osborn & Sandby. Cet Ouvrage, fort approuvé des Connoisseurs, est très propre à donner aux Curieux une juste idée du Gouvernement Anglois, mais encore à en instruire à fond ceux qui sont destinés à remplir les principales

Char-

Charges de l'Etat, & à leur épargner, par conséquent, des lectures immenses. Il commence à *Guillaume le Conquérant*; traite de l'origine des Parlemens, qui, sont d'extraction *Normande*; de la création des Pairs; de la grande Charte, fondement des Libertés *Britanniques*, octroyée par *Jean*, en 1225; & de l'époque où les Communes commencèrent à être convoquées régulièrement, & à faire partie essentielle du Parlement; ce qui fut en 1664. Mais il faut renvoyer les Lecteurs au Livre même, qui est composé avec goût, jugement & exactitude.

Principles of Polity, &c. C'est-à-dire: *Principes de Politique. Ou fondemens & raisons du Gouvernement Civil. En trois parties. Par Thomas Pownall.* 4. chez Owen. L'Auteur, après avoir fait sentir les défauts d'un Contrat primitif, fait voir que le Gouvernement Civil est fondé sur la Nature même. Il prouve que la Société est véritablement l'état de Nature; qu'il n'y a que l'équilibre de la propriété, qui soit le premier fondement réel & permanent des liaisons & subordinations qui forment un Empire; & que, quoique cet équilibre doive être réglé & rectifié par le Législateur, le principe en est cependant dans la Nature, dans les circonstances du Pays & du Peuple, & que tout Gouvernement capable de se soutenir est bâti sur ce fondement. Il fait ensuite l'application de ces principes à l'administration du Gouvernement, pour montrer qu'ils s'accordent avec la vraie Politique, laquelle est fondée sur la liberté.

Ceux qui voudront approfondir cette matière, pourront se servir utilement de l'Ouvrage suivant: *The fundamental Laws and Constitutions of several potent Kingdoms and States in Europe, &c.* C'est-à-dire: *Loix & Constitutions fondamentales de plusieurs Etats puissans de l'Europe*; savoir, *Danemark, Suède, Allemagne, Pologne, Angleterre, Hollande, &c.*

la Suisse. Par où l'on voit comment un de ces Peuples a perdu sa liberté, & comment d'autres l'ont conser-
vée, ou courageusement recouvrée. Avec un *Supplément*, contenant un mélange de Pièces, dont quel-
ques-unes n'avoient point encore été publiées. *Re-*
cueillies par J. T. Philips, Historiographe de Sa Ma-
jesté. 8, chez Meadows. Ce Recueil est composé de
seize Pièces, qui ont chacune leur mérite. Elles sont
précédées d'une Préface, où l'Auteur, qui paroît
grand partisan de la Liberté, expose les raisons qui
l'ont porté à les publier.

A Defense of the Essay on Spirit, &c. C'est-à-dire:
Défense de l'Essai sur l'Esprit avec des remarques sur
les diverses réponses qu'on a prétendu y faire, & un An-
tidote contre toutes celles qu'on y pourra faire dans la
suite. 8, chez Noon. Cette défense vient, probable-
ment, de l'Auteur même de l'Essai. C'est un parti-
san de la Liberté de penser, qui écrit avec beaucoup
de jugement & de force, selon son système. L'Anti-
dote promis dans le titre, n'est autre chose que la sim-
ple traduction d'une partie du *Dialogue de St. Justin*
avec le Juif Tryphon; d'où il paroît que l'Auteur de
l'Essai n'a fait que copier ce que ce fameux Apologis-
te & Martyr de la Religion Chrétienne a dit autrefois
touchant la *Trinité*, savoir, que le Père & le Fils é-
toient deux distinctes & différentes substances, & que
le Fils avoit été engendré par la volonté du Père.

Transactions Philosophiques, N. 494-95. Le pre-
mier contient environ 100 pages & 2 planches,
l'une représentant une Inscription *Romaine* gravée
sur une petite plaque de cuivre, avec quelques figu-
res relatives à des articles d'Astronomie; l'autre ser-
vant à l'explication d'un article d'Anatomie, qui trai-
te des vaisseaux spermatiques. Voici l'ordre des Mé-
moires. I. Explication d'une Inscription *Romaine*, par
Mr. J. Ward fameux Antiquaire. Les II. & III. échi-

en *Latin* contiennent des observations sur la Comète qui parut à *Pekin* en 1748. L'un est du Père *Aug. Hallerstein*, & l'autre du Père *Ant. Gaubil*. IV. sur une Aurore australe, par Mr. *Martin*. V. Observations de Mr. *Chr. Maire* faites à *Rome* sur les Eclipses de Lune le 23. Décembre 1749, & de Soleil le 8. Janvier 1750. VI. & XXII. sur les Demoiselles (sorte de mouches) de la *Pensilvanie*. Elles paroissent au commencement de Mai, & sont de tous les Pays; mais apparemment que celles de *Pensilvanie* se font remarquer au-dessus des autres par l'éclat de leurs couleurs. VII. Expérience du célèbre Mr. *Hallor* de *Gottingue* sur la respiration, par où il prouve que les muscles internes, intercostaux, élèvent les côtes dans le tems de l'inspiration, & les abaissent dans celui de l'expiration; & qu'il n'y a point d'air entre la pleurè & les poutmons des Animaux. VIII. Lettre du Père *Ant. Ghabil* sur la Géographie des *Chinois*, & sur une monnoye de papier qui a cours parmi eux. IX. Catalogue des 50 Plantes du Jardin Royal de *Chelscy*, présentées à la Société Royale, par la Compagnie des Apoticaire, pour l'année 1747. X. Sur certaine moisissure verte, que Mr. *H. Miles* a découverte sur le bois à bruler; avec des observations de Mr. *Baker* sur la petitesse des semences de certaines plantes. XI. Observations de Mrs *Grischow* & *Ries*, faites à *Berolin*, sur l'Eclipse de Soleil du 8. Janvier 1750. XII. Remarques de Mr. *Haller* sur les vaisseaux spermatiques. Les XIII. & XIV roulent sur des Météores. XV. & XX. sur l'Electricité. Il faut beaucoup diminuer des merveilles qu'on en a publiées. Il s'agit dans le XXI. d'une fracture au bras d'une femme grosse d'environ trois mois. Il y eut cela d'extraordinaire, que le cal ne se durcit qu'après l'accouchement; & que, quoique le bras fût parfaitement bien remis, on pouvoit le plier en tout sens, & la malade n'en pouvoit faire
au-

aucun usage; mais quelque tems après avoir aconché elle s'aperçut que son bras s'étoit raffermi, qu'elle n'y sentoît plus de douleur, & qu'elle pouvoit s'en servir. Ce cas est arrivé à la *Nouvelle York*, entre les mains de Mr. *J. Barde*. On trouve dans les autres Mémoires, un Catalogue de 50 Plantes, pour l'année 1748. Une Lettre de Mr. *Euler* sur l'approche des Planètes vers le Soleil; sur une inondation surprenante, & sur un météore en forme de bale de feu, qui creva en mer sur un vaisseau, fendit les mâts, & blessa plusieurs Matelots.

Le Cahier suivant (495) contient 21. Articles, & quatre Planches. Le premier est le Catalogue des 50 Plantes du Jardin de *Chelsey* pour l'année 1749. II. Sur un abcès, qu'une jeune Demoiselle avoit dans l'estomac. Ce qu'il y avoit de singulier dans ce cas, c'est qu'elle ne pouvoit rien prendre par la bouche, qu'elle ne le rejettât aussi-tôt. Mr. *Layard* la soigna pendant plus de deux mois, par des remèdes nourrissans, qu'on lui administroit deux fois par jour. Pendant ce temps-là l'abcès creva, & la Demoiselle se rétablit. III. Relation d'un flux irrégulier dans la Rivière de *Forth*, par Mr. *E. Wright*. IV. Tumeur crue dans l'intérieur de la Vessie, & guérie avec succès par Mr. *Warner*. V. Remarques sur les Années Solaires & Lunaires, par le Comte de *Macclesfield*, Président de la Société. Cet article avoit déjà été publié séparément. VI. Sur la maladie strangulatoire dont Mr. *Starr* décrit les terribles symptômes, ordinairement suivis de la mort. VII. Examen de la force de plusieurs eaux minérales purgatives, en particulier de celle de *Jessop*, par Mr. *Hales*, avec une Lettre que lui écrit Mr. *Adée* sur les vertus de cette eau. VIII. Extrait d'un Discours de Mr. *Delisle* intitulé: *Réflexions sur les Médailles de Pecunia Niger*, &c. IX. Remarques curieuses de Mr. *Rob.*

32, dans ses voyages en *Italie*. X. Description d'un Nain, par Mr. *Anderon*. Ce nain mesuré tout chaussé & tout vêtu, avoit 38 pouces de hauteur, & pesoit 36 livres; mais il en a paru un depuis, qui n'a que 30 pouces de haut, & qui ne pèse que 12 livres. XI. Sur la manière de recueillir de la manne aux environs de *Naples*. XII. Lettre de Mr. *Huxam*, contenant des observations sur les Lumières Septentrionales. XIII. Sur un Cheval mordu par un chien enragé. XIV. *Descriptio fœtus monstrosi, sine ullo sexus signo*, Regali Societati communicata per Job. Baister, Acad. Cesar. & Reg. Soc. Lond. Soc. XV. Expériences de Mr. *Pringle* sur les substances qui résistent à la corruption. Il s'agit de sçavoir de quelle manière les corps se résolvent par la putrefaction, & les moyens de l'accélérer, ou de la prévenir. XVI. Essai, où l'on tâche d'expliquer une ancienne Inscription Grecque, gravée sur une coupe de bronze, par Mr. le Professeur *Ward*. On trouve la figure de cette coupe dans le II. Tome de la Description de l'Orient, de Mr. *Pococke*. XVII. Diverses observations d'Aurores Boréales, par Mr. *Baker*. XVIII. & XIX. Description des nouvelles Boussoles de Mr. *Gowin Knight*, perfectionnées par J. *Sutton*. XX. Description du Poisson *Opah Gnathiesmum*, montré à la Société, par Mr. *Ralph Bigland*. XXI. Lettre de Mr. *J. Burton* à Mr. *Mortimer*, touchant une excrescence extirpée de la matrice. Ce cas est imprimé dans le *Traité des accouchemens* de ce Médecin.

Le fameux Mr. *Hill* vient d'achever sa grande Histoire Naturelle, sous ce titre: *A general natural History; or New and accurate Descriptions of the Animals, Vegetables, and Minerals &c.* C'est-à-dire: *Histoire naturelle universelle; ou Descriptions nouvelles & exactes des Animaux, Végétales, & Minéraux des différentes parties du Monde, &c.* Par Mr. J. Hill. Docteur en Médecine. 3. Tom. fol. chez Osborne. Le
 Tom. L. Part. II. Gg Ti

Titre annonce la division de ce grand Ouvrage. Le premier volume contient les Fossiles, ou Minéraux; le second donne la description des Plantes; & le troisieme traite des Animaux. L'Auteur divise les Fossiles en trois classes générales. I. Les simples, qui sont essentiellement tels, sans aucun mélange & que ne sont point métalliques. De ceux-là il y en a qui ne sont ni inflammables, ni *dissolubles* dans l'eau, comme les terres, &c. D'autres, qui peuvent se dissoudre dans l'eau, mais qui ne s'enflamment point, comme les sels durs. Enfin il y en a, qui ne peuvent se dissoudre dans l'eau, mais qui s'enflamment, comme le soufre. II. Ceux qui sont composés, sans être métalliques; & qui se subdivisent, en indissolubles dans l'eau, & non inflammables, comme les terres composées, les pierres, &c. En dissolubles dans l'eau, mais qui ne s'enflamment point, comme tous les sels métalliques, &c. Et en inflammables, mais que l'eau ne dissout point, comme tous les marcaissites. III. Les métalliques, qui sont des corps naturellement durs & pesans, fusibles par le moyen du feu: il y en a de purs & d'imparfaits; les premiers sont malléables, après avoir été purifiés; au-lieu que les autres ne le deviennent jamais. L'Auteur traite des parfaits, selon l'ordre de leur gravité spécifique; l'or, le plomb, l'argent, &c. Les imparfaits, sont l'antimoine, l'argent-vif, &c. Ce premier volume a été très bien reçu des connoisseurs. Mr. Hill a suivi, dans le second, le Système de *Linnaeus* dans son *Genera Plantarum*, &c. Mais quoiqu'il l'ait copié, il n'a pas laissé de le corriger, quand il l'a jugé à propos, & il a donné plus d'étendue à ses descriptions, en y faisant entrer la racine, la tige & les feuilles des plantes. Il a rangé les plantes en 23 classes, selon le nombre des *minera*, &c. Mr. Hill fait profession de suivre enco-

:(*) On l'avoit indiqué dans les Nouv. Lit. de la Lib. du Tom. XLVII. de cette Biblioth.

Le *Systema Natura* de *Linneus*, dans son dernier volume, excepté qu'il a pris une nouvelle méthode à l'égard des Insectes, &c. à qui il a imposé des noms de son invention, comme il l'a fait à de certains fossiles, & à de certaines plantes. Il fait des Animaux, six familles, qui partagent ce volume en autant de parties. I. Les Animalcules, qu'on ne découvre qu'avec le secours du Microscope; & les Insectes. II. Les Amphibies. III. Les Poissons à écaille IV. Les autres Poissons. V. Les Oiseaux. VI. Les Quadrupèdes.

The Principles of action in matter, the Gravitation in bodies, and the motion of the planets explained from those Principles. C'est-à-dire; Les principes d'action dans la matière, la gravitation dans les corps, & le mouvement des Planètes, expliqués par ces principes. Par *Cordwallader Colden*. 4. Chez *Doddley*. L'Auteur prétend expliquer dans ce Traité la cause de la gravitation des corps, aussi bien que du mouvement des Planètes & des Comètes. Il pose pour principes, 1. que les idées simples, que nous avons des choses, viennent des impressions & des actions de ces choses sur nos sens 2. Que tous les Etres ont une seule manière d'agir, qui leur est essentielle, sans laquelle nous ne sçaurions les concevoir. 3. Qu'il y a deux manières d'agir dans les Etres, lesquelles leur sont essentielles, & qu'ils n'en ont peut-être pas davantage; la première est une puissance par laquelle la chose résiste à tout changement; & l'autre une puissance par laquelle la chose change perpétuellement d'état. 4. Qu'il y a un *medium* qui communique l'action d'une chose à une autre qui est à une certaine distance. Ce *medium* est un *ether*, par le moyen duquel l'Auteur prétend expliquer la gravitation, & l'attraction apparente des corps à une certaine distance l'un de l'autre. 5. Que la Lumière est la puissance subtile, à qui la faculté de se mouvoir est essentielle; & que l'émission de la lumière du Soleil est la cause du mouve-

ment des Planètes. 6. Que par deux actions contraires, ſçavoir de la lumière du Soleil, & de l'attraction apparente vers le Soleil, il y a une certaine diſtance du Soleil où ces actions oppoſées ſont égales, &c. On voit par ces principes, que l'Auteur eſt initié dans les myſtères les plus ſublimes de la Philoſophie. C'eſt aux Adeptes à juger ſ'il a répandu du jour ſur des matières ſi difficiles à expliquer.

D'Allemagne.

Il vient de paroître à *Dreſde* & à *Leipzig* un Supplément très-curieux à la nouvelle Edition de 1753, du *Siècle de Louis XIV.* Ce Supplément eſt précédé d'une Epître bien ſingulière à Mr. *Roques*, Pasteur dans le *Paiſ de Heſſe-Hombourg.* Cette Epître eſt une pièce importante du fameux procès entre Mr. le Profeſſeur *Koenig* & Mr. *de Mauvertuis.* On y voit une choſe dont il n'y a pas plus d'exemples dans la Littérature, qu'il n'y en a de la condamnation portée contre Mr. *Koenig.* On voit que Mr. *de Voltaire* a renoncé à trente-mille livres de rente, & à tous les honneurs dont il étoit comblé chez le Roi de *Pruſſe*, pour ſoutenir la cauſe de Mr. *Koenig* qu'il a cru juſte. On voit auſſi dans cette Epître l'origine de la querelle particulière de Mr. *de Voltaire* & de Mr. *de Mauvertuis.* Si les pièces que Mr. *de Voltaire* rapporte, ſont authentiques, comme il n'eſt pas permis d'en douter, il faut avouer qu'il eſt extrêmement à plaindre, que la faveur publique doit être entièrement pour lui, & que Mr. *de Mauvertuis* l'a pourſuivi d'une manière non moins injuſte, & non moins cruelle, qu'il a perſecuté Mr. *Koenig*, & quelques autres Philoſophes d'*Allemagne.*

Après cette Epître, vient le Supplément où l'Auteur réfute les remarques, & les commentaires du *Sieur la Beaumelle* ſur le *Siècle de Louis XIV.* Il ſe plaint d'abord que ce Commentateur de nouvelle eſpèce ait fait imprimer le *Siècle de Louis XIV.* ſur les premières Editions qui ſont fautiveſ, & non ſur les
des

dernières qui sont plus amples & plus exactes. Cette plainte est très-bien fondée. Il pouvoit ajoûter que l'Edition en trois Volumes du Sieur *la Beaumelle* imprimée à *Francfort*, est pleine de fautes & très-mal exécutée. Mais son plus grand grief est l'amas d'erreurs dans lequel ce Commentateur est tombé.

Mr *de Voltaire* en relève une partie avec beaucoup de force, & prend cette occasion d'instruire le Lecteur sur mille particularités curieuses qui rendent la lecture de ce Supplément aussi intéressante que celle du *Siècle de Louis XIV.* Voici quelques erreurs palpables qu'il auroit pu réfuter.

La Beaumelle dit que les *Hollandois* étoient aussi riches du tems de *Philippe II.* que les autres nations. C'est se tromper très-lourdement. Les *Anglois* faisoient déjà un commerce très avantageux sous le regne d'*Elisabeth*; & *Florence*, *Venise*, *Gènes*, florissoient: *Anvers* étoit incomparablement plus opulente qu'*Amsterdam*. *Lubeck* faisoit un plus gros négoce, &c. . .

Le Commentateur prétend que la *France* étoit dans un état déplorable en 1691. Rien n'est plus faux, puisque la Marine étoit alors sur le pied le plus considérable.

Il affirme que le Maréchal *de Crequi* signa la Capitulation de *Trèves*. C'est précisément parce qu'il ne la signa pas qu'il fut prisonnier de guerre.

Il y a d'autres remarques qui excitent une vive indignation. On ne conçoit pas comment Mr. *de Voltaire* les a passées sous silence. Apparemment qu'il étoit fatigué de la multitude des fautes.

Il n'y avoit point de folie (dit le Sieur *la Beaumelle*) dans la conduite du peuple qui voulut jeter à la voirie le corps de Mr. *Colbert*.

Un discours si odieux méritoit bien d'être relevé par Mr. *de Voltaire*, si grand admirateur de la maison

de *Calbert*, mais il méritoit encore plus d'être puni. Ce sont là de ces traits qui sont des crimes envers la Société. Mr. de *Voltaire* a fait sentir à la vérité toute l'horreur de la calomnie abominable avec laquelle *la Beaumelle* ose soutenir que le Duc d'*Orléans* Régent de France empoisonna la Famille Royale, & que Monseigneur le Duc Père de Monseigneur le Prince de *Condé* fit assassiner le Sieur *Vergier* par un Officier qui en eut la Croix de *St. Louis* pour récompense. Il faut avouer que de telles impostures sont plus du ressort de la Justice que de la Critique. Mr. de *Voltaire* a donné dans son histoire une raison sans réplique, qui justifie pleinement Monseigneur le Duc d'*Orléans*; c'est qu'il y avoit du délire, dit-il, à penser qu'on eût empoisonné tant de Princes, en laissant vivre le seul qui pouvoit les venger. Ce seul homme vivant qui pouvoit les venger, c'étoit évidemment *Louis XIV.* qui survécut à ses petits-fils; ce n'étoit pas *Louis XV.* qui étoit au berceau. *La Beaumelle* non seulement tombe dans l'inattention de croire que c'est *Louis XV.* dont il s'agit, mais il ajoute qu'il fut empoisonné aussi, & qu'on ne le sauva que par du contrepoison de Venise.

Ce conte du contrepoison de Venise est une chose absurde, comme le remarque ailleurs Mr. de *Voltaire*, qui observe qu'il n'y a point de contrepoison général qu'on puisse donner au hazard. Cet acharnement de *la Beaumelle* à calomnier sans la moindre apparence de preuve un grand Prince oncle du Roi actuellement régnant, est ce qui s'appelle un crime de Lèze-Majesté. Ces horreurs méritent d'être dénoncées aux Magistrats encore plus qu'aux Lecteurs.

Mr. de *Voltaire* qui a soin de prémunir toutes les personnes peu instruites que ces horribles calomnies pourroient séduire, a remarqué encore en passant quelques articles d'un Livre du Sieur *la Beaumelle* intitulé *Mes Pensées*, dans lesquelles il fait voir toute l'i-

l'ignorance, & toute l'atrocité de *la Beaumelle*, qui attaque effrontément les Rois & les Gouvernemens, les Ministres & les Citoyens. On est effrayé des scandales que *la Beaumelle* a donnés, & cependant il s'en faut beaucoup que *Mr. de Voltaire* les développe tous.

Au reste *Mr. de Voltaire* ne se borne pas à réfuter ces turpitudes. Non seulement il présente à son lecteur de nouvelles discussions historiques, & de nouveaux faits, mais il y a des dissertations utiles sur la manière d'écrire l'Histoire moderne.

La Tragédie de *Catilina* ou de *Rome Sauvée* qui suit ce Supplément, est fort différente de celles qui avoient paru auparavant sous le même titre. Une scène qui ne se trouve point dans ces éditions frauduleuses est remarquable surtout : c'est la seconde du second Acte. *Catilina* y parle ainsi de *César* à *Lentulus Sura* :

Je traite avec César, mais sans m'y confier.
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer.
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me sers de son nom, mais pour notre avantage.

Lentulus Sura.

Ce nom est-il plus grand que le vôtre & le mien ?
Pourquoi nous abaïsser à briguer ce soutien ?
On le fait trop valoir, & Rome est trop frappée
D'un mérite naissant qu'on oppose à Pompée.
Pourquoi le rechercher alors que je vous sers ?
Ne peut-on sans César subjuguier l'Univers ?

Catilina.

Nous le pouvons sans doute, & sur votre vaillance
J'ai fondé dès longtems ma plus forte espérance.
Mais César est aimé du Peuple & du Sénat,
Politique, Guerrier, Pontife, Magistrat,
Terrible dans la guerre, & grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune:
Il nous est nécessaire.

Lentulus Sura.

Il nous sera fatal,
Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre Tyran, tel est son caractère, &c.

Toutela Tragédie est semée de traits pareils, qui sont autant d'images de l'état où se trouvoit *Rome* dans ce tems de crise, qui la fit bientôt passer de la liberté à la servitude, & qui fit esclave la Reine du Monde. L'Auteur paroît faire tous ses efforts depuis quelque tems pour changer le goût du Théâtre de *Paris*, & pour le défaire de ces fades déclarations d'amour qui gâtent les plus beaux sujets, & qui travestissent la Tragédie en Eglogue. Nous souhaitons qu'il réussisse, & qu'il rende ce nouveau service à sa Nation, qui ne doit qu'à lui seul un Poème Epique, & une vraie connoissance de *Louis XIV.*

La Préface de *Rome Sauvée* porte encore ce caractère de singularité particulier à tous les Ouvrages de *Mr. de Voltaire*. *Cicéron* y paroît dans un jour nouveau. Nous n'étions pas accoutumés à regarder ce Père de l'Eloquence *Romaine* comme un grand Poète. Cependant on est forcé de convenir que *Cicéron* faisoit de très-beaux vers, quand on lit ceux que *Mr. de Voltaire* cite, & qu'il traduit.

Il semble que dans ce recueil on ait affecté de varier les matières. Il y a à la fin un *Examen du Testament du Cardinal Albéroni*, qui devoit bien être joint aux Dissertations du même Auteur sur le prétendu Testament du Cardinal de *Richelieu*. On ignore pour quoi il ne s'est pas prévalu de l'aveu que le Cardinal *Albéroni*, ou *Mr. l'Abbé de Montgon* qui a recueilli les idées de ce Cardinal, fait hautement dans sa Préface. Il dit expressément que le Testament attribué au Cardinal de *Richelieu* est l'ouvrage d'un écolier; il a raison. Il faut être aveugle pour reconnoître le Cardinal de *Richelieu* dans un Testament politique où il n'y a aucune politique. Mais il faut être aussi aveugle pour croire que le Cardinal *Albéroni* soit l'Auteur du Testament qui porte son nom.

T A B L E

DES MATIERES.

- Abadie.** Jugement sur son Traité de la vérité de la Religion Chrétienne. 395. Accusé d'avoir defendu quelquefois la vérité avec les armes du mensonge. *ibid.*
- Abraham.** Quand Dieu appella *Abraham* il ne lui prescrivit rien de nouveau, outre le culte de Dieu & l'amour du Prochain, que la Circoncision. 3
- le (Mr. de Caumont d') épouse** une des filles de Théodore Agrippa d'Aubigné. 315.
- Abret (le Maréchal d').** Ses effusions de cœur pour Madame Scarron. 322.
- Acraz, Oiseaux d'Amérique** qui sont une espèce de Cormorans. 312.
- Adas (le Prophète).** Pourquoi il déclara que sa commission étoit extraordinaire. 14.
- Adorno (la Famille d'),** établie à Lima, laquelle tire son origine des Yucas ou Rois du Pérou. 304. Prerogatives dont elle jouit. *ibid.*
- Adonis (les)** ont envenimé leurs Guerres Civiles. 58. On voit la peine de deux de leurs Rois qui n'ait fini par quelque catastrophe jusqu'à Henri IV. *ibid.* Ils n'ont jamais usé de politique avec leur Roi. 59. Comment les divisions se forment parmi eux. *ibid.*
- Adieux.** Plusieurs Animaux transportés d'un climat dans un autre, changent presque toujours d'espèce. 153.
- Adieux marins (les)** de la partie australe du Monde sont les mêmes que ceux qui se trouvent dans l'hémisphère boreal sous un même degré de Longitude. 154
- Adopolarres.** Nom que les Apollinaristes donnoient aux Catholiques, & pourquoi. 220.
- Adollinaire,** Evêque de Loadicée en Syrie, est condamné par un Concile tenu à Rome en 377. 217. Ses talens & son grand savoir. *ibid.* Il lie une amitié étroite avec St. Athanasie. *ibid.* Il est excommunié par un Evêque Arien. *ibid.* Il est persécuté & envoyé en exil. *ibid.* Il explique les Stes. Ecritures à Antioche 218. Il compose un Poème contenant l'Histoire des Juifs jusqu'au tems de Saül, qu'il distingue comme Homère, par les 24 lettres de l'Alphabet. *ibid.* Autres Ouvrages qu'on lui attribue. *ibid.* Jugement sur sa Paraphrase des Pseaumes en Vers hexamètres, qui est le seul Ouvrage entier qu'on ait de lui. *ibid.* Secours qu'il tira de sa Poésie pour accréditer son hé-
résie. *ibid.* Il est nommé à l'Evêché de Laodicée en Sy-
rie.

T A B L E

ne. 219. Sentimens erronés qu'on lui attribue *ibid.* Condamnant publiquement ce qu'il favorisoit sous main, il trompe la vigilance de St. Athanasé, qui en réfutant ses erreurs ne le nomme point, & ne paroît pas même l'avoir soupçonné. 220, 221. On condamne ses erreurs à Rome, sans faire mention de lui. *ibid.* Il établit des Evêques de sa Secte, qui faisoient des Assemblées séparées, & avoient des Cantique de sa composition. 223. Il est condamné par un Concile, & déposé avec ses deux principaux Disciples, *Vitalis* & *Timothée*. 224. Regardé comme millénaire. 226. La Sentence du Concile de Rome prononcée contre lui & contre ses disciples, est confirmée par un autre Concile œcuménique assemblé à Constantinople en 381, & par le Concile d'Antioche en 379. 226. Il meurt & persévère jusqu'à la fin dans ses sentimens, & dans tous les dehors d'une vie sainte & exemplaire. 227. Voyez *Apollinaristes*. *Apollinaristes*. Leurs erreurs. 219, 220. Pourquoi ils se partagèrent en deux différentes Sectes. 220. Temps auquel commença leur Hérésie. *ibid.* Questions embarrassantes qu'ils faisoient touchant l'Incarnation. 223. Ces Hérétiques, quoique condamnés & déposés par tous les Conciles, tiennent bon jusqu'à ce que l'Autorité Civile s'en mêle. 226. Loi publiée par Théodose, par laquelle il leur est défendu de tenir des Assemblées, d'avoir des Ecclésiastiques, & de demeurer dans les Villes. *ibid.* Les Chefs du parti sont exilés & relegués dans les déserts, & bientôt réduits à un très petit nombre. 227. Voyez *Apollinaire*. *Apôtres* (les) n'ont jamais été accusés ni par les Juifs, ni par les Payens, d'usurper l'office de Sacrificateur. 23. *Architecture*. Ce qu'il y a de remarquable sur l'Architecture des différentes Nations. 72. *Arts*. Quelle est l'époque précise de la grande perfection des Arts destinés au luxe & au plaisir. 59. Arts sérieux 60. Tous les Arts furent inventés en Orient, & de-là passèrent dans la Grèce, ensuite dans l'Italie. 72. *Aubigné* (Théodore Agrippa d'), Gouverneur d'Oléron & de Maillezais, Amiral de Bretagne, & Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi. 99, & *suiv.* 314. Regardé comme le Favori de Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, & frère de Henri IV, laquelle l'épousa en secret. *ibid.* Ses Ecrits lui attirent des ennemis. 315. *Aubigné* (Constant d') Fils de *Théodore Agrippa d'Aubigné*. Son mariage avec Madame de Nouillé, riche Veuve. 315. Accusé d'avoir tué sa femme, qu'il croit infidèle, il est poursuivi, pris, & enfermé dans le Châteaui Trompette. *ibid.*

DES MATIERES.

- Aubigné** (Madame), Femme de *Constant d'Aubigné*, & Mère de *Françoise d'Aubigné* Marquise de *Maintenon*. Sa fuite, son mariage, ses aventures. 316, & *suiv.*
- Aubigné** (Charles d'), Fils de *Constant d'Aubigné*, & frère de *Françoise d'Aubigné*, Marquise de *Maintenon*. Sa naissance. 316.
- Aubigné** (*Françoise d'*) connue sous le nom de Madame de *Maintenon*. Sa généalogie. 99. Voyez *Maintenon*.
- Avocats**. Injustices que la plupart d'entre eux commettent. 290.
- Bolingbroke**. Ouvrages où l'on attaque les Lettres de ce Milord. 234. De quoi on l'accuse. 235, & *suiv.* Défense des Lettres de ce Milord. 392, & *suiv.* Ce qu'on répond à ceux qui le traitent de débauché. 397.
- Bonzes** de la Chine. Chaines qu'ils traînent dans les rues, en se frappant la tête de toute leur force. 67.
- Bouchet** (Mr. *Richer du*). Ouvrage de cet Abbé. 362.
- Boucliers**. Extrait du Traité des Boucliers des Anciens par *Blaise Cariphile*. 34.
- Bouguer** (Mr.). Diverses particularités concernant la publication de son Ouvrage sur la figure de la Terre. 184, & *suiv.*
- Buffon** (Mr. de). Jugement sur sa Table des probabilités de la durée de la vie humaine. 386, & *suiv.* Erreur où l'on prétend qu'il est tombé. 390, & *suiv.*
- Burlamaqui** (*Renée*), seconde femme de *Théodore Agrippa d'Aubigné*. 315.
- Cat** (Mr. *Claude-Nicolas le*). Extrait de son recueil concernant l'opération de la Taille. 77.
- Chinois**. Leur Païs est le Païs de la Morale, & cependant ils sont les plus fourbes de tous les Peuples. 53.
- Chrétiens** (les) pensent bien, & exécutent fort mal. 53. Leur courage & leur activité pour faire des Prosélytes. 71. Pourquoi les plus grandes forces de la Mission Chrétienne sont tirées des Ordres Religieux. *ibid.*
- Christianisme**. Les premiers Ministres du Christianisme aimoient à passer pour Philosophes. 23.
- Clément** (St.) le Romain, Disciple de l'Apôtre *St. Pierre*. Ses deux Epitres tirées d'un Manuscrit Syriaque du Nouveau Testament, & publiées pour la première fois avec la Version Latine par Mr. *Jean-Jaques Wetstein*. 158. Extrait d'une Dissertation sur les deux Epitres que lui attribue Mr. le Professeur *Wetstein*. 363.
- Clercs**. Défense qui leur est faite de porter les armes, &c. 140.
- Code Frédéric**, ou Code de Droit, pour les Etats de Sa Majesté Prussienne, &c. Extrait de cet Ouvrage. 287.
- Came*

T A B L E

- Comte* (Frère) publie un nouveau Lithotome caché. 77. M.
pris avec lequel il traite toutes les autres méthodes de
tailler. *ibid.* il attaque Mr. *Le Cat*, &c. 77
- Condamine* (Mr. de la). Extrait de son Supplément au Journal
historique du Voyage à l'Équateur, & au Livre de la Méta-
re des trois premiers degrés du Méridien, pour servir de
réponse aux objections de Mr. *Bougner*. 131
- Culte extérieur de la Religion. En quoi il consistoit chez les
Anciens. 63
- D'Amase*. (le Pape) supprime heureusement le Schisme
d'Ursinus. 215
- Dampier* est le premier qui ait fait connoître le Lion & l'Ours
marin. 153
- Danse* (la) deshonnête chez les Orientaux, & permise aux
seules Femmes publiques, est noble dans les Quittées
Asiatiques. 64
- Davezan*. Tens de la naissance de ce Jurisconsulte. 121
- Déistes*. Il s'en trouve dans la Magistrature, dans les Armées,
dans l'Eglise, auprès du Trône, & sur le Trône même,
dans les Académies, &c. 398. Pourquoi on ne doit pas
parler d'eux avec un mépris affecté. *ibid.* Ne doivent pas
être traités par les Réformés plus durement que les Catho-
liques. *ibid.* Leur croyance. 400 Leur Religion *ibid.*
- Déparcieux* (Mr.). Sa Table des probabilités de la durée de la
vie humaine construite sur celle de Mr. *Halley* 386, 391.
- Despotisme*. Signe du Despotisme dans le caractère d'une
Nation. 55
- Dieu* (Mr de). Genre d'étude dans lequel cet Auteur s'est
distingué. 431
- Divinité*. Tous les Peuples ont cru qu'elle étoit placable, que
les moyens de l'appaiser n'étoient point arbitraires, &
qu'elle devoit les indiquer elle-même par une révélation.
20. Pourquoi tous les Législateurs, qui ont fait des Loix
touchant les Sacrifices & les Expiations, ont feint des
conférences avec quelque Divinité. *ibid.* Pourquoi tous
les Peuples se sont accordés sur ce point, qu'on ne pou-
voit pas appaiser la Divinité sans effusion de sang. *ibid.*
Plus on remonte vers l'Antiquité, plus les apparitions de
la Divinité sont fréquentes. 60. Tens auquel elle cessa de
continuer sa présence visible, en se retirant dans les Ta-
bernacles & les Temples. *ibid.*
- Dupré de St. Maur* (Mr.) Sa Table des probabilités de la durée
de la vie humaine. 386, 391
- Ecoles* où les Prophètes de l'ancienne Loi étoient élevés. 13

DES MATIERES.

E ducation. Défauts de l'Education Française.	47
E gypte. Défauts de son Gouvernement.	52
E loquence (l'), ou les expressions du corps, regardées comme une chose naturelle aux Peuples de l'Orient & du Midi.	64
E nclos (Ninon del'). Cette Dame vantée par St. Evremont	97
E nthousiasme. Dans quels Pais l'Enthousiasme a été le langage de la Religion.	62
E uler (Mr.). Dissertation de cet Auteur.	147
F anatisme (le), pris pour le goût du merveilleux, est rare en France.	61
F lamen, ou principal Prêtre d'une Divinité. Combien cette charge étoit honorable.	18
F oeneste (le Baron de). Auteur de cette Satyre.	315
F ontanges (Mademoiselle de) s'empare du cœur de Louis XIV, & devient rivale de Madame de Montespan.	325.
Elle meurt de langueur après ses couches.	326
F rançois. Que's sont les défauts de leur éducation.	47, 48.
Véritable étendue de leur caractère <i>ibid.</i> & suiv.	
G autier (Mr). Son sentiment touchant les Couleurs des Pierres fines. 178. Il attaque Mrs. de l'Isle & Le Monnier sur la Théorie du mouvement de la Lune. <i>ibid.</i> Il ne croit le Systême de Newton propre qu'à retarder les progrès de l'Astronomie. <i>ibid.</i>	
G ouvernemens des petites Républiques, & leur génie.	50.
Défauts des Gouvernemens de la première Antiquité dans la Morale & dans la Loi Civile.	51.
Leurs défauts dans les Loix Politiques par l'exemple de l'Egypte.	52.
Gouvernement de la Chine. <i>ibid.</i> Esprit général des Loix des Gouvernemens anciens & modernes.	54. & suiv.
G uacas, ou Sépulcres des anciens habitans du Pérou.	317
G uerres. Parallèle des Guerres Civiles d'Angleterre & de France.	57
H aitisma (Mr. Aggée), Ministre de l'Evangile à Wier. Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur sur la Genèse.	429.
H alley (Mr). Sa Table des probabilités de la durée de la vie humaine.	386, 391
H armonie préétablie. Si cette hypothèse de Leibnitz est la plus probable de toutes pour expliquer le commerce du Corps avec l'Ame.	213
H outeville (l'Abbé). Jugement sur son Livre de la Religion prouvée par les faits. 396. Particularités curieuses qui le concernent. <i>ibid.</i>	
J aponois. On trouve chez eux des titres d'une Liberté immémoriale, qui détruisent tout l'argument qu'on pourroit tirer des formes despotiques contre le fond du génie de cette Nation.	55

T A B L E

<i>Jagues</i> (Frère), fameux Lithotome. Pourquoi sa manœuvre étoit dangereuse.	26
<i>Italiens</i> (les) n'ont pu se garantir entièrement des apparences de la Superstition, même au milieu de leurs plus beaux jours.	61
<i>Kaaw-Boerhave</i> (Mr). Observation Anatomique de ce Médecin sur un Muscle extraordinaire de la poitrine, qu'il a trouvé dans divers cadavres.	148
<i>Kimchi</i> (le Rabin <i>David</i>), cité.	431
<i>Krafft</i> (Mr). Dissertation de cet Auteur sur les nombres amicaux. 147. Ses expériences sur la végétation des Plantes. 148. Autres expériences de sa façon.	150
<i>Krascheninnikow</i> (Mr). Sa Dissertation sur un Erable à feuilles longues, cordées, & de forme de scie inégales. 141	141
<i>Kraszenstein</i> (Mr.) a donné la description d'une Balance pour servir à l'usage de la Géographie & de la Marine, par le moyen de laquelle il croit qu'on peut trouver l'élevation du Pole sans Observations Astronomiques.	148
<i>Lande</i> (<i>Jagues de la</i>), Gendre & Collègue de <i>Jean Davanion</i> , fameux Jurisconsulte François. 135. Sa naissance. <i>ibid.</i> Il obtient à Orléans une Chaire de Professeur en Droit, qu'il remplit dignement pendant plus d'un demi-siècle. <i>ibid.</i>	135
<i>Lecture</i> (la) regardée comme le meilleur moyen de s'instruire.	25
<i>Leland</i> (Jean), Docteur en Théologie, écrit contre les Lettres de Milord <i>Bolingbroke</i> .	234, 235
<i>Lion Marin</i> . A qui on est redevable de la première découverte de cet Animal.	153
<i>Locke</i> . Si tout son travail aboutit à trouver l'excuse de nos erreurs.	207
<i>Lorme</i> (<i>Marion de</i>), vantée par St. Evremont.	97
<i>Magie</i> (la) est un Art fort ancien, & dont l'invention appartient aux Orientaux.	64
<i>Masson</i> (l'Abbé). Rame de son invention, dont on pourroit se servir sur les Vaisseaux de guerre.	157
<i>Maupertuis</i> (Mr. de) Réflexions sur ses Lettres. 204, <i>Et suiv.</i>	204
<i>Meerman</i> (Mr.). Ouvrage qu'il publie.	331
<i>Mémoire</i> . Si elle nous fait plus perdre que gagner.	205
<i>Merveilleux</i> (le) est le caractère des premiers siècles.	60
<i>Moïse</i> . Raison qui donne lieu de croire que son histoire de l'origine du Monde est véritable.	20
<i>Oignon</i> . Expérience faite sur un Oignon suspendu en l'air, & qui germe de soi-même, sans aucune humidité du dehors.	152

DES MATIERES.

- Oliviers.** Tems auquel on a planté les premiers Oliviers au Pérou. 310.
- Orientaux.** Quelle est l'Eloquence de ces Peuples. 74.
- Ours marin.** Cet Animal change de demeure en certains tems de l'année 154.
- Pasme,** espèce de maladie fort singulière, qui règne à Lima & dans toutes les vallées des environs. 309.
- Peines d'une autre vie.** Réfutation de la grande objection des Incrédules, que ces Peines sont incompatibles avec les perfections de Dieu. 263. Quel est le but de ces Peines. 265. Leur éternité. 267, & suiv.
- Peintres (les)** devoient étudier l'Anatomie, & dissequer eux-mêmes des cadavres. 179. Voyez *Peinture*.
- Peinture.** Quel est le génie des Orientaux dans la Peinture. 74. Art de renouveler un Tableau qui dépérit par vétusté, en le transportant sur un fond nouveau. 173, & suiv. Voyez *Peintres*.
- Pied.** Femmes de Lima qui se piquent de l'avoir petit. 305.
- Plantes de Sibérie.** Expériences sur leur végétation. 148, 150.
- Poésie.** Quel est le goût des Orientaux pour la Poésie. 74. L'origine de la Poésie est dans l'Orient. 70.
- Prédicateurs.** Réflexions sur leurs exagérations. 402.
- Prêtres.** Origine des Prêtres en Egypte. 3. Le caractère des Prêtres chez les Juifs & chez les Payens, étoit de représenter le Peuple à Dieu, faisant, au nom du Peuple, l'expiation de ses offenses, pour le réconcilier avec Dieu. 21. Gouvernemens fondés par des Prêtres. 54. Ils ont toujours cherché, & chercheront toujours à dominer. 55.
- Procureurs (les),** regardés comme une peste publique. 296. Leur abrogation dans les Etats du Roi de Prusse. *ibid.*
- Prosélytisme.** Quel est l'esprit de Prosélytisme dans les différentes Religions. 71.
- Providence.** Tous les Peuples anciens, tant Juifs que Payens, ont cru un Providence. 19.
- Quidistes de l'Asie (les)** ne peuvent soutenir la contemplation de la Divinité, sans tomber dans des convulsions sacrées. 64.
- Rame** dont on pourroit se servir sur les Vaisseaux de guerre, & par le moyen de laquelle on se procureroit une force quatre fois plus grande que celle qu'on se procure avec des Rames ordinaires. 157.
- Religion (la)** connue des Juifs sous le nom de *Service*, ou de *Culte de Dieu*. 2. La vraie Religion, qui comprend le culte de Dieu & l'amour du Prochain, est aussi ancienne que le Monde. 3. En quoi consistoit une des parties principales du

TABLE DES MATIERES.

du Culte extérieur chez les Juifs. 10. Pourquoi il est permis à chaque Peuple de régler chez soi la forme extérieure du Culte public, pourvu qu'il n'y entre rien qui choque les Loix Divines.	22
<i>Révélation.</i> Opinion générale où étoit l'Antiquité de la nécessité d'une Révélation. 20. Origine d'un principe si universellement reçu.	<i>ibid.</i>
<i>Romains</i> (les) en se mêlant avec les Grecs, apprirent moins à disputer qu'à douter.	67
<i>Rome.</i> Magnificence de ses Bâtimens.	72
<i>Rousseau</i> (Mr.). Réfutation du Discours qui lui a fait remporter le prix à l'Académie de Dijon, & qui roule sur cette question: <i>Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les Mœurs.</i>	423 <i>Et suiv.</i>
<i>Sacerdoce.</i> Différence qu'il y a entre le Sacerdoce Légal & le Sacerdoce Chrétien.	24
<i>Samuel</i> (le Prophète) présida à l'Ecole de Najoth, où l'on élevait des Prophètes.	13
<i>Sépulchres</i> des anciens habitans du Pérou.	311
<i>Sibérie.</i> Extrait de l'Histoire des Plantes de ce Païs.	41
<i>Stoïciens.</i> Quelques-uns de ces Philosophes regardés comme d'excellens Maîtres & des modèles de vertu.	18
<i>Synagogue.</i> Il ne paroît pas que chez les Juifs il y ait eue des Synagogues avant Esdras.	15
<i>T</i> <i>Tableaux.</i> Voyez <i>Peinture.</i>	
<i>Taille.</i> Extrait d'un recueil de pièces concernant l'opération de la Taille.	77
<i>V</i> <i>Arbres marines.</i> Leur division en trois espèces.	153
<i>Victimes humaines</i> offertes par les Romains.	17
<i>Villette</i> (Mr. de) épouse une des filles de <i>Théodore-Agrippa d'Aubigné.</i>	313
<i>Vitaliens,</i> Nom des Sectateurs de Vitalis, l'un des disciples d'Apolinaire. 221. Voyez <i>Vitalis.</i>	
<i>U</i> <i>Uloa</i> (Don Antoine de). Extrait de son Voyage historique de l'Amérique.	298
<i>W</i> <i>Estfein</i> (Mr. Jean-Jaques), Professeur à Amsterdam, enrichi son Edition du Nouveau Testament Grec de deux Epîtres de St. Clément, qui n'avoient pas encore été rendues publiques dans aucune Langue. 158. Sa réponse aux objections proposées par Mr. <i>Lardner</i> au sujet des deux Epîtres qu'il attribue à St. Clément.	363
<i>Whalley</i> (P.). Ouvrage qu'il publie contre les Lettres de <i>Milord Bolingbroke.</i>	236

CATALOGUE

D. E.

LIVRES NOUVEAUX.

Livres Latins.

Academiæ Scientiarum Imperialis Petropolitanae Commentaria Nova. 4. *cum figuris*. Tomus Secundus.

Anicii Manlii Torquati Severini Boëthii de consolatione Philosophiæ. Libri V. cum præfatione Bertii. 8. *Lipsiæ*. 1753.

Biblia Hebræica Manualia ad Hooghtianam, & optimas quasque Editiones recensita, atque cum brevi Lectionum Masorethicarum Kethiban & Krijan Resolutione ac Explicatione, ut & cum Dictionario omnium vocum Veteris Testamenti Hebræicarum & Chaldaicarum in usum Studioſæ Juventutis edita a Johanne Simonis 8. *Amstelodami* 1753. *cum fig.*

Constantini Porphyrogeneti Imperatoris Constantinopolitani Libri duo de Ceremoniis Aulæ Byzantinæ ex Editione Leichii & Reiskii, *fol.*

Hoffmanni (Frederici). Operum omnium Physico-Medicorum Supplementum Secundum, continens Opera Varia quæ in magnâ Operum Collectione & primo Supplemento. *Tom. L. Part. II.* Hh ple

C A T A L O G U E.

plemento desideratur. *Fol.* III. Tomi. *Genevæ* 1753.

Linnæi Amœnitates Academicæ, seu Dissertationes variæ Physicæ, Medicæ, Botanicæ, antehac seorsim editæ, nunc collectæ & auctæ cum Tabulis æneis. Volumen Secundum, 8. 1752.

Mallebranche de Inquisitione Veritatis. 4. II. Tom. *Genevæ* 1753.

Mead (Richardi) Monita & Præcepta Medica, 8.

Ovidii Opera omnia: Editio Novissima, & accuratissima sine Notis, III. Tom. 24.

Swieten (van) Commentaria in Hermannii Boerhave Aphorismos. 4. Tomus Tertius.

Thesauri Morelliani Tomi tres, sive Schlegelii, Havercampi & Gorii Commentaria in XII. priorum Imperatorum Romanorum Numismata aurea, argentea, & aerea, cujuscunque Moduli diligentissime conquisita, & ad ipsos Nummos accuratissime delineata à Celeberrimo Antiquario Andrea Morellio. Accedunt Cl. Gorii Descriptio Columnæ Trajanæ, à Morellio itidem elegantissime in æs incisæ; nec non Tristani, Rubenii ac Harduini Interpretationes pretiosissimorum aliquot Antiquitatis Monumentorum cum Præfatione P. Wesselingii; *Fol.* III. Tomi 1752.

Titus Livius ad optimas Editiones castigatus, accurate Ruddimanno, 12. IV. Tom. Edit. nitid.

C A T A L O G U E.

Liures François.

Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique de Mr. l'Abbé Fleury, 12. X. Tomes.

Chronologique de l'Histoire Ecclésiastique, 8. II. Tomes. Paris.

Anecdotes Historiques de l'Europe, par l'Abbé Raynal, 2. vol. 12. Amst.

Dictionnaire Anatomique, suivi d'une Bibliothèque Anatomique & Physiologique par Mr. Tarin, 4. Paris. 1753.

Royal François-Anglois, & Anglois-François, tiré des meilleurs Auteurs qui ont écrit dans ces deux Langues, par Mr. Boyer. Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée considérablement, 4. II. Tom. Amst. 1752.

Universel de Commerce, &c. par Savary avec le Parfait Négociant. Nouvelle Edition augmentée, fol. VI. Tom. Genève.

Ecole des Demoiselles, ou Mémoires de Constance, IV. Parties, 12. Amst. 1753.

Essai sur les Bienfaisances oratoires, 2. vol. 8. Amst. 1753.

sur les Fièvres, & sur les différentes Espèces de Fièvres, par Jean Huxham, traduit de l'Anglois, par J. Clutton, 12. Paris.

Histoire des Empereurs Romains depuis Auguste jusqu'à Constantin, par Mr. Crevier. Le Tome VIII. 12. Amst.

Universelle d'une Société de Gens de Lettres, traduite de l'Anglois, Tome XIV. 4. Amst. 1753.

du Siècle de Louis XIV. par Mr. de Hh 2 Vol.

B A T A L O G U E

Voltaire, Tome troisieme, contenant les Additions & les Corrections donnees par l'Auteur, &c. 8. La Haye.

Histoire de Maurice, Comte de Saxe, Marechal-General des Camps & Armées de S. M. T. C. 8. II. Tom.

— *de Polybe, traduite du Grec, & enrichie de Notes Critiques, Historiques, & de quantité de Figures, par Mr. de Folard, Nouvelle Edition, 4. VII. Tom. Amst.*

— *de la Jurisprudence Romaine par Mr. Terrasson, fol. Paris.*

Les Beaux-Arts réduits à un même Principe, par Batteux, 12. Leide 1753.

Mémoires de Gaudence de Luques, Prisonnier de l'Inquisition. IV. Parties, 12. fig. Amst. 1753.

Naufrage des Iles flottantes, 8. II. Tom.

Nouveau Dictionnaire Historique & Critique pour servir de Supplément ou de Continuation au Dictionnaire Historique & Critique de Mr. Pierre Bayle, par Mr. J. G. de Chaussepé. fol. Tome troisieme.

Oeuvres de Mr. Scarron. Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée de l'Histoire de sa Vie & de ses Ouvrages; d'un Discours sur le Style Burlesque, & de quantité de Pièces omises dans les Editions précédentes, 12. VII. Tomes, Amst.

— *de Milton, traduites de l'Anglois, 4. vol. 12. Amst. 1753.*

— *de Mr. de Maupertuis, 4. Drefde.*

— *de Mr. Boindin de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, II. vol. 12. Paris 1753.*

Pro-

C A T A L O G U E.

Proverbes de Salomon traduits du Latin de Mr. Schultens. 4. Leide.

Réfutation du Discours du Citoyen de Genève, qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon; par un Académicien de la même ville. 8.

Science des Personnes de Cour, d'Epée & de Robe, commencée par Mr. de Chevigni, continuée par Mr. de Limiers, & considérablement augmentée par Mr. Massuet, 12. IX. Tomes fig.

Solitaire Espagnol, ou Mémoires de Varasque de Figueroas, 8. II. Tom. Leide.

Spectacle de la Nature, ou Entretiens sur les Particularités de l'Histoire Naturelle, 12. Tome huitième, La Haye.

Synonimes François, leurs différentes significations, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse, par Mr. l'Abbé Girard, & Traité de la Prosodie Française, par Mr. l'Abbé d'Olivet. 12. Nouv. Edit. Amst. 1752.

Testament Politique du Cardinal Alberoni. 8.

Théorie de la Lune déduite du seul principe de l'attraction réciproquement proportionnelle aux quarrés des distances par Mr. Clairaut. Pièce qui a remporté le prix de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, 4. Pétersbourg 4. vol. 12. 1752.

Vocabulario de gli Accademici della Crusca. Impressione Napolitana secondo l'ultima di Firenze con la Giunta di molte voci raccolte dagli Autori approvati dalla Stessa Accademia, fol. VI. Tomes in Napoli.

F I N.









